



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

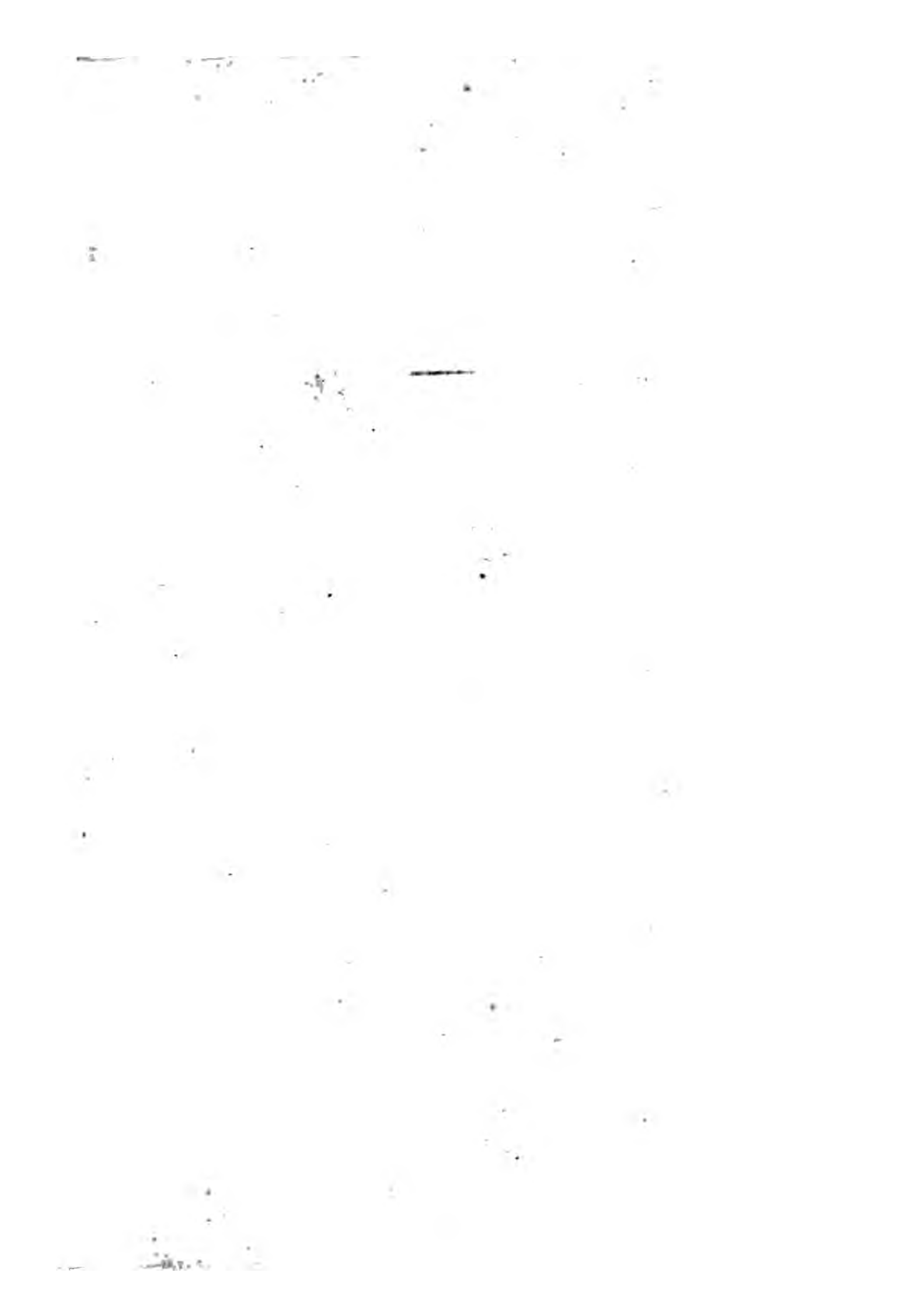


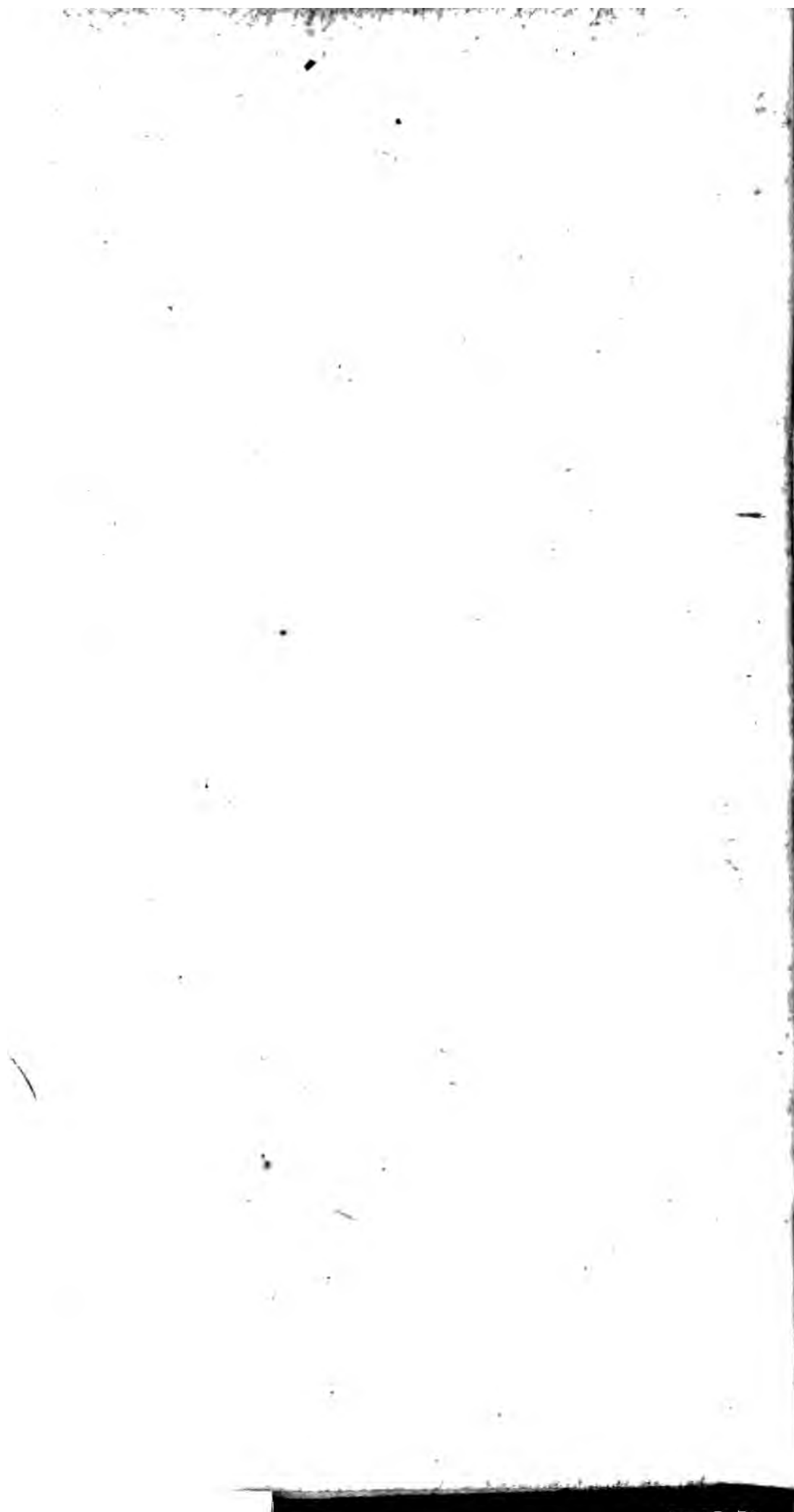
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



66

Pen. 3949/5 $\frac{29}{27}$





BIBLIOTHEQUE
ANCIENNE

ET
MODERNE,

Pour servir de suite aux
BIBLIOTHEQUES
UNIVERSELLE ET CHOISIE,

Par JEAN LE CLERC.

TOME XXVII.

POUR L'ANNEE MDCCXXVII.

Premiere Partie.



A LA HAYE

Chez PIERRE HUSSON

MDCCXXVII.



TABLE

DES LIVRES

Dont il est parlé dans la
I. Partie du Tome
XXVII.

- | | |
|---|------|
| I. N egociations Secretes, touchant
la Paix de MUNSTER,
II. & IV. Volumes. | I |
| II. Recueuil de ceux, qui ont écrit en
faveur de la Religion Chrétienne,
contre les Athées, Epicuriens &c.
par Mr. JEAN ALBERT FA-
BRICIUS. | 25 |
| III. HUGUES GROTIUS de la
Verité de la R. C. illustré, par di-
vers Auteurs, recueuillis par Mr.
Koecher. | 38 |
| IV. Mr. ETIENNE VITUS sa
défense du Synode de Dordrecht | 91 |
| V. HOROAPOLLON, ses Hiero-
glyphiques publiez par Mr. DE
PAUW. | 115 |
| VI. Le Grand Dictionnaire Geographi-
que de Mr. BRUZEN DE LA
MARTINIERE | 128 |
| * 2 | VII. |

TABLE DES LIVRES.

- VII. *Principes de Physique*, par Mr. ODE. 144
- VIII. *Histoire de Mr. PARKER* 153
- IX. *Le Nouveau Testament traduit en François*, par Mrs. de GENEVE. 163
- X. *Le Miracle de la Legion Fulminante examiné* par Mr. MOYLE 175
- XI. *Discours faits dans l'Academie des Sciences de St. Peters-bourg.* 207

AVER-

AVERTISSEMENT.

J'AI délibéré plusieurs fois, depuis quelques années, si je ne serois pas mieux de quitter le travail des *Bibliothèques*, qui m'ont occupé, depuis longues années; pour achever les Commentaires, que j'ai commencés sur l'Ancien Testament; dès l'an MDCXCIII. On a déjà vu, depuis long-tems, ceux que j'ai publiez, sur les Livres Historiques, après avoir donné au Public ceux de Moïse. On a paru en être content, au moins en général, & on m'a pressé de tous côtez de continuer, comme j'avois commencé. J'ai en effet continué, mais lentement, & j'en suis heureusement venu à bout, mal-

AVERTISSEMENT.
gré mes autres occupations, à l'exception des petits Prophetes; dont le Texte est néanmoins achevé de traduire. Tout seroit achevé, sans l'*Histoire des Provinces Unies*, qui m'en a détourné, pendant quelque tems, mais qui fera bien-tôt finie; de sorte que j'espere que je pourrai mettre sous la presse les Livres, que l'on nomme *Hagiographes*; qui sont achevez depuis longtems, & qui seront immédiatement suivis des Prophetes; & de les produire au jour, dans l'espace de deux ans, ou peut-être en moins de tems. On ne verra rien, dans ces Commentaires, qui resente les Controverses Théologiques, qui sont entre les Chrétiens. Elles sont beaucoup plus propres
à

AVERTISSEMENT.
à entretenir des querelles ;
qui deshonnorent la Chrétien-
té ; qu'à trouver , & à faire
goûter la Verité ; qui ne se
fait connoître , que dans le
calme. Il doit être permis
de la dire modestement & de
la soutenir , par de bonnes
raisons , proposées , sans ai-
greur & sans rien reprocher
à personne. D'ailleurs il ne
s'agit pas de trouver des Ve-
ritez inconnues , mais d'ex-
pliquer des passages ob-
scurs , par des Veritez , dont
tout le monde convient. Il
est seulement question d'ap-
pliquer à des dogmes recon-
nus & approuvez généra-
lement des passages , qu'on
ne leur appliquoit pas. Un
bon Interprète de l'Ancien
Testament doit faire atten-
tion aux anciennes Histoires,

AVERTISSEMENT.
aux usages & aux opinions
des Orientaux. Il doit en-
core avoir égard à la situation
des lieux , dont il s'agit ,
aux Peuples Voisins , & à
leur maniere de se conduire.
On verra , dans nos Commen-
taires, bien des passages ex-
pliquez tout autrement ,
qu'on n'avoit accoûtumé ;
parce qu'on n'avoit pas pris
garde à ce que je viens de
dire.

Les Prophetes, en parlant
d'un Pais, disent mille cho-
ses , qui font allusion à ce
Pais , & à ce qu'il a de par-
ticulier ; qu'il n'est pas pos-
sible d'entendre, sans savoir
ces particularitez, & sans y
faire une attention particu-
liere. On peut dire que les
meilleurs Interpretes n'ont
pas

AVERTISSEMENT.
pas fait assez de réflexion là-dessus. Il y a encore des allusions aux peuples mêmes, & à leurs mœurs; qu'il faut savoir, pour entendre les Prophetes, qui ne les expliquent pas, mais supposent que leurs Lecteurs les savent; comme on les faisoit communément de leur tems, sur tout dans le Voisigage. On lit encore, dans les discours de Job & de ses Amis, de certaines choses, qui regardent les mœurs des Arabes, dont plusieurs sont encore en usage à présent; comme il paroît par ceux qui ont décrit dans leurs Voyages les coûtumes & les opinions de ces peuples; qui ont mieux conservé leurs anciens usages, parce qu'il ne s'est

AVERTISSEMENT.
s'est guère mêlé d'étrangers,
parmi eux.

Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer en aucun détail de tout cela. En deux ans, ou plutôt, s'il est possible, ceux, qui se plaisent à ces sortes de lectures, auront de quoi vérifier, par eux mêmes, ce que je viens de dire. Cet Ouvrage sera imprimé, chez Mr. *Smith & Wetstein*, Marchands Libraires à Amsterdam.

Quelcun, que je ne nommerai pas, demanda un jour à un autre, *d'où venoit qu'il faisoit tant de livres? C'est dit celui, à qui on faisoit cette question, parce que vous autres Messieurs n'en faites presque point. Comme vous diriez, sans doute, de meilleures*

AVERTISSEMENT.

leures choses que moi ; vû le loisir & le savoir, que vous avez ; je me croirois obligé de me taire. Mais pendant que vous gardez le silence, souffrez que d'autres servent le Public, du mieux qu'il leur est possible.

Malgré la vanité de nôtre siecle, il faut avouër qu'on n'a que trop de sujet de parler ainsi à ceux, qui savent tout; sans avoir rien appris, ni s'être donné seulement la peine de cultiver leur esprit. Ces Mrs. réüssissent admirablement à entretenir la fainéantise, mais nullement à augmenter les lumieres ; qu'ils éteindroient même s'ils pouvoient, à en juger par leur conduite ; soit en ce qu'ils ne font rien, soit

AVERTISSEMENT.
soit en ne disant rien, que de
trivial; & en regardant, avec
dédain, ceux qui ont pris une
route différente.

B I.

BIBLIOTHEQUE
 ANCIENNE
 ET
 MODERNE.

ARTICLE I.

I. NEGOCIATIONS SECRETES,
 touchant LA PAIX DE MUNSTER & D'OSNABRUG, ou Recueil Général des Préliminaires, Instructions, Lettres, Mémoires, &c. touchant ces Négociations; depuis leur commencement, en MDCXLII, jusqu'à leur conclusion, en MDCXLVIII. Avec les Dépêches de Mr. de VAUFORTE, & autres Pièces, au sujet du même Traité, jusqu'en MDCLIV inclusivement. Le tout tiré des Manuscrits les plus authentiques. Ouvrage absolument nécessaire à tous ceux, qui se pourvoiront du CORPS DIPLOMATIQUE, ou Grand Recueil des Traitez de Paix & d'aut.
 Tom. XXVII. P. I. A tant

tant plus utile aux Politiques & Négociateurs, qu'il renferme le fondement du Droit Public. Tome III. où l'on trouve les Lettres, Mémoires & Instructions Secretes de la Cour & des Plenipotentiaires de France, pendant l'année MDCXLVI. & quantité de pieces, écrites par differens Ministres, au sujet des dites Négociations, en MDCXLVI. De plus les Négociations secretes de Mr. de VAUTORTE, Ambassadeur Plenipotentiaire de S. M. C. T. à la Diète de Ratisbonne, depuis le 10. de Novembre 1645. jusqu'au 23. d'Avril 1654. Tome IV. A la Haye, chez Jean Neaulme MDCCXXVI. in fol. pagg. 700.

I.



NOUS avons déjà parlé des deux premières Parties de ce grand Recueil, au Tom. XXIII. de cette Bibliothèque Ancienne & Moderne pag. 318. & suiv. Voici la suite, qui contient aussi deux Volumes, de la même grandeur, ou à peu près. Ils renferment les Lettres des Plenipotentiaires de France à Munster, pendant les années 1646. & 1647. écrites à Mr. de Brienne, Secrétaire

cretaire d'Etat de Louis XIV., & celles de Mr. de Vantorte à ces Ambassadeurs & au même Ministre d'Etat; jusqu'à la mort du même de Vantorte, arrivée le 19, d'Avril 1653. Il y a aussi diverses Ecritures & Lettres, touchant les négociations qu'il y eut, dans le même tems, entre les Ministres de Louis XIV. & Mrs. les Etats Généraux des PP. UU. La France, qui n'étoit pas encore d'humeur de faire la Paix, avec l'Espagne, ne vouloit pas qu'ils le fissent; quoi qu'il fût bien tems, qu'ils la fissent, après quatre-vints ans de guerre, ou de Trêve. Le Roi Louis XIV. ou plutôt le Cardinal Mazarin s'opposa en vain à la négociation, qui se fit à Munster, entre l'Espagne & les Etats; comme on le verra dans l'*Histoire des Provinces Unies* de ce tems-là, au Tome II. de cette Histoire.

La matière de ces Lettres ne pouvant être réduite en forme d'Extrait suivi, sans une longueur excessive, on ne peut pas s'engager ici à rien de semblable. On trouvera même dans ce Recueil une sorte d'abregé de ce qui arriva, en Europe, à la fin des Lettres écrites chaque année, où l'on pourra tirer une idée générale de

la matière dont il est parlé; dans les Lettres & les Pièces, qui s'y trouvent.

Ce que je viens de dire du III. Tome se doit aussi entendre du IV. qui a 628. pagg. avec l'Index général des matières des quatre Volumes.

Outre les pièces, qui regardent les parties contractantes & celles dont on a parlé, il y en a à la fin de ce Volume diverses; qui regardent le Traité des Etats Généraux, avec le Roi de Portugal, concernant le Brésil. Il y a encore une pièce, qui fut faite exprès pour détruire entièrement ce qui étoit arrêté à Munster & à Osnabrug, & pour mettre en guerre de nouveau l'Allemagne, qui venoit d'être pacifiée; & cela pour quelques biens Ecclesiastiques, ou aquis par les Gens d'Eglise. Cela étoit d'autant plus inique, qu'aucun Pais ne peut être privé du droit qu'il a de régler ce qui regarde des Biens Temporels, dont les Ecclesiastiques s'étoient saisis insensiblement, en des tems d'ignorance.

Cette Protestation d'Innocent X. étoit datée du 26. de Novembre 1648. & commençoit ainsi: „ Par un zele de la
„ Maison de Dieu, qui meut continuel-
„ lement nôtre esprit, nous nous som-
„ mes

Ancienne & Moderne. S

„ mes principalement appliquez, a-
„ vec soin, à conserver par tout l'in-
„ tégrité de la Foi Orthodoxe, & la
„ dignité & l'autorité de l'Eglise Ca-
„ tholique ; afin que les Droits Ec-
„ clesiastiques, dont nous avons été
„ constituez les défenseurs, par nô-
„ tre Seigneur, ne souffrent aucun
„ dommage de ceux, qui cherchent
„ plutôt leurs interêts, que ceux de
„ Dieu, & que nous ne soyons pas
„ accusez de négligence dans l'admi-
„ nistration, qui nous a été confiée,
„ quand nous rendrons compte de
„ nôtre Gouvernement au Souverain
„ Juge.

Ce zèle n'est autre chose qu'une
perpetuelle avidité d'augmenter l'au-
torité, que le Siege de Rome s'étoit
acquise, en des tems d'ignorance ; &
cela, par le fer & par la violence,
qu'on avoit employée ; dès que l'au-
torité des Empereurs & des Princes
étoit diminuée, par leur négligence,
& par les intrigues perpetuelles des
Ecclesiastiques. On fait assez que l'a-
vidité des richesses & de l'autorité,
dont on parle ici, n'ont aucun fon-
dement dans la Révelation ; qui nous
apprend au contraire que le Règne de
Jesus-Christ n'est pas un Règne de ce

Mondè. Aussi, dans les trois premiers Siècles, les Chrétiens ne parlerent-ils de rien de semblable. Ce ne fut que lors qu'étant devenus les Maîtres de l'Empire Romain, les Ecclesiastiques se trouverent en état d'aquerir des richesses immenses & des grandeurs mondaines. Il ne faut pas dire que les Chrétiens se taisoient d'abord de ces sortes de choses, par discretion, & pour ne pas s'attirer de mauvaises affaires parmi les Payens. Nôtre Seigneur, ni ses Apôtres n'avoient rien cherché de semblable, ni promis à leurs disciples; mais tout le contraire. Ceux qui ont suivi immédiatement les Apôtres n'avoient aucunes pensées, qui les portassent à aquerir des richesses & de l'autorité dans le monde. Ce sont des veritez de fait, qui ne peuvent souffrir aucune contradiction.

Qui auroit crû alors, que les tems viendroient, où l'on verroit tout le contraire; que les Ecclesiastiques travailleroient principalement à s'enrichir, & à se rendre maîtres de tout? Qui auroit pû s'imaginer qu'ils n'auroient pas de plus grand soin, que d'aquerir des grandeurs mondaines, & qu'ils ne feroient pas difficulté
d'em-

Ancienne & Moderne. 7

d'employer, s'il en étoit besoin, toutes sortes d'adresses & de violences, pour en venir à bout; comme sont les supplices, les guerres, & les persecutions? Peut-on croire que c'est l'esprit de l'Évangile, qui inspire de semblables choses, & qui fait naître de grandes guerres, pour conserver des biens de cette vie à des gens, qui en abusoient si scandaleusement? On diroit néanmoins, à lire ces paroles d'Innocent X. que Jésus-Christ avoit ordonné de ne jamais poser les armes, que l'on n'eût enrichi les gens d'Église. Ce successeur prétendu de S. Pierre auroit néanmoins voulu que les Princes Catholiques d'Allemagne rompiissent la Paix, qu'ils avoient signée, & prissent de nouveau les armes, pour quelques gens d'Église; dont les Protestans avoient pris les biens, après avoir fait eux-mêmes de très-grandes pertes, de la part du Parti, qui leur étoit opposé. Il est difficile de croire qu'il fût convaincu, en lui-même, que Jésus-Christ lui reprocheroit sa négligence; s'il ne tâchoit pas d'exciter une nouvelle guerre en Allemagne, qui avoit souffert ce fleau du ciel plus de vingt-cinq ans; pour arracher quelques biens d'Église aux Pro-

A 4. testans,

testans, à qui ils avoient coûté si cher. Quand le Souverain Juge viendra, il ne parlera pas autrement, qu'il ne fait en son Evangile; où il ne promet pas assurément d'enrichir les Gens d'Eglise, ni ne leur ordonne point d'employer le fer & le feu, pour garder ces richesses.

„ Aussi, *continue le Pontife*, ce
 „ n'a été qu'avec un sentiment très-
 „ vif de douleur, que nous avons
 „ appris, que, par plusieurs Articles,
 „ tant de la Paix respectivement faite
 „ à Osnabrug, le 6. d'Août de l'an-
 „ née 1648. entre nôtre très-cher Fils
 „ en Christ, Ferdinand, Roi des Ro-
 „ mains, élu Empereur, ses Alliez,
 „ & adhérens d'une part; & les Sué-
 „ dois, aussi avec leurs Alliez & leurs
 „ adhérens, d'autre part; que de
 „ celle, qui a été pareillement con-
 „ clue à Munster en Westfalie le 24.
 „ d'Octobre de la même année 1648,
 „ entre ce même Ferdinand, Roi des
 „ Romains, élu Empereur, ses Al-
 „ liez & ses adhérens d'une part; &
 „ nôtre très-cher Fils en Jesus-Christ,
 „ le très-Chrétien Roi des François, &
 „ pareillement avec ses Alliez & ses
 „ adhérens, d'autre part; on a ap-
 „ porté de très-grands préjudices à la
 „ Re-

Ancienne & Moderne. 9

„ Religion Catholique Romaine , aux
„ Eglises inferieures , & à l'Ordre
„ Ecclesiastique ; comme auffi à leurs
„ juridictions , autoritez , immuni-
„ tez , franchises , affaires , biens &
„ droits ; car par plusieurs Articles ,
„ d'un de ces Traitez de Paix , on
„ abandonne , en perpetuité , aux Hé-
„ retiques & à leurs Successeurs , en-
„ tre autres les biens Ecclesiastiques ,
„ qu'ils ont autrefois occupez ; on
„ permet aux Héretiques , qu'ils ap-
„ pellent de la Confession d'Aug-
„ bourg , le libre exercice de leur Hé-
„ refie , en plusieurs lieux ; Qu'on leur
„ promet de leurs assigner des lieux ,
„ pour bâtir , à cet effet , des Tem-
„ ples.

Falloit-il donc continuer la guer-
re , qui avoit caufé mille maux , en
Allemagne , & pouvoit encore en cau-
fer d'autres , aux deux Partis ; plutôt
que de ceder quelque peu des terres ,
qui avoient été données autrefois aux
Ecclesiastiques ; en des tems de téné-
bres , & dont ils n'avoient fait autre
usage , que de vivre dans la splendeur
& dans les délices ; fans se mettre en
peine d'acquérir les connoiffances né-
cessaires , pour instruire les peuples ,
ni de régler leurs mœurs sur les Loix

de l'Évangile ? Ces gens-là avoient-ils employé leur autorité à faire fleurir le Savoir & la Vertu, dans leurs Terres ? On savoit assez le contraire en Allemagne, & même à Rome ; ce qui fit qu'on n'eut point d'égard aux oppositions du Nonce.

La Cour de Rome auroit dû savoir, & savoit, sans doute, la différence, qu'il y a entre la Confession d'Augsbourg, que les Lutheriens suivent ; & celles de ceux, qui sont dans les sentimens de Calvin. Elle n'ignoroit pas, que ces derniers avoient deux Electeurs de leur côté, celui de Brandebourg & celui du Palatinat, & des Princes considerables, comme le Landgrave de Hesse-Cassel & autres.

La protestation d'*Innocent X.* portoit encore „ qu'on admettoit ceux de „ la Confession d'Augsbourg, avec „ les Catholiques, aux Charges & „ Offices Publics, & à quelques Ar- „ chevêchez, Evêchez, & autres „ Dignitez & Bénéfices Ecclesiasti- „ ques, & à la participation des pre- „ mieres Prières, que le Siège Apof- „ tolique avoit accordées au même „ Ferdinand Roi des Romains, élu „ Empereur ; Qu'on aboliroit les An- „ nates, les droits du *Pallium*, les „ con-

„ confirmations, les Mois du Pape
„ & semblables droits & réserves sur
„ les Biens Ecclesiastiques, à la Con-
„ fession d'Augsbourg: Qu'on avoit
„ attribué à la Puissance Séculiere,
„ les confirmations des Elections, ou
„ des postulations des prétendus Ar-
„ chevêques, Evêques, ou Prélats
„ de la même Confession.“ Il s'agit
ici des Evêchez, & des Abbayes, ou
Canonicats, que la Paix de Westfa-
lie *seculariza*, ou dont on convint
que les Protestans pourroient jouir;
sans avoir pris les Ordres, & sans en
faire les fonctions. On auroit pu, à
la verité, conserver ces Bénéfices, &
charger de quelques fonctions ceux à
qui on les confereroit; sans néanmoins
leur imposer rien, qui fût contraire à
l'Evangile; comme on a fait, au moins
en partie, en Angleterre & dans les
Royaumes du Nord. Mais si, pour
avoir la paix, il falloit passer quelque
chose aux Protestans; il valloit infi-
niment mieux se conduire, comme
on fit, que de continuer la guerre.
Des Puissances Catholiques, qui au-
roient voulu que la guerre durât,
pour en profiter, en ruinant entiere-
ment l'Allemagne, devinrent suspec-
tes à tout l'Empire, qui fit mieux de

faire la Paix, que de l'exposer à des desordres sans fin; qui auroient enfin renversé la sûreté publique & ruiné une infinité de Familles Illustres; qui n'étoient pas agréables à la Cour de Rome. L'Empereur, les Electeurs, & les autres Familles des Princes d'Allemagne, ne purent & ne durent pas sacrifier le repos de tout l'Empire à la Cour de Rome; qui ne manque pas de profiter de tout, & dont la devise est le proverbe Italien: *Garbougli fanno per noi*. Personne ne croyoit, en Allemagne, que la multitude de gros Bénéficiers, qui mangeoient, sans rien faire, les revenus Ecclesiastiques, méritassent plus d'en jouir; que des Princes, ou d'autres Personnes de qualité, de quelque Religion qu'elles fussent. On a de la peine de croire qu'on ait d'autres sentimens à Rome même; quoi que l'on feigne d'avoir d'autres principes, pour empêcher qu'on ne s'apperçoive que tout cela tend à établir la Monarchie Ecclesiastique, & à tenir dans la dépendance toute l'Europe.

Le Pape se plaignoit encore „ de
 „ ce qu'on avoit cédé aux Protestans
 „ plusieurs Archevêchez, Evêchez,
 „ Monasteres, Prévôtez, Bailliages,
 „ Com-

„ Commanderies, Canoncats & autres
„ Bénéfices & biens de l'Eglise, qui
„ étoient donnez à des Princes Hére-
„ tiques, en Fiefs perpetuels; tous
„ les titres de Dignitez Séculieres,
„ avec suppression de la Domination
„ Ecclesiastique; Que l'on avoit or-
„ donné, que contre cette Paix, ou
„ aucun de ses Articles, on ne de-
„ voit alleguer, ouïr, ou admettre
„ aucuns Droits, Canoniques ou Ci-
„ vils, communs ou particuliers, au-
„ cuns Décrets des Conciles, ou Re-
„ gles, ou Ordres Religieux, ou
„ Serments, ou Concordats, avec
„ les Pontifes Romains, ou aucuns
„ autres Statuts Ecclesiastiques, ou
„ Politiques, décrets, dispenses, abo-
„ litions, ou autres exceptions. Tout
„ cela avoit été établi, en des tems
„ d'ignorance; auxquels on avoit abusé
„ de la simplicité des Peuples, pour les
„ dépouiller de leurs Biens & les don-
„ ner à des gens d'Eglise, qui s'enga-
„ geoient à prier pour les Peuples;
„ comme si les prieres vénales des Ec-
„ clesiastiques étoient plus agréables à
„ Dieu, que celles des Peuples, & si
„ l'on eût pû s'y fier. Châcun est es-
„ sentiellement obligé de prier Dieu
„ pour soi-même, & personne ne peut

promettre de prier pour un autre, si on lui donne de bons revenus; comme si ces prieres étoient plus efficaces, que celles de ceux, qui y étoient intéressés, pour leur propre intérêt! Qui ne voit que c'étoit abuser de la credulité des Peuples, pour les dépouiller de leurs biens, & vivre dans l'oïveté; & dans les délices même, sans avoir aucune capacité d'instruire les Peuples?

Innocent X. trouvoit aussi fort mauvais, que le nombre des sept Electeurs de l'Empire, autrefois arrêté, comme il dit, par l'Autorité Apostolique, étoit augmenté, sans son consentement, & celui du S. Siege, & qu'un huitième Electorat eût été érigé, en faveur de Charles Louis, Comte Palatin du Rhin, & Héretique; & qu'on eût ordonné beaucoup d'autres choses, qu'il étoit honteux de rapporter, fort préjudiciables & dommageables à la Religion orthodoxe, au Siege Romain, aux Eglises inférieures & autres ci-dessus nommées.

On savoit, en Allemagne, que le nombre des Electeurs n'étoit nullement une chose, qui dépendît du Siege de Rome, & que d'ailleurs l'Electorat

torat du Rhin, n'étoit pas un nouvel Electorat, comme celui de Bavière, qui avoit été créé; depuis peu, lors que celui du Rhin fut anéanti, par l'Empereur; sous prétexte de s'être soulevé contre lui, & contre l'Empire; & qu'il pouvoit être justement rétabli, sans que le Pape s'en mêlât. On a fait depuis un neuvième Electorat, en faveur d'une Maison Protestante; pour les services, qu'elle avoit rendus à l'Empire, & parce qu'autrefois l'Electorat avoit été dans cette Maison.

„ Quoi que, *continuoit le Pape*, le
„ Vénéral Frere *Fabio*, Evêque de
„ Nardo, nôtre Nonce Extraordi-
„ naire le long du Rhin & dans la
„ Basse Allemagne, ait publiquement
„ protesté, en nôtre nom & au nom
„ du S. Siège, en exécution de nos
„ Ordres, que ces Articles ayant été
„ témérairement arrêtez, par des gens
„ qui n'en avoient pas le pouvoir, é-
„ toient vains, nuls, injustes, & de-
„ voient être réputez tels, par tout;
„ & qu'il soit de Droit notoire, que
„ toute Transaction faite pour des
„ choses Ecclesiastiques, sans l'auto-
„ rité du S. Siege, est nulle; néan-
„ moins afin de remedier plus effica-
„ cement à l'indemnité de ce qui a
„ été

„ été dit ci-dessus, & voulants y
 „ pourvoir, selon le devoir de l'Of-
 „ fice Pastoral, à nous commis d'en
 „ haut, & tenants pour pleinement &
 „ suffisamment exprimées, & infe-
 „ rées dans les présentes, les teneurs
 „ même les plus vraies, & les Dates
 „ des Traitez de l'une & de l'autre
 „ Paix (*de Munster & d'Osnabrug*)
 „ & tout ce qui y est contenu; com-
 „ me aussi des autres choses, qui de-
 „ vroient être ici, nécessairement
 „ exprimées & inferées, comme si
 „ elles y étoient inferées, mot pour
 „ mot; Nous, de nôtre propre mou-
 „ vement, & de nôtre propre scien-
 „ ce & mûre délibération, & de la
 „ plénitude Ecclesiastique, disons &
 „ déclarons, par ces présentes, que
 „ les articles de ces deux Traitez,
 „ ou de l'un & de l'autre, & toutes
 „ les autres choses contenues dans
 „ ces Traitez; qui, en quelque fa-
 „ çon, que ce soit, nuisent, ou ap-
 „ portent même le moindre préju-
 „ dice; ou que l'on pourroit dire,
 „ entendre, prétendre, ou estimer
 „ pouvoir nuire, ou avoir nu, en
 „ aucune maniere, à la Religion
 „ Catholique, au Culte Divin, au
 „ salut des Ames, au Siege Apосто-
 „ lique,

„ lique, aux Eglises inferieures, à
„ l'Ordre & à l'Etat Ecclesiastique,
„ & à leurs Personnes, membres &
„ affaires, biens, juridictions, au-
„ toritez, immunitéz, libertéz, pri-
„ viléges & droits quelconques; avec
„ tout ce qui s'est ensuivi & s'ensui-
„ vra, ont été de Droit, font & fe-
„ ront perpetuellement nuls, vains,
„ invalides, iniques, injustes, con-
„ damnez, reprouvez, frivoles, sans
„ force & sans effet; & que personne
„ n'est tenu de les observer, en aucun
„ d'eux; encore qu'ils soient confir-
„ mez par un ferment; & que qui que
„ ce soit n'en a aquis, ou n'en peut
„ aquerir, ou s'en arroger jamais
„ droit & action, ou titre coloré, ou
„ cause de prescription, encore que
„ la possession, pendant un très-long
„ & immémorable tems s'ensuivît,
„ sans aucune interpellation, ou in-
„ terruption; ou sans en faire, ou en
„ avoir fait aucun état; & ainsi le ré-
„ puter perpetuellement, comme n'é-
„ tant pas, ou comme n'ayant ja-
„ mais été fait & arrêté, &c.

Je m'ennuye de copier tant de re-
petitions, qui ne tendent qu'à déclai-
rer nulle la Paix de Westfalie. Il suf-
fit de remarquer là-dessus, que per-
sonne

sonne d'entre les Contractans , qui étoient les plus grandes Puissances de l'Allemagne, n'avoit demandé d'Innocent d'être relevé de ses engagements, contractez par la Paix de Munster; & ne pouvoit même en demander. sans une mauvaïse foi la plus scandaleuse, que l'on puisse concevoir; comme signant d'un côté; pour duper ceux à qui il avoit à faire.

1. Il n'est pas permis de rompre un Traité sollemnel, fait par des Puissances Souveraines & Indépendantes, comme étoient celles, qui s'assemblèrent à Munster & à Osnabrug, & après plusieurs années convinrent entre elles; après avoir examiné les demêlez, qu'elles avoient ensemble.

2. Jesus-Christ n'a point conféré de semblable pouvoir à ses Apôtres & encore moins aux Evêques de Rome.

3. Aucun Prince Souverain n'est convenu avec eux, de soumettre à leurs Tribunaux leurs Alliances, en forte que les Evêques de Rome les pourroient de droit rendre nulles, si elles n'étoient pas conformes aux intérêts de leur Siege.

3. Depuis Charles-Quint, & ses successeurs jusqu'au tems de la Paix, dont il s'agit, les Rois de France avoient fait indifféremment des Alliances.

ances avec les Puissances Catholiques Romaines & celles qui avoient renoncé à cette Catholicité: 4. Ce n'étoient pas seulement des Alliances, ou Traitez, qui regardoient des matières Civiles, mais encore la Religion; sans que le Siege de Rome eût entrepris d'empêcher de les exécuter, ou que ces Princes eussent suivi leur avis: 5. On diroit en vain que les biens de l'Eglise ne pouvoient jamais être alienez; parce que les biens de cette sorte étoient souvent tombez entre les mains des Ecclesiastiques, sur des promesses chimeriques de tirer du Purgatoire les Ames, de ceux qui les avoient donnez; ou sur d'autres prétextes, comme étoit celui de rendre les Chrétiens plus gens de bien, qu'ils ne sont; puis que l'on voit dans les lieux, où ces prieres achetées sont en usage, les Chrétiens fort mal instruits, & persuadez, que des Messes, dites pour eux, tiennent lieu de l'obeissance que l'Evangile demande des Chrétiens: 6. Il est triste de voir de bons & de grands pais presque entiers entre les mains de fainéans, & souvent de très-mauvaise vie; pendant que de bonnes gens sont dans l'indigence;

gence; quoi qu'elles travaillent de toutes leurs forces, pour cultiver les terres de gens d'Eglise, qui pourroient se passer de beaucoup moins: 7. Peu de prieres faites, avec ardeur, & accompagnées de bonnes mœurs, sont bien plus agréables à la Divinité, qu'un grand nombre de prieres, avec des mœurs dépravées. 8. Il est de la charité Chrétienne, non de nourrir beaucoup de Fainéans, sous prétexte qu'ils prient pour les autres; mais d'empêcher qu'une infinité de familles ne souffrent, pour trop travailler, sans avoir ni le tems, ni les moyens de s'instruire. 9. Après tout cela, on ne devoit nullement être surpris que des Puissances même Catholiques Romaines accordassent de laisser quelques Terres Ecclesiastiques, à des Protestans; pour les faire cultiver au pauvre peuple, qui s'étoit infiniment augmenté par la guerre, qui avoit duré si long-tems en Allemagne. 10. Si l'on dit que ce que je viens de dire est bon, pour disculper les Protestans, qui se saisirent de quelques terres d'Eglise; mais que tout cela ne peut pas excuser les Puissances Catholiques Romaines, qui étoient obligées de défendre l'Eglise,

glise, jusqu'à la dernière goutte de leur sang; il est aisé de répondre qu'il y a plus de gens, dans l'Eglise Romaine, que l'on ne croit; qui sont bien revenus de cette vénération excessive des gens d'Eglise, & de l'opinion que ces derniers tâchent de soutenir, touchant l'alienation d'une partie de leurs Terres; quoi qu'ils n'en disent rien. 11. Cette sorte de gens croyoient, avec raison, que le Pape avoit tort de vouloir que les Puissances Catholiques continuaissent plutôt la guerre, dont l'Allemagne avoit été affligée, depuis tant d'années; plutôt que d'aliéner quelques Biens d'Eglise, dont la possession ne rendoit nullement les Ecclesiastiques meilleurs, ni plus agréables à Dieu. 12. Enfin les Puissances intéressées, en cette guerre, jugerent avec raison, qu'une petite diminution de Biens à des gens, qui étoient beaucoup plus riches, qu'il ne falloit, ne pouvoit pas contrebalancer le bien, qui reviendroit à l'Allemagne de la Paix. Ces gens-là étoient bien éloignés de vouloir recommencer la guerre, pour faire rendre aux Ecclesiastiques tout ce qu'ils avoient possédé, avant la guerre. On

ne dit pas à la vérité, dans les Conférences tenues en Westfalie, ni dans les Conseils des Puissances Catholiques toutes les raisons, que nous avons rapportées; mais on croiroit faire tort à tant d'habiles gens, qui furent consultez & employez par les Princes Catholiques, si l'on doutoit s'ils avoient aucune raison de rompre les Traitez, pour faire plaisir à Innocent X. La suite le fit voir; puis que, malgré la Protestation du Pape, on demeura en paix, & qu'on a regardé depuis les Actes de la Pacification de Westfalie signez par les Parties Intéressées, comme le plus solide fondement de la Liberté, & du Repos de l'Allemagne.

II. NEGOCIATIONS SECRETES DE MUNSTER & D'OSNABRUG, TOME IV. in fol. pagg. 626. Chez le même.

ON ne peut pas non plus donner d'Extrait de ce volume, à cause de la grande variété, & la multitude des Lettres, des Mémoires & des Actes, qui sont ici, concernant l'Empereur & les Princes de l'Empire, la France, l'Espagne, le Portugal &

& les Etats Généraux des Provinces Unies. Ceux qui auront à faire des négociations, qui aient quelque rapport à ce qui se trouve ici, ne sauroient se passer des Actes & des Lettres, qui s'y trouvent.

On voit à la Fin, après les Actes, qui regardent l'Empire 1. le Traité de Commerce entre le Roi d'Espagne, & les Etats Généraux des Provinces Unies, pour l'explication de l'Article séparé arrêté à Munster, le 4 de Février en 1648 par la résomption, qui s'en fit à la Haie le 17 de Décembre 1650. Elle regarde principalement les Marchandises de Contrebande, que les Hollandois pourroient porter aux Ennemis de l'Espagne: 2. Un Traité de Trêve, de Navigation & d'Alliance, fait & conclu à la Haie, le 12 de Juin, pour dix années, entre le Sr. Tristao de Mendocça Ambassadeur & Conseiller de Jean IV. de ce nom, Roi de Portugal, & les Députez de leurs Hautes Puissances les Etats Généraux des P P. U U. des Pais-Bas: 3 Des Extraits & des Copies de plusieurs Lettres & Ecrits, concernant la Rébellion des Portugais Unis, dans le Brésil avec la Hollande; par où l'on fait voir
que

que le Roi de Portugal y avoit donné les mains. Cela arriva, par la mauvaise administration du Brésil, par la Compagnie Hollandoise des Indes Occidentales, comme ceux qui ont fait l'Histoire de ce tems-là l'ont assez fait voir : 4. Un Discours d'un Bon Hollandois, touchant la conduite des Espagnols, dans le Brésil : 5. Une Rémontrance faite à leurs H. H. P. P. les Etats Généraux des Provinces Unies, sur ce qui s'étoit passé & qui se passoit encore dans le Brésil; avec les Documents nécessaires, pour s'assurer des Faits: 6. Le plein-pouvoir donné, par le Roi de Portugal, à son Ambassadeur, le 19. de Février 1647: 7. Un Mémoire présenté à leurs H. H. P. P. les E. E. G. G. des Provinces Unies à la Haie le 16. d'Août 1647. par *François de Souza Coutinho*, Ambassadeur de ce même Roi, avec plusieurs papiers concernant sa négociation, ou des Portugais habituez au Brésil: 8. Enfin des Réflexions d'un bon Hollandois, sur le Traité qui se fit avec le Portugal. Il paroît par-là que ceux, qui dirigeoient les affaires de la Compagnie Hollandoise des Indes Occidentales, n'étoient pas capables de cet Emploi, dans les
con-

conjonctures où l'on étoit alors, comme ceux qui ont écrit l'Histoire de ce tems-là l'ont bien remarqué.

Voilà, en gros, le contenu des deux derniers Volumes des *Négotiations pour la Paix de Munster & d'Osnabrug*. On peut assez comprendre, par ce qu'on a dit, l'utilité de ce Recueil, pour tous ceux qui peuvent avoir à négotier des choses; qui y ont quelque rapport, ou même qui veulent s'informer de l'Histoire de ce tems-là.

ARTICLE II.

Livres touchant la Verité de la Religion Chrétienne.

I. JOAN. ALBERTI FABRICII. *Theologiæ Doctoris & Professoris Publici, Delectus Argumentorum & Syllabus Scriptorum, qui VERITATEM RELIGIONIS CHRISTIANÆ, adversus Atheos, Epicureos, Deistas, seu Naturalistas, Idololatrias, Judæos & Muhammedanos lacubrationibus asseruerunt. Præmissa sunt EUSEBII CÆSARIENSIS Proœmium & Capita*
Tome XXVII. P. I. B *præ-*

priora Demonstrationis Evangelicæ, quæ in Editionibus hæcenus desiderantur, deprompta ex Bibliotheca Celsissimi & Sapientissimi Walachiæ Principis JOANNIS NICOLAI, ALEXANDRI filii, MAUROCORDATI, & Latine reddita. A Hambourg MDCCXXV. in 4. pagg. 784.

MR. FABRICIUS, célèbre par le grand nombre d'Ouvrages, qu'il a donnez au Public, & particulièrement par sa *Bibliothèque Greque*, pour ne pas parler de *la Latine*, a très-bien fait de faire un Recueil des Ouvrages, qui ont été publiez, pour la défense de la Religion Chrétienne; depuis le second siècle, jusqu'au nôtre, en diverses Langues. Nous sommes dans un siècle, plus éclairé, comme il semble, que n'ont été les précédens; & néanmoins il n'y en a peut-être eu aucun, auquel on se soit élevé plus hardiment contre la Religion Chrétienne; comme s'il n'y avoit que les Esprits trop credules, qui fussent capables de la goûter. Il pourroit, par quantité d'Auteurs, dont il est fait mention, en ce Recueil, qu'il se trompe
 infi.

infiniment. Ce n'est pas qu'on veuille dire que tous les Défenseurs de la Religion Chrétienne, y ont également réüssi. Il y en a, qui n'ont pas assez distingué les raisons décisives, de celles qui ne sont que probables; ou qui ont confondu, avec les meilleures preuves, des raisons qui n'ont pas même de la probabilité. Il y a parmi les Théologiens, comme parmi ceux, qui font profession d'autres Sciences, bien des gens, qui ne savent pas assez bien raisonner; pour distinguer une simple probabilité, ou une légère vrai-semblance, d'avec une raison solide & à laquelle il faut se rendre, si on l'entend; à moins que quelque passion, ou quelque vice ne s'y oppose.

Il y a eu des anciens Apologistes de la Religion Chrétienne, qui ont bien mieux réfuté le Paganisme, qu'ils n'ont prouvé la vérité du Christianisme; ou qui ont mêlé à de bonnes & de solides raisons, des preuves, qui ne sont d'aucun poids, si on les examine bien.

Mais aussi il y a eu d'autres défenseurs du Christianisme, qui ont judicieusement distingué la vrai-semblance, ou la probabilité, de la vérité

assurée. Je ne voudrois pas faire tort à la réputation de quelques Théologiens, de la première sorte, soit Anciens, soit Modernes. Mais assurément on leur doit préférer ceux, qui n'ont avancé que de bonnes raisons, pour soutenir une bonne cause. J'avoué que je préfère *Grotius* & ceux qui ont suivi une semblable méthode, aux autres, qui ont pris une route toute différente. Mais je ne prétends pas, pour cela, mépriser tout ce que d'autres ont fait, sur la même matière.

Pour venir au Livre de Mr. *Fabricius*, il a trouvé tout à propos, dans la Belle Bibliothèque de S. A. le *Vai-vode de Valachie*, Prince savant, le commencement de la *Démonstration Evangelique d'Eusebe*, qui manquoit à toutes les Editions, & quelques lignes, qui manquoient aussi à la fin de cet Ouvrage. On voit ce Supplément à la tête de ce Volume, en Grec & en Latin, de la Version de Mr. *Fabricius*. Si cet Ouvrage d'*Eusebe* se rimprimoit, ce seroit un supplément, qui rendroit cette Edition recommandable.

Après cela, vient le Recueil de Mr. *Fabricius*, divisé en cinquante
Châ-

Chapitres, dont nous marquerons le contenu, en peu de mots.

Le I. traite de la multitude de ceux, qui ont attaqué la Religion & de ceux, qui l'ont défendue; par où l'on peut voir le contraste qu'il y a toujours eu, parmi les hommes, autant par rapport au Vrai & au Faux, qu'à l'égard de la Vertu & du Vice.

II. On montre que l'Écriture même, en nous fournissant la Religion Chrétienne, nous a donné les moyens de la défendre. Il est certain que la Religion Chrétienne, proposée telle qu'elle est en elle-même, renferme des marques indubitables de sa vérité & de son origine divine. Cependant les Juifs ne laisserent pas de s'y opposer, & de faire des objections aux Chrétiens, que nôtre Auteur propose & réfute, en peu de mots; sur tout par rapport à la vocation des Gentils. Le premier, qui rendit témoignage à l'Auteur de la Religion Chrétienne fut *Jean le Baptiseur*. Si les Ecrits attribués à *Clement* étoient véritablement de lui, il auroit été le premier, après les Apôtres, qui auroit rendu témoignage à l'Évangile. Mais ses Ecrits sont manifestement supposés, comme on le pourra voir dans les Editions, qui

B 2. s'en

s'en sont faites en cette Ville; par les jugemens, que de savans hommes en ont porté & encore plus, par la lecture de ces Ecrits, en eux-mêmes. Mais au II. Siécle, *Justin* Philosophe & Martyr prit sa défense, comme Mr. *Fabricius* le montre; en indiquant, selon sa coûtume, les diverses Editions, qui se sont faites de ses Ecrits, & en faisant diverses remarques, sur leurs Ouvrages.

Il auroit pu y joindre *S. Irenée*, qui, en réfutant les Héretiques de son tems, établit, par là même, la vérité de l'Evangile.

Nôtre Auteur parle ensuite de *Tatian*, disciple de *Justin*, & dont il marque les Editions. Il en fait de même, à l'égard d'*Athenagore*, Philosophe Athenien. Il lui joint *Hermias*, qui a fait une raillerie des Philosophes Payens; quoi que d'autres croient qu'il n'a pas été si ancien.

Après lui vient *Clement* d'Alexandrie, dont on voit aussi les différentes Editions. Ce fut un homme d'une Lecture infinie, & qui avoit une très-grande connoissance des Auteurs Payens.

Hippolyte, Evêque de Porto, dont nôtre Auteur a publié tout ce qui nous reste

reste de lui , en un Volume *in folio* , vient après lui.

Origene , qui vivoit au III. Siecle , fut un des plus doctes défenseurs de la Religion , & réfuta le Philosophe Epicurien , nommé *Celse* , qui avoit attaqué la Religion Chrétienne.

On parle après cela , de *Macaire de Magnesie* ; car *Magnès* , est le nom des habitans d'une Ville nommée *Magnesie* , & non le sien propre , comme Mr. *De Tillemont* l'a bien jugé . On verra ici un grand passage de ce savant homme , en François . Comme la Langue Françoisise est commune par tout , & que si on ne la parle pas , on l'entend ; il n'est pas nécessaire qu'on traduise en Latin ce qu'on produit en cette Langue . Il n'en est pas tout à fait ainsi de l'Angloise , quoique la connoissance en soit plus commune qu'elle n'étoit ci-devant .

L'Auteur , qui le suit , est le célèbre *Eusebe* , Evêque de Cesarée , dont les Ecrits sont trop connus , pour s'y arrêter . Sa *Préparation & sa Démonstration Evangelique* , sans parler de ses autres Ouvrages , sont des défenses du Christianisme ; encore qu'il ait été Arien , quoi que Mr. *Cave* en ait dit , pour ne l'avoir pas bien lû , ou par une

mauvaise Politique; qui fait qu'il représente les Anciens, non tels qu'ils ont été, mais tels, qu'il jugeoit qu'ils devoient être.

Il est suivi de *St. Athanase*, Evêque d'Alexandrie, qui a écrit aussi contre les Payens.

Après lui viennent *S. Gregoire de Nazianze*, *S. Basile de Cesarée*, & *S. Gregoire de Nyffe*, frere de *S. Basile*.

Ensuite on voit *Titus*, Evêque de Botfra, dont il nous reste une partie d'un Ouvrage contre les Manichéens, selon les principes d'Origene; par lesquels seuls on croyoit alors pouvoir réfuter ces Héretiques.

Nous en avons dit quelque chose, en parlant du I. Tome de *Canisius*, en cette Bibliothèque, & nous nous aperçumes bien alors, que le Texte Grec n'avoit pas été envoyé assez correct à feu Mr. *Basnage*.

Nous ne nous arrêterons pas à parler des autres Auteurs Ecclesiastiques, qui ont dit quelque chose contre les Payens, ou qui ont défendu, par occasion la Religion Chrétienne; sans néanmoins écrire, à dessein, contre le Paganisme, ou pour montrer la Vérité de la Religion Chrétienne.

Théodoret, qui étoit un habile homme, a écrit de la *Providence* un très-bel Ouvrage, contre les Epicuriens; & s'est appliqué à montrer aux Payens, par leurs propres Philosophes, comment ils devoient se guérir des maladies, qui troubloient leurs esprits. Il a encore écrit d'autres Ouvrages contre les Payens, que l'on trouvera au Tome IV. de ses Oeuvres, de l'Édition du P. *Sirmond*.

S. Cyrille, Evêque d'Alexandrie, a aussi écrit contre le I. Livre de l'ouvrage de l'Empereur *Julien*, contre les Chrétiens. L'Auteur marque les Editions de ses Oeuvres, comme il le fait toujours; ce que nous mettons ici, pour ne pas le répéter.

On voit ensuite, dans cette liste, *Enée de Gaza*; *Zacharie*, le Scholastique; *Gregentius*, Evêque de Taphre; *Nemesius*, Contemporain de *Gregoire* de Nazianze, & quelques autres, qui sont encore MSS. *Léonce*, Evêque d'Hagiopolis, dans l'île de Chypre; *Jean* d'Alexandrie, surnommé *Philoponus*, ou le *Laborieux*; *Jérôme* Prêtre de Jérusalem; *Jean* de Damas; *Théodore Abucaras*; *Euthymius* le Zigabénien, & divers Grecs plus Modernes. Peu de gens les connoissoient,

& peu de gens les rechercheront. Un ou deux Modernes leur suffiront, & en effet les derniers Grecs ne méritent pas fort qu'on les lise.

Nôtre Auteur a ajoûté à cela quelques *Appendix*, dont la I. est des Ecrits Grecs des Juifs, qui sont favorables à la Religion Chrétienne, qui sont ceux de *Philon* & de *Joseph*; desquels on explique quelques endroits, en faveur de la Religion Chrétienne. Mais il y a sujet de rendre grâces à la Providence Divine, de ce que nous n'avons nullement besoin des témoignages de ces gens-là; qui ne prouvent rien du tout, ou sont même supposés. *Philon* étoit un Platonicien, qui n'a eu aucune connoissance du Christianisme, quoi qu'il semble parler, en divers endroits, comme nous; & les passages de *Joseph*, de S. Jaques & de Jesus-Christ, sont extrêmement suspects. Nous avons tant de raisons invincibles de la Vérité de la Religion Chrétienne; que j'avouë que je ferois scrupule d'employer des témoignages, ou si équivoques, ou si suspects. Si *Philon* & *Joseph* avoient été Chrétiens ç'auroient été de très-mauvais Chrétiens, & tout à fait indignes de foi; quand ce ne seroit que pour n'avoir pas fait une profes-

sion.

sion ouverte d'une Religion, qui le demande nécessairement. Mr. *Fabricius* donne un petit extrait d'un Livre de feu Mr. *Allix*, publié en Anglois, en MDCXCIX, & intitulé: *Jugement de l'Eglise Judaique, contre les Unitaires, dans la Controverse de la S. Trinité & de la Dèité de nôtre Sauveur Jesus-Christ.* Mais Mr. *Allix* étoit un homme, dont la lecture étoit plus grande, que le goût. Pour les amis sinceres de la Verité & de la Verité seule, ils n'admettront jamais les expressions équivoques des Juifs, nez & inorts Juifs, comme bonnes pour appuyer les dogmes du Christianisme. Je tiens l'autorité de Jesus-Christ & des Apôtres pour trop bien appuyée, pour avoir besoin de *Philon* & de *Josepb*. Je dirai encore ici, en passant, que Mr. *Fabricius* assure au commencement de la pag. 141. que la Dissertation sur le Passage de *Josepb* que j'ai publiée, au VII. Vol. de cette *Bibliothèque* p. 237. est de Mr. l'Abbé de *Longuerue*, sur la foi du *Journal des Savans*. Mais je puis dire très-sincerement que le nom de l'Auteur de la Dissertation m'est inconnu, & que long-tems après qu'elle fut imprimée, un Abbé me nomma un au-

tre homme, comme l'Auteur de cette Piece; sans que j'en aye ouï parler depuis. Je tiens pour maxime, qu'il est de l'honêteté de laisser aux Auteurs Anonymes leur secret & qu'il n'appartient à personne de le dire, que du consentement de l'Auteur. Au reste, il est dit ici 1. qui sont ceux, qui ont cru ce passage véritablement de *Joséph*: 2. ceux qui l'ont cru supposé: 3. ceux qui l'ont tenu au moins pour falsifié, en quelque chose.

La II. Appendix traite des Ecrits des Grecs, qui rendent témoignage à la verité de la Religion Chrétienne. En effet, on trouve plusieurs passages, dans lesquels les Auteurs Payens ont dit des choses, qui se trouvent dans l'Ecriture Sainte; & même ils ont écrit des Traitez, qui peuvent servir à confirmer celles qu'elle enseigne. Mr. *Fabricius* marque plusieurs Traitez, composez par des Auteurs Payens; qui peuvent servir à prouver des Veritez, que l'on trouve dans les Livres Sacrez. On en verra beaucoup d'exemples, dans les Philosophes Grecs & Latins, que Mr. *Fabricius* indique. Ceux qui liront les Auteurs, qu'il nomme, pourront se persuader
de

de la vérité de ce qu'il dit. Il y a un passage de *Galien*, tiré de son Livre, de *Usu Partium*, qui a été très-souvent cité pour cela. Mais il faut remarquer que ce qu'on rapporte des Payens, à cette occasion, sont des idées, & des raisonnements qui naissent de la Droite Raison; dont les lumières ne sont jamais contraires à celles de la Révélation; parce qu'elles coulent d'une seule & même source; qui est le Créateur, qui nous a également créés raisonnables & faits religieux. D'ailleurs on ne doit pas étendre les lumières de la Nature à des choses tout à fait inaccessibles à la Raison. Il ne faut pas entreprendre, par exemple, d'illustrer le dogme de la *Ste. Trinité*, ni celui de l'*Incarnation*, par les Philosophes Payens; comme l'a fait *Eusebe*, dans sa *Préparation Evangelique*, & plusieurs autres après lui. Il faudroit, pour cela, que les Payens eussent été inspirez; ce que personne n'accorderoit aujourd'hui à *Eusebe*.

Le III. Chapitre de nôtre Auteur traite des Ecrits, qui regardoient la Vérité de la Révélation, & qui se sont perdus. Comme l'on ne fait presque que leurs noms, on ne sauroit

s'y arrêter. Les recherches de l'Auteur ne laissent pas d'avoir leur utilité, soit parce qu'on voit par-là que la Vérité n'a pas manqué de défenseurs: soit pour reconnoître leurs fragments, ou leurs Ouvrages entiers; si l'on en trouvoit quelques-uns, dans les Bibliothèques, où il y a des MSS. qu'on n'a pas assez examinés. On verra ici ce que les Anciens en ont dit.

IV. Mr. *Fabricius* n'a parlé, dans le Chapitre précédent, que des Anciens, dont nous avons perdu les Ouvrages. Dans celui-ci il ne parle que des Latins. On voit ici un Poëme, contre les Payens, d'un Auteur d'ailleurs inconnu, qui se nomme *Antoine*. C'est Mr. *Muratorius*, qui a découvert ce Poëte Chrétien. Il commence ainsi:

*Discussi, fateor, sectas Antonius omnes,
Plurima quæsi, per singula quæque
cucurri;*

*Sed nihil inveni melius, quàm credere
Christo.*

Celui qui a déterré cet Auteur, l'accompagne de Notes, qui méritoient d'être sous le Texte d'un meilleur Auteur.

V. On voit, dans le Chapitre suivant,

vant, la liste de tous les Auteurs Latins, qui ont défendu la Religion Chrétienne, & qui sont venus jusqu'à nous, au moins en partie; avec toutes les Editions, qui en ont été faites jusqu'à présent. Le premier est *Tertullien*, qui mériteroit bien d'être commenté, avec plus de soin, qu'il ne l'a encore été; à cause de l'obscurité de son style.

Le second est *Minutius Felix*, dont le style est beaucoup meilleur, que celui de *Tertullien*, qui se sent trop de son país; pour ne pas parler de son génie échauffé & hardi, qui le portoit à s'exprimer d'une manière assez étrange. C'est ce qui le fit tomber dans le Montanisme, tout absurde qu'il étoit.

Le troisième est *Minutius Felix*, qu'on a illustré, avec plus de soin; comme on peut s'assurer, par l'Edition de Mr. *Davies*; dont nous avons parlé, dans la *Bibliothèque Choisie*, Tom. XXIV.

Le quatrième est *S. Cyprien*, dont on n'a pas encore vu de meilleure Edition, que celle d'Oxford, ou d'Amsterdam. Feu Mr. *Baluse* s'étoit engagé d'en donner une, sur des MSS. que l'Evêque d'Oxford n'avoit pas
vus.

vû. Le bruit avoit couru que le feu Duc d'Orléans avoit ordonné de l'imprimer, mais cela ne s'est pas fait. Je ne sai si la vivacité, avec laquelle *S. Cyprien* résiste à *S. Etienne*, Evêque de Rome, n'en a pas été cause. On a, depuis quelque tems, un peu trop d'égard, pour les volontez des Papes. Cela n'est pas conforme au rang, que les Rois de France tiennent dans le Monde Chrétien. Il faudroit au moins envoyer l'exemplaire de *Mr. Baluse* en Angleterre, ou en Hollande, pour le publier. Je ne doute pas que cela ne se fît bien & fidelement.

Le cinquième est *Novatien*, à qui on attribue une piece, que l'on met ordinairement parmi les Oeuvres de *Tertullien*, quoique le style & les sentimens soient tout differens.

Le sixième est *Arnober*, qui étoit un savant homme, dans les belles Lettres, & dans la Rhétorique; mais qui ne savoit guère la Religion qu'il professoit, puis qu'il nie que Dieu eût créé les hommes; ce qui fait comprendre qu'il n'avoit jamais lu l'Écriture Sainte. Ce qu'il y a d'étrange c'est que *Mr. Cave* appelle ses sentimens des opinions peut-être moins Catholiques. Il disoit que Dieu n'avoit pas créé les
hom-

hommes, qui est l'une des plus monstrueuses Hérésies, qu'on puisse s'imaginer, comme tous les Chrétiens en conviennent. Mais le bon Chanoine ne cherchoit rien moins, que la Vérité, dans l'Histoire Ecclesiastique; & après avoir soutenu, sans pudeur, qu'*Ensebe* de Cesarée n'avoit pas été Arien, il n'y avoit rien qu'il ne pût soutenir. J'avouë que je regarde une disposition semblable, comme quelque chose pire qu'une Hérésie; parce qu'elle ouvre la porte à toutes sortes de mensonges.

Le septième est *Commodien*, qui réussissoit fort bien à faire des Vers en prose, & sans observer les règles de la Quantité. On le peut aussi voir dans l'édition de *Minutius Felix*, par *Mr. Davies*.

Lactance occupe la 8. place. Il y en a eu quantité d'éditions, apparemment à cause de sa belle Latinité, formée sur celle de *Ciceron*. Mais il y a quelques passages, qui sont aussi bien tournés pour le style; qu'ils le sont mal, pour la matière; puis qu'ils contiennent une espece de Manichéisme, en faisant Dieu auteur du mal & du bien. Voyez Liv. II. c. 6. & Liv. VII. c. 5. où ce sentiment se trouve, quoi

quoi qu'on l'ait rayé, dans quelques Exemplaires.

Le 9. est *Julius Firmicus Maternus*, que l'on croit avoir renoncé à l'Astrologie Judiciaire, pour embrasser la Religion Chrétienne.

On met au 10. rang *St. Ambroise*, qui a aussi défendu la Religion, en divers endroits de ses Ouvrages.

Le 10. est *S. Paulin de Nole*, qui est suivi de *S. Augustin*, de *Paul Orose*, de *Prudence*, de *Junilius* & divers autres; qui n'ont pas défendu directement & dans toute son étendue, la Religion; mais qui l'ont fait à quelque égard, jusqu'à *St. Thomas d'Aquin*. Notre Auteur rapporte même le Chapitre VI. du Livre I. où ce Théologien entreprend de montrer que ce n'est pas légèreté, que de croire les choses, qui sont de foi, quoi qu'elles soient au dessus de la Raison.

VI. L'Auteur se propose de montrer que la Religion est très-digne de l'Homme, & la chose du monde, qui mérite le plus d'être méditée. A quoi il ajoute que le raisonnement, qu'on doit embrasser la Religion Chrétienne, parce que c'est-là le meilleur parti, qu'on puisse prendre, ne doit pas être rejeté, si on le prend, en un bon sens.

sens. Là-dessus il donne une liste d'Auteurs, qui s'en sont servis, & fait diverses réflexions sur cette matière, qui méritent d'être luës.

VII. On peut voir, en ce Chapitre, la force de l'argument, qu'on tire de la nature de chaque Créature, de son mouvement & de la fin pour laquelle elle a été créée; & que Dieu est très-bon, très-puissant & très-sage. C'est ce que de savans hommes ont très-bien prouvé, dans les Ouvrages, dont on voit ici les titres; quoi que *Descartes* ait été d'un autre sentiment.

VIII. Aussi peut-on dire que tout le Genre Humain a cru qu'il y a une Divinité, sans qu'on puisse prouver, qu'il y ait eu quelque Nation, tout à fait athée. Il est vrai que l'on a accusé d'Athéisme plusieurs Philosophes; mais aussi y en a-t-il plusieurs, qu'on en a accusez mal à propos. On en produit ici des exemples.

IX. Par la Religion seule, les Etats peuvent se conserver; & sans elle, ils ne sauroient subsister. L'Auteur soutient, avec raison, qu'un sentiment, sans lequel aucun Etat ne peut subsister, n'est pas une fiction des Politiques; & que Machiavel &
ses

les sectateurs sont des pestes , dans les Etats. C'est ce qu'a été soutenu, par divers Auteurs, dont Mr. *Fabricius* donne une liste.

X. Aussi peut-on prouver, par des arguments Métaphysiques , qui n'en sont pas moins concluans , qu'il y a un Dieu; contre les Athées. L'Auteur le prouve par divers exemples , & commence par celui de *Descartes*; qu'*Anselme*, Archevêque de Cantorbéry, avoit employé, dans un Ouvrage intitulé *Monologium*; & par d'autres. Ce n'est pas un raisonnement , bon pour tout le monde , & bien des gens ont cru que ce raisonnement n'est pas solide. Mr. *Fabricius* en cite plusieurs , entre lesquels il est lui-même. Je crois aussi que *Descartes* n'a pas bien raisonné, en cette occasion; aussi bien, qu'en beaucoup d'autres; quoique la nouveauté de ses sentimens, & le tour, qu'il leur donne, lui aient beaucoup attiré de sectateurs.

XI. Un Systeme composé de principes vrais, & de conséquences nécessaires, que l'on en tire, ne sauroit être contesté par ceux, qui l'entendent. Tels sont les *Elements* d'*Euclide*, & autres Ouvrages de Mathématique. Mais les Athées ne se sont
jamais

jamais accordez entre eux.

XII. Nôtre Auteur donne ici une liste de ceux, qui ont écrit contre les Athées, *ex professo*, comme on dit; car d'ailleurs il n'y a aucun Théologien, qui ne se soit déclaré contre eux; quoi que tous ne les aient pas attaqués, avec la même solidité.

XIII. S'il s'est trouvé un *Spinoza* & d'autres, qui ont prétendu que le Monde est éternel, ou sans commencement, & qui ont confondu Dieu avec la Matière; il s'est aussi trouvé bien des gens, qui les ont réfutés, comme on le verra ici.

XIV. Mr. *Fabricius* attaque ensuite *Epicure*, & montre que l'Homme ne peut pas vivre content, & d'une manière tranquille, sans Religion. *Plutarque* même, quoi que Payen & Pyrrhonien, avoit prouvé cela dans un Traité exprès, dont on rapporte plusieurs passages en Grec & en Latin.

XV. Après cela, l'Auteur traite de l'Origine du Mal & fait voir que le *Mal Moral* est venu de l'abus, que les Etres libres ont fait de la Liberté. Si cet abus a causé tant de maux, il faut avouer que le bon usage de cette même liberté a produit la Vertu, qui est si agréable à Dieu, qu'il a voulu
cou-

couronner ceux qui la cultiveroient, dans ce Monde infecté par le Vice, & même que son Fils vînt sur la Terre & mourût, pour en délivrer les hommes; après leur avoir donné une idée complete de la Vertu, qu'ils n'avoient jamais eüe, & les lumières, dont ils avoient besoin, pour se guérir du Vice. L'Auteur marque les Auteurs, qui ont écrit de cette matiere. Il nous a fait l'honneur de nous mettre entre ceux, qui ont défendu la Bonté de Dieu, & qui ont entrepris de la défendre contre Mr. Bayle & de la soutenir, malgré la lâcheté de plusieurs Théologiens; qui, par leur silence, sembloient trahir l'interêt de la Religion. Il semble qu'il y ait aujourd'hui des Gens, en Allemagne, qui ont dessein d'introduire de nouveau l'idée de je ne fais quelle Fatalité, qui détruit les idées de la Vertu & du Vice, & qui rejettent même le Mal sur la Divinité. Je souhaite qu'on les soupçonne injustement d'un si mauvais dessein; mais il faudroit en cela, comme en toute autre chose, parler sans équivoques. On a lû quelques Ecrits, où les Leibnitiens semblent, par la *Liberté*, entendre la *Spontanéité*, qui n'est nullement la même chose. Par exem-
ple

ple, ils disent que Dieu a fait *librement* le monde, comme il l'a fait, & prédeterminé tout ce qui est arrivé & qui arrivera à l'avenir *librement*; mais qu'il ne peut rien arriver que ce qui arrivera réellement, comme il n'est rien arrivé, qui ne fût prédeterminé auparavant. Il n'est donc pas *libre* aux hommes de ne pas faire ce qu'ils font, ni de faire ce qu'ils ne font pas. Si cela est, ni Dieu, ni les hommes n'ont aucune *liberté*. On ne dit pas que l'on croit *librement* les axiomes des Mathématiques, ou des propositions démontrées; quoi qu'on les embrasse *sponte nature*, parce que nos Esprits sont naturellement & nécessairement déterminez à embrasser ce qui est évident; dès que nous entendons les termes, dont on se sert, pour l'exprimer. Pendant qu'on ne distinguera pas le *spontaneum*, & le *liberum*, on confondra des choses tout à fait différentes. On donnera sujet aux personnes éclairées de soupçonner qu'on couvre le Spinosisme, sous l'équivoque des mots.

XVI. L'Auteur traite de la *Liberté*, & réfute ce que les Stoïciens appelloient la nécessité de la *Destinée*. Si l'Homme étoit soumis à cette nécessité.

ceffité, il ne pourroit pas être loué, pour être vertueux; ni blâmé, pour être adonné au Vice. On ne louë pas une Machine, pour les mouvements qu'elle fait; ni on ne la blâme pas, pour se mouvoir d'une autre maniere. On louë seulement son Ouvrier, lors qu'elle se meut, comme il faut qu'elle se meuve, pour produire l'effet auquel elle a été destinée: comme on le blâme, lors qu'on voit que sa Machine n'est pas propre pour l'usage, pour lequel elle a été faite.

„ Les anciens Chrétiens, comme dit
 „ fort bien Mr. *Fabricius*, ont enseigné,
 „ d'une même bouche, ce que les Sain-
 „ tes Lettres leur apprenoient, & ce
 „ que le sens [Commun] dictoit; &
 „ l'ont défendu constamment, contre
 „ les Valentiniens, les Marcionites
 „ & les Manichéens; savoir, que les
 „ hommes ont leur libre arbitre, en
 „ ce qui regarde la Vertu & le Vice,
 „ sans être nécessairez, ni déterminez
 „ à rien; & ne peuvent attribuer qu'à
 „ eux mêmes le mal, qu'ils font;
 „ quoi que pour faire du bien & des
 „ œuvres, que Dieu approuve, ils
 „ aient besoin de la grace de Dieu,
 „ qu'il est prêt d'accorder à tous ceux,
 „ qui la lui demandent. On peut con-
 „ sulter

„ sulter là-dessus *Flaminius Nobilius*,
„ dans ses deux Livres de la Prédef-
„ tination, imprimez à Rome en
„ 1581. *Isaac Habert* Evêque de *Va-*
„ *bre*, en sa défense de la doctrine
„ des Peres Grecs, à Paris 1647.
„ *Denys Petau*, dans ses *Dogmes*
„ *Théologiques*, où il traite, en di-
„ vers endroits, du *Libre Arbitre*,
„ *Louis Thomassin* dans ses *Mémoires*
„ sur la Grace &c. *Vossius* dans le
„ Liv. VII. de son *Histoire Pela-*
„ *gienne*, & *Grotius* au T. III. de ses
„ *Oeuvres Théologiques*.

„ *S. Augustin* lui même; qui est
„ le principal défenseur, de la né-
„ cessité de la Grace, contre les
„ Pelagiens; n'a pas laissé de défen-
„ dre aussi fortement la cause du
„ Franc Arbitre; comme dans son
„ Livre de *Fide contra Manichæos*,
Ch. X. *Quis enim non clamet stultum*
esse præcepta dare ei, cui liberum non
est quod præcipitur facere & iniquum
esse eum damnare, cui non fuit potes-
tas. Et has injustitias & iniquitates
miseri non intelligunt Deo se adscribe-
re. Sed quid verum est, nisi & Do-
minum dare præcepta, & animas libe-
ræ esse voluntatis & malum naturam
non esse, sed esse aversionem à Dei
Tom. XXVII. P. 1. C præ-

præceptis, & esse justum judicium Dei, qui damnet peccantes?

Les Peres Bénédictins croyent , après le Pere *Sirmond* Jesuite , que ce Livre est d'*Evodius*, Evêque d'*Uzale*, Ville de la Province Consulaire, en Afrique. Cela pourroit être, mais il n'y a rien de mieux dit, contre les Manichéens; & dans des sentimens tels que ceux, que l'on voit exprimez dans les paroles précédentes, il est certain que l'on ne leur peut rien répondre de raisonnable. Aussi *S. Augustin* se tire-t-il très-mal d'affaire, quand il suppose le contraire. On sait qu'avant que d'être Chrétien il étoit de cette secte; & d'habiles gens ont soupçonné qu'il avoit retenu une partie des sentimens de *Manès*; à moins qu'il ne pût croire des choses contradictoires. Les Manichéens croyoient deux Principes , ou deux Dieux , dont l'un étoit bon & l'autre mauvais. Le premier ne faisoit que du bien & l'autre que du mal. C'est ce que *Tyrbon*, Manichéen, reconnut, dans une Lettre qu'il écrivit à un Evêque Orthodoxe, nommé *Archelaus*. On trouve cette Lettre en *S. Epiphane* dans la LXVI. Héresie, où il explique ce que *Manès* croyoit

Ancienne & Moderne. 51

croyoit de Dieu, quoi qu'avec assez de confusion. S. *Augustin*, dans son Livre des Hérésies, décrit aussi obscurément celle de Manès.

Dans son Ouvrage, contre *Felix Manichéen*, il est aussi peu méthodique; & c'est ce qui a fait, qu'il est assez difficile de l'accorder avec lui-même. Il dit au Livre II. c. 3. & suiv. que l'Homme a son Franc Arbitre; ce qui ne peut signifier autre chose, sinon qu'il peut obéir aux Commandemens de Dieu. On n'a qu'à consulter, sur ce mot & sur cette matière, l'Index des Bénédictins, sur S. *Augustin*, aux mots *Arbitrium* & *Libertas*; pour voir que S. *Augustin* admettoit le *Franc Arbitre* & la *Liberté*; c'est à-dire, le pouvoir de bien faire, ou de mal faire; quand il étoit nécessaire, pour réfuter ses Adversaires; & que néanmoins, selon son Systême, il n'y avoit que les Elus, qui pussent faire du bien, au moins jusqu'à la fin de leur vie; puisqu'il n'y avoit qu'eux seuls, qui reçussent la *grace efficace*, sans laquelle on ne peut pas obéir à l'Evangile; & que les Réprouvez ne la recevoient point.

Dans sa Dispute contre *Felix*

Liv. II. c. 3. il attribue aux Manichéens même d'avoir cru le Libre Arbitre, quoi que Fauſte le niât. ”

„ La Verité, *dit-il*, aſſure que tout
 „ ce que nous voyons, & ce qui
 „ n'eſt pas viſible, mais qui ſubſiſte
 „ naturellement, a été fait par la
 „ Divinité ; entre lesquelles choſes
 „ il faut mettre les créatures raiſon-
 „ nables, qui ont été faites, ſoit
 „ parmi les Anges, ſoit parmi les
 „ Hommes, & ont reçu le Franc
 „ Arbitre ; par lequel, ſi elles vou-
 „ loient ſervir Dieu, ſelon la volon-
 „ té & la loi de Dieu, elles euſſent au-
 „ près de lui une éternelle félicité ;
 „ mais que ſi elles ne vouloient pas
 „ ſe ſoumettre à cette Loi, & ſi
 „ elles abuſoient de leur pouvoir ;
 „ elles fuſſent ſoumiſes à une due
 „ peine, ſelon ſa juſtiſ. C'eſt-là
 „ la Toute-puiſſance de Dieu, qui
 „ a éclaté dans la création de tou-
 „ tes choſes ; c'eſt-là le Libre Ar-
 „ bitre, par lequel chacun peut pé-
 „ cher, ſ'il veut ; ou ne point pécher,
 „ ſ'il ne veut pas. C'eſt ce que j'ap-
 „ prouve non ſeulement, dans les
 „ Ecritures, que vous n'entendez
 „ pas, mais même dans les paroles
 „ de

de vôtre Manès. Car étant en-
fermé de toutes parts , il sent la
force de la verité ; contre laquelle
il avoit introduit contre Dieu une
autre Nature, non conformément
à une solide verité , mais à un
fantôme ; & néanmoins la nature
humaine a eu plus de force sur lui,
qui y participe & qui a été fait par
Dieu, que la fable sacrilege, qu'il
s'etoit feinte à lui-même. *Veritas
autem dicit, omnia ea, quæ videmus,
que naturaliter subsistunt, à Deo facta
esse; in quibus rationalem creaturam
etiam ipsam factam, sive in Angelis,
sive in hominibus accepisse liberum ar-
bitrium: quo libero arbitrio, si Deo
parere vellet, secundum voluntatem &
legem Dei, haberet apud eum æternam
felicitatem; si autem legi ejus subdi
nolisset, potestate sua usa contra ejus
fecisset imperium, secundum ejus justi-
tiam poenæ debitæ subjaceret. Hæc
omnipotentia Dei, in creandis omnibus,
hæc justitia in remunerandis peccatori-
bus. Esse autem liberum arbitrium,
atque inde peccare quemque, si velit,
non peccare, si nolit, non solum in
Divinis Scripturis, quas non intelli-
gitis, sed etiam in verbis ipsius Manichæi
vestri probo. Circumclusus enim videt*

potentiam veritatis, contraquam conatus fuerat etiam naturam, quam non fecit Deus inducere, contra Deum, non solidâ veritate, sed inani phantasmate, tamen ad confitendum verum de libero arbitrio, plus in eo valuit humana natura, in qua Deus effecit, quàm fabula sacrilega, quam sibi ipse confinxit. Cependant Evodius accuse les Manichéens, comme nians la Liberté; ainsi qu'on l'a vû par le passage que Mr. Fabricius en a cité.

Selon le Systême de S. Augustin, les hommes naissent pécheurs, & demeurent dans le peché, sans pouvoir s'en tirer; à moins que Dieu ne leur donne sa grace victorieuse, qui les en guerit. Mais il ne donne cette grace qu'à très-peu, & il n'a voulu que Jesus-Christ mourût que pour les Elus, qui ne peuvent pas manquer d'être sauvez; comme les Réprouvez, au contraire, ne peuvent pas n'être pas dammez; parce que Jesus-Christ n'est pas mort, pour eux & qu'ils n'ont pas reçu la grace efficace, qui n'est donnée qu'aux Elus. Ils sont dans un état, d'où ils ne peuvent pas sortir; parce que Dieu les a reprouvez, sans leur donner la Grace, qui est absolument nécessaire pour s'en tirer..

tirer. Il n'y a pas beaucoup de différence, entre ces idées & celles des Manichéens ; qui enseignoient que ceux, qui étoient dans le Royaume des ténèbres, ne pouvoient jamais en sortir. Mais les termes équivoques, dont les uns & les autres se servoient, les brouilloient si fort, qu'il paroissent se contredire. On n'a qu'à consulter l'Index des Bénédictins sur les mots *Arbitrium*, *Liberum arbitrium*, *Gratia*, *Electi*. &c. On trouvera, par les lieux indiquez dans cet Index, que S. *Augustin* differe des Manichéens, pour le fonds des dogmes controversez, bien plus en paroles qu'en effet. Ce n'est pas ici le lieu de traiter d'une controverse, comme celle-là. On peut aussi consulter les Auteurs citez par Mr. *Fabricius*, en cette occasion.

XVII. Dans le Chapitre suivant, il traite de la Providence, & indique les Auteurs Anciens & Modernes, qui ont entrepris d'éclaircir cette matiere.

XVIII. Après avoir donné quelques unes des raisons, dont on se sert pour prouver l'Immortalité de l'Âme; il donne une liste des Auteurs qui en ont donné des Traitez, en

Grec en Latin & en d'autres Langues.

XIX. On voit après cela ceux, qui ont écrit de la Justice Divine, des recompenses de la Vertu, & des peines du Vice.

XX. On parle de la Théologie Naturelle & de ceux, qui en ont traité, en général, ou même de ceux qui ont écrit de la Nature des Esprits, soit à part, soit en parlant d'autres choses.

XXI. Dans le Chap. suivant, on attaque les Payens & les Idolâtres. On remarque d'abord qu'il ne faut pas confondre la Religion Naturelle & la Payenne. La première est fondée sur les plus sûres lumières de la Raïson, qui ne nous meinent assurément ni à rendre aucun culte à Dieu, qui lui soit désagréable; ni à suivre des Fables inventées, contre le Bon Sens; comme les Chrétiens, Anciens & Modernes, l'ont assez bien montré; ainsi qu'on le verra, dans nôtre Auteur.

XXII. Le Chapitre suivant, est contre ceux, que l'on nomme Naturalistes & Deïstes; qui rejettent toute Religion révélée, & qui s'imaginent qu'il suffit de suivre les lumières de
la

la Nature & de croire qu'il y a un Dieu. - Mais il y a bien de l'apparence que ceux , qui ne reconnoissent que ces deux articles de foi , ne le font , que pour ne pas être regardez comme Athées.

XXIII. Il y en a d'autres , qui soutiennent la doctrine des Sceptiques , l'Indifference des Religions , & le Libertinisme ; ce qui est une disposition d'esprit , qui n'est pas beaucoup meilleure , qu'un Atheïsme déclaré. Il paroît , par les Ecrits de *la Mothe le Vayer* , par le Dictionnaire de Mr. *Bayle* & par le Livre de Mr. *Huet de la foiblesse de l'Entendement Humain* , que ces Messieurs ont outré la matiere ; aussi bien que ceux qui croient légèrement ce qu'on leur a enseigné , dans leur enfance , sans le vouloir examiner. L'un est aussi absurde , que l'autre , car enfin ne croire rien , ou croire tout , sans examen , sont deux extremités vicieuses ; dans lesquelles on ne peut se jeter , sans risquer tout.

S'il étoit bien fait de recevoir aveuglément tout ce qu'on a ouï dire à ses Parens , & à ses Maîtres , sans l'examiner ; toutes les Nations seroient en droit de croire tout ce

qu'elles auroient une fois admis, sans l'examiner jamais ; ce qui est une absurdité impardonnable. Si l'on en usoit ainsi, par rapport aux Sciences, on ne sauroit jamais rien, avec certitude ; & cela dans les choses de la plus grande importance, aussi bien qu'en des choses indifférentes. D'ailleurs on ne pourroit point augmenter ses lumières, & les choses du monde les plus absurdes seroient aussi bonnes, que les plus raisonnables. On ne peut pas soutenir un Pyrrhonisme, de cette sorte, sans avoir besoin d'Hellebore. Mais pour se couvrir, contre les reproches, auxquels sont exposez, ceux qui croient ce qu'on leur a enseigné, sans vouloir l'examiner ; ils disent qu'ils ne se sentent pas en état d'examiner ce qui est vrai, ou faux, à cause de la foiblesse de l'Entendement Humain. Mais cette prétendue foiblesse est un orgueil caché, par lesquels ils ne laissent pas de regarder de haut en bas, ceux qui doutent, à ce qu'ils disent, des preuves Mathématiques, ou Morales, auxquelles personne ne peut s'empêcher de se rendre. Ce Pyrrhonisme n'est qu'une pure dissimulation, qui cou-
vre

vre un très-grand orgueil ; par lequel on méprise ceux qui déclarent qu'ils croient de certaines veritez, contre lesquelles personne ne peut tenir bon. Quand on rejette des principes des Mathematiques, ou des veritez appuyées de démonstrations morales ; on s'imagine sottement que l'on a plus de pénétration, que les autres hommes.

La Religion Chrétienne, telle qu'elle se trouve dans les Ecrits des Apôtres, est si parfaitement raisonnable, & si propre à rendre les hommes heureux, s'ils la vouloient observer ; qu'il faut être aveugle, pour ne la pas admirer. C'est ce qu'on trouvera, plus au long, dans les Ecrits, que nôtre Auteur a recueillis, quoique tous ne soient pas de la même sorte.

XXIV. On montre, en ce Chapitre, que la Raison & la Foi ne se contredisent point l'une l'autre. La Raison, appuyée sur des preuves évidentes, n'est pas opposée à l'Ecriture, & cette dernière ne contredit point ce que la Raison nous apprend. Ce que les lumières de la Nature nous apprennent évidemment persuade si fortement nos Esprits,

qu'il n'est pas possible de lui résister. Mais comme cette évidence gagne nos Entendemens, en maniere, qu'il n'est pas possible de lui résister; il n'est pas moins clair que Dieu ne nous peut pas tromper, & qu'il n'est pas en nôtre pouvoir de regarder une chose, comme révélée, & ne la pas recevoir comme veritable.

Toute la difficulté, qu'il y a en ceci, c'est que nous ne pouvons pas toujours nous former des Idées claires de la maniere, dont il faut convenir que les choses révélées doivent être entendues. Mais la même difficulté se trouve dans une infinité de choses naturelles; que nous ne saurions rejeter, sans comprendre comment elles se font. Dans la Physique tout ce que nous savons d'une maniere à n'en pouvoir pas douter, sont les Phénomènes; mais quand il s'agit de dire comment les Phénomènes se produisent, nous ne pouvons proposer, que des conjectures incertaines. Nous savons que nous sentons, que nous voyons des couleurs, que nous entendons des sons, que nous goûtons divers goûts, que nous flairons diverses odeurs,

Ancienne & Moderne. 61

odeurs, que nous touchons des corps, qui résistent à nos mains &c. mais nous ne saurions dire comment tout cela se fait. On nous dit bien que cela se fait par le mouvement de nos nerfs, qui étant mêlés, dans notre Cerveau, nous causent ces diverses sensations, comme nous l'expérimentons. Mais on ne demande pas si cela se fait, c'est une chose incontestable. Il s'agit de savoir quelle liaison il peut y avoir entre les mouvemens du Corps, & les sentimens de nos Ames; & c'est ce qui nous est aussi inconnu, qu'il nous est connu que cela se fait réellement. Il n'y a rien de plus certain que notre Ame commande à notre Corps, qui lui obéit, sans que nous sachions comment. Nous voulons parler, & sans que nous sachions ce qu'il faut faire, pour remuer les organes de la Parole, & comment les volontez de nos Ames sont si ponctuellement exécutées, que l'on entend les sons que nous voulons faire entendre. Ajoutez que nous pouvons varier ces sons à l'infini, & employer les sons de diverses Langues, comme il nous plait. Il faut néanmoins, pour cela, que les organes

de nôtre Corps soient bien disposez ; autrement l'Ame a beau vouloir les mettre en oeuvre, ils ne lui obeissent point. On voit des Malades perdre la parole, & faire tous les efforts possibles pour faire parler leurs Corps, sans en venir à bout. Si les organes de nos autres sens ne se trouvent pas bien disposez, nous ne saurions nous en servir.

Il y a des Philosophes, qui ont cru que c'est Dieu lui même, qui remue nos Organes corporels, pour leur faire faire leurs fonctions ; & qui produit dans nos ames les sensations, qui selon les lois de la Nature, doivent suivre les mouvement divers de nos Organes. Mais ce n'est-là qu'une conjecture, qu'on ne sauroit faire passer pour une vérité indubitable. D'ailleurs sera-ce Dieu, qui produira dans les corps des Hommes des millions de mouvemens corporels, qui ne se font pas sans crime? Sera-ce encore Dieu qui nous fera dire & ouïr des millions de discours criminels? Sera-ce lui, qui remuera nos organes, pour produire des Actions défendues par les lumieres de la Raison & par la Révelation & qui sera l'exécuteur de
nos.

nos mauvaises volontés, comme des autres? Qui pourroit digérer de si étranges pensées?

Je n'ajouteroi à cela qu'un seul exemple, par lequel il paroîtra encore plus clairement, qu'il y a dans nous des Phénomènes aussi assurés, que les choses, dont il s'agit, sont incompréhensibles. C'est nôtre *Mémoire*, qui retient une infinité de choses de fait, dont nous pouvons rappeler des idées assez vives & une infinité de mots & d'expressions de diverses Langues, soit mortes, soit vivantes. Où est, en nous, ce réservoir, où se trouvent tant d'idées, qui se présentent à nôtre esprit dès que nous le souhaitons, & tant de sons, que nous prononçons, avec une facilité surprenante. C'est ce que personne n'a jamais expliqué, ni n'expliquera à l'avenir, & qui est néanmoins en nous. Si quelqu'un s'avisoit de nier qu'il y ait en nous une Faculté, qui s'appelle la *Mémoire*, & qui est comme le réservoir de tout ce que nous avons appris, oui & vu, dès nôtre jeunesse, jusqu'à un âge avancé; on pourroit l'en convaincre, sur le champ. Cela étant posé & reconnu de tout le
mon-

monde, par l'expérience quotidienne, qu'on en fait; il n'est pas en nôtre pouvoir d'en douter, quoi qu'il ne soit pas possible de dire comment cela se fait. On ne doit pas, de ce qu'une chose nous paroît incompréhensible, en conclurre qu'elle n'est point. Ainsi il ne faut ni s'imaginer de pouvoir rendre raison de tout, ni encore moins de rejeter tout ce que nous n'entendons pas, comme faux. On trouvera dans ce Chapitre divers autres raisonnemens semblables, & quantité d'Auteurs, qui ont raisonné de même. Ainsi dès que la Révélation nous a appris quelque chose, il ne nous est pas permis de le rejeter; parce que nous ne savons pas comme cela se peut faire. Il seroit absurde de rejeter ce que l'Écriture nous apprend du Pere, du Fils & du S. Esprit; quoi qu'elle nous apprenne d'ailleurs, qu'il n'y a qu'un Dieu. La Révélation est comme un *Phénomene* de la Nature, dont nous ne pouvons pas douter, quoi que nous ne puissions pas en rendre raison. L'Écriture met de la distinction entre ces *trois Personnes*, comme on les appelle depuis le IV. Siècle, sans pouvoir bien rendre
raison

raison de cette expression. Mais l'autorité de la Révélation nous persuade qu'il n'y a qu'un Dieu, quoi qu'elle parle d'un Père, d'un Fils & d'un S. Esprit; sans que nous puissions rendre raison de la multiplicité, ni la concilier avec l'Unité; ni rejeter ni l'une, ni l'autre. Cela ne nous doit pas paroître étrange, puis qu'il y a une infinité de choses très-assurées dont on ne sauroit rendre de raison. Dans toute la Nature, les Phénomènes sont assurés, mais le principe, qui les produit, est tout à fait inconnu; à moins qu'on ne veuille confondre ce qu'on appelle conjecturer avec ce que l'on nomme savoir; comme les Philosophes ne l'ont fait que trop souvent. Mais il ne faut pas confondre un songe, avec ce qu'on appelle réalité.

XXV. On montre, en ce Chapitre, qu'il a été nécessaire que Dieu nous éclairât, par sa Révélation, & qu'il a été digne de lui de nous faire connoître ce qu'il a voulu faire, en faveur du Genre Humain, pour le sauver.

XXVI. On prouve la Divinité de l'Écriture Sainte, qui a été publiée par des hommes, éclairez par
les

les lumières du S. Esprit. Si les vérités célestes eussent été révélées d'une autre manière, comme par une Tradition Orale; elles se seroient facilement corrompues, comme il est arrivé, par les Traditionnaires.

XXVII. Pour cela, il fallut que les Livres, destinez pour nôtre instruction, fussent rassemblez en un Volume; sans qu'il s'en perdît aucune partie, essentielle à la Révélation. C'est ce qui est arrivé, puis que ce qui nous reste des Livres Sacrez contient tout ce qu'il est nécessaire que nous sâchions, de Dieu & de ses commandemens; comme plusieurs Théologiens l'ont montré. Si l'on supposoit même qu'il s'est perdu quelques-uns des Livres des Prophetes, ou des Apôtres; il faudroit nécessairement convenir que les Chrétiens ne seroient pas obligez de recevoir d'autres doctrines, ni d'obeir à d'autres commandemens. Celui qui obeit à toutes les Loix d'un Etat, autant qu'il les connoit, ne peut pas être puni; pour n'avoir pas voulu observer, ce qu'il n'a pas pu savoir. Mais outre cela, on peut tirer du Nouveau Testament, tel qu'il est venu jusqu'à nous, de
 quoi

quoi se faire une idée très-complète de tous les Dogmes, & de tous les Commandemens; qui nous peuvent conduire à en former une idée aussi belle & aussi sublime, qu'on la puisse concevoir; sans qu'on puisse montrer, qu'il y manque quoique ce soit. Il n'est permis ni d'y ôter quelque chose, ni d'y ajouter quoique ce soit; & plutôt à Dieu que les Chrétiens reçussent sincèrement les Veritez célestes, & les Loix de l'Evangile, & leur obeissent, comme ils devroient! On verra, dans les Auteurs citez ici, tout ce qu'on peut dire d'essentiel des Livres Sacrez.

XXVIII. L'Auteur traite en suite des passages de l'Ancien Testament, citez dans le Nouveau. On voit par-là que Jesus-Christ & ses Apôtres ont rendu témoignage à Moïse & aux autres Prophetes. La difficulté est de savoir s'ils ne citent point ces Livres, en s'accommodant à l'usage des Juifs de leur tems; plutôt qu'aux règles de la Grammaire & de la Critique. On ne peut guère douter qu'il n'y ait plusieurs citations, où ils ont suivi les manieres de leurs tems, aux-
quels

quels les Juifs n'étoient ni Gram-
mairiens , ni Critiques. Il suffit
que les Auteurs Sacrez n'aient rien
ôté , ni ajouté à la Doctrine Cé-
leste de l'Ancien Testament, dont
le Nouveau étoit la perfection ;
comme on le peut voir, dans le
Sermon de Nôtre Seigneur , sur la
Montagne, Matth. V. & suiv.

XXIX. D'ailleurs on montre
qu'il y a une grande Harmonie, en-
tre les Ecrivains Sacrez , comme
plusieurs Théologiens ont entrepris
de le faire voir. Il faut néanmoins
user de beaucoup de discrétion , en
tout cela ; sans quoi, on peut trou-
ver par tout ce qu'on souhaite d'y
trouver ; en tordant l'Écriture, non
pour y trouver ce qui y est, mais ce
qu'on souhaite d'y trouver. Il y
auroit beaucoup de choses à dire sur
tout cela , lesquelles on ne trouve
pas dans les Systêmes de Théologie ;
qui aident communément beaucoup
à la lettre, afin d'y trouver ce qui
n'y est point.

XXX. Nôtre Auteur donne en
suite une liste de ceux, qui ont écrit
de la verité de la Religion Chrétien-
ne. Entre les autres il y a *Jean*
Louis Vivès Espagnol , Ami d'*Eras-*
me,

me, & qui étoit de très-bon sens & très-éclairé, pour le tems auquel il a vécu. Mr. *Fabricius* en a cité plusieurs beaux passages, dans ce Volume. Il ne manque pas de faire l'éloge du Livre de *Grotius*, de la Verité de la Religion Chrétienne, qui en effet a été loué, avec sujet, de toutes les Nations & de toutes les Communions. Nous l'avons publié trois fois, en cette Ville, avec quelques additions à la fin, comme nôtre Auteur le remarque aussi. On ne peut pas s'empêcher de rire d'une bévue de Mrs. *Wheler & Spon*, qui ayant vu le Livre de *Grotius* en Arabe, s'imaginèrent que ce Livre avoit été fait, par un Arabe, à qui *Grotius* l'avoit pillé, & ont débité cette erreur burlesque, dans leurs voyages. Il n'y a point d'Arabe, qui soit capable d'écrire de la sorte.

XXXI. On voit ici une liste des livres Chrétiens, contre les Juifs, & de la cessation du culte Lévitique. Il n'y a point d'adversaires du Christianisme plus obstinez, que les Juifs; quoique les Chrétiens les souffrent, en plusieurs lieux, comme nôtre Auteur le fait voir. S'ils étoient maîtres en quelque lieu, ils n'en
use-

useroient pas de même. Cela ne semble pas tant être venu de la haine, qu'ils peuvent avoir pour les Chrétiens, que par le mépris, qu'ils ont pour tout ce qu'on appelle Science. On trouva du tems des Apôtres une infinité de Payens ; qui reconnurent la vérité du Christianisme, par la conformité qu'il a avec les plus claires lumières de la droite Raison. Mais comme les Juifs ne cultivent nullement les Sciences, ils ne peuvent pas reconnoître la vérité de la Religion Chrétienne. Il faut être Homme, avant que de pouvoir être Chrétien. Sans cela, on ne peut pas reconnoître l'excellence de la Religion Chrétienne. C'est pourquoi les Philosophes Payens étoient plus en état de reconnoître une vérité de cette sorte, que les Juifs entêtez d'une Religion, que S. Paul appelle *les pauvres élémens du Monde*, dans son Epître aux Galates; où il ne dissimule point le peu de cas qu'on devoit faire des Cérémonies, dont les Juifs faisoient tant de parade. Les Chrétiens lisent les Livres des Juifs, mais les Juifs ne lisent point ceux des Chrétiens, & ne raisonnent point; de sorte qu'il n'est pas surprenant qu'ils demeurent entêtez

têtez des sentimens de leurs Peres, sans en pouvoir revenir.

XXXII. NÔtre Auteur traite, en suite, des témoignages des Payens, en faveur de la Religion Naturelle, de la Judaique & dela Chrétienne. En effet il y a eu des Peres de l'Eglise, qui ont soutenu que, si l'on lisoit avec soin les Philosophes, on en pourroit ramasser des témoignages, propres à confirmer la Religion Chrétienne. Voyez ce que nous en avons dit, dans nos *Prolegomenes de l'Histoire Ecclesiastique*. Sect. II. c. 7. On trouvera, en ce Chapitre, une liste des Savans, qui ont été dans une semblable pensée.

XXXIII. Il y a dans les Auteurs Payens, qui nous restent, des témoignages & des événemens, qui peuvent beaucoup servir à confirmer la Verité de la Religion Chrétienne. C'étoit le sentiment d'*Herman Conringius*, qui étoit, comme l'on fait, un très-savant homme.

XXXIV. On prouve que la Religion & particulièrement la Chrétienne, servent beaucoup à rendre heureux les Etats entiers, & chaque homme en particulier. Tous ceux qui liront les Auteurs citez par l'Auteur,

teur, & particulièrement deux Dissertations, de cette matière, par Mr. *Jean Alfonse Turretin*, Professeur en Théologie à Geneve, en conviendront. J'ai aussi touché cela, mais en peu de mots, dans la I. des deux Lettres, qui sont à la fin de mon Ouvrage de *l'Incrédulité*.

XXXV. Mr. *Fabricius* traite, en ce Chapitre, de l'excellence de la Religion Chrétienne, par dessus toutes les autres. Mais il faut entendre ceci, de la Religion dans sa source; où il n'y a rien d'étranger de mêlé, parmi les idées, que Jesus-Christ, & ses Apôtres nous en ont laissées, dans le Nouveau Testament.

XXXVI. Ce Chapitre traite des causes de l'Incrédulité & de l'Impiété, particulièrement parmi les Chrétiens. L'Auteur a raison d'attribuer ces Vices aux passions déraisonnables, que l'on trouve dans la Chrétienté, comme ailleurs; quoi que la doctrine de Jesus-Christ & de ses Apôtres y soit tout à fait contraire. On en fait extérieurement profession, parce que c'est la Religion du País, où l'on est né; sans la connoître assez bien & sans sentir, comme on le

le devroit, la beauté & l'excellence de ce qu'elle nous enseigne, en maniere qu'on s'habitue à le pratiquer, sans quoi elle ne sert de rien, qu'à rendre ceux qui la rejettent plus condamnable. La maniere, dont on parle de la Religion, parmi ceux qu'on appelle, très-injustement, *honnêtes-gens*, & les mœurs de ces gens-là, très-conformes à la dépravation du siècle; sans que ceux, qui en sont infectez, s'en guérissent; sont des choses très-communes & qui ne diminuent point leur réputation. Cependant ils ne laissent pas de conserver leur honneur, dans le Monde; & même ils osent bien railer ceux, qui témoignent qu'ils ne doutent point du fonds de la Religion; comme s'ils étoient des Esprits foibles & qui ne savent pas raisonner; quoi qu'eux mêmes soient de très-mauvais raisonneurs, & destituez de toute sorte d'érudition.

XXXVII. On voit en suite ceux, qui ont repoussé les calomnies, que l'on a faites contre les Chrétiens, & contre le Christianisme, de la part des Juifs; qui sont ceux, d'entre les Incrédules, qui ont la plus mauvaise grace de faire des objections à

Tom. XXVII. P. I. D la

la Religion Chrétienne, qu'ils n'entendent point, & de vanter le Judaïsme, avec toutes ses cérémonies ; comme la plus parfaite, que Dieu pût donner aux hommes.

XXXVIII. Mr. *Fabricius* a raison de soutenir que la vie pieuse de plusieurs Chrétiens ne doit pas nuire à la Doctrine Chrétienne ; quoi qu'ils aient été en scandale aux Juifs & aux Mahometans, & aient empêché les uns & les autres de l'embrasser. L'introduction & le culte des Images des Saints, que les Juifs & les Mahometans regardent, comme des Associez, ou des Collegues que les Chrétiens donnent à Dieu, ne leur donnent que trop de sujet de mal parler de ce Christianisme nouveau. Mais cela ne doit pas nuire à la Religion Chrétienne, qui, en son origine, étoit bien différente de ce qu'elle a été depuis le VII. siècle & les suivants.

XXXIX. Les Ennemis du Christianisme ont osé lui objecter, qu'il étoit indigne de Dieu qu'il prît la forme humaine. Ils auroient raison, si les Chrétiens soutenoient qu'il est arrivé par là du changement

ment dans la Divinité; en sorte qu'elle eût gagné, ou perdu quelque chose, par cette Union. Les perfections de la Divinité ne peuvent recevoir ni de l'accroissement, ni de la diminution. Il n'y a eu, selon les Chrétiens, si l'on entend bien leur sentiment, aucun changement dans l'essence de la Divinité; & l'Humanité de Jesus-Christ, n'a pas laissé d'être une Humanité véritable & complete, après l'union de ses deux Natures. La Divinité ne peut pas devenir une Humanité, ni l'Humanité une Divinité. Mais, par l'union de ces deux Natures, dont la maniere nous est inconnue, *toute plénitude de Divinité a habité en Jesus Christ*, selon l'expression de S. Paul Colof. II. 9. On ne doit pas demander qu'on dise clairement en quelle maniere la Divinité habite *corporellement*, dans l'Humanité de Jesus-Christ; puisque nous ne savons pas même comment nôtre Ame est unie avec nôtre Corps, de maniere qu'elle ne fasse qu'un homme avec le Corps, auquel elle est unie. La chose n'est pas moins vraie quoique nous ne sachions pas comment cela se fait; non plus que d'une

infinité d'autres choses, dont la manière d'agir nous est entièrement inconnue.

XL. On montre que Jesus-Christ homme est venu au tems, auquel il devoit venir; & l'on cite divers Théologiens, qui ont écrit sur cette matière.

XLI. Nôtre salut, par Jesus-Christ, est un effet merveilleux de la Sageffe, de la Misericorde & de la Justice de Dieu. Sur cela, Mr. *Fabricius* cite des passages de divers Anciens. Sa sageffe a paru, dans toutes les circonstances de nôtre rédemption, que les Créatures ne sauroient pénétrer. Mais la Misericorde de Dieu a éclaté, d'une manière extraordinaire, en donnant aux hommes une si précieuse victime, dont l'oblation leur a aquis le pardon de leurs pechez, en croyant en lui; & sa Justice s'est fait connoître, en faisant passer son Fils par la mort, pour faire voir la haine qu'il avoit pour le péché; en n'en accordant le pardon aux Hommes pécheurs, qu'en recevant de son Fils une réparation, pour parler ainsi, si douloureuse.

XLII. Cependant Dieu n'a imposé aucuns devoirs aux hommes, qu'il

ne pût exiger d'eux, avec une Equité palpable; puisque les devoirs sont les mêmes, que ceux que le Droit Naturel exige des hommes. C'est pourquoi Jesus-Christ dit que *son joug est utile*, c'est-à-dire, avantageux à ceux qui le subissent; & *son fardeau leger*, ou facile à porter, pour ceux qui y sont accoutumés. Comme il est difficile de vivre vertueusement à ceux, qui ont contracté des habitudes vicieuses: il est au contraire facile de vivre vertueusement, pour ceux, qui y sont accoutumés. C'est ce que les Philosophes mêmes Payens ont reconnu. Voyez *Senèque de la Colere Liv. II. Ch. XIII.* Mr. *Fabricius* le montre très-bien à cette occasion, & ce qu'il en dit mérite fort d'être lû.

XLIII. Pour porter les hommes à croire l'Évangile, Jesus-Christ a fait des miracles inouis, & dont on ne peut pas douter; si l'on n'est pas prévenu, contre l'Histoire Evangelique. Notre Auteur le montre, en peu de mots, & renvoie son Lecteur à ceux, qui en ont prouvé la vérité.

XLIV. Les plus grands de tous les Miracles de Jesus-Christ sont celui de sa Résurrection, après l'a-

voir prédite; & son Ascension au Ciel, qui fut suivie de l'effusion du S. Esprit, sur les Apôtres; qui firent aussi des Miracles eux-mêmes, par lesquels ils prouverent la vérité de leur Mission.

XLV. Après cela, vient un Chapitre de la Résurrection des Morts, pour être jugés par Jesus-Christ, avec les Auteurs, qui en ont parlé.

XLVI. Ce Chapitre est de la fin du Monde & du dernier Jugement, & donne la liste des Auteurs, qui en ont traité.

XLVII. On voit ici ce que l'on enseigne de l'éternité des récompenses & des peines de l'autre vie; sur quoi *Origene* & d'autres ont soutenu que ces peines ne seroient pas éternelles, comme les récompenses. On peut dire bien des choses, pour l'éternité, ou le tems limité des peines; mais le plus sûr est de s'appliquer à éviter les supplices, de quelle longueur, qu'ils puissent être.

XLVIII. Ce Chapitre traite des Bons Anges & des Démons, matière sur laquelle on peut faire bien plus de questions, qu'on n'en peut foudre.

foudre. Il vaut bien mieux s'appliquer à avoir part à la félicité des Bons Anges, en obéissant aux commandemens du Créateur de toutes les Intelligences ; qu'à s'échauffer sur des Questions, que l'on ne sauroit pleinement foudre, dans les ténèbres de cette vie. On doit se servir de ce qu'on fait, & non perdre le certain pour l'incertain.

XLIX. Le pénultième Chapitre de ce Recueil roule sur la propagation du Christianisme, & de la conversion des Juifs & des Payens. Celui, qui nous a appris à demander à Dieu, *que sa volonté soit faite sur la Terre, comme dans le Ciel*, semble supposer que cela pourroit bien arriver un jour.

L. Enfin on voit ici une liste de ceux, qui ont écrit contre les Mahometans, auxquels on ne s'arrêtera pas.

Il y a encore deux *Appendix*, dont la première regarde ce que l'on peut espérer du salut des Nations, qui n'ont pas oui parler de l'Évangile. Quoi qu'il soit sûr que Jésus-Christ soit mort pour tous les hommes, & qu'on ne puisse obtenir le salut, que par lui ; il reste cette question, *comment ils croiront à celui, dont ils n'ont*

pas ouï parler, & comment ils l'ouïront, si quelqu'un ne le leur prêche?
Rom. X. 14. On ne parle pas ici des Enfans, qui ne savent pas distinguer leur droite de leur gauche, Jonas IV, 11. mais de ceux, qui sont dans un âge plus avancé, & qui passent même pour des gens éclairés. Dans une chose si difficile à décider, il faut, comme il semble, fuir également la témérité de ceux qui sauvent d'entre les Payens, ceux dont l'esprit, ou les mœurs leur plaisent; & la trop grande facilité des autres, qui croient que l'observation de la Religion Naturelle suffira, pour les sauver; aussi bien que ceux, qui croient qu'une ignorance invincible n'empêchera pas que ces gens-là ne soient condamnés à des supplices éternels. Il se peut faire, selon nôtre Auteur, que Dieu voye qu'il y a des gens, qui ne croiroient pas même à l'Évangile, s'il leur étoit prêché, & qu'ils ne se rendroient pas même aux discours d'un Mort résuscité, qui les voudroit tirer de leur ignorance & de leurs vices. Ces gens-là sont punissables, non pas directement des péchez, qu'ils n'ont pas commis, mais
pour

pour la mauvaise disposition, où ils sont.

S'il y a des peuples, à qui on ne puisse pas reprocher une disposition de cette sorte, qui aient servi Dieu, selon leurs lumières; & qui auroient embrassé, avec joie, l'Évangile, s'il leur avoit été annoncé; on peut dire que leur état, dans l'autre vie, sera beaucoup plus tolerable, que celui de ceux, dont on vient de parler. Il est certain que comme il n'est pas juste, que tous les péchez & en quelles circonstances, qu'ils aient été commis, soient également punis; il ne seroit pas juste non plus que les Vertus & les mauvaises Actions fussent traitées de même. Comme Dieu peut multiplier à l'infini les peines, il peut aussi trouver une infinité de degrez, dans les recompenses. Les Hommes se trouvant en des circonstances différentes, à l'infini, sur cette Terre, soit à l'égard du mal, soit à l'égard du bien; rien n'empêche que le Juge suprême ne varie aussi les Peines & les Recompenses à l'infini. On peut même ajouter que la Misericorde, qui est aussi essentielle à Dieu, que la Justice,

peut faire pencher la balance du côté de la Pitié, dans la punition des fautes des pauvres **Mortels**. C'est ainsi qu'il en a usé, sur cette Terre, jusqu'à présent; quoi que nous ne le comprenions pas toujours, & que son immutabilité le demande de lui. Qui peut savoir, si Jesus-Christ, qui est mort pour tous, & même pour ceux qui n'ont jamais oui parler de lui; soit qu'ils aient vécu avant qu'il vînt au monde, ou après; n'intercedera point pour eux, selon les circonstances, où les Pécheurs se seront trouvez? Qui pourroit trouver mauvais que le bon Socrate, & les autres hommes de sa sorte, obtinsent quelque misericorde de la Bonté inépuisable de Dieu? Plusieurs des Peres de l'Eglise, comme *Justin Martyr*, *Clement d'Alexandrie*, *Origene*, & d'autres ont été de ce sentiment; que je ne saurois regarder comme une Hérésie. *Erasme*, qui étoit un homme doux & éclairé dit, en son Festin Religieux, après avoir loué l'esperance que Socrate témoignoit d'avoir en Dieu, qu'il avoit de la peine de ne s'écrier pas: *O Saint Socrate, priez pour nous*, en Latin, *Sancle*

Sancte Socrates, ora pro nobis.

L'autre *Appendix* contient quelques passages, par lesquels il paroît que les Chrétiens, qui ne vivent pas, selon les Lois de l'Évangile, & qui meurent dans l'Impénitence, doivent s'attendre à de très grandes peines.

II. HUGO GROTIUS *de Veritate*
RELIGIONIS CHRISTIANÆ,
Conringii, Henichii, Cypriani,
Limborchii, Clerici, Stollii, Heu-
manni Notis & Animadversioni-
bus illustratus, operâ & Studio
JOAN CHRISTOPHORI KOE-
CHERI, *Philosophie in Academia*
Ienensi Magistri, qui & ipse cogita-
tiones suas hinc inde aspersit. A Ie-
na 1727. in 8. pagg. 528.

CE Livre de Grotius, *de la Verité*
de la Religion Chrétienne, a été
imprimé tant de fois & si bien reçu
par tout, qu'il n'est nullement be-
soin d'en faire l'éloge, ni d'en
donner un Extrait. Nous en avons
nous même publié ici trois Editions,
où nous avons ajouté quelques peti-
tes Notes, avec deux Dissertations
assez courtes; sur le choix, que l'on
peut faire entre les Eglises Chrétien-
D 6 nes,

nes & la nécessité d'en choisir une ,
pour en faire profession.

Mr. *Koecher* s'est proposé de recueillir comme des Supplémens , pour confirmer ce que *Grotius* a dit , ou au moins l'étendre un peu & même pour le censurer. Ces supplémens sont non seulement de l'Auteur , ou de ceux dont on voit les noms au titre du Livre , mais de divers autres Auteurs François , Anglois , Allemands &c. On ne peut pas douter que la plupart des raisonnemens ne soient bons & même évidens ; mais il y a quelques autres , auxquels on pourroit trouver quelque chose à redire. Dans le fonds , on ne peut pas ne louer point l'Auteur de ce Recueil ; soit par le choix , qu'il a fait ; soit pour ce qu'il y a mis du sien ; sans néanmoins l'approuver , en tout. J'ai été surpris de trouver sur le Liv. I. §. 2. que Mr. *Pesarovius* , dans un Livre intitulé : *Grotius de Veritate Religionis Christianæ illuminatus* , ait censuré *Grotius* de ce qu'il a prouvé qu'il y a un Dieu , par le consentement manifeste de toutes les Nations ; chez qui la Raison n'a pas été éteinte , & qui ont quelques bon-

bonnes mœurs. Ce n'est pas un raisonnement de son crû, puisque l'on s'en est servi par tout communément; & personne, n'avoit encore, que je sâche, été censuré pour cela. *Cependant Mr. Pesarovius dit que cet argument de la connoissance de Dieu innée, ou du témoignage de la Conscience doit être proposé en forme; au lieu que Grotius en a fait un argument probable; tiré du consentement de toutes les Nations, pour plaire aux Papistes, aux Sociniens & aux Rabbins.* On fait que les Docteurs de l'Eglise Romaine se servent de cet argument, comme les autres, & les Sociniens ne le rejettent pas, que je sâche. Je ne sai aussi si les Rabbins l'ont tous rejeté. *Grotius a employé ce raisonnement non en peu de mots, mais assez au long, en égard à sa bréveté ordinaire, dans ce Livre; puisqu'il employe à cela une bonne partie du Ch. II. Nôtre Auteur a raison de rejeter le soupçon de Mr. Pesarovius, qui calomnie Grotius; comme s'il avoit employé un argument foible, pour prouver l'existence de Dieu, afin de favoriser des gens, de qui il ne pouvoit rien esperer de bon, & qui sont ennemis*

jurez les uns des autres.

Le P. Petan, dans ses Dogmes Théologiques, Tom. I. Liv. I. c. I. fait voir que le Consentement de tous les peuples, d'ailleurs de très-differens sentimens en autres choses, est une marque que c'est une vérité. On se pourroit tromper, si l'on établissoit le consentement, comme la marque de la Verité, à tous égards. Toutes les Nations, qui n'ont que peu, ou point de connoissance de la Philosophie, croyent que ce qu'on appelle *blanc* l'est; parce qu'il y a je ne sai quoi sur les corps, qu'on appelle *blancs*; quoi que ce qui se présente alors n'ait en effet aucune couleur, en lui-même, & qu'il ne se fasse alors autre chose; si non que ce que nous appellons blanc se présentant à nos yeux, il réfléchit sur nous la lumière de la manière, dont elle doit être réfléchie pour produire (de quelque manière que cela se fasse) le sentiment de la couleur blanche. Le consentement du Genre Humain ne prouve rien, en des choses de cette sorte, & n'est bon qu'en des sentimens qui naissent des lumières de la Raison. En ces sortes de choses c'est la Droite Raison qui

qui décide, & non les Sens. Ainsi on peut prouver qu'il y a un Dieu, par le consentement de la Raison de tous les Hommes, qui leur a fourni les mêmes raisons. C'est ce qui a fait que *Maxime* de Tyr, dans son Discours I. où il prouve qu'il y a un Dieu, selon la doctrine de *Platon*, se sert du commun consentement de toutes les Nations, qui convenoient en cela. Personne ne sauroit lire ce Discours, sans en être frappé.

Grotius n'a regardé ce consentement que comme une preuve populaire, mais qui ne pouvoit pas satisfaire entièrement les Philosophes & les Théologiens, comme on le peut voir dans le §. II. de son Ouvrage. *Conringius*, qui étoit un très-habile homme, étoit du même sentiment, comme on le voit au Chap. 12. de ce Recueil. En effet ce raisonnement de *Grotius* n'est point foible, & il convient très-bien à son dessein, qui est de rendre la vérité sensible à des gens, qui ne sont pas capables des raisons métaphysiques; c'est à dire, à la plus grande partie du Genre humain. " L'autre preuve, dit-il, par

„ laquelle nous prouvons qu'il y a

„ un

„ un Dieu , se tire du consentement
 „ très-manifeste de toutes les Na-
 „ tions ; chez qui la Raïson & les
 „ bonnes Mœurs ne sont pas étein-
 „ tes, par la férocité qui se soit in-
 „ troduite, parmi elles. Car au lieu
 „ que ce qui doit son origine au ca-
 „ price des hommes , n'est pas le
 „ même parmi tous , & se change
 „ souvent ; & que l'on trouve par
 „ tout cette Notion, qui ne change
 „ point, par la vicissitude des tems ;
 „ ce qu'*Aristote*, (Livre XI. de sa
 „ *Metaphysique* c. 8) qui n'étoit pas
 „ trop credule pour ces sortes de
 „ choses, reconnoit ; il faut néces-
 „ sairement qu'il y en ait quelque
 „ raison , qui s'étende à tout le
 „ Genre Humain. Cette raison ne
 „ peut être que quelque Oracle de
 „ Dieu lui même ; ou une tradition,
 „ qui doive son origine aux premiers
 „ parens de tout le Genre Humain.
 „ Si l'on reçoit la première de ces
 „ deux Propositions, on admet ce
 „ dont il est question. Si l'on con-
 „ vient de la seconde, on ne peut
 „ donner aucune raison valable d'ac-
 „ cuser nos premiers Parens, d'avoir
 „ voulu laisser un mensonge , pour
 „ une vérité, dans une chose de
 „ très-

„ très-grande conséquence à toute
„ leur Posterité. Il pousse encore
son raisonnement plus loin, comme
on le peut voir dans l'Original.

Mr. *Knocher* fait cette justice à
Grotius, de croire, que ce grand
Homme n'a pas eu le dessein de se
moquer de nous; dans une chose si
sérieuse, que celle dont il s'agit.
Mais il n'approuve pas le raisonne-
ment de ce savant homme, & pour
faire voir qu'il est foible, il le tourne
ainsi; *Tout ce dont toutes les Nations
assurent l'existence, existe en effet:
Or toutes les Nations assurent qu'il
y a un Dieu: Donc il y en a un.* Ce
n'est pas là tout l'argument, car il y
a bien des erreurs populaires,
qui sont communes à toutes les Na-
tions, dont on compte les sentimens
pour rien; parce que ces opinions
sont fondées sur un mauvais usage
de la Raison, ou même sur l'ignorance
des Peuples. Mais ici on ne peut
pas dire que le peuple ignorant, &
mauvais raisonneur ait établi cette opi-
nion, *qu'il y a un Dieu*; quoi qu'il
ne pût pas se fonder sur le témoigna-
ge des sens, ni sur la finesse du
raisonnement. Au commencement,
les hommes n'étoient pas de grands
raison-

raisonneurs. Ils ne pouvoient avoir reçu un fait, comme celui-ci: *Un Dieu a créé le Monde*; que d'un Oracle du Ciel, comme Adam & Heve, ou de l'instruction de ces premiers Parens du Genre Humain. Ce n'est pas une simple *histoire*, comme l'Auteur le dit; mais une attestation solennelle de ce que nos Premiers Peres ont enseigné à leur Posterité. Comme il ne s'agit pas d'un raisonnement, mais d'un fait, dont ils étoient parfaitement assurés; ils ne pouvoient dire autre chose que ce qu'ils savoient, & dont ils ne pouvoient pas douter. Cette tradition s'étant établie, la contemplation du Monde, dont la beauté fraploit leurs yeux, l'a tellement confirmée, qu'elle s'est répandue par tout.

J'ai cru devoir faire ces remarques, contre ceux, qui parlent dédaigneusement d'un aussi Grand Homme, que *Grotius*, & cela sans aucune raison solide. Il vaudroit bien mieux parler, avec respect, d'un homme de cette capacité, que de le faire mal raisonner, sans raison; sur tout sur une chose très-importante. Si l'on avoit parlé, avec dédain, ou même d'une manière odieuse de *Luther*,

ther, que ne diroient pas ceux qui suivent ses sentimens, au moins pour la plûpart? Ils s'écrieroient contre ceux, qui en useroient ainsi. Ils devroient aussi avoir quelque respect, pour les habiles gens des autres Communions; sur tout lors qu'ils sont de la capacité de *Grotius*.

Aussi *Mr. Heuman*, qui est un homme de bon goût, & dont on voit de très-bonnes remarques, dans ce Recueil, en a-t-il parlé autrement. Je ne m'y arrêterai pas davantage, après avoir dit que *Mr. Koecher* n'a pas laissé de rendre un bon service au Public; par l'Edition de ces remarques, sur le Livre de *Grotius*.

ARTICLE III.

STEPHANI VITI in Illustri Carolino Professoris Publici Apologia, in qua Synodus Dordracena & Reformata fides ab iniquis criminationibus, quibus cum alii, tum vero maxime Doctus & Celeber. JOANNES MOSHEMIUS Theologiae Doctor & ejusdem in Aca-

Academia Professor publicus, ordinarius, in Eruditissima Consultatione, quam JOANNIS HALESII Epistolis præmisit, pio sacræ, inter Protestantes, pacis negotio temerè intereesserunt, vindicatur. Appendicis loco, illustrior quedam genuinæ Ecclesiæ Lutheranæ Testimonia, ex J. PANDOCHEI consensu orthodoxo proferuntur, ex quibus perspicuum est, Lutheranos Schismaticos paci Ecclesiasticæ obniti non posse, nisi tueantur & verè Lutheranam Ecclesiam & ipsos, quibus Symbolicis utuntur, libros in fidei & salutis fundamento errare. A Cassel MDCCXXVI. 8. pagg. 640.

COMME on s'est apperçu, depuis quelque tems, en Allemagne, que les Catholiques Romains n'oublioient rien, pour y ruiner le Parti Protestant; il y a eu divers Théologiens, tant Réformez, que Lutheriens, qui ont proposé des moyens de réunir les deux Partis ensemble, pour s'opposer aux Catholiques, avec plus de succès. Il s'y est trouvé une difficulté, c'est qu'aucun des Partis ne pouvoit se résoudre

soudre à souscrire la Confession de l'autre. Il n'est pas en effet possible de souscrire une Confession de Foi, comme l'approuvant, sans croire qu'elle est vraie. Mais les Théologiens Moderez ont proposé d'exiger seulement des deux partis, qu'ils signassent qu'ils vouloient vivre fraternellement avec ceux, qui signoient l'une ou l'autre Confession; sans néanmoins s'engager à approuver tout ce qu'il y a. C'étoit en effet l'unique moyen de réussir, en cette Réunion; puis qu'on fait assez qu'on ne peut pas engager l'un, ou l'autre Parti à abandonner sa Confession; pour en signer une autre, qu'il ne croit pas conforme, en tout, à la doctrine Evangelique. Mais rien n'empêcheroit qu'on ne pût faire au moins une Trêve réciproque; en se souffrant, quoi qu'on sâche bien que l'on n'est pas en tout des mêmes sentimens; puisque malgré la diversité des opinions, chaque parti reconnoissoit que dans l'autre on faisoit profession de tous les articles nécessaires au salut, & que le culte divin y est le même. Mais les esprits échauffez, tant de l'un, que de l'autre Parti, n'ont pas voulu

voulu se réunir de cette manière.

Mr. *Vitus* de Schaffouse & Professeur à Cassel, qui est du parti Réformé, a proposé une autre moyen de se réunir; qui n'est pas praticable & que les Lutheriens n'accepteront jamais. On fait que Luther étoit dans les sentimens des *Supralapsaires*, comme les *Thomistes*, dans l'Ecole desquels il avoit étudié; mais que *Melanchthon* embrassa celui de ceux, qui sont *Universalistes*. Ce sentiment parut plus conforme à la vérité, à la plupart des Lutheriens, & a été reçu depuis de tout le Parti. Nôtre Auteur leur propose à présent de renouveler les sentimens de *Thomas d'Aquin* & de renoncer à ceux de *Melanchthon*; ce qu'ils ne feront assurément point. C'est-ce sur quoi toute ce Livre, opposé à celui de Mr. *Mosheim*, dont nous avons parlé dans le Tome XXIII. de cette *Bibliothèque Anc. & Moderne* pag. 95. & suiv.

Ce savant Homme, en écrivant contre le Synode de Dordrecht, s'étoit déclaré contre sa doctrine, touchant la Prédétermination Absolue; que ce Synode a soutenue, & avoit témoi-
gné

gné que cette seule Doctrine suffisoit aux Lutheriens, pour n'entendre pas parler de réunion avec ceux, qui la suivoient. Nôtre Auteur la lui propose de nouveau & d'une manière si cruë; qu'il semble lui chercher querelle. On ne peut s'empêcher de s'écrier là-dessus: *tantæne animis terrestribus ira?* Car enfin il n'appartient pas à des gens, qui ne sont que des *vers de terre*, de s'échauffer de la sorte.

Il mêle en cette querelle les *Rémonstrans*, qui sont dans les mêmes sentimens que les *Mélanctthoniens*, sur les cinq Articles condamnés à Dordrecht; quoi qu'ils soient plus doux à l'égard de ceux, qui les soutiennent, que ne le sont ordinairement les Lutheriens.

Je ne sai ce que nôtre Auteur a voulu dire, lors qu'il dit que feu Mr. de *Limborch*, (à l'Article 2. de ce Livre) a été le moins éloigné des Réformez (*supralapsaires*) parmi tous les Rémonstrans modernes. Il ne le connoissoit pas, car il en étoit aussi éloigné qu'*Episcopius* son Grand Oncle, & que *de Courcelles*, mon Grand Oncle & son Maître. Je ne connois pas Mr. de *Limborch*, seulement par ses Ouvrages, mais par un commerce

merce perpetuel , pendant un grand nombre d'années , & je ne lui ai jamais ouï rien dire , qui me pût faire soupçonner , qu'il se fût en rien éloigné des sentimens de ces deux Grands Hommes , que je viens de nommer ; pour lesquels il a toujours eu une très-grande estime. Mr. *Vitus* a été aussi fort mal informé , touchant moi-même , puis qu'il dit que *les Rémontrants Modernes m'ont imposé le soin de me purger du Socinianisme*. Je l'assure qu'il n'y a rien de plus faux , & que tous ceux qui ont quelque commerce avec les Rémontrants , le savent très-bien. Je n'ai donné aucune occasion aux Rémontrants de rien exiger de semblable de moi. Si j'ai expliqué mes sentimens sur cette matiere , en quelques occasions , cela n'a pas été pour satisfaire les Rémontrants ; mais pour réfuter les calomnies des Théologiens des autres Societez Chrétiennes , qui couvrent souvent des passions déraisonnables , par une apparence de zèle ; en injuriant le plus odieusement qu'ils peuvent ceux , qui se séparent de leurs Assemblées. Il me semble qu'il n'est ni de l'honnêteté , ni de la justice de débiter des faits injurieux d'un autre , sans en être assuré.

furé. Voudroit-il que l'on dît qu'il est *Spinosiste*, & que, pour se couvrir, il prend des sentiments de *Luther*, sous lesquels il se cache? S'il dit que lui-même fait mieux son propre sentiment qu'un autre; qu'il souffre qu'on lui en dise autant.

Je laisse à Mr. *Moshem* le soin de se défendre lui-même & les *Mélanctho-niens*, contre la manière, dont notre Auteur les traite. Mais il faut que je dise à notre Auteur que ceux, qui lui ont fait de mauvais rapports de la Société des *Rémontrants*, ou de moi, en particulier, étoient de mal-honnêtes gens; & qu'il n'a pas agi lui-même, en homme sage, en répétant des mensonges après eux. La charité Chrétienne ne permet pas, que l'on publie des choses defavantageuses à des gens, qu'on ne connoît point; parce que quelque menteur les a dites. Si on traitoit de même Mr. *Vitus*, il s'en plaindroit amèrement. Il falloit se souvenir de ne pas faire, à un autre, ce que nous ne voudrions pas qu'un autre nous fît. On me dira que personne ne disconvient de cette Maxime de la Raison & de la Révelation; pourquoi donc ne s'y conforme-t-on pas? Sans cela, on sera en droit de

Tom. XXVII. P. I. E soup-

soupçonner qu'il y a je ne sai quoi de criminel, qu'on cache d'un faux Zèle Théologique.

Il entreprend, en suite, de réfuter trois argumens de Mr. *Mosheim*, & soutient d'abord 1. que les Peres du Synode de Dordrecht n'ont condamné aucun des cinq Articles, dans le sens des Lutheriens 2. Que l'Eglise Lutherienne ne peut pas avoir été condamnée à Dordrecht, à moins qu'elle ne soit Pélagienne. 3. qu'elle ne l'a point été, puis qu'elle est conforme, dans tous les Livres Symboliques. C'est là une subtilité, qui surprend d'abord; mais qui s'en va en fumée, dès qu'on a lû ce livre. Elle est fondée sur ce que Luther, au moins au commencement de la Réformation, étoit entièrement Thomiste, & défendoit les sentimens des Supralapfaires; sans prendre assez garde à ce qu'ils disoient; mais que Mélancthon ayant été choqué de cette étrange doctrine, qui représente Dieu décrétant & faisant le mal & le punissant de supplices éternels, dans les Hommes, quoi qu'il leur eût été impossible de l'éviter; ils changerent de sentiment, sans néanmoins en censurer Luther, à cause du joug de

l'Eglise Romaine, qu'il avoit secoué, avec beaucoup de courage. Melanchthon fut celui, qui les fit revenir des idées Scholastiques de Luther ; mais il le fit, sans faire aucun bruit & sans mal parler de son Maître. Les Docteurs du Parti, depuis ce tems-là, auroient pû être nommez aussi bien *Melanchthoniens*, que *Lutheriens* ; mais ce dernier nom leur demeura, parceque *Luther* avoit rompu la glace ; comme aussi les Theologiens *Protestans* (qui sont les *Lutheriens* d'alors) ne changerent pas de nom ; ni les Livres Symboliques ne furent point condamnez. Mais les sentimens, que l'on nomme *Sémi-pélagiens*, s'établirent dans les Eglises & dans les Ecoles, par l'habileté & par la douceur de Mélancthon & de ses Disciples ; sans dire rien, pour cela, d'outrageant, contre son Maître. En effet les lumieres & la fermeté de *Luther*, méritoient qu'on lui pardonnât un sentiment de *Thomas d'Aquin* ; qu'on nommoit *l'Ange de l'Ecole*, & qui passoit, dans l'Eglise Romaine, pour un oracle ; comme on l'y regarde encore, sur tout parmi les Thomistes. Ce fut-là la raison, qui entraîna *Luther* dans les

sentimens, qu'il soutient. Ses Disciples ne laisserent pas d'écouter les raisons de Melanchthon, sur les matières de la Prédestination & de la Grace ; quoi que l'on continuât de les nommer *Luthériens*, encore qu'on eût pu les appeller, à cet égard, *Mélancthonniens*. Ils étoient dans ces sentimens, du tems du Synode de Dordrecht ; ce qui fit qu'ils regarderent, avec raison, la condamnation des cinq Articles des Rémontrans, comme la condamnation des sentimens Luthériens. Mr. *Vitus* les traite comme des gens, qui ne devoient pas être ainsi nommez ; parce qu'ils avoient abandonné les sentimens de Luther. Mais ils pouvoient garder ce nom, parce qu'ils étoient pour la Réformation des autres sentimens de l'Eglise Romaine, qui n'étoient pas conformes à l'Écriture Sainte ; & l'on fait qu'un nom de cette sorte dure toujours. Lors que les Catholiques Romains parlent des Anglois d'aujourd'hui, ils les nomment *Calvinistes* ; parce qu'à l'Épiscopat près, ils étoient autrefois des sentimens de *Calvin* ; quoi qu'ils ne suivent plus ses idées, sur la Prédestination. On doit parler, avec beau-

beaucoup de retenue de ces Théologiens, à qui l'on est redevable des commencemens de la Réformation, quoi qu'on n'approuve pas tous leurs sentimens. Mais il ne seroit pas raisonnable que l'on continuât à enseigner, ce qu'on ne croit pas conforme à l'Écriture Sainte. On est obligé de croire en Dieu & à l'Écriture Sainte; mais non pas aux livres Symboliques, faits par des hommes sujets à se tromper.

Quoi qu'il soit difficile de digérer le Supralapsarianisme, pour ceux qui ont étudié l'Écriture Sainte, avec les secours, que l'on a à présent; on doit avoir plus d'indulgence pour ceux, qui ont vécu au commencement de la Réformation; parce qu'on sait qu'il n'est guère possible de passer d'une extrémité à une autre.

L'Auteur réduit à trois principaux argumens ce que Mr. *Moshem* a dit des Réformez; par rapport à la doctrine, qu'ils ont établie à Dordrecht. Le premier est qu'ils ont condamné la doctrine des Lutheriens. Son Adversaire soutient que cela est faux, parce que Luther & ses premiers disciples ont été *Supralapsaires*, dont les sentimens n'ont point été

condamnez à Dordrecht. Il appelle les Lutheriens, qui vivoient alors, & qui suivoient les sentimens de *Melanchthon*, de faux Lutheriens & des Schismatiques; comme s'ils se fussent séparés de Luther, en rejetant ses sentimens outrez, sur la Prédetermination. Il n'épargne point ici les nouveaux Lutheriens, ou ceux qui ont embrassé les sentimens de *Melanchthon*.

Le second argument de Mr. *Mosheim* est que les Théologiens de Dordrecht ayant été Supralapsaires, sentiment opposé à la Raison & aux perfections de Dieu, on ne peut pas faire la paix avec eux. Mr. *Vitus* soutient au contraire ce sentiment, & dit néanmoins que le Synode avoit bien fait de n'exprimer pas les sentimens des Infralapsaires. Il entreprend de montrer 2. que les Supralapsaires n'ont aucun sujet de craindre; pourvu qu'il leur soit permis de se servir des mêmes armes, dont les Lutheriens se servent; quand on presse, contre eux, des conséquences injustes, & que l'on n'objecte rien aux Supralapsaires, qu'on ne puisse objecter à l'Écriture même: 3. que la meilleure Église Lutherienne, c'est-à-dire,

à dire, les premiers disciples de Luther ont été de ce sentiment : 4. que les Lutheriens d'aujourd'hui doivent être rangez parmi les Supralapsaires, qui ne savent pas bien ce qu'ils croient : 5. qu'ils sont obligez, s'ils entendent bien leurs sentimens, d'avouër qu'ils sont incompatibles avec les perfections divines ; au lieu que les Supralapsaires doivent se défendre, contre leurs adversaires ; en disant que leurs sentimens sont bien incomprehensibles, mais non pas contradictoires &c.

Le troisiéme raisonnement de Mr. *Moshem* est que le Synode de Dordrecht s'est servi d'expressions équivoques ; sur quoi son Adversaire répond que cette ambiguité est très-utile, pour entretenir la Paix dans l'Eglise ; & par conséquent ne doit pas être reprochée à cette Assemblée.

Enfin Mr. *Vitus* entreprend de montrer, par l'histoire du Luthéranisme, qu'il n'y a rien de plus sot & de plus méchant ; (en Latin, *insulsus & improbius*) que les Lutheriens *Schismatiques*, comme il les nomme ; quoi qu'il n'y ait aucun Schisme, que l'on sache, entre ceux

de la Confession d'Augsbourg. Mais ceci est écrit de maniere, iqu'il semble que l'Auteur ne cherche qu'à les irriter; ce qui n'est pas assurément compatible, avec la Charité & la Prudence Chrétienne.

Il partage l'Histoire du Lutheranisme en trois Périodes. Le premier regarde le tems, auquel l'Eglise Lutherienne a été Supralapsaire, ou Augustinienne; la seconde le tems, auquel elle soustenoit encore l'élection absolüe, & la grace irrésistible, mais elle avoit de l'averfion pour la Prédestination absolüe; la troisième le tems, auquel cette Eglise s'éloigna, à la persuasion de *Jaques André, de Hunnius*, &c. dit notre Auteur, de la doctrine de ses Peres, & de ses Livres Symboliques, pour embrasser le Demi-Pélagianisme. L'Auteur ne pourroit rien faire, quand il seroit payé de quelque Puissance Ennemie des Protestans d'Allemagne, de plus propre à les ruiner. S'il a été permis à *Luther* de s'éloigner des opinions de ses Peres, par rapport aux sentimens, où il croyoit qu'ils s'étoient trompez; cela ne s'étoit pas fait, par un Privilege exclusif, qui fût donné à *Luther*; mais la Posterité & ses Con-

tem-

temporains même en pouvoient faire autant.

Il n'y a encore eu aucun livre, que je sâche, plus aigre contre les Lutheriens, & qui garde moins de mesures d'équité, & de civilité, avec ceux qu'il attaque. Aussi y a-t-il eu des gens, qui, après avoir lû ce livre, ont cru que le dessein de l'Auteur n'étoit pas tant de soutenir les sentimens des Réformez; que de les faire soupçonner de donner dans le Manichaisme, afin de les rendre odieux, s'il pouvoit, à tout le monde Chrétien. En criillant contre le Pélagianisme, ou le Semi-Pélagianisme; il se jette dans une extrémité très vicieuse; puis que, selon ses sentimens, il faudroit donner l'avantage à *Manès*, le plus infame Héretique, qu'il y ait eu.

Pour s'éloigner de ceux qu'on appelle Semipelagiens, il établit un Principe Mauvais, sans y prendre garde. " Luther, dit nôtre Auteur, „ nomb. 16. pour démontrer, qu'en „ ce qui regarde le salut, les hom- „ mes ne sont pas libres, a prouvé „ que nous ne sommes jamais libres; „ mais que nous voulons tout ce „ que nous voulons; par une certai-

„ certaine & immuable nécessité. Il
„ nous avertit que les plus Sages
„ des Payens ont eu la même pensée;
„ puisqu'ils ont admis, avec raison,
„ une Destinée, que les Lutheriens
„ d'aujourd'hui haïssent si fort. Ce
„ n'est pas si mal à propos, que *Lu-*
„ *ther* nous a averti de l'événement
„ inévitable des choses; car si l'éve-
„ nement de ce qui regarde les hom-
„ mes a été réglé, par une loi né-
„ cessaire de la Destinée, de toute
„ éternité, & immuable; les événe-
„ ments ne dépendent pas de la vo-
„ lonté des hommes, mais de la vo-
„ lonté divine. Tant s'en faut que
„ l'événement de chaque chose dé-
„ pende de nôtre volonté; que les
„ décrets de la Destinée sont exe-
„ cutés, même malgré nous. Donc
„ la vie éternelle de chaque homme,
„ ou sa mort éternelle a été écrite,
„ parmi les Lois divines d'un divin
„ Destin; qui portent non seule-
„ ment les évènements, qui regar-
„ dent les hommes; mais même que
„ tous les mouvemens des volon-
„ tez libres se feront nécessairement à
„ chaque moment, tels qu'ils ont été
„ déjà fixés, dès l'éternité. Mais je
„ ne doute pas que les Lutheriens
„ n'a-

„ n'approuvent pas ce qu'*Erasme*
„ a objecté, dans sa défense, à *Lu-*
„ *ther* Liv. II. p. 1250. de son *Hy-*
„ *peraspiste*, en ces termes. Les noms
„ de *Destinée* & de *Nécessité*, ont
„ toujours été odieux aux plus sages
„ des Philosophes, mais encore plus
„ parmi les Chrétiens; car ces deux
„ mots signifient la même chose;
„ puis que ce que les Grecs appellent
„ *la Nécessité* les Latins le traduisent
„ souvent, par le mot de *Destinée*.
„ Il avertit aussi que *Luther* nioit
„ qu'il fût au pouvoir de l'Homme
„ de la recevoir & de la perdre; mais
„ qu'il est seulement poussé par Dieu,
„ comme un Charpentier pousse une
„ scie, de se défendre de l'accusa-
„ tion calomnieuse, qu'on lui fe-
„ roit d'être Manichéen.

„ *Luther*, continue l'Auteur, est
„ tout occupé à louer la *Destinée*
„ des Stoïciens; d'une manière
„ beaucoup plus grossière, que celle
„ des plus grossiers Supralapsaires.
„ Personne d'entre eux n'a jamais
„ loué, en termes plus cruds & plus
„ hardis, parmi les Supralapsaires,
„ la *Destinée* Stoïque.

„ Cela peut néanmoins servir au
„ célèbre Mr. *Moshem* & à tous ceux

„ qui attaquent les sentimens des
 „ Supralapsaires. Ils objectent, jus-
 „ qu'à s'enrouër, la *Destinée Stoïcien-*
 „ *ne*; mais les Supralapsaires la nient
 „ entierement, & cela avec raison.
 „ Ces gens-là pourront-se dispenser
 „ de se donner tant de peine, pour
 „ prouver que les Supralapsaires ap-
 „ prouvent la *Destinée Stoïcienne*.
 „ Nos Adversaires n'auront besoin,
 „ que de citer les passages de Lu-
 „ ther, où non seulement il défend,
 „ en termes très-exprès, la cause de
 „ la *Destinée Payenne*; mais il nie,
 „ qu'en ignorant & qu'en niant ce
 „ qu'on vient de dire; il ne peut y
 „ avoir aucune foi, ni aucun culte
 „ de Dieu, & que les Lutheriens
 „ (*Modernes*) qui abhorrent, de tout
 „ leur cœur, cette *Destinée*, en
 „ sont venus, par leurs Disputes, à
 „ devenir fous, leur cœur étant plein
 „ de ténèbres. On peut donc com-
 „ prendre, par les loüanges éclatan-
 „ tes, que Luther a données au *Des-*
 „ tin des Stoïciens, qu'*Erasme* a
 „ très-bien compris la nécessité ab-
 „ solue de toutes choses, & l'a très-
 „ exactement décrite. Il est clair,
 „ *continue-t-il*, par ce que nous
 „ avons cité, que Luther a enseigné,
 „ avec

„ avec les Supralapsaires , la né-
„ cessité absolue de toutes choses ;
„ & qu'il a aussi cru que ceux , qui
„ n'approuvent pas cette nécessité,
„ sont en une erreur fondamentale,
„ & en sont venus, par leurs disputes,
„ jusqu'à devenir fous , dans leur
„ cœur obscurci. Les Lutheriens
„ Modernes, si l'on prend Luther
„ pour juge, sont fous, hérétiques
„ & impies, des Damnez & des
„ Démons. A prendre le même Lu-
„ ther, & non moi, pour Juge, le
„ petit Livre du Savant *Moshem*,
„ dans l'endroit, où il attaque les
„ Supralapsaires, est si impie, si fort
„ *blasphématoire* & si fort sacrilege,
„ qu'il n'y en a aucun de semblable.

Je ne copierai pas davantage d'in-
jures qui ne conviennent nullement
à un Chrétien ; mais un adorateur du
Destin a, pour tout ce qu'il dit, une
excuse toute prête ; c'est parce que
le Destin devoit être accompli. Le
malheur est qu'on peut agir de même
envers lui, & le charger d'injures,
dont il n'aura pas droit de se plain-
dre. Je laisse d'ailleurs à d'autres le
soin de défendre Luther, sans cano-
nizer ses Ecrits.

Mr. *Vitus* nous veut persuader

pag. 122. que ce sentiment étoit celui de Mr. de Leibnits, & qu'il est encore celui de Mr. *Wolffius* son Disciple, & Conseiller à présent de S. A. S. Mr. le Landgrave de Hesse-Cassel, Voici ce qu'il en dit.

„ Les Supralapsaires nient que les
 „ choses considérées, hors de Dieu,
 „ soient nécessaires; ils disent qu'elles
 „ le sont, par le décret de Dieu; c'est
 „ à dire, qu'ils établissent que toutes
 „ les choses & les actions, hors
 „ de Dieu, sont nécessaires d'une
 „ nécessité de Conséquence, & qu'ils
 „ nient, à cause de l'immutabilité
 „ du Décret Divin & de la nécessité de
 „ la prévision, que rien puisse arriver
 „ autrement qu'il n'arrive. Mais ils
 „ nient la nécessité du Conséquent,
 „ & soutiennent, que si la Sagesse
 „ Divine l'eût trouvé bon, les choses
 „ ne seroient pas arrivées, ou le
 „ seroient autrement.

„ Par ce moyen, nôtre très-doc-
 „ te & très-célebre Conseiller *Wol-*
 „ *fius* a très-bien & très-heureuse-
 „ ment défendu la nécessité de toutes
 „ choses, par un très-libre décret
 „ de Dieu très sage, de Mr. *Leib-*
 „ *nits* contre l'ignorante, la stupi-
 „ de, & la méchante calomnie de ceux
 „ qui

„ qui l'accusoient d'être le *Spinosif-*
„ *me*. Ceux qui sont du sentiment
„ de *Spinoza* attribuent une nécessité
„ *du Conséquent*, au lieu que les Su-
„ pralapsaires ne reçoivent qu'une
„ nécessité *de la Conséquence*. Les
„ Spinosistes attribuent aux choses,
„ qui sont, ou qui se font, une né-
„ cessité absolue, naturelle, éternelle
„ & indépendante de la volonté de
„ Dieu. Les Leibnitziens disent
„ très-sagement que les choses, qui
„ sont dans l'entendement de Dieu,
„ hormis Dieu, & qu'on considère
„ seulement comme possibles, &
„ comme ne devant pas être néces-
„ sairement, se font, par un décret
„ très-sage de Dieu.

Mais si l'on suppose ce *décret* de
Dieu, comme nécessaire, & com-
me éternel en lui ; parce que Dieu
a dû & résolu nécessairement ce qui
est arrivé, quand ce ne seroit que
d'une nécessité *de Conséquence* ; cette
nécessité ne laisseroit pas d'être iné-
vitable, tant pour le mal & le bien
moral, que pour le physique. Les
Hommes seroient soumis à cette
Destinée, & tout ce qui arriveroit se
feroit par une nécessité, ou par une
Destinée ; à quoi les hommes ne
pour-

pourroient pas résister, tant pour le mal, que pour le bien; ce qui les disculperoit & rendroit encore Dieu coupable du Mal, qui arrive dans le Monde. Si l'*Harmonie préétablie* de Mr. *Leibnitz* ne donne pas d'autre secours, pour denoüer les difficultez, qui se présentent sur cette matiere; on retombe dans les embarras du *Supralapsarianisme*; & toutes les difficultez, qu'on fait contre ce Systeme subsistent en toute leur étendue. On accuse, comme on fait, Mr. *Leibnitz* d'avoir inventé des termes nouveaux, sans nécessité, comme la science qu'il nommoit sa *Dynamique*, ses *Monades*, son *Harmonie préétablie* & autres; pour duper ses Lecteurs, en débitant des pensées absurdes, sous des noms inconnus; sans dire rien de meilleur, que ceux, qui l'ont précédé, & qu'il est même beaucoup pire. Sa *Théodicée* pourra appuyer ce soupçon; si l'on prend bien garde, au fil de ses raisonnemens.

Mr. *Vitus* semblera aussi, à bien des gens, marcher sur ses traces; en faisant passer le *Supralapsarianisme*, comme quelque chose de bien fondé. Je crois néanmoins que des Théologiens bien intentionnez se sont enté-

tez

tez de cette Doctrine, toute mauvaise quelle est; pour se tirer de difficultez, qu'elle ne fait qu'augmenter. Ils ont crié au contraire, contre ceux, qui l'ont rejetée, comme s'ils renouvelloient le *Pelagianisme*, ou le *Semipelagianisme*; sans prendre garde qu'en fuyant une extrémité, ils se jettoient dans une autre; & qu'ils se rapprochoient du Manichéisme, ou alloient même plus loin; car enfin les Manichéens n'attribuoient aucun Mal Moral au *Bon Principe*; au lieu que ceux qui, avec raison, rejettent le *Mauvais Principe*, attribuent le Mal au Bon, en l'introduisant précipitant les Hommes dans le Péché, d'une manière inévitable, & les punissant éternellement, sans leur donner aucun moyen d'éviter un si effroyable malheur. Il vaudroit mieux ne point remuer des questions, qui sont au dessus de notre portée, & s'appliquer à mieux observer les commandemens de l'Evangile, qui sont clairs. Si le Manichéisme est si odieux, comment pourra-t-on supporter quelque chose de pire; en disant que le Mal arrive aussi nécessairement que le Bien, en vertu de la Destinée, qui détermine
les

les Evenemens? Les Malfaiteurs ne pourront plus être blâmez, ni punis; ni les Gens de bien louëz, ou recompensez. Les crimes, qui arriveront, ne seront point blâmables ni les bonnes actions dignes de loüange.

On trouvera encore, dans nôtre Auteur, diverses remarques sur le Synode de Dordrecht, dont il semble avoir peu étudié l'Histoire. Il trouvera, dans les Histoires d'*Uytendugard* & de *Brand*, en les comparant avec les Actes imprimez du Synode même, de quoi revenir de bien des choses; pour les Controverses, qu'il y avoit en ce tems là.

Toute la matiere de ce Livre tend d'ailleurs à irriter les Lutheriens, contre les Réformez; comme si ces divisions étoient avantageuses, dans un tems, où de grandes Puissances Réformées, en Allemagne, tâchent d'adoucir les esprits. Il y a bien de l'apparence, que cela ne se fera de long tems, & une des grandes raisons de cela, c'est que les Princes ne favorisent pas assez la capacité, & ne prennent pas soin d'employer des gens moderez.

Si les Théologiens Lutheriens modernes s'appercevoient qu'il y a
des

des Réformez, qui, en suivant les sentimens de Mr. *Leibnitz*, veulent introduire une Fatalité, qui fait Dieu auteur du mal, comme du bien; ils s'éloigneroient, avec raison plus que jamais d'un Syncretisme, qui iroit à la destruction de la Religion Chrétienne. C'est un principe capital du Christianisme, que Dieu est la source de tout le bien Moral, ou de la Vertu, & l'ennemi déclaré du Mal Moral ou du Vice; qu'il récompense le premier & qu'il punit le second. Nier cela c'est deshonorer la Divinité, & contredire l'Écriture Sainte. Dire qu'il prédestine au mal, comme au bien, c'est ruiner entièrement la Religion.

A R T I C L E IV.

HORAPOLLINIS HIRO-
GLYPHICA *Græcè & Latine, cum integris Observationibus & Notis Joannis Merceri, & Davidis Hoeschelii, ac selectis Nicolai Cauffimi. Curante, qui suas etiam observationes addidit, CORN. DE PAW. A Utrecht chez Charlois. MDCCXXVII. in 4. pagg. 428.*

ON fait que les Sacrificateurs Égyptiens étoient de grands fourbes

bes & feignoient de favoir des choses inconnuës au Commun du Peuple. Pour les faire passer à la Posterité, sans être connues communément, ils se servoient d'un caractere symbolique; où les figures de divers Animaux signifioient diverses choses.

L'Auteur s'appelle d'un nom composé de deux noms d'une même Divinité, dont l'un est Egyptien & l'autre Grec. On appelloit le Soleil OR ou ORO, qui signifioit *la lumiere* en Egyptien, comme en Hebreu. La même Divinité s'appelloit *Apollon* en Grec, & on joignit, apparemment, depuis que les Macedoniens furent maîtres de l'Egypte, un nom Grec à un nom de la même Divinité de la Langue Egyptienne. Tel étoit le nom *Hermanubis*, composé du nom Grec *Hermès*; c'est à dire, *Mercur*e en Grec, & de celui d'*Anubis*; nom d'une Divinité Egyptienne, selon la remarque de Mr. de Pauw. *Horapollon* avoit écrit cet Ouvrage, en langue Egyptienne, & un nommé *Philippe* le traduisit en Grec. S'il avoit plû aux Chrétiens des premiers siècles, qui étoient en grand nombre en Egypte, & en furent maîtres, depuis le regne de Constantin; nous aurions quelques

ques restes de la langue & des livres des Egyptiens. Ils auroient pu nous conserver aussi les anciens Historiens de ce Pais là, ou en Egyptien, ou en Grec. Ces gens-là ne savoient guère en quoi consistoit l'*Erudition*, selon l'étendue que nous donnons aujourd'hui à ce mot. Mais il ne sert rien de regretter ce qui est perdu, pour toujours. Les querelles Théologiques, qui s'éleverent en ce pais-là, dès que les Chrétiens en furent les Maîtres, amuserent la Nation Egyptienne, sans se mettre en peine de leurs Antiquitez. Il auroit été à souhaiter qu'ils eussent disputé seulement des dernieres; sans se mêler de parler & de se quereller, sur des matieres, qui sont au dessus de la portée de la Nature Humaine.

Herapollon, Auteur de ce Livre, fut, à ce que dit *Suidas*, un Grammairien de *Phænubytis*, ville de la Province *Panopolite*, il fut un Grammairien, qui enseigna à *Alexandrie*, en *Egypte*, & ensuite à *Constantinople*, sous *Theodose*. Il écrivit des *Temples*, ou des *Bois sacrez*. Il fit un commentaire sur *Homere*. C'étoit un homme, qui étoit illustre, dans son Art, qui s'aquit de la gloire, & qui n'en eut pas moins que les
les

les plus illustres de l'Antiquité. Voilà une partie de ce qu'en dit *Suidas*. Il ne nous reste rien de lui, que l'Ouvrage, dont on a mis le titre. Mr. de *Pauw* fait l'histoire des Editions de ce Livre. Ceux, qui ont quelque sujet de s'en instruire, feront très-bien de lire cette Préface. Il censure aussi quelques endroits fautifs, ou qui ont été mal traduits. Il croit que *Philippe* a traduit son Auteur, en le paraphrasant, plutôt qu'en s'attachant à la Lettre.

Les Hieroglyphes des Egyptiens étoient des sculptures sur du marbre, ou quelque autre matière dure, & qui pouvoit se garder long-tems; comme on le peut voir sur plusieurs restes, qui sont venus jusqu'à nous, & particulièrement sur la *Table d'Isis*. *André Frisius*, autrefois Libraire à Amsterdam, la fit très-bien graver & la mit en vente en MDCLXIX. avec l'explication de *Laurent Pignorio*, de Padouë; qui étoit un très-savant homme, en matière de Belles Lettres. Les figures des Divinitez Egyptiennes s'y trouvent, en diverses attitudes, & en divers équipages, dont *Pignorio* rend raison, autant qu'il est possible.

Il est surprenant de voir que les Egyptiens

gyptiens le soient entêtez de vouloir enseigner leur Théologie fabuleuse & de leur Morale, ou d'autres choses, qu'on ne pouvoit enseigner, que fort imparfaitement, de cette manière. Peut-être leurs Prêtres affectoient-ils cette obscurité, pour faire valoir leur savoir prétendu, parmi le peuple. *Horapollon* a voulu apparemment donner l'explication de ces sculptures, au défaut de Prêtres Payens, dont le nombre étoit sans doute fort diminué; depuis que les Empereurs étoient devenus Chrétiens.

On voit ici, dans le premier Livre, LXX & dans le second CXIX Chapitres, dont chacun contient l'explication de quelques figures. On en parcourra quelques uns.

Le 1. nous dit que les figures du Soleil & de la Lune marquoient l'éternité. Il y a ici une faute de l'interprète Latin, dès la seconde ligne, où *Orapollon* dit que les Egyptiens, pour représenter le tems, ou l'éternité, αἰῶνα, peignoient le Soleil & la Lune, parce que ce sont des étoiles (σοιχῆα) éternelles. Mr. *Menage* a donné plusieurs exemples sur *Dio-gene Laërce* Liv. VI. n. 102. de cette signification du mot σοιχῆα contre

tre la Version de *Jean Mercier*, qu'on a donnée ici, telle que l'Auteur l'a publiée.

Orapollon dit au Chapit. II. que les Egyptiens, voulans représenter le Monde peignoient un serpent, qui rongeoit lui même sa propre queue, & qui étoit couvert d'écaillés. Par ces écaillés ils entendoient, dit-il, marquer énigmatiquement toutes les étoiles, qui sont dans l'Univers. Cet animal est fort pesant, comme la Terre. Il est fort poli, comme est la surface de l'eau. Chaque année il pose sa dépouille; & le Monde dans un an souffre de grands changemens & se renouvelle. Ce que le Serpent se nourrit de son propre corps, représente que tout ce qui naît, par la Providence Divine, dans le Monde, retourne dans la matiere de ce même, Monde.

Ch. III. Voulant marquer l'année ils gravoient *Isis ou une femme*, qui venoit, de l'Hebreu I S C H A H, qui signifie une femme; en changeant seulement la terminaison & en exprimant le *Schin* Hebreu en une S. Mais nous avons une autorité respectable de *Diodore de Sicile* Liv. 1. p. 11. où il dit que le nom d'*Isis* signifie l'ancienne, & en effet

effet en Hebreu IASCHISCHA signifie cela. Orapollon dit qu'on appelloit aussi *Isis* l'année ; parce que quand *la Canicule*, que les Egyptiens appelloient SOTHIS, se levoit ; on pouvoit prognostiquer ce qui arriveroit pendant l'année. *Orapollon*, ajoute que les Astrologues Egyptiens marquoient l'année sous l'Emblême d'une Palme ; parce que cet Arbre jette une nouvelle branche, à châque renouvellement de la Lune. S'il entendoit qu'au commencement de châque Mois Lunaire, les Palmes pouffoient une nouvelle branche ; je ne sai si on ne le peut pas accuser de mensonge ; mais il seroit encore un plus grand menteur, s'il entendoit tous les jours, auxquels la Lune se leve sur l'Horizon.

Quoi qu'il en soit, il se peut bien faire que les Egyptiens, grands Charlatans, aient donné cela au petit peuple ; comme quelque chose de vrai & de beau. Moins on pouvoit deviner, en raisonnant, le sens des Gravures, ou sculptures Hieroglyphiques ; plus ils étoient estimez, parmi la populace.

Tout cela n'étoit qu'une Charlatanerie, dont nous ne pouvons tirer que cette bonne leçon. C'est qu'il n'y a rien de trop absurde, pour ne point

passer , en certaines conjonctures.

Ch. IV. Pour marquer un mois, ils peignoient une branche de Palmier & la Lune, en son dernier quartier, avec les Cornes tournées embas, parce qu'elle a encore quinze parties, pour paroître, les Cornes redressées.

On voit, par ce peu d'exemples de la signification mystique des Hieroglyphes, que ce n'étoit qu'une fourberie des Prêtres Egyptiens; qui y donnoient le sens qu'ils vouloient, & dans l'explication desquels il n'y avoit rien à apprendre. Si l'on avoit prétendu enseigner la Théologie reçue parmi eux; par des figures hieroglyphiques; c'étoit en effet l'obscurcir, quoi qu'elle fût déjà assez obscure d'elle même.

Ch. V. Pour marquer l'année qui alloit commencer, ils peignoient la quatrième partie d'une mesure de terre de cent coudées; & pour dire une année, ils disoient un quart, parce que depuis le lever de l'étoile, que nous nommons *Sothis*, (c'est à dire la Canicule) jusqu'à l'autre lever, il y a la quatrième partie d'un jour. L'année du Dieu (ou la solaire) renfermoit trois cents soixante cinq jours; & ils intercaloient toutes les 4 années un jour. Ch.

Ch. VI. Quand les Egyptiens vouloient représenter une Divinité, l'élevation, l'humilité, l'excellence, du sang, une victoire, Mars, & Venus; ils peignoient un Epervier. Cet oiseau représentoit une Divinité, parce qu'il a beaucoup de petits, & qu'il vit long-tems. Il est une image du Soleil, parce qu'il le peut regarder d'un regard fixe; ce qui fait que les Médecins employent, pour le mal des yeux, la plante qu'on nomme *Hieracea*, du mot *Hierax*, qui est le nom d'un Epervier en Grec. De là venoit encore que cet Oiseau signifioit le Soleil, parceque c'est par ce dernier qu'on voit. Il signifie l'élevation, parce qu'au lieu que les autres Oiseaux s'élevent par un vol oblique, l'Epervier s'éleve par une ligne perpendiculaire. Mais il signifie aussi l'humilité, parce qu'au lieu que les autres Oiseaux descendent obliquement & avec plusieurs contours; il descend, par une ligne droite. Il signifioit l'excellence, parce qu'il excelle sur les autres Oiseaux; le sang, parce qu'il en boit, au lieu d'eau; la victoire. parce qu'il la remporte sur eux. Quand un Oiseau, plus fort que lui, l'attaque, il tourne ses grifes en haut, & ses ailes

embas. Un autre Oiseau ne peut pas le faire, & ainsi l'Epervier remporte la Victoire. Quand un Symbole signifie tant de choses, dont les unes sont différentes des autres, il ne signifie rien du tout; d'autant plus qu'il y a des significations, qui sont contraires les unes aux autres.

Ch. VII. L'Epervier signifioit aussi l'Ame. Les Egyptiens l'appeloient B A I E T H qui signifioit l'*Ame* & le *Cœur*, car B A I signifioit, en Egyptien, l'*Ame* & E T H le *Cœur*. On voit par là combien les Egyptiens prenoient de soin de cacher au Peuple la signification de leurs figures Hieroglyphiques. Quand une figure signifie tant de choses, elle ne signifie rien. Il y a bien de l'apparence que les Prêtres de cette Nation ne vouloient que le duper par là; en lui faisant accroire qu'il y avoit de belles choses cachées sous ces figures. Mais quand on a quelque chose de bon, à dire, on ne sauroit le dire trop clairement. Ces obscuritez recherchées, & affectées, avec tant de soin, n'étoient que pour amuser le peuple ignorant, & profiter de son ignorance. Je ne m'arrêterai pas davantage à parler de ces sortes de choses;

ses;

les; après avoir dit qu'il est bon d'avoir des exemples des fourberies de l'Antiquité, pour ne pas lui ajouter foi, avec trop de facilité.

On trouve, dans ce Volume, premièrement le Texte d'Orapollon, avec la version Latine; en beaux caracteres Grecs, aussi bien que Latins. Cette Edition est plus belle, que celle de *David Hoeschelius*, qui n'est d'ailleurs pas laide, & qui parut en MDXCV. à *Augsbourg*, in 4. On voit en suite des *Variantes* de quelques MSS. & de quelques Editions. Cela est suivi des remarques de *Jean Mercier*, telles qu'il les avoit publiées, en sa seconde Edition. Après viennent les Notes d'*Hoeschelius*, qui étoit un fort savant homme. Mais ils n'ont ni l'un, ni l'autre, fait de fort importantes notes, sur cet Auteur. La troisième pièce est un recueil des remarques choisies de *Caussin*, tirées de son Ouvrage des Hieroglyphiques. Mr. *de Paw* a critiqué ces Editeurs, & quelques autres, en sa Préface, & d'ailleurs en ses Notes. J'en mettrai quelque peu d'exemples, parce qu'il ne s'agit pas d'une chose, dans laquelle beaucoup de gens s'intéressent. On peut dire néanmoins

F 3

qu'il

qu'il n'est nullement inutile de savoir quelles étoient ces fameuses gravures Hieroglyphes; dont les Egyptiens, peuples adroits, & tout pleins d'Enigmes, se servoient pour duper les fots.

Au Ch. LXXXVII. du 2. Livre, il est dit que pour marquer un homme qui est prompt, mais qui se remue, sans jugement & sans raison, on peignoit une Biche & une vipere; parce qu'une Biche qui avoit vû une Vipere, s'ensuyoit.

Il y a dans les Editions *καίνη γὰρ ὄρωσα τὴν ἑχιδνὴν φεύγω*, car ayant vû une Vipere, la Biche s'ensuit. Mr. de Pauw croit très probablement qu'il faut lire ainsi : *τὴν ἑλαφὸν φεύγει*, elle fuit la Biche; parce que les Biches mangent les Serpens, comme *Théophraste* le témoigne.

Hoeschelius a laissé plusieurs fautes assez grossieres, aux Chapitres II, XXXV, LXXXVIII. & ailleurs. Notre Auteur dit que ce savant homme n'a rien fait en son Edition, qui mérite qu'on en parle. Il n'a pas même corrigé les fautes, qui étoient dans les Nombres, comme on le verra par les Notes. Il n'a presque rien fait, que marquer les passages

passages semblables. On le verra, en comparant ses Notes. Cela a donné lieu à Mr. *de Paw* de faire plusieurs remarques & de corriger plusieurs passages. Nous ne pouvons pas charger cet Extrait de tout ce qui a été redressé en cet Auteur ; parce que, pour faire entendre ce qu'il en dit, il faudroit trop s'étendre, & que la plupart des Lecteurs ne cherche pas ici des subtilitez de Critique. Il a aussi expliqué par occasion, quantité de passages des Anciens, qu'on n'avoit pas bien entendus.

Il seroit à souhaiter que la matiere de ce Livre fût un peu meilleure, pour recompenser, en quelque maniere, la peine de l'Auteur. Ce n'est pas qu'on n'en puisse tirer quelque usage, en apprenant les sotises Hieroglyphiques des Egyptiens, Nation fourbe, s'il y en a jamais eu.

Nôtre Auteur a expliqué quantité de passages de l'Antiquité, dont ceux qui aiment les Anciens, lui sauront gré. Il y a une correction remarquable sur une acclamation nuptiale chez les Grecs, & qu'*Hadrien Junius*, qui étoit un très-savant homme, n'avoit pu expliquer, non plus que plusieurs autres.

ARTICLE V.

I. LE GRAND DICTIONNAIRE GEOGRAPHIQUE ET CRITIQUE, *par* Mr. BRUZEN LA MARTINIÈRE, *Géographe de S. M. C. Philippe V. Roi des Espagnes & des Indes.* TOME I. A. Chez Goffe, Alberts, De Hondt, Uytwerf, Changuion & Beman. A Amsterdam, MDCCXXVI. in folio pagg. 818.

II. TOME III. D. E. F. pagg. 394. Le Tome II. de cet Ouvrage, qui contiendra les Lettres B & C doit paroître, en peu de mois. Le Tout sera divisé en VI. Tomes.

COMME Cet Ouvrage est de grande haleine, l'Auteur & les Libraires ont cru devoir en publier quelques Tomes ; afin qu'on pût voir, avant qu'il fût achevé, ce qu'on peut attendre d'un si grand Recueil. L'Auteur donne, dans la Préface du I. Tome, la méthode qu'il a tenue, dans

dans ce Dictionnaire, qui est le plus grand de cette sorte, qu'on ait encore vû & dans lequel on ait pris le plus de peine. Il y aura, en tout, VI. Volumes.

L'Auteur, qui est Neveu, comme nous l'avons appris de lui-même, du fameux Mr. *Richard Simon*, Auteur des *Histoires Critiques de l'Ancien & du Nouveau Testament*, a entrepris ce grand Ouvrage.

Il juge, dans sa Préface, des Dictionnaires Geographiques, qui ont été publiez, depuis *Abraham Ortelius*, qui publia d'abord à Anvers en 1578. sa *Synonymie Geographique*, qui n'est autre chose qu'un recueil des divers noms, que de certains lieux ont eus, en differens tems. On peut beaucoup profiter de ce Recueil, pour ne pas commettre des fautes; en confondant divers lieux, qui n'avoient, rien que le nom, de commun. C'est ainsi qu'en s'est trompé sur le mot de *Troas*, qui signifie originairement le pais des Troyens, en sousentendant le mot *Ἰων*, & qui est comme un surnom de la Ville de l'Asie Mineure, qui s'appelloit proprement *Alexandrie*. Comme il y eut un nombre considerable de Villes nommées *Alexandries* d'A-

Alexandre le Grand; on y ajoûtoit le nom du pais, où elles étoient, pour empêcher qu'on nes'y trompât. On nommoit celle ci *Alexandria Troas*, c'est à dire, cette Alexandrie qui est dans la Troade. On peut voir ce qu'on a dit là-dessus, dans les Remarques sur le Catalogue des Villes, dont il est parlé dans le Vieux & le Nouveau Testament, de la façon de *Nicolas Sanson*, au mot *Troas*. C'est ce qu'*Ortelius* avoit bien fait voir, dans sa Synonymie Géographique.

Le même Auteur, dans son *Thrésoir Géographique*, qu'il publia depuis, a averti ses Lecteurs de la même chose; mais cela n'a pas suffi, pour empêcher bien des gens, qui ont écrit depuis, de s'y tromper. Mr. de la *Martiniere* lui a rendu justice, & a dit avec raison qu'il s'étoit constamment fondé sur les Anciens, qu'il avoit citez sur les Editions qu'il en avoit; de sorte que, s'il y a quelque faute, il la faut corriger, sur les Editions qu'il cite.

Le P. *Ferrari* Servite, étant Professeur dans l'Université de Pavie, y publia en 1665. son *Epitome Géographique*, en quatre livres, in 4, comme dit nôtre Auteur. Quatre ans après, il publia à Venise, une nouvel-
le

le *Topographie du Martyrologe*, & à Pavie une *Topographie Poétique*. Il faut attribuer à ses distractions l'imperfection de cet Ouvrage, dont il ne vit pas l'impression achevée. Son livre contient quelque chose de la Géographie Moderne, qui manque, à *Ortelius*, qui s'étoit principalement attaché à l'Ancienne. Il fit imprimer cet Ouvrage à Milan, & on le publia depuis à Londres.

L'Abbé *Baudrand* le fit rimprimer à Londres en 1670 & lui laissa le nom de l'Auteur; en y mettant ses additions, qui sont distinguées, par la diversité des caractères. Il ne cite point ni les Anciens Auteurs, ni même les Modernes; quoi qu'il eût *Ortelius* devant les yeux, & que ce savant Brabançon les eût marquez avec soin; comme si l'on étoit obligé, à s'en fier à lui. C'est une grande erreur, par rapport aux Lecteurs, qui peuvent avoir besoin de vérifier ce qu'il dit, sur les Originaux. Mais il y a bien de l'apparence, qu'il ne les avoit lui même jamais consultez. Les Cartes des *Sansons* & quelques remarques, faites en voyageant, ont fourni à l'Auteur ce qu'il dit de la Géographie Moderne. Cette Edition fut pu-

biée en France & en Allemagne, & il n'y fut fait aucune mention d'*Ortelius*; qui, pour les noms anciens, a fourni tout ce qu'il y a de bon. On se contenta du mauvais Abregé, que *Ferrari* en pouvoit avoir fait. Mais celui de l'Abbé *Baudrand*, avec tous ses Bénéfices, n'y est pas oublié, comme ayant fourni la moitié de l'Ouvrage. Dans les Editions de 1670 & de 1682, on ne voit que le seul nom du dernier.

Cependant les Sansons lui reprocherent, dans un Livre imprimé en Italie, d'avoir pillé leurs Cartes, qu'il avoit fait graver, en Italie. Il avoit tant fait de fautes, qu'on lui a reproché d'en avoir commis cinq cents, dans la seule Lettre A.

En 1701. Mr. *Mity*, Ministre Réfugié, traduisit en François ce qu'il y a de la Géographie nouvelle, sans se mettre beaucoup en peine de l'Antienne. Les Bénédictins firent, à ce qu'on dit, traduire en François le Dictionnaire de *Baudrand* en 1705. & cela assez mal. Mais cela fut abandonné, par ces Moines, à cause des fautes, qu'ils y trouverent; & le Libraire le fit achever, comme il put.

L'an 1708. il parut un nouveau
Dictionnaire.

Dictionnaire Géographique en François, composé par Mr. *Thomas Corneille*, qui n'a guère été connu, hors du Royaume. „ Le Plan, dit nôtre „ *Auteur*, en est vaste, intéressant, „ & digne des plus grandes loüanges, „ si l'exécution y eût répondu. Il „ embrasse la Géographie Ancienne „ & la Moderne, les Mœurs, le „ Commerce, les particularitez de „ chaque lieu, les productions, les „ animaux singuliers, les descriptions „ des Villes &c. Mais les défauts énormes de l'exécution révoltent, „ à chaque page, ceux mêmes, qui, „ comme moi, honorent le plus la mémoire de cet excellent Vieillard. „ La Géographie Ancienne y est horriblement défigurée. J'en donne „ trop d'exemples, dans chaque Volume, pour en devoir rapporter ici. „ Le gros Ouvrage de *Davity*, augmenté par *Ranchin*, les Tables „ Géographiques, que le P. *Lubin* a „ composées, pour l'intelligence des „ Vies des hommes Illustres de *Plutarque*, le Dictionnaire Géographique de *Juigné* & quelques autres „ Livres François sont presque les „ seules sources, où Mr. *Corneille* „ prend ce qu'il dit de l'Ancienne

„ Géographie. Ce n'est pas qu'il ne
 „ cite quelquefois les Anciens ; mais
 „ il ne paroît guère qu'il les eût lus.
 „ Il les cite en second, ou même en
 „ troisième, & se laisse souvent é-
 „ garer, par les mauvais guides, à
 „ qui il s'abandonne trop. Dès qu'il
 „ y a une faute, dans l'Orthographe ;
 „ il ne reconnoît plus un Article,
 „ qu'il a donné auparavant & multi-
 „ plie ainsi les Villes & les Rivières.
 „ On en voit, dans son livre, de dou-
 „ blées, de triplées même, sans qu'il
 „ s'en aperçoive ; ou du moins sans
 „ qu'il avertisse que c'est le même
 „ lieu. Les définitions des termes lui
 „ manquent, presque toujours ; il n'en
 „ définit que les plus communs.
 „ En recompense, il a une gran-
 „ de quantité d'Articles très-curieux
 „ & fort détaillés, qu'il emprunte des
 „ Relations de Voyageurs estimez ; &
 „ ce qui fait encore le principal mé-
 „ rite de son Dictionnaire, il y a des
 „ Articles formez sur les lieux. Mais
 „ on ne sauroit le louer, de ce que,
 „ pour ne pas citer Baudrand, de qui
 „ il emprunte cependant bien des Ar-
 „ ticles, il se jette sur l'Atlas de *Blaeu*,
 „ dont quantité de Cartes nomment
 „ rarement les lieux, par leurs pro-
 „ pres

„ pres noms , & les placent encore
„ moins , dans leurs véritables situa-
„ tions. Pour abréger un détail ,
„ qui meneroit trop loin , on se
„ contente de dire que son Livre ne
„ mérite , ni tout le bien , qu'en ont
„ dit des Juges peu éclairés , ni tout
„ le décri , où il est malheureusement
„ tombé.

„ L'an 1713 *Alphonse Lazor de Va-*
„ *rea* fit imprimer à Paris un nou-
„ veau Dictionnaire Geographique ,
„ sous ce titre : *Universus Terrarum*
„ *Orbis scriptorum calamo delineatus* ,
„ en deux Volumes *in folio*. L'Au-
„ teur ajoûte de magnifiques pro-
„ messes , dans son Titre , & n'en
„ tient pas la centième partie. Ce
„ n'est qu'une liste assez maigre , ti-
„ rée de *Baudrand* & de Mr. *Corn-*
„ *neille* , ornée de quelques mauvais
„ plans , très-anciens & très différens
„ de l'état présent des Villes , dont
„ ils portoient le nom ; de petites Car-
„ tes informes ; des figures antiques
„ d'hommes & de femmes , peintes ,
„ dit-on , par le Titien , & gravées
„ sur le bois , sans aucun goût , sont
„ dispersées dans ces Volumes ; qui
„ seroient réduits à un seul in 4. si on
„ en retranchoit les amples Catalo-
„ gues

„ gues , ajoutez à un certain nom-
 „ bre d'Articles. Ce sont des listes
 „ de Livres , où l'on a traité , ou
 „ parlé , en passant , ou de la matie-
 „ re , ou du lieu , dont il est ques-
 „ tion. Je dis de la matiere ; car,
 „ par exemple , aux mots *Imperium &*
 „ *Regnum* , on voit les titres d'une
 „ Bibliothèque ; dont la plus grande
 „ partie n'a pas le moindre rapport à
 „ la Géographie ; par exemple , *Jean*
 „ *Baudouin* , le Prince Parfait , à
 „ Paris 1650 in 4. *Pierre Bertius* ,
 „ dessein du soulagement des Peuples,
 „ ou les Vertus Royales d'un jeune
 „ Prince. Paris 1648. in 4. & une
 „ infinité d'autres.

„ Ce sont-là , dit ensuite l'Auteur ,
 „ si je ne me trompe , les Diction-
 „ naires Géographiques , qui ont eu
 „ quelque réputation jusqu'à présent ;
 „ car je n'ai entendu parler , ni de
 „ quelques petits Ouvrages particu-
 „ liers , tel que le *Dictionnaire Géo-*
 „ *graphique des Païs-Bas* , qui est u-
 „ ne Brochure in 8. ni des Dictionnai-
 „ res , où la Géographie , n'est que pour
 „ une partie de l'objet , que l'Auteur
 „ s'est proposé. Les Dictionnaires de
 „ *Fuigné* , de *Morery* , de *Lloyd* , de
 „ *Trevoux* , de Mr. *Bayle* & D.
 „ Cal-

„ *Calmet* ont des Articles de Géographie. Mais nôtre Auteur doute s'il ne valoit pas mieux qu'il n'y en eût point, dans les quatre premiers. Il est vrai qu'il y a trop peu d'Articles de Géographie, dans ces Dictionnaires, pour en faire parade, & qu'il y a plusieurs endroits *Géographiques*, pour parler ainsi, qui ne sont pas fort bien traitez. Mais les Auteurs de ces Ouvrages y avoient mis un peu de tout, pour faire les Volumes plus gros, & leur donner plus de relief.

Mr. de la *Martiniere* n'a pas voulu prendre un des Dictionnaires déjà publiez, pour y ajoûter seulement ce qu'il avoit remarqué, dans ses lectures, & dans ses Voyages. Il a traité de ses materiaux, comme si personne ne l'avoit précédé, dans cette espece d'Ouvrages. Il trouve qu'*Ortelius* ne fait qu'indiquer les Auteurs qu'il cite & qu'il est rare que ceux, qui se servent de son Ouvrage, aient tous les Livres, qu'il cite, de sorte qu'ils ne sont pas en état d'y recourir. Mais s'il s'agit de savoir exactement quelque chose, qu'*Ortelius* ne fait qu'indiquer; il faut qu'ils achètent ou qu'ils empruntent les Livres, auxquels il les renvoye. S'il
avoit

avoit fallu mettre leurs citations tout au long, avec les Livres, les Chapitres & les pages, il auroit fallu faire un Volume beaucoup plus gros, que celui qu'il a fait, & qui auroit coûté beaucoup plus, que celui, qu'il a publié. S'il avoit fallu qu'*Ortelius* eût mis tout ce qu'il y avoit de singulier & d'intéressant; il auroit pu faire plus de Volumes, qu'il ne pouvoit faire en ce tems-là.

Entre ceux, qui ont le plus exhorté l'Auteur à travailler à cet Ouvrage, a été Mr. le Marquis *de Beretti Landi*; qui lui promit de l'aider en ce qui regarde l'Espagne, qui n'est pas assez connue, par rapport à la Géographie. Il lui fit même avoir le titre de Géographe de S. M. C. Mais ce Seigneur n'a pas assez vécu, pour donner à Mr. de la Martinière les secours qu'il lui auroit pu fournir. Cependant notre Auteur n'a pas laissé de continuer, & a déjà donné au Public deux Volumes, qui feront bien tôt suivis d'un troisième, & ensuite du reste, qui ira jusqu'au sixième volume.

Ce qu'on vient de dire est comme la I. Partie de sa Préface; dans la seconde, il considère la Géographie à divers

divers égards, & la divise 1. en *Sacrée*, qui regarde la Bible; 2. en *Ecclesiastique*, qui renferme les lieux, dont il est parlé dans les Livres Ecclesiastiques, ou qui appartenoient autrefois, ou appartiennent encore à des Gens d'Eglise; 3. en *Civile*, ou *Politique*, qu'il sousdivise en Ancienne, du Moyen Age, & Moderne; 4. en Poétique, ou Fabuleuse.

Il fait plusieurs réflexions sur ces diverses sortes de Géographies, qu'on pourra lire, dans l'Original Je dirai seulement, sur la Sacrée, que l'Auteur a trouvé à propos, pour ne pas trop charger ce Dictionnaire d'érudition, pour le commun des Lecteurs, de suivre *D. Calmet*, & de donner ses Articles sous son nom; sans néanmoins manquer de relever les fautes, que ce savant Bénédictin peut avoir commises. Il renvoye, par exemple, aux Articles *Damna*, que l'Auteur, qu'il critique, dit avoir été le nom de quatre villes différentes; que *Mr. de la Martinière* soutient, avec raison, ce me semble, n'avoir été le nom que de deux Villes Voici ses mots: I. DAMNA, ville dans les montagnes de Juda, *Jos. XV*, 49. Cela paroît en effet par le passage;
mais

mais les Juifs ponctuent & écrivent autrement le mot, qu'ils prononcent DENNA, qui a été changé en un mot Latin *damna*, par les Copistes.

II. DAMNA Ville de la Tribu de Zabulon, Josué XXI, 35. Elle fut donnée aux Lévités, de la famille de Merari, pour leur demeure. III.

DAMNA, Ville de la Tribu de Juda, Jos. XV, 49. Il y en a encore une autre de même nom, dans la Tribu de Nephthali, qui fut donnée aux Levites, Jos. XXI, 35.

„ D. Calmet, dit nôtre Auteur,
 „ en trois Articles, fait mention de
 „ quatre villes nommées *Damna*. Se-
 „ lon lui, il y avoit 1. *Damna*, dans
 „ les montagnes de Juda, Josué
 „ XV, 49. 2. *Damna*, ville de la
 „ Tribu de Zabulon, Josué XXI,
 „ 35. Elle fut donnée aux Levites de
 „ la famille de Merari, pour leur de-
 „ meure. 3. *Damna*, ville de la Tri-
 „ bu de Juda, Josué XV, 49. Il en
 „ indique encore une quatrième du
 „ même nom, dans la Tribu de
 „ Nephthali; qui fut, dit-il, donnée
 „ aux Levites, Josué XXI, 35. Ces
 „ quatre villes se réduisent à deux,
 „ dont l'une fut nommée *Damna* &
 „ l'autre *Danna*. Car, en premier
 „ lieu,

„ lieu, la première Ville & la troi-
„ sième sont certainement la même,
„ n'étant fondée l'une & l'autre, que
„ sur un même verset du même Cha-
„ pitre de Josué; savoir le XV, 49.
„ & cette ville est nommée *Danna*,
„ tant dans le Texte Hébreu, que
„ par la Vulgate, *Eusebe* & *S. Jérôme*. Les Septante lisent *RENNA*,
„ en cet endroit, ce qui est une faute
„ de Copiste.

Il faut entendre ceci, comme il
semble, du Copiste Juif à cause de
ressemblance du *Daleth* & du *Resch*
Hébreu, car en Grec le Δ & le Ρ ne
se ressemblent pas.

„ Celle qui est la quatrième, &
„ que ce savant Religieux suppose
„ dans la Tribu de Nephthali, n'est
„ autre que *Damna* de la Tribu de
„ Zabulon; puis qu'il ne s'agit que
„ d'une seule *Damna*, dans le ver-
„ set cité, pour l'une & pour l'autre,
„ dans le Dictionnaire de la Bible;
„ savoir, Josué XXI, 35. où il n'y
„ a qu'une *Damna*, qui y soit nom-
„ mée & assignée à la Tribu de Za-
„ bulon, dans le verset précédent.

Il paroît par-là que, si nôtre Au-
teur a souvent profité du Dictionnaire
de *D. Calmet*, „ il ne l'a pas néan-
moins

„ moins fait, *comme il s'explique*, en
 „ humble Esclave, & qu'il a osé le
 „ contredire, quand il s'y est vû obli-
 „ gé. Ce sont principalement, *dit-*
 „ *il*, les fautes des Grands Hommes,
 „ qu'il faut relever; parce qu'elles
 „ tirent plus à conséquence, que
 „ celles des autres. Ainsi, *continue-*
 „ *t il*, sans déroger au respect, que
 „ j'ai pour le savoir & pour la Vertu
 „ des Auteurs, que j'admire le plus;
 „ j'ai averti de leurs fautes, quand
 „ je les ai remarquées.

Il n'y a rien de plus juste que ce-
 la, quand on le fait, en gardant les
 manières, qu'il a gardées, par rap-
 port à l'Auteur du Dictionnaire de la
 Bible. Ceux qui n'en usent pas ainsi
 blessent non seulement la Civilité,
 mais encore la Charité Chrétienne;
 qui défend de mal parler du Prochain,
 sur tout lors qu'il s'agit de choses de
 conséquence. Mais bien des Théo-
 logiens s'en croient exemtez, même
 après avoir été convaincus qu'ils a-
 voient tort.

Nôtre Auteur passe ensuite à la
 Géographie Ecclesiastique, & à la Ci-
 vile, tant ancienne, que moderne,
 à quoi il ajoûte celle du Moyen A-
 ge, sur laquelle, il remarque qu'on

a peu de secours. Pour épuiser cette matière, il faudroit lire tous les Auteurs de cet Age barbare, fort peu exacts, & ramasser tout ce qu'on y trouveroit, sans en exempter même les Légendes des Saints; quoique pleines de Fables ridicules.

Mr. de *la Martiniere* parle après cela de la *Geographie Moderne* & marque, entre autres choses, les *Rélations des Voyages*, que l'on a publiées, depuis quelques siècles, en très-grand nombre; auxquels néanmoins on ne se doit pas se fier aveuglément; comme il le remarque très-bien. Mais cela ne se peut faire, qu'avec beaucoup de frais, de patience & de tems, sans parler d'un discernement particulier. L'Auteur a donné, en ces deux Volumes, de bonnes marques de sa capacité & de son assiduité au travail. Il ne resteroit plus, que la faveur généreuse d'un Mécenat, que les Lecteurs équitables ne manqueraient pas de lui souhaiter.

Enfin il donne à la fin de sa Préface, l'ordre & la méthode, qu'il a eue devant les yeux, en travaillant à ce grand Ouvrage. Ceux qui la liront, & qui parcourront un peu ces Volumes, lui souhaiteront un bon
suc-

144 *Bibliothèque*
succès, dans une entreprise si peini-
ble. Il est certain qu'on n'avoit pas
encore vû un Ouvrage semblable,
qui soit plus complet & plus tra-
vaillé.

ARTICLE VI.

PRINCIPIA PHILOSOPHIÆ NATURALIS, *in u-
sum Scholarum privatarum conscripta
& captui studiosæ Juventutis accom-
modata* à JACOBO ODE A.
L. M. & Philosophiæ Doctore, e-
ejusdemque Facultatis, in Acade-
mia Trajectina Professore Ordina-
rio. Pars I. A Utrecht chez Visch,
in 4. pagg. 324. avec 20. Tables
de Figures.

MR. Ode se propose ici de donner
une Physique toute fondée, sur
des Experiences, & rangée en une
forte d'ordre Mathématique, avec les
lieux où les Experiences se trouvent,
au dessous des Pages, & les Fi-
gures nécessaires à la fin. Au reste
il n'a point mis ici de Préface, par
laquelle on pourroit être instruit de
son dessein, & des raisons qu'il a eues
de

de ranger sa matiere, comme il l'a rangée. On peut néanmoins voir qu'il a dessein de donner un Systeme de Physique, sur les découvertes, que l'on a faites dans cette Science, depuis que la Physique Experimentale s'est établie.

Il est certain, que l'on a découvert une infinité de Phénomènes de la Nature, que les Anciens n'avoient point connus. Mais nous n'avons nullement pénétré les principes de la Physique, pour rendre raison de tout ce que l'on remarque dans les Corps. Nous ne savons pas non plus la raison de la cohésion des particules des Corps; en maniere que nous puissions dire positivement, pourquoi ils résistent à l'attouchement, ou à la pression, & même aux plus grands coups de marteaux, lorsqu'on les frappe. On ne peut pas rendre raison des vertus, qu'on trouve dans les plantes; soit qu'on en employe une seule, ou bien plusieurs jointes ensemble, & de mille choses semblables. Quand je parle de la maniere, dont elles agissent, je n'entends pas les effets, qu'on a découverts, par l'Expe-
Tom. XXVII. P. I. G rience;

rience; mais la Méchanique, par laquelle ces effets sont produits. Qui peut rendre compte du mouvement des Planetes, autour de nôtre Soleil, ou autour des plus grandes Planetes; comme de celui de la Lune autour de nôtre Terre, ou de ceux des Satellites de Jupiter & de Saturne? Qui peut savoir pourquoi ils font leur mouvement à de certaines distances, & en coupant toujours de la même obliquité l'équateur des plus grandes Planetes? Qui nous pourra apprendre comment tous ces grands Corps se meuvent, avec la même vitesse, sans en perdre la moindre partie? Se meuvent ils dans le Vuide? Il semble que s'ils se mouvoient dans des liquides, quelque subtils qu'on les supposât, ils leur devroient communiquer une bonne partie de leur mouvement, & par conséquent, à toutes leurs révolutions, perdre quelque partie de leur vitesse; ce qui ne se fait point. Autrement les révolutions de la Lune, autour de la Terre; & celles de la Terre, autour du Soleil, se rallentiroient tous les Ans; ce qui n'arrive pas. Si l'on suppose que nôtre Terre & son Satellite se meuvent dans un
Fleuve,

Fleuve, qui fasse quelque résistance à la lumière; il pourroit retarder le jour, plus que la distance du Soleil jusqu'à nous ne le peut faire &c. Qui pourroit rendre compte de la formation & de la propagation des Animaux, dès les plus petits jusqu'aux plus gros? Qui répondroit à toutes les questions, qu'on peut faire, sur toutes les plantes & leurs vertus, soit avantageuses, soit nuisibles aux Animaux? Je ne finirois point, si je voulois continuer à proposer aux Physiciens les difficultez, qui empêchent que la Physique ne puisse être traitée Mathématiquement. On pourroit même montrer que de ne débiter que des conjectures là-dessus, c'est se moquer; puisque toute conjecture peut être fautive, & que conjecturer n'est pas savoir. L'Homme même, comme on l'a déjà dit si-dessus, est un très grand Mystere à lui même. Ainsi il faut renoncer à l'esperance de pouvoir parvenir à la connoissance des substances considérées en elles-mêmes, & se borner à celle des Phénomènes.

Mr. *Ode* commence son Ouvrage par des Prolégomenes, où il traite

de l'origine, des progrès, de l'utilité, de la Méthode & de la fin de la Philosophie. Il commence par la définition commune, que c'est *l'amour de la Sagesse*; après quoi il explique sa Définition, par quelques Scholies, Il définit, ou décrit en suite la Physique en particulier, qui est une recherche des Ouvrages de Dieu, desquels on cherche la nature & les propriétés, dont on tâche de rendre raison; afin de découvrir par-là les perfections divines, pour réfuter les mauvaises raisons des Athées, & de servir Dieu, avec un esprit pieux. Pour le moins, ce doit être la fin de cette Science; & il est bien certain qu'elle nous y meine.

L'Auteur dit, avec raison, que l'étude des Ouvrages de Dieu est comme née avec nous; puisque Dieu a donné à nos Ames les premières notions, & les premières semences de la Vertu. Cette connoissance est venue des premiers hommes, qui la répandirent par l'Orient, d'où elle passa en Occident; c'est-à-dire, en Italie, & dans les Etats voisins. Mais elle demeura long-tems assez imparfaite, parce qu'on s'y attacha trop à *Aristote*. Elle a été depuis perfec-
tion-

tionnée, depuis le tems de *Descartes* & de *Gassendi*; mais la Physique s'est beaucoup plus avancée depuis, que l'on a quitté les suppositions & les conjectures; pour s'attacher aux faits, qui sont les seuls assurez, & qui peuvent suffire & au delà, pour occuper les Esprits des Hommes. De là est née la Physique Experimentale, tant en France, qu'en Angleterre & ailleurs.

Cette partie de la Philosophie est d'une très-grande utilité, parce qu'elle élève l'esprit à la contemplation de Dieu & de ses Ouvrages; dont l'excellence nous occupe & nous élève à des connoissances dignes de nous. Si on la cultive, comme il faut, elle chasse les disputes, qui ne produisent rien de bon. Elle nous fournit des connoissances, propres à réfuter les mauvaises subtilitez des Athées, & sert encore à une infinité de choses, dont la connoissance est utile au Genre Humain.

Ceux qui l'ont les premiers enseignée ont fort recommandé les Mathématiques & la Logique, qui nous apprennent à raisonner juste, qui nous y accoutument & qu'on ne doit pas séparer. Les Mathématiques

nous enseignent à ne nous rendre qu'à des propositions claires, & la Logique à les ranger en bon ordre; non seulement par rapport à des idées abstraites, mais aussi à l'égard de toutes sortes d'objets. Il est certain qu'on a vu de très-habiles Mathématiciens, accoutumés à une sorte d'idées, raisonner assez mal; quand ils se sont hazardés à le faire, sur d'autres sortes d'objets.

Nôtre Auteur a, ce me semble, raison de soutenir qu'il ne faut pas s'attacher à une Secte; mais choisir de toutes ce qu'elles peuvent avoir de bon. Il l'a prouvé plus au long dans quelques Ouvrages particuliers, qu'il cite.

Après ces Prolégomenes il vient, à la Science même, qu'il entreprend de traiter. Il commence par la I. Partie Générale de la Physique, & dès le I. Livre, Section I. Ch. I. il traite de la Création du Monde, & fait voir que la Cause, qui l'a créé, est Dieu. Dans le II. il montre la manière, le tems & la fin de la création du Monde, autant que cela se peut.

Dans la Section II. il traite des bornes, de l'unité, & de la figure
du

du Monde. Il y a sur cette matiere, qui, dans le fonds, est au dessus de l'Esprit Humain, bien des questions; qui l'embarrassent bien plus, qu'elles ne l'éclairent. On en peut tirer cette leçon, qu'il faut aller bride en main, dans l'examen de toutes les matieres, qui tiennent de l'Infini. Il entre ici autant de Metaphysique, que de Physique, à quoi nous ne nous saurions nous arrêter; sans nous étendre plus qu'il ne nous est permis, en cet Ouvrage.

La Section III. traite de la Conservation & du Gouvernement du Monde.

Dans le II. Livre de la Partie Générale, Sect. I. Mr. *Ode* traite des Corps en Jéneral, & au Chap. I. de l'Essence du Corps & de ses attributs: au II. du Lieu & de l'Espace; au III. des formes des Corps, où il réfute les Péripateticiens; au IV. des Elements des Corps, où il renverse aussi les sentimens des Péripateticiens; au V. il réfute encore la doctrine de ces mêmes Philosophes, sur les qualitez du Corps; au VI. il parle du Mouvement & du repos des Corps, où il y a plusieurs questions de Mathematique; dans le VII.

il s'agit de la Science, que l'on appelle la *Mécanique*, qui enseigne les effets des puissances, ou des forces mouvantes, appliquées à des Machines, faites par l'Art Humain; le VIII. Ch. enfin est employé à donner les principes de l'*Hydrostatique*, & de l'*Hydraulique*.

La Section II. traite des cinq sens & de ce qui y a du rapport. L'Auteur ne dit point s'il continuera de traiter des autres objets de la Physique; mais nous apprenons, qu'il y a un II. Tome, qui est à présent sous la presse à Utrecht, & qui doit paroître bien-tôt. L'Ouvrage est un peu long, s'il s'agit de l'expliquer, en un an, à ceux qui étudient en Philosophie; & si on leur fait employer une autre année ou plus, au II. Volume; il faudra qu'ils soient occupez bien du tems à la seule Physique. Si on y joint quelque instruction sur la Logique, qui est plus utile aux Etudians, que la Physique; il leur faudra bien employer du tems à la seule Philosophie, & pour le moins autant à la Théologie. En effet, en la plupart des Academies Protestantes, on employe trop peu de tems à étudier les
Scien-

Sciences, qu'on y enseigne; ce qui fait, pour m'exprimer en Latin, qu'une grande quantité de gens *cruda studia in Suggestum propellant & quæ nesciunt docere adgrediantur.* Il n'y a que les Puissances Souveraines, qui puissent mettre ordre à cela.

A R T I C L E VII.

Reverendi admodum, in Deo, Patris, Episcopi, non ita pridem, Oxoniensis, SAMUELIS PARKERI, de rebus sui temporis Commentariorum Libri IV. E Codice M. S. ipsius Auctoris manu castigato, nunc primùm in lucem editi. A Londres MDCCXXVI. En grand in 8. pagg. 376.

CE Parker, comme l'assure Mr. Burnet, Evêque de Salisbury; „ avoit été un violent Indépendant; „ au tems de Cromwel, jusqu'à celui „ auquel Charles II. Roi d'Angleterre „ avoit été retabli; & faisoit une „ haute profession de la Pieté, selon „ les idées de ces gens-là. Mais il „ fut bien tôt changé, & prit hautement le parti de l'Eglise Anglica-

„ ne, & écrivit plusieurs livres, pleins
 „ de mépris & de fureur, contre les
 „ Non-conformistes; par lesquels
 „ il les irrita extraordinairement,
 „ comme *Mr. Burnet l'a dit dans l'His-*
 „ *toire du Regne précédent.* Il avoit
 „ exalté le Roi, en matieres de Re-
 „ ligion, d'une maniere si indécente,
 „ qu'il condamnoit la maniere ordi-
 „ naire de parler, que le Roi est au
 „ dessous de Dieu & de Jésus-Christ,
 „ comme une expression mal dige-
 „ rée & profane; parce que si le Roi
 „ est au dessous de Dieu, comme il
 „ l'est en effet, il n'est pas néan-
 „ moins au dessous de Jésus-Christ,
 „ mais au dessous de Dieu. *Voyez*
 „ *l'Édition Angloise, de l'Histoire du tems*
 „ *de Mr. Burnet pagg. 696.*

Cette piece de *Parker* est digne
 d'un homme du caractère, dont on le
 décrit. Elle commence à l'an
 MDCLX. & finit à l'an MDC
 LXXIV. Ces *Commentaires*, ou
Mémoires, ne sont comparables en
 rien à l'Ouvrage de *Jules Cesar*,
 qui porte ce nom, & qui ne renfer-
 me pas, contre *Pampée*, la moitié
 de la passion, que *Parker* en fait pa-
 roître contre la République des Pro-
 vinces-Unies; qui sont les seules,
 après

après Dieu, qui ont conservé la Religion Protestante & le Gouvernement, tel qu'il est, dans la Grande Bretagne; comme toute l'Europe en est persuadée. Je ne fai s'il y a des gens en Angleterre, qui soient inspirez aujourd'hui, du même Esprit, que *Parker*; mais les Editeurs de cet Ouvrage ne paroissent pas fort éloignez des manieres de cet Evêque; ou pour le moins, semblent jouer le même personnage; car enfin un semblable livre ne méritoit que d'être jetté au feu.

Ces Mémoires sont partagez en quatre Livres, dont le premier commence au rétablissement du Roi Charles II. & de l'Eglise Anglicane; que les Fanatiques de ce tems-là avoient entièrement ruinée; pour établir en sa place l'Indépendantisme, le Presbyterianisme, & autres sectes semblables. Tout ce Livre est employé à raconter ce que la Cour & le Parlement firent pour les ruiner, & les Brouilleries, qu'ils tâcherent d'exciter dans la Grande Bretagne, pour s'y rétablir. Comme on ne peut guère se fier à ce que le Zèle dicte à cette espece de gens: on ne doit pas non plus ajoûter foi à tout ce

que la passion de Parker lui inspire. Après avoir été zélé Indépendant, & attaché au parti de Cromwel, qui étoit, comme on le fait, de la même sorte; il auroit mieux fait d'en parler, avec plus de retenue, de peur qu'on ne crût qu'il ne témoignoît tant de chaleur, pour l'Eglise Anglicane, que pour s'y avancer; comme il le fut en effet, sous le regne du Roi Jaques II. sous lequel il auroit peut-être fait encore pis, en faveur de l'Eglise Romaine; si ce Prince eût regné plus long tems, & l'eût fait prévaloir dans la Grande Bretagne. *Parker* avoit déjà commencé à le faire, puis que n'étant pas parvenu à un avancement plus considérable, que ne l'étoit l'Evêché d'Oxford, il composa plusieurs livres, pour élever l'autorité de l'Eglise, jusqu'à l'indépendance de l'autorité Civile, *comme le dit l'Evêque, que l'on a déjà*
 „ cité. Il y avoit, dit-il encore,
 „ dans ses Ecrits, une vivacité amu-
 „ sante, mais ils n'étoient ni assez
 „ graves, ni assez corrects. C'étoit
 „ un homme plein de cupidité &
 „ d'ambition. Il ne s'interessoit dans
 „ la Religion, qu'autant qu'elle lui
 „ étoit avantageuse, pour ses inte-
 „ rêts.

„ rêts temporels, & qu'elle servoit
„ à former des partis & des factions
„ redoutables à l'Etat. Il alloit ra-
„ rement aux Prieres Communes, &
„ aux autres exercices de Religion.
„ Il étoit si enflé d'orgueil, qu'il étoit
„ devenu insupportable à ceux, qui
„ approchoient de lui. Il fut, avec *Cart-*
„ *wright*, qui fut nommé à l'Evêché
„ de Chester, choisi comme les instru-
„ mens les plus propres, pour trahir &
„ ruiner l'Etat & l'Eglise Protestante.
„ *Parker*, comme dit le même,
„ écrivit un Livre des plus impu-
„ dents contre les Sermons (*que ceux*
„ *qui ont des Emplois sont obligez de*
„ *prendre en Angleterre*) & tâchoit
„ d'appriivoiser les Anglois sur le
„ Dogme de la Trans-substantiation,
„ & de disculper l'Idolatrie de l'E-
„ glise Romaine. Il eut la présiden-
„ ce du College de la Madelaine, le
„ plus riche College de l'Angleter-
„ re & peut-être de la Chrétienté.
„ Mais il n'en jouit pas long-tems.
Cela étoit nécessaire pour ceux, qui li-
ront l'Histoire de Parker; afin qu'ils
soient en garde contre cet Auteur.

Le II. Livre de cette Histoire s'é-
tend jusqu'après la Paix de Nimegue,
où le Duc de Lorraine fut abandonné,

à cause de la superiorité de la France; à qui les Alliez du Duc n'étoient pas en état d'arracher la Lorraine, en MDCLXXIX. Mais l'Evêque étoit ennemi juré des Etats Généraux des Provinces Unies, comme de tous. C'est ce qu'on peut voir à la pag. 124 de ce Volume de *Parker*, dont nous avons cité les propres termes, dans l'Histoire des Provinces Unies, Tom. III. p. 270. En voici quelques mots, dans la langue Originale: *De fœderis triplicis jure violando, de Belli, nullo feicali præmissio, in Batavos inchoando: de fœdere cum Gallia Rege; hæc Regem monuerunt Jus Fœderum nullum esse populi Anglicani, cum Batavis. Ipsos non justam & legitimam Remp. esse, sed latronum & Piratarum asylum. Insitum esse, inter Gentes, odium. Belgas sempiterno bello in Angliam cum natura, tumultu, quo homines sordidi maximè ducuntur gesturos. Gentem vanam, Romæ veteris æmulam, de Orbis Imperio, somniare: Diu omne per ipsum Terrarum Orbem commercii jus sibi postulasse. Unum Angliæ Regem immense leorum ambitioni intercessisse. Devictis Anglis, iis omne Maris Imperium, sine Rivali, obventurum. Tum maris dominos*

minos facile Terræ Imperio potituros. Cum itaque sic steterit Belli ratio, ut Gentium altera deleatur, Carthaginem esse extemplo delendam. Ad hæc, quid si fœderum jura Bellum, nullâ editâ belli denuntiatione, inchoando paululum violentur? Rem cum justo hoste non esse gestam, sed cum gente fœderum omnium ruptrice. Nullam cum perfidis fidem esse. Batavos Deos hominesque semper fefellisse; perjuros jure Gentium excidisse. Denique cum nullam fœderum Religionem ipsi haberent, nullam ab aliis ipsis debitam; nedum ab Anglis, quos, post icta fœdera, perjuriis semper elusissent. Modò Amboina & Surinami recordetur, modò fœderis postremò Hagæ icti; cujus cerâ adhuc madidi obliti fuere, ita ut ipsum vexilli obsequium regis navibus abnuissent & Guineensis facinoris meminerint; cum Holmesium, juxta Africæ littora inopinatò adorti sunt, qui cum sui defensione eos devicisset, & præsidia, unde in eum tormenta explosa, cepisset; ipsi, eo absente, impigrè Angliæ Regem conquestum occurrunt Holmesium piratica latrocinia expugnasse. Meminerit Reuteriani fœderis, cum Belgæ, fœderatâ cum Angis classe, Pira-

tas

tas Algerinos obsedisset. Ipse autem Reuterus se furtim, Ordinum jussu, in Guineæ littora; subduxit; ubi perfido latrocinio omnia Anglorum, nihil hostile metuentium, abrupit. Denique si foederum jus aliquantum violetur, tanti præmii gratiâ violandum esse. Quippe Regem citò classem Smyrnensem belli securam capturum, tum insequentis belli stipendia persolaturum. Ceux qui voudront s'instruire de l'Histoire des démêlez des Hollandois avec l'Angleterre, en ce tems-là, la pourront trouver au XIV Livre de nôtre Histoire des Provinces Unies. Ils y verront que l'Angleterre n'avoit aucun juste sujet de se plaindre des Etats Généraux, & de leur faire la guerre, & par conséquent que Parker ne pouvoit pas, avec justice, s'emporter si violemment contre eux. Mais tout ce qui se fit & se dit, contre eux, venoit de ce que Charles II. Roi d'Angleterre tendoit à la destruction d'une République Protestante voisine de l'Angleterre; parce qu'elle pourroit s'oposer au dessein de la Cour de ce Prince, qui étoit, dans le fonds de changer le Gouvernement de son Royaume en un Gouvernement arbitraire, & de détruire

la

la Religion Protestante , pour y établir celle de l'Eglise Romaine.

On trouvera , dans ce même livre II. un Abregé ce qui se passa jusqu'a la Paix de Nimegue. Le III. contient diverses choses , qui concernent non seulement l'Angleterre , mais encore les Pais-Bas , la France & même l'Empereur , sans beaucoup d'ordre. On y voit par tout l'Esprit violent de l'Auteur , & le penchant qu'il avoit à fomenter les brouilleries de la Cour d'Angleterre , avec le Parlement.

Le IV. Livre roule sur les brouilleries , qu'il y eut entre la Cour & les Non-conformistes , & même le Parlement & l'Eglise Anglicane ; à laquelle la Cour ne vouloit pas plus de bien qu'aux Presbyteriens. Il y a ici beaucoup de réflexions , pour persuader qu'encore que les Chrétiens des trois premiers siècles n'employassent pas la force , parce que la Puissance Souveraine étoit entre les mains des Empereurs Payens ; ceux qui leur succederent firent bien de l'employer , contre les Héretiques ; sentiment barbare , & qui deshonoreroit la Religion Chrétienne , si elle l'avoit favorisé. Les anciens Chrétiens croyoient , avec raison ,

son, qu'à partie égale; c'est à dire, n'employant que des raisons, de part & d'autre; ils l'emporteroient sans difficulté sur les Payens, & ne demandoient qu'à être admis à dire leurs raisons. Mais quand ils furent maîtres de l'Empire, & qu'il y eut des querelles, entre eux; les plus forts employèrent la violence contre ceux, qui étant d'un autre sentiment, se trouvoient les plus foibles. Il n'y a personne qui ne voye combien cette conduite étoit propre, d'un côté, à dif-famer la Religion Chrétienne; & de l'autre, à la faire dépendre du plus fort.

Nôtre Auteur s'embarasse sur cette matiere, sans pouvoir rien dire de raisonnable, en faveur de la perfecution, & ne pouvant pas soutenir ouvertement que le parti du Pouvoir arbitraire étoit le meilleur; ni que celui, qui a recours à l'équité & aux Loix, soit le pire. Il ne sauroit donner aucunes bonnes raisons, pour la perfecution, & il ne l'ose pas approuver ouvertement. Son Latin enflé & aussi barbare, qu'affecté, ne peut changer dans l'esprit des personnes raisonnables, ni le Mensonge en Verité, ni la Verité en Mensonge; non plus que l'Injustice en Iniquité & l'Iniquité en Justice.

A R-

ARTICLE VIII.

LE NOUVEAU TESTAMENT
DE NOTRE SEIGNEUR JE-
SUS CHRIST. *Traduction Nou-*
velle, revue & approuvée par les
PASTEURS & les PROFES-
SEURS de l'Eglise & de l'Acade-
mie de GENEVE. A Geneve,
chez Perachon & Cramer, in 4.
MDCCXXVI. pagg. 726.

ON ne peut pas douter que la
Révélation Divine n'ait été pu-
bliée, dans la Langue des Peuples,
pour qui elle avoit d'abord été publiée;
car enfin comme elle contient ce que
Dieu a voulu que ces Peuples cruf-
sent & praticassent; cela ne se pou-
voit faire, sans leur communiquer
ces Doctrines & ces Lois. Les An-
ciens Juifs reçurent la Loi de
Moïse, en Langue Hebraïque, &
ce Prophete la leur laissa, en
cette Langue. Les autres Pro-
phetes en usèrent de même, & leurs
révelations furent publiées, en He-
breu seulement; pendant qu'on n'en
con-

connoissoit point d'autre, parmi les Juifs. Après la Captivité de Babylone, Daniel écrivit quelque partie de ses Révelations en Chaldéen; qui devint enfin la Langue commune des Juifs, qui furent soixante & dix ans au de là de l'Euphrate; de sorte qu'au retour de la Captivité, on lisoit, dans le Temple, la Loi non seulement en Hébreu, mais aussi en Chaldéen, langage plus entendu, parmi les Juifs, depuis ce tems-là, que l'Hébreu. C'est de cet usage, que nâquirent les *Tbargums*, ou des *Paraphrases Chaldéennes*, fort littérales; & que les Juifs lurent l'Écriture, en cette Langue.

Lors qu'il y eut un nombre considerable de Juifs, qui n'entendoient ni l'Hébreu, ni le Chaldéen, tels qu'étoient ceux, qui demeuroient en Égypte, & en d'autres païs, où la Langue Greque étoit la plus commune; on fit la version Greque qui fut nommée des *LXX. Interpretes*, pour quelque raison que ce fût. On voit que les Écrivains du Nouveau Testament s'en servoient, aussi bien que les Juifs, tels qu'étoient *Philon d'Alexandrie*, & *Joséph même*, Sacerificateur de Jérusalem. *Aquila*, *Symmaque*.

maque & Théodotion firent en suite de nouvelles Versions en Grec, apparemment, à cause du peu d'exactitude de la Version des LXX. où il y a en effet de grandes fautes ; quoiqu'il n'y eût rien, qui fût incompatible avec la Religion Judaique.

Les Chrétiens s'en servirent aussi, quoi qu'ils leur préférassent la précédente ; parce qu'ils la préféroient à cause de son Antiquité & de l'usage que les Auteurs du Nouveau en avoient fait. Ces Ecrivains publierent aussi leurs propres Ouvrages, en Langue Greque ; dès que l'Evangile fut publié, parmi ceux qui parloient la même Langue. Dès qu'il eut fait quelques progrès en Italie, en Afrique & ailleurs, où l'on parloit Latin ; on traduisit, sur les Originaux Grecs, des Versions du V. T. les Livres des anciens Prophetes, & particulièrement les Livres du Nouveau. Dans l'Orient, on en fit des Versions, en Syriaque & en Arabe. Dans les premiers Siecles, personne ne s'avisa de défendre la lecture du Vieux & du Nouveau Testament ; dans des Versions en Langues vivantes. Voyez là-dessus
l'ou-

l'ouvrage d'*Usserius*, intitulé *Historia Dogmatica de Scripturis & Sacris Dogmaticis*, imprimée à Londres en MDCXC. Au contraire la lecture de ces Versions & de ses Liturgies Publiques se firent dans ces mêmes Langues, entendues par le peuple; à qui on ne s'avisâ point d'interdire la lecture de ces Formulaires.

Mais lors que la Langue Latine ne fut plus la Langue du Peuple, on ne trouva pas à propos de rien changer; en faveur de ceux, qui ne l'entendoient pas.

L'unique raison solide de cela, en bonne Politique Ecclesiastique, fût que, l'on craignit, que si l'on mettoit entre les mains du Peuple les Livres Sacrez, & les anciennes Liturgies, en Langues Vulgaires, le peuple ne s'apperçût que quantité de Dogmes & d'usages reçus ne se trouvoient point dans ces Livres, & même leur étoient contraires; & que cela étant découvert, on ne jugeât que ces Dogmes nouveaux & bien des Pratiques reçues, depuis quelques siècles, n'étoient pas dans l'Écriture Sainte, & même s'y trouvoient contraires. Peu à peu, on ne voulut pas permettre à tout le
mon-

monde de lire l'Écriture & les Liturgies, en Langues connues. Quand la Réformation, qui se fit en divers lieux de l'Occident, vint à reprocher à l'Église Dominante cette mauvaise Politique de cacher au peuple la Parole de Dieu; de peur qu'il ne vît que le Clergé avoit introduit beaucoup de Dogmes & d'usages, qui ne se trouvoient point dans l'Écriture; au lieu de rendre justice aux Réformateurs & à leurs Troupeaux, on les attaqua comme des ennemis du Christianisme; non seulement par des Livres, mais avec le fer & le feu, sans les vouloir écouter. Ceux qui peuvent sincèrement approuver un si cruelle conduite & si éloignée des maximes de la Religion Chrétienne, telle que Jésus Christ & ses Apôtres l'ont prêchée, doivent être regardez, malgré leur nombre, & leur érudition, telle qu'elle soit, comme des gens peu instruits des Maximes du Nouveau Testament, ou qui n'en veulent pas faire les règles de leur conduite.

Cependant les Protestans eux mêmes, si l'on n'y eût pas pris garde, fussent tombez, au moins en partie, dans un semblable accident. Depuis

puis que les premières Editions Françaises de la Bible parurent, il s'est assez fait de changement, dans la Langue, pour embarrasser, en divers endroits de l'Écriture, les Lecteurs modernes; qui ne sont pas accoutumés à la lecture des livres écrits, il y a plus de cent-cinquante ans, & qui ont de la peine à entendre des expressions de ce tems-là. On avoit bien corrigé un peu le stile des anciennes Bibles Françaises; mais on ne l'avoit pas assez fait, pour les faire lire avec quelque plaisir, par rapport au stile. Après un semblable nombre d'années, si les Bibles fussent demeurées dans l'état, où elles étoient au tems d'*Olivet* & de *Calvin*, on ne les auroit plus entendues. Il y avoit même bien des endroits, qui méritoient d'être retouchés, à l'égard du sens; quoi que, dans le fonds, il n'y eût rien à changer dans le Dogme, qui demeure toujours le même. C'est ce qui a été fait très-heureusement par Mrs. les Pasteurs & Professeurs de Geneve; quoi qu'ils n'y aient point ajoûté de remarques, de quelque étendue, mais seulement pour indiquer la Lettre du Texte, qu'on ne peut pas toujours

jours suivre à la rigueur, à cause de la différence des Langues, qui empêche qu'on n'en puisse exprimer, mot pour mot, les expressions; comme tous ceux, qui se sont mêlez de traduire en François les Ecrits des Anciens, l'ont assez éprouvé. Je pourrois parler de cela plus positivement, que bien des gens, qui ont plus d'érudition, que je n'en ai; mais qui n'ont jamais entrepris aucun semblable travail. Comme j'ai traduit en Latin tout l'Ancien Testament, que je l'ai même commenté, avec toute l'attention, dont j'ai été capable; & que j'ai fait la même chose, sur le Nouveau, en François; outre les remarques Latines, que j'ai publiées avec celles du savant *Hammond*; je sai combien de peine ce travail entraîne après lui; & j'ose espérer qu'on s'en fierà assez en moi.

J'ai lû divers endroits de cette nouvelle Version du N. T. par Mrs. de Geneve, avec attention, & j'avoué que j'en suis très-satisfait, & que je crois que tous les Lecteurs éclairés en tomberont d'accord, avec moi; quoi qu'aussi bien qu'à moi, il pût être arrivé, qu'ils eussent varié, dans le tour de l'expression.

Pour donner quelque exemple de cela, j'examinerai ici le I. & le II. Chapitre de l'Épître aux Hébreux.

V. 2. Jésus-Christ est nommé *héritier de toutes choses*. En effet le mot de κληρονόμος se prend, en sens propre, pour un *Héritier* ; mais comme ce mot semble supposer en ce sens-là, la mort présente, ou à venir de celui, qui nomme un *Héritier* ; & que cela ne quadre pas à la Divinité, qui ne meurt point, & qui gouverne & gouvernera éternellement toutes choses ; j'ai cru qu'il valloit mieux prendre ce mot, en un sens métaphorique, pour *le maître* ; d'autant plus que Jésus-Christ avoit déjà reçu de son Père tout pouvoir au Ciel & sur la terre. Il y a enfin une grande liaison entre l'idée de celui, qu'on appelle *herus* en Latin & celui qui se nomme *beres*.

V. 3. Mrs. de Geneve ont traduit *l'image empreinte de sa personne*, & il y a en effet dans le Texte: χαρακτήρ τῆς ὑποστάσεως αὐτῆ. J'ai mis *l'image de sa substance*, parce qu'on ne trouve pas dans les LXX. Intt. ni dans le N. T. le mot d'*Hypostase*, au sens de *personne* ; auquel on a pris ce mot, quand on a commen-

cé à disputer de la S. Trinité. Il y a grande apparence que ceux, qui ont les premiers employé ce mot, en ce sens-là, ont été d'un autre sentiment, que l'Écriture Sainte, & que tous les Chrétiens d'aujourd'hui; qui n'admettent, avec raison, qu'une seule substance en nombre, dans la Divinité.

V. 4. il est dit de Jesus Christ, *qu'il est plus excellent que les Anges &c.* γενόμενος. On a traduit à Geneve, *ayant été fait.* Il me semble que les verbes εἶναι & γίνεσθαι se confondent souvent & qu'on le devoit faire ici.

On a traduit encore que le nom, *dont il a hérité, est plus excellent que celui des Anges,* κληρονόμηκεν. On ne peut pas dire proprement, que Jesus-Christ avoit hérité de ce nom, mais qu'il l'a possédé; car nul héritage n'est valide, que par la mort du Testateur, comme l'Auteur de cette Lettre le dit, Ch. IX. 16. 17. Ce verset est séparé du précédent, dans la Version de Geneve, par un point & commence par une grande Lettre A, mais ce Verset est la seconde partie de la période précédente, & semble devoir être distinguée de ce qui

précède, par une Virgule, ou, si l'on veut, par un Point & une Virgule. Je remarque cela, parce qu'on fait que les plus anciens Manuscrits, n'ayant aucunes distinctions, nous laissent la liberté de distinguer le Texte, selon le meilleur usage de la ponctuation & selon la construction. Il me semble qu'on n'a pas assez suivi l'usage de la ponctuation, tel qu'il est établi aujourd'hui, par ceux qui écrivent bien. Mais cela n'est qu'une Bagatelle, quoi qu'elle ne soit pas inutile, pour la netteté du style.

V. 6. *Et encore lors qu'il introduit son Premier-né dans le Monde, il dit* &c. J'ai suppléé ici l'*Ecriture*, qui est souvent sousentendu, devant les citations de l'*Ecriture*, comme je l'ai remarqué dans la Note. Voyez le verset 7. où l'*Ecriture* est citée de même. On en trouve aussi des exemples, dans les plus Anciens Auteurs Chrétiens.

V. 12. *Un habit*. Il y a dans le Grec περιβόλαιον, qui marque proprement un vêtement qu'on jettoit sur les autres, quand on sortoit; & que l'on plioit, en revenant au logis, où l'on étoit ordinairement en tunique.

Ch.

Ch. II, 1. après que l'Auteur Sacré a dit que les Chrétiens devoient faire beaucoup d'attention à ce qu'ils avoient appris, il ajoute : *de peur que nous ne le laissions écouler μή ποτε παραρρῶμεν.* La préposition *παρα*, dans les Verbes, qui en sont composez, signifie souvent *perperam*, ou *frustra*; ce qui a fait que j'ai traduit, *de peur que nous ne le laissions écouler inutilement.* Ainsi on dit *παραδιορθώω*, pour dire *corriger mal à propos*, *παραφρονέω*, pour *extravaguer* &c.

V. 6. *Qu'est ce que l'homme, pour que tu te souviennes de lui, & que le Fils de l'homme, pour que tu en prennes soin.* J'ai crû devoir mettre *le fils des hommes*, pour éviter l'ambiguïté, qu'il y a dans les mots de *le Fils de l'homme*, qui pourroient être entendus du Messie; au lieu que *les Fils des hommes* signifient toutes sortes d'hommes. On fait que nôtre Seigneur s'appelloit lui-même *le Fils de l'Homme*, expression qui signifie un homme du commun; parce qu'il ne disoit pas ouvertement qu'il étoit le Messie; de peur que les Juifs ne prissent occasion de là de se soulever, contre le joug des Romains; duquel ils esperoient alors que le Mes-

ne les délivreroit. Il ne laissoit pas néanmoins d'insinuer, par cette même expression, qu'il l'étoit; parce que Daniel l'avoit désigné sous le nom d'un *Fils d'Homme*, ou de *fils de l'Homme* Ch. VII. 12. comme l'on traduit ordinairement. Mais il est certain que les mots Hebreux BEN ADAM, *fils d'homme* signifient un homme du peuple, ou au moins qui paroît tel. Jesus-Christ cachoit toute sa grandeur, sous la figure d'un pauvre homme; car il passoit pour fils d'un Charpentier, & il ne faisoit aucune dépense, qui le distinguât de la populace.

Mais en voilà assez, sur un Livre; qui se fera assez connoître & estimer par lui même, & qui est digne d'être en usage, parmi tous ceux, qui se sont servis jusqu'à présent de l'ancienne Version de Geneve. On sait que, depuis plusieurs années, on se sert aussi dans cette ville & à Berlin des Pseaumes de la revision de Mr. *Conrard*, & de quelques autres; parce que l'ancienne version étoit en effet inintelligible, en plusieurs endroits, sur tout pour le Peuple. On auroit aussi très-bien fait de les recevoir ici, dans les Eglises Wallonnes. Il faut

faut aussi dire qu'on auroit bien fait, dans les Flammes, de faire faire une nouvelle Version des Pseaumes en Hollandois, pour la faire succeder à celle de *Dathenus*, dont le Style, qui n'a jamais été bon, est encore aujourd'hui pire que jamais. C'est ainsi, que l'on a, par entêtement, retenu l'usage du Latin & même d'un très-mauvais Latin, dans le culte public de l'Eglise Romaine. Mais les Ecclesiastiques se conduisent, presque par tout, par caprice & par entêtement, plutôt que par raison.

ARTICLE IX.

THE MIRACLE of the THUNDERING LEGION examined in several Letters between Mr. MOYLE and M. K—. Dans le 2. Tome des Lettres de Mr. MOYLE, qui ont paru à Londres en MDCCXXVI. in 8.

NOUS avons déjà donné quelques Extraits de ces Lettres, dans cette *Bibliothèque Ancienne & Moderne*. Maintenant nous donnerons celui des Lettres, qu'il a écrites sur
H 4 la

la *Legion Fulminante*, dès la pag. 81. du 2. Tome du même Auteur. C'est une Histoire, qu'on a reçue, comme vraie; ou pour le moins, comme un fait, qu'il étoit bon qu'on crût vrai; parce que cela, étant supposé, comme tel, faisoit honneur à la Religion Chrétienne. On devroit, au contraire, supposer que rien ne peut faire véritablement honneur à la Religion, dont nous faisons profession, que ce dont la vérité est indubitable. Le Mensonge & la Vérité sont deux choses, qu'on ne doit jamais allier ensemble; sans quoi on donne occasion aux Incrédules de rejeter le Vrai, comme le Faux, & de regarder ceux, qui reçoivent tout, sans examen, comme des imbécilles, qui ne les savent pas distinguer; ou comme des Fourbes, qui croient pouvoir s'en servir à persuader ce qu'ils regardent comme vrai, à ceux qui se payent de mauvaises raisons. Il ne doit y avoir aucune alliance, entre le Vrai & le Faux; non plus qu'entre la Sincérité & l'Imposture. Pour les distinguer, Mr. *Moyle* a partagé, par articles, sa Dissertation; afin de donner lieu à ses Lecteurs de les examiner avec plus d'exactitude.

I. *Qu'il n'y avoit pas une Legion entiere de Chrétiens, dans l'armée de Marc Antonin.*

Eusebe de Cesarée, qui cite un Evêque, qu'il nomme *Appollinaris*, & que l'on croit avoir été Evêque d'Hierapolis, en dit une chose, qui n'avoit aucune apparence de verité, en disant que l'Empereur avoit une Legion complete de Soldats Chrétiens. C'est ainsi qu'*Henri de Valois* & *Joseph Scaliger* les ont entendus; & *Xiphilin* & *Nicephore* l'assurent aussi.

Mais il n'est nullement probable que les Chrétiens, un peu après le milieu du II. Siecle, fussent en état de fournir des Legions entieres à une Armée. Ce que *Tertullien* dit de leur grand nombre, trente ans après, au Ch. XXXVII. de son Apologetique, est plutôt une exaggeration de son éloquence Africaine, qu'une verité, comme Mr. l'Evêque *Burnet* l'assure dans ses Lettres. Il paroît, par son calcul, sur le nombre des Chrétiens, que soixante & dix ans après avoir été long-tems tolerez, par les Payens, ils ne faisoient pas plus, que la quarantième partie des habitans de Rome. Ils étoient bien moins à pro-

portion à la campagne, — où les levées & les recrues de Soldats se faisoient ordinairement, comme il paroît par *Vegece* Liv. I. c. 3. Le nombre des Chrétiens s'augmentoît dans les Villes, & le Paganisme dans les Villages, qu'on appelloit *Pagi*.

Une seule circonstance étoit d'aussi dure digestion, pour nôtre Auteur, que la plus grande partie de l'Histoire. Il demande si ce fut un effet du hazard, ou à dessein qu'on leva, parmi des millions de Payens, six mille Chrétiens, qui se trouverent, pour en former un seul corps? Y a-t-il de l'apparence que l'Empereur armât un si grand nombre de gens, dont il avoit dessein de ruiner la Religion? Cela est aussi absurde, qu'il est absurde de supposer les Chrétiens si zèlez, pour le service d'un Prince persecuteur, comme son Histoire le fait voir.

L'Auteur même croit qu'il est très-probable, si l'on a égard aux Principes des Chrétiens, en ce tems-là, qu'ils nes'enrolloient point, ou au moins en petit nombre.

On voit par *Athenagore* (Ch. 30.) que les Chrétiens de ce tems-là avoient tant d'horreur de l'effusion du sang humain,

main , qu'ils s'éloignoient avec soin des lieux , où l'on exécutoit des Mal-fauteurs. Cette même raison les obligeoit de s'éloigner des Spectacles des Gladiateurs & des gens , qui combattoient contre les Bêtes , qu'on appelloit *Bestiarii*. *Theophile* d'Antioche (Liv. III.) & *Minutius Felix* disent , qu'il n'étoit pas permis aux Chrétiens de voir tuer un homme. *Nobis homicidium nec videre fas est*. Les deux premiers ont certainement vécu , sous le regne de M. Antonin , & *Minutius Felix* a été placé sur la fin de son regne , fort probablement , par Mr. *Dodwel* ; dans sa Dissertation , de *Paucitate Martyrum*. Le sentiment , dont on a parlé , touchant l'aversion , qu'ils avoient de voir répandre le sang , étoit sans doute l'opinion de leur tems. Après cela , comment peut-on se persuader que les Chrétiens d'alors s'enrolloient en grand nombre , pour servir dans les Armées des Empereurs ? *Celsus* même , Auteur Payen , qui vivoit en ce tems-là , fait un crime aux Chrétiens , de ce qu'ils ne vouloient pas prendre parti dans les Armées de l'Empereur. *Origene* ne le nie nullement , mais il excuse la conduite des Chrétiens , Liv. VIII. p 426.

Il y a peu de sujet d'être surpris de cette conduite, dans un âge, où les Chrétiens étoient si sévères, qu'ils l'étoient alors; sur tout si l'on considère la Superstition & l'Idolatrie des Armées Romaines; dont les Soldats ne pouvoient pas s'exempter. En premier lieu, le serment, que les Soldats faisoient aux Empereurs, étoit une pure Idolatrie; comme on le peut voir, dans *Tertullien de Corona* Ch. XIX. & suiv. Outre cela, les Enseignes des Armées passaient pour des Divinitez. Les Soldats juroient par elles, & les préferoient à toutes les Divinitez. *Tacite* les appelle *Bellorum Dei*, & *Legionum Numina*. On en trouve encore des preuves, dans *Tite-Live* & dans *Lucain*. Les Juifs le comprenoient si bien, qu'ils ne voulurent jamais souffrir que les Eten-dards de Caligula passassent par Jerusalem. Il falloit faire tant de sermens, à la mode des Payens, pour entrer dans les armées; qu'il n'y avoit pas moyen que les Chrétiens y entraissent, sans se servir, comme l'Auteur s'exprime, à l'Angloise, d'une *Conformité Occasionnelle*. On ne dira pas que, dans un tel cas, les Chrétiens ainsi reçus parmi les Payens, fussent

en état d'obtenir des Miracles. L'Auteur aimeroit mieux les attribuer à la vertu de Marc Aurele, comme *Claudian* le dit, dans son Poëme sur le VI. Consulat d'Honorius :

————— *Omne Tonantis*
Obsequium Marci mores potuere
mereri.

Mais la preuve, qu'il a pressée, tirée des persecutions, que cet Empereur fit aux Chrétiens, est beaucoup plus forte. Dans le III. Siecle & au commencement du IV. tems auquel la sévérité de la Discipline commença à se diminuer & qu'on accorda plus de liberté; il est souvent parlé de Soldats Chrétiens. Mais il est aussi très-digne de remarque, que la Persecution ayant éclaté, en ce tems-là, la tempête tomba sur l'Armée. Sous l'Empereur Sévere, un Soldat ayant été puni, seulement pour avoir avoué qu'il étoit Chrétien; ce fut le premier pas, que l'on fit pour la persecution, qui suivit immédiatement après. Voyez *Tertulien*, de *Corona* c. 1. Les Soldats esfuierent aussi les premières fureurs de la Persecution, sous Dioclétien.

Ils furent cassez , parce qu'ils refuse-
rent tous de sacrifier aux Dieux des
Payens. Voyez Lactance des morts
des Persecuteurs Ch. IX. & Eusebe
en sa Chronique. La persécution de
Licinius commença aussi, par les
Soldats, & il en fut de même en
celle de *Julien*. Ainsi si l'on ne per-
mettoit pas cela, pour des raisons d'E-
tat, faciles à deviner ; c'étoit qu'on
ne vouloit pas qu'ils fussent armez,
sous les Regnes des Persecuteurs.
Cela doit faire croire qu'on ne pou-
voit les souffrir, dans les Armées de
Marc Aurele ; dont tout le Regne
fut une perpetuelle persécution.

Les autres Chrétiens, qui ont rap-
porté le Miracle de la Pluye, n'ont
pas confirmé qu'il y eût eu une Le-
gion entiere de Soldats, dans l'Ar-
mée de Marc Aurele. On n'en trou-
ve rien ni dans *Tertullien*, ni dans
Paul Orose, ni dans la *Chronique d'A-*
lexandrie ; & cela même a été con-
tredit par *Paul Diacre*, & par l'Au-
teur de l'Edit contrefait, que l'on
trouve à la fin de la 2. Apologie
de *Justin Martyr*. La diversité des
sentimens des Auteurs Chrétiens, tou-
chant les circonstances remarquables
de l'Histoire, n'est-elle pas une bonne
preu-

preuve de la fauffeté du tout ?

II. LA *Legion fulminante* n'a point tiré son nom du Miracle prétendu, que l'on a rapporté; & il y a grande apparence que l'on a fait la fable sur ce nom, dont on ne favoit pas l'origine.

Eusebe dit que la *Legion Melitenienne*, fut nommée *fulminante*, à cause du fait dont il s'agit. Mais qui a jamais oui parler de cette *Legion Melitenienne*? Mr. *Moyle* renvoye ici ses Lecteurs à *Joseph Scaliger* & à *Henri de Valois*, qui ont réfuté suffisamment cette fable; quoi que le second parle, avec plus de retenue; parce qu'il vivoit en un Pais, où les fraudes pies n'ont pas encore perdu tout leur crédit. Cependant le *P. Pagi*, Auteur de la Critique de *Baronius*, n'a pas diffimulé qu'il regardoit ce qu'on en dit comme une fable. J'avois aussi montré la même chose, dans l'*Histoire Ecclesiastique*, du II. Siecle, qui parut ici en 1726. Notre Auteur montre que l'on n'a jamais oui parler de la *Legion Melitenienne*, & que celle, qu'on nommoit la *XII. Fulminante*, avoit eu ce nom long-tems auparavant, comme *Joseph Scaliger* l'a prouvé, il y a long-tems.

III. Il est encore clair qu'Antonin n'a jamais attribué ce Miracle prétendu aux prieres des Chrétiens. Si cet Empereur l'avoit fait, les Historiens & les autres Auteurs Payens n'auroient pas conspiré à diffimuler un témoignage si considerable; comme *Eusebe* avouë qu'ils l'ont fait. Voyez *Dion* Liv. LXXI. *Capitolin* dans la Vie de Marc Aurele, c. 24. & les Auteurs citez par *Suidas*, sur le mot Α'πρὸς Θεοῖς. *Themistius* (*De Regia Virtute*) & *Claudien*, du VI. Consulat d'Honorius, n'auroient pas osé attribuer cet honneur aux Dieux des Payens, des Panegyriques adressez à des Empereurs Chrétiens. Nous avons, outre cela, un témoignage, auquel on ne peut rien opposer, dans la Colonne Antonine, qui est encore à Rome, dont nous avons une partie dans *Baronius*. Il y a encore une Médaille dans le Cabinet du Roi de France, qui fut frappée la même année CLXXIV. où l'on voit. d'un côté la tête de Marc Aurele, & de l'autre RELIGIO AUGUSTI, ce qui s'accorde avec ce que *Dion* dit de ce prétendu miracle.

On ne sauroit accuser cet Empereur d'avoir ignoré que ce miracle étoit

étoit un effet des prieres des Chrétiens. On ne peut pas non plus soupçonner sa sincérité, si l'on fait quelque réflexion sur son caractère.

IV. Marc Aurele, après ce miracle, n'a jamais publié aucun Edit, en faveur des Chrétiens. *Scaliger* croyoit qu'on pouvoit inferer de *Tertullien*, qu'il n'en avoit vû aucun. Il est sûr, que ni *Orosius*, ni *Xiphilin* n'en avoient point vû. Pour la Lettre de l'Empereur, que l'on voit à la fin de la 2. Apologie de Justin; il est très-certain qu'elle est forgée, comme on en convient.

Il est sûr, que bien loin, que l'Empereur favorisât les Chrétiens, après le miracle fait à leur priere, à ce que l'on dit; il ne laissa pas de les persecuter, comme il paroît par le témoignage de *Theophile* à *Autoly-cus*, à la fin de son Apologie, qui fut écrite au commencement du Regne de *Commode*; comme on le peut recueillir de divers endroits du III. Livre. Il dit, à la fin de ce Livre, que les Payens n'ont pas seulement accoustumé de se taire du vrai Dieu, mais qu'ils en parlent même mal, " qu'ils n'ont pas cessé de
„ persecuter ceux qui l'honorent,
„ qu'ils

„ qu'ils recompenseroient ceux qui
 „ l'outrageoient & les avançoient aux
 „ honneurs ; mais que pour ceux,
 „ qui s'appliquoient à la Vertu, &
 „ qui menaient une sainte vie, ils
 „ lapidoient les uns, & qu'ils con-
 „ damnoient les autres à la mort. Jus-
 „ qu'à présent, *ajoute-t-il*, ils les en-
 „ vironnent de cruels supplices. La
 Chronologie d'Alexandrie témoigne
 que la persécution finit la première,
 année de Commode ; & ce fut, par
 conséquent, cette même année que
Théophile écrivit son Apologie, après
 que Commode eut commencé à re-
 gner.

Il paroît par-là, comme le remar-
 que fort bien nôtre Auteur, que la
 persécution, contre les Chrétiens,
 par Marc Aurele, dura jusqu'après
 que le prétendu miracle de la pluie
 fut arrivé. Sur quoi Mr. *Moyle* en
 appelloit, comme il parle, à tout le
 Genre Humain ; pour savoir s'il se-
 roit raisonnable de croire, que l'Em-
 pereur Marc Aurele ait commandé
 ou souffert, qu'on traitât si mal les
 Chrétiens ; s'ils l'avoient sauvé lui,
 son armée & l'Empire, par leurs
 miraculeuses prières. La nature hu-
 maine n'est pas capable d'une sem-
 blable

blable ingratitude, & d'une conduite si barbare; bien loin qu'on en puisse charger la générosité de cet Empereur. Ce seul raisonnement étoit capable, selon Mr. *Moyle*, de lui faire gagner l'esprit de ses Lecteurs.

V. Il s'attache en suite à prouver que les Chrétiens, en général, n'ont pas crû ce miracle; malgré les témoignages d'*Apollinaris* & de *Tertullien*. Il n'y a point de meilleure preuve de cela, que le silence des Auteurs du III. siècle, excepté *Tertullien*. Il n'est guère possible qu'un témoignage si éclatant, en faveur de la Religion Chrétienne, eût échappé à tant d'Apologistes du Christianisme, qui ont écrit après cet Auteur. Comment auroient-ils oublié de presser, contre les Payens, un Miracle si reconnu & attesté même, par un Edit Imperial? On ne peut point donner de raison probable de leur silence là-dessus; sinon parce qu'ils n'ajoutoient point de foi à cette Histoire & qu'ils étoient trop sages, pour exposer leur Religion aux moqueries des Payens, en employant, pour la soutenir, un si mauvais artifice. Si ce Miracle avoit été crû généralement au IV. Siècle, ou
au

au commencement du V, *Themistius & Claudien*, tous deux Payens, étoient trop bons Courtisans, pour assurer le contraire, en des Panegyriques adresses à des Empereurs Chrétiens; & particulièrement *Claudien*, qui, malgré sa Religion, ne laissa pas, dans son Panegyrique sur le II. Consulat de cet Empereur, de lui faire un compliment sur un miracle, auquel les Payens n'ajouôtoient pas beaucoup de foi. Mr. *Moyle* semble vouloir marquer le miracle fait, comme le disoient les Chrétiens, en faveur de Théodose; lorsqu'il se battit contre Arbogaste, en faisant retomber les traits, que les Soldats de ce Barbare jettoient sur l'armée de *Theodose*, sur ceux qui les avoient lancez.

Quoi qu'*Eusebe*, dans son Histoire Ecclesiastique Liv. V. c. 5. raconte le miracle, que l'on disoit avoir été fait contre les *Quades*, il finit sa narration, en laissant au Lecteur la liberté d'en croire ce qu'il voudroit; ce qui marque qu'il n'y ajoûtoit pas beaucoup de foi, comme *Henri de Valois* l'a très-bien remarqué. Ainsi la vraisemblance de ce Miracle dépend uniquement des témoignages de *Tertullien & d'Apollinaire*. Pour le
der-

dernier, on ne fait point quel homme c'étoit, parce qu'il ne nous reste aucun Ouvrage de lui; & le premier étoit un homme très-credule, & un Fanatique, qui ajoûta foi aux Prophetesses des Montanistes, ce qui marque son peu de jugement.

VI. NÔtre Auteur montre, que la délivrance de l'Armée Romaine, quoi qu'indubitable, n'étoit point un miracle; car enfin une pluye peut tomber naturellement, en tous tems; quoi qu'elle tombe à propos, pour quelcun, sans aucun miracle; comme nôtre Auteur le montre, par des exemples.

A cette occasion, l'Auteur fait quelques remarques sur les Miracles. Quand la verité de la Religion Chrétienne, *dit il*, eut été confirmée, par tant de miracles signalez, qui ne furent pas contestez des Payens mêmes; elle triompha de toutes les oppositions, qu'on lui fit; &, par un merveilleux progrès, elle s'étendit par tout l'Empire Romain, Quand elle fut établie de la sorte, l'Ouvrage de la conversion de l'Empire Romain fut à moitié fait; & il pouvoit être confié aux Prédicateurs du S. Evangile, & à la constance des Martyrs.

tyrs. Il étoit alors tems que les Miracles cessassent. L'Auteur croit que cela est conforme aux sentimens des Théologiens Protestans, & cela fait, *dit-il*, qu'il n'accorde aucune créance aux Miracles, qu'on dit avoir été faits, après le tems des Apôtres. En effet on a débité un si grand nombre, depuis le tems des Apôtres, jusqu'à nôtre, & d'une telle sorte; qu'on a sujet de les soupçonner d'avoir été inventez, pour toute autre fin, que pour l'établissement, ou la conservation de la Religion des Apôtres, telle que nous la voyons, dans leurs Ecrits. Il n'y en a point, qui ne tendent directement, ou indirectement à enrichir quelque Eglise, ou quelques Ecclesiastiques, aux dépens des credules. Dès qu'il y a eu à gagner, en mentant; on n'a jamais manqué de menteurs, qui ont employé des *fraudes pieuses*, comme on les nomme. Si l'on examine bien plusieurs Dogmes, qui ne se trouvent point dans l'Ecriture, & que la Tradition a introduits, parmi les Chrétiens, de sorte qu'il n'est pas permis d'y contredire; en verra qu'il y a à gagner dans ces doctrines. Par exemple,
le

le Purgatoire, & l'opinion où l'on est, qu'on peut en sortir, en faisant dire des Messes pour son Ame, suffisent pour faire vivre une infinité de gens. Une image miraculeuse, qui attire les crédules dans une Eglise, suffit, pour enrichir ceux à qui cette Eglise appartient. L'impunité qu'il y a pour ceux, qui se servent de semblables fraudes pieuses, encouragent ceux, qui les inventent; & le danger qu'il y a de leur contredire, empêche qu'on ne découvre bien des fourberies. L'Auteur d'ailleurs n'ose pas rejeter, sans réserve, tous les miracles, que l'on dit avoir été faits, depuis le tems des Apôtres; à cause de celui qui se fit, lors que Julien voulut rebâtir le Temple de Jerusalem, en faveur des Juifs, ennemis jurez des Chrétiens. Ce Miracle a été attesté, non seulement par les Chrétiens, mais encore par les Payens, comme il paroît par *Ammien Marcellin*, Historien Payen, au commencement du Livre XXIII. " Cette Histoire, dit Mr. Moyle, est si extraordinaire, en toutes ses circonstances & si pleinement attestée, par les Historiens Chrétiens & Payens de ce tems-là; que je ne vois pas avec quel front

on en pourroit contester la vérité.
 Cela, continue-t-il, n'est nulle-
 ment contraire à la notion, que je
 me suis formé des Miracles. Peut-
 être, depuis le commencement du
 Christianisme, n'y avoit-il en au-
 cune conjoncture, où un Miracle
 fût plus nécessaire qu'alors; que
 le monde retomboit inferniblement
 dans l'Idolâtrie, que l'Empereur
 Julien tâchoit de rétablir. Il se
 peut encore dire que Dieu, dans
 son sainte Jugement, jugeât qu'il
 étoit nécessaire qu'il intervînt d'une
 manière miraculeuse, pour préve-
 nir le rétablissement des Juifs, afin
 qu'ils continuassent à vivre, com-
 me des Enfants de femme, des Es-
 pousés, que tout le Genre Humain
 regardoit de présens, & qu'ils
 fussent toujours un monument de
 sa bonté Divine.

Mais, ce qu'il faut remarquer, c'est
 que ces Miracles, qui ont été
 faits, ne sont pas des Miracles, qui
 ont été faits, comme on le voit
 dans l'Écriture, & qui ont été
 faits, comme on le voit dans l'Écriture.
 Mais, ce qu'il faut remarquer, c'est
 que ces Miracles, qui ont été
 faits, ne sont pas des Miracles, qui
 ont été faits, comme on le voit
 dans l'Écriture, & qui ont été
 faits, comme on le voit dans l'Écriture.

autres vertus Morales étoient si con-
nues.

Il fait une réponse, qu'il souhaite qu'on applique aux autres fictions de ces tems-là; comme sont l'Histoire d'Agbare, celle de Simon le Magicien; celle de la Croix, que Constantin vit en l'air; les Oracles des Sibylles; le témoignage supposé de *Joseph*, & une infinité d'Evangiles & d'Epîtres, sous les noms des Apôtres & des Evangelistes.

Quoi que les Chrétiens de la primitive Eglise se conduisissent, généralement parlant, selon les Règles de leur Religion; il est certain qu'il y avoit, entre eux, des gens; qui, par un zèle mal-entendu, ne faisoient point de scrupule de mentir, en faveur de leur Religion. Ces fictions ayant été reçues, avec facilité, en un siècle credu-
le, ont été transmises à la Posterité, comme des veritez indubitables.

An reste, après toutes les raisons, que l'Auteur a apportées contre la fable de *la Legion Foudroyante*; il dit en riant, qu'il ne souhaite autre mal à son Ami, sinon qu'il croye aussi le *Mar-tyre de la Legion Thebéenne*; & bien des gens diront Amen là-dessus.

„ on en pourroit contester la vérité.
 „ Cela, continue-t-il, n'est nulle-
 „ ment contraire à la notion, que je
 „ me suis formé des Miracles. Peut-
 „ être, depuis le commencement du
 „ Christianisme, n'y avoit-il eu au-
 „ cune conjoncture, où un Miracle
 „ fût plus nécessaire qu'alors; que
 „ le monde retombôit insensiblement
 „ dans l'Idolatrie, que l'Empereur
 „ Julien tâchoit de rétablir. Il se
 „ peut encore faire que Dieu, dans
 „ son infinie sagesse, jugeât qu'il
 „ étoit nécessaire qu'il intervînt d'une
 „ maniere miraculeuse; pour préve-
 „ nir le rétablissement des Juifs; afin
 „ qu'ils continuassent à vivre, com-
 „ me des Exilez & comme des Fu-
 „ gitifs, que tout le Genre Humain
 „ méprisoit & abhorroit, & qu'ils
 „ fussent toujours un monument de
 „ la Vengeance Divine.

L'Auteur prévoyoit qu'on lui pou-
 voit faire une objection, sur ce su-
 jet; savoir, que le Miracle, fait en
 faveur de Marc Aurele, est une fic-
 tion, d'où vient que Dieu avoit souf-
 fert qu'on l'inventât & qu'on le crût,
 sur tout dans l'Eglise Primitive;
 dont la candeur, la simplicité, & les
 autres

autres vertus Morales étoient si con-
nues.

Il fait une réponse, qu'il souhaite qu'on applique aux autres fictions de ces tems-là; comme sont l'Histoire d'Agbare, celle de Simon le Magicien; celle de la Croix, que Constantin vit en l'air; les Oracles des Sibylles; le témoignage supposé de *Joseph*, & une infinité d'Evangelies & d'Epîtres, sous les noms des Apôtres & des Evangelistes. Quoi que les Chrétiens de la primitive Eglise se conduisissent, généralement parlant, selon les Règles de leur Religion; il est certain qu'il y avoit, entre eux, des gens; qui, par un zèle mal-entendu, ne faisoient point de scrupule de mentir, en faveur de leur Religion. Ces fictions ayant été reçues, avec facilité, en un siècle credule, ont été transmises à la Posterité, comme des veritez indubitables.

An reste, après toutes les raisons, que l'Auteur a apportées contre la fable de la *Legion Foudroyante*; il dit en riant, qu'il ne souhaite autre mal à son Ami, sinon qu'il croye aussi le Martyre de la *Legion Thebéenne*; & bien des gens diront Amen là-dessus.

*Qui Bavianum non odit , amet tua
carmina , Mævi.*

Cependant un Ami de Mr. Moyle, désigné seulement par la Lettre K. a entrepris de lui faire des difficultez, qui n'ont pas empêché que *Joséph Scaliger*, *Henri de Valois*, & le P. *Antoine Pagi*, ne fussent d'un autre sentiment; quoi que les deux derniers dissimulent un peu, pour ne pas s'attirer sur les bras les admirateurs des Légendes.

Mr. K. a fait une réponse à la Dissertation de Mr. *Moyle*, mais elle est trop longue, pour en faire un Extrait ici, aussi exact que celui, que nous avons donné de la Dissertation, même qu'il a tâché de réfuter. Nous nous contenterons de mettre ici une partie des défenses de son adversaire & quelques-unes des objections, qu'il fait à Mr. K.

I. Comme Mr. M. avoit soutenu qu'il ne pouvoit pas se faire qu'il y eût une Legion entiere de Chrétiens, dans l'armée de Marc-Aurele; pour prouver le contraire, son Adversaire a cité un endroit du *Faux Prophete de Lucien*; où il dit que le *Pont*, qui étoit une partie de l'Asie Mineure, étoit plein
d'A-

d'*Athées* & de *Chrétien*s. Il est clair, par ce qui précède, & ce qui suit, que par les *Athées*, il faut entendre les *Epicuriens*. En effet, il paroît, par divers passages de *Cicéron*, que les *Epicuriens* étoient en grand nombre.

Mr. *K.* a cité la célèbre Lettre de *Pline* à *Trajan*, Liv. X. Ep. 97. où il est dit qu'il y avoit beaucoup de *Chrétien*s en *Bithynie*; quoi qu'après s'en être mieux informé, il avoit trouvé qu'il en avoit moins, qu'il ne croyoit. *Tacite* dit aussi Ann. XV. c. 44. qu'il y avoit, du tems de *Néron*, une grande multitude de *Chrétien*s à *Rome*, *ingens multitudo*, environ trente cinq ans après la *Passion* de nôtre *Sauveur*; quoi qu'il y en eût sans doute peu, en comparaison des *Payens*. Un *grand nombre* est une expression relative, qui ne se doit entendre, que par rapport à la chose dont il s'agit. L'Auteur le confirme, par d'autres exemples.

On avoit aussi objecté à Mr. *Moyle* un passage de *Tertullien*, dans son *Apologetique* C. XXXVII où il exagere le nombre des *Chrétien*s & dit même que le *Sénat* en étoit plein. Mais ceux, qui savent l'*Histoire* de ce tems-là, savent fort bien, qu'il n'y avoit pas tant de *Chrétien*s, dans le *Sénat*. On le mon-

tre par *Clement* d'Alexandrie & d'autres preuves décisives; comme est celle qu'on tire de la statue de la Victoire, qui étoit dans le lieu, où le Senat s'assembloit; à laquelle il falloit offrir du Vin & de l'Encens. Les Chrétiens ne pouvoient rien faire de semblable, & ne croyoient pas même pouvoir assister à un Sacrifice offert par un Payen, comme on le montre.

Mr. Burnet a fait une estime du nombre des Chrétiens de Rome, au delà du milieu du III. Siècle, fondée sur une Lettre de *Corneille*, Evêque de Rome, en ce tems-là; & cette estime s'accomode avec ce que nôtre Auteur dit du nombre des Chrétiens, en ce tems-là. Il croit que le nombre des habitans de Rome, peut être alors supposé avoir été de quatre millions (car le nombre qu'*Isaac Vossius* lui en donne, de quatorze millions, est excessif) & que les Chrétiens qui n'eurent pas de grandes persecutions à essuyer, jusqu'au regne de *Decius*, ont pu en faire la huitième partie; ce qui n'est pas trop peu, & qui est néanmoins trop, pour fournir à l'Empereur une Legion de Soldats, comme on le verra dans l'Auteur.

Mr. M. montre que Rome étoit
l'en-

l'endroit de l'Empire, où il se trouvoit le plus de Chrétiens. Son Adversaire prétend que c'étoit plutôt Ephèse; mais on le réfute, par plusieurs raisons, qu'on ne peut pas rapporter ici. Ceux, qui s'intéresseront dans cette contestation, feront bien de lire l'Original; car on ne peut pas mettre ici tout ce qui a été dit de part & d'autre; mais on ne laissera pas de pouvoir juger de cette controverse, pourvu qu'avant que de porter aucun jugement, on ait quelque connoissance de l'Histoire Romaine du tems dont il s'agit, & qu'on n'y cherche pas ce qu'on souhaitera d'y trouver, plutôt que ce qui y est; comme il arrive particulièrement, en cette sorte de controverses.

Mr. *Moyle* soutient, après ce qu'on vient de dire, qu'il n'y avoit que peu, ou point de Chrétiens, dans l'armée de Marc Aurele. En effet il a produit divers Auteurs du tems; qui ou directement, ou par conséquence, ont nié qu'il y eût eu des Soldats Chrétiens, dans cette armée; mais il a cité encore pour cela des raisons, qui les obligoient de ne point prendre parti dans les Armées des Empereurs, à cause

des sermens, que ceux qui s'enroloient étoient obligez de faire; d'où il s'enfuit qu'il n'y avoit point de Soldats Chrétiens; ou qu'ils commirent une grossière idolatrie, & que par conséquent leurs prieres ne pouvoient pas obtenir de Dieu, qu'il fît un miracle, en leur faveur. Il n'y a rien à repliquer à cela.

Il paroît encore, par les temoignages d'*Athenagoras* & de *Minutius Felix*, que les *principes passifs*, pour parler à la mode des Anglois, les obligoient de s'abstenir de toute effusion de sang, & par conséquent de prendre parti dans les armées. C'est ce qui se confirme par *Théophile* d'Antioche, qui donne cette raison du soin, que les Chrétiens avoient d'éviter les Spectacles des Gladiateurs. Aussi *S. Iréné* censuroit-il les Valentiniens d'affister à un spectacle, que son Interprete appelle *homicidiale spectaculum*, qui est aussi condamné par *Tazien*, par *Justin Martyr*, par *Origene* contre *Celse*, & par d'autres. Leurs passages sont formels, & l'on ne sauroit nier que ç'ait été le sentiment des Chrétiens. L'Auteur le prouve, par divers passages des Anciens.

Ce n'est pas que nôtre Auteur n'ait

reconnu que, dès le III. Siecle, les Magistrats avoient des Sergens Chrétiens, & même qu'il n'y eût des Soldats Chrétiens, dans les armées. *Clement* d'Alexandrie, qui écrivoit en ce Siecle-là, en fait mention; mais il ne s'ensuivoit pas de là qu'il approuvoit ce que ces Chrétiens faisoient. *Tertullien*, quand on lui reprochoit que les Chrétiens étoient inutiles à la Republique, répondoit aux Payens que les Chrétiens étoient Soldats, aussi bien qu'eux : *militamus vobiscum* Apol. C. XLII. Il n'est pas moins assuré, qu'on servit dans les armées. Mr. *Moyle* indique plusieurs passages de *Clement*, où il blâme la vie des Soldats. Mais quand les Empereurs furent Chrétiens, ils eurent aussi des Officiers & de simples Soldats Chrétiens dans leurs Armées; sans doute parce qu'ils ne se fioient pas à toutes sortes d'Officiers Payens; ni à des armées, qui auroient été toutes Payennes.

Mr. *K.* a voulu prouver, non seulement par les Peres, qu'il étoit permis aux Chrétiens de prendre parti dans les Troupes des Empereurs; mais encore par le Nouveau

Testament, & par l'exemple du Centurion Corneille. Il ajoute que l'Eglise n'a jamais désapprouvé la profession des Soldats; parce qu'on ne trouve aucun exemple d'un Soldat, censuré pour cela.

Son Adversaire lui répond que s'il entend cela du II. Siècle, il n'y avoit aucuns Soldats Chrétiens; parce que les Peres croyoient que cette profession n'étoit pas permise; ce qu'il a prouvé, par les témoignages des Peres de ce Siècle, dont l'on a les vrais Ouvrages. On n'en peut citer aucuns, qui ne condamnent cette profession. Il ne comprend pas comment on pourroit condamner leur autorité, & dit qu'on ne peut la révoquer en doute, par aucuns Monumens de ce tems-là. On ne fit aucuns Conciles Généraux, en ce tems-là, & on n'en trouve aucuns Provinciaux, ni Nationaux, jusqu'au regne de Commode. Il s'entint, à l'occasion de la controverse touchant la Pâque; & de l'Hérésie de Montanus. D'ailleurs les Canons de ces Conciles sont perdus; de sorte qu'on ne peut s'en fier, qu'au consentement ces Peres, qui vivoient alors. Ces témoignages ont
été

été citez par Mr. *Moyle*.

Pour ce qui est du III. Siecle, on ne doute point qu'il n'y eût des Soldats Chrétiens, dans les Armées Romaines. Mais il n'est pas facile de décider jusqu'à quel point l'Eglise le permettoit. On peut assurer positivement, que cela a été blâmé, par *Tertullien*, & par *Origene*, & desaprouvé ouvertement par *Clement*, & même par *Lactance*, qui a écrit au commencement du IV. Siecle, dans ses Institutions Divines Liv. VI. c. 20. Ainsi l'argument négatif de Mr. K. tiré des Conciles, dont il ne nous reste rien, n'est d'aucun poids contre les quatre Peres, que l'on a nommez; sur tout si l'on considere combien peu il se tint alors de Conciles, & encore pour y traiter des choses toutes differentes.

Mais Mr. *Moyle* dit de plus, qu'il pourroit citer le Concile de Nicée. Mais il se trompoit, comme il le reconnoit, dans les paroles suivantes. On peut aussi consulter *Beveregius* sur le XII. Canon du Concile de Nicée p. 18. à la fin du 2, Tome de son *Synodicon*.

Après avoir prouvé, par l'autorité de plusieurs anciens Chrétiens,

qu'ils rejettoient toute guerre, en vertu de leurs *Principes Passifs*, comme il parle, à l'Angloise, & l'avoir appuyé de quelques passages de l'Écriture mal entendus; il montre fort bien que les sermens, que faisoient ceux qui s'enrolloient, étoient accompagnez de divers actes d'Idolatrie, & que la Religion Chrétienne ne permettoit pas qu'ils prissent parti, dans les armées des Empereurs Payens. En effet ils étoient obligez, en s'enrollant, de jurer par les Dieux des Payens; ce que la Religion Chrétienne ne pouvoit pas leur permettre. Ceux, qui prendront la peine de lire ce que nôtre Auteur a dit là-dessus, ne pourront guère s'empêcher d'entrer en sa pensée.

Il continue à défendre, de la même maniere, ses autres Articles; mais nous n'irons pas plus loin, dans cet Extrait. Mr. K. ne laissa pas de lui repliquer, par quelques remarques, qu'il a faites sur la Dissertation de son Adversaire; mais Mr. Moyle dupliqua, comme on parle dans le Palais, d'une maniere à n'y plus revenir. Il y a eu de l'acharnement en cette dispute, puisque l'agresseur avoit entrepris de canonizer, pour
ainsi

ainsi dire, une Histoire très-suspecte, par elle même & qu'*Eusebe* a laissé la liberté à ses Lecteurs de recevoir, ou de rejeter. Pour cela, Mr. K. a méprisé des raisons, que de très-habiles gens, comme *Joseph Scaliger*, & *Henri de Valois*, ont apportées, pour la rejeter; comme si l'on étoit obligé de recevoir une Histoire, fondée sur le rapport de je ne sai quel *Apollinaire*, dont il ne nous reste que la citation, que *Tertullien* en a faite; ou que l'approbation de ce dernier, que l'on ne sauroit regarder, que comme un Fanatique, fût digne de foi. On fait bien, sans doute, de chercher dans l'Antiquité tout ce qui peut servir à confirmer les veritez de la Religion Chrétienne; mais il faut apporter à cela du discernement, pour ne pas mêler le Mensonge avec la Verité, ni l'Incertain avec le Certain. Ce mélange rend suspect ce qui ne le seroit pas, sans cela; au lieu de le confirmer. Quand on lit un Auteur, qui n'a pas assez de discernement, pour distinguer ce qui est assuré de ce qui ne l'est pas; bien loin de se fier, en lui, on commence à douter de ce dont l'on ne

douteroit pas autrement. C'est ce qui est arrivé, à l'égard de divers Faits; dont on n'a commencé de douter, que parce que ceux, qui les ont racontés, avoient mêlé des choses, qu'il falloit distinguer avec soin; pour ne pas mêler le Vrai & le Faux, ou au moins le Certain avec l'Incertain.

Ceux qui ont donné les *Constitutions Apostoliques*, comme on les nomme, & les Disputes de S. Pierre avec Simon le Magicien, dans la Judée & dans la Syrie, l'Histoire de la dispute qu'ils eurent à Rome dans le Théâtre de Pompée, & de la statue qui avoit été, dit-on, dressée à Simon & la victoire de S. Pierre sur cet Impositeur; ceux qui ont, dis-je, débité tout cela, comme également vrai, ont couru risque de faire confondre le Mensonge avec la Verité. Ceux enfin qui ont fabriqué tous les Livres, qu'on appelle les Apocryphes du Vieux, ou du Nouveau Testament, dont Mr. *Fabricius* & Mr. *Grabe* ont publié un si grand nombre, outre ceux qu'on relie avec la Bible, croyoient apparemment rendre un bon service à l'Écriture Sainte, par ces fraudes pieuses, qui ne seroient
pro-

propres qu'à faire douter des Livres, qui sont dans le Canon des Juifs & des Chrétiens. Il y en avoit autrefois un plus grand nombre encore, mais qui se sont heureusement perdus. Combien les Moines des Siècles passez n'ont-ils pas forgé de piéces, qu'on a mises à la fin des Ecrits des SS. Peres, les plus illustres; le tout, si on leur ajoûtoit foi, en bonne intention; mais, comme je croi, pour tromper la Posterité? Je ne dirai rien des *Légendes* (comme on les appelle) sans nombre, qu'on a publiées, pour duper les Sots; en quoi les faux Dévots n'ont que trop bien réüssi. Il est beaucoup plus sûr de rejeter tout ce fatras, propre seulement à entretenir la superstition; que de chercher de l'or dans ce fumier; ou, pour parler comme les faux Dévots, dans des livres pieux, où il n'y a que des mensonges & des impertinences.

Je suis persuadé que le Miracle de la *Legion Fulminante*, & le *Martyre* de celle, qu'on nomme la *Legion Thebéenne*, ne valent pas mieux l'une que l'autre, & je veux du bien à ceux, qui en ont averti sincèrement & courageusement le Public. Je ne fau-

rois approuver la conduite de ceux , qui , par une apparence de dévotion, cherchent à appuyer le Bâtiment solide & inébranlable de la Verité des Histoires veritables du Vieux & du Nouveau Testament , que la Providence nous a heureusement conservées , par des colonnes , s'il le faut dire (& pourquoi ne le diroit-on pas?) de bois trop mince, ou pourri; qui à la fin, par leur chute, enveloperoient à jamais le Vrai & le Faux. Dieu nous garde de ce malheur , & veuille nous conserver ceux , qui n'aiment que la Verité , en elle même ! Je ne prétends pas faire passer , même les bons Critiques, pour infailibles; mais au moins, en distinguant le Vrai & le Faux , par de bonnes règles; ils empêchent aujourd'hui qu'on ne se trompe trop grossièrement , comme on a fait, pendant plus de mille ans , avant la Réformation; en des siècles de ténèbres & d'une sotte crédulité; où le Christianisme étoit si fort mêlé, avec de fausses opinions, que l'on avoit bien de la peine à les distinguer.

Après cela , je me persuade que tous les honêtes gens , & qui recherchent la Verité seule , liront avec plaisir cette piece de feu Mr. *Moyle* ,
&

& lui rendront la justice, qu'il mérite.

J'ai ouï néanmoins mal parler de ce savant & honnête homme, comme s'il avoit eu du penchant au *Libertinage*, comme l'on disoit. Mais je ne trouve rien, dans ces deux Volumes, qui s'en ressentent, & je croirai que l'on fait tort à un homme, aussi éclairé que Mr. *Moyle*, jusqu'à ce que je voye le contraire très-clairement. Quoi qu'il en soit, la crédulité outrée n'est pas moins à craindre que la défiance, où l'on est à l'égard de certains faits, dont on ne voit point de bonnes preuves.

A R T I C L E X.

Sermones in primo sollemni Academiae Scientiarum Imperialis conventu, die XXIII. Decembris, anni MDCCXXV. publicè recitati Petropoli. Sumtibus Academiae Scientiarum. In 4. p. 130.

SI l'on avoit dit, il y a quelques années, que le Czar de Moscovie viendroit avec un assez petit cortège, premierement en Hollande, & en-

ensuite en Angleterre & en France, & qu'il prendroit le soin de considérer par tout ce que l'Art peut produire de plus particulier, & sur tout la fabrique des Vaisseaux; pour introduire cette mécanique chez lui; il est certain qu'on auroit regardé cela, comme une belle Chimere. Cependant nous voyons ce projet exécuté; & nous sommes à la veille de voir fleurir les beaux Arts; dans une Ville, dont le feu Empereur *Pierre le Grand* a été le Fondateur. On avoit eu peur, qu'à la mort de ce Grand Prince, les projets, qu'il avoit faits d'apivoiser & de polir la nation des Russes, tomberoient à terre; mais on a vu, avec étonnement, que l'Imperatrice sa Veuve a continué à gouverner sur les mêmes fondemens, sur lesquels l'Empereur son Epoux avoit travaillé. Mrs. de l'Academie des Sciences de Petersbourg l'appellent non seulement *Imperatrice*, mais encore *Autocrator*, qui est un mot Grec du genre Masculin. En effet elle a fait voir qu'elle a non seulement les Vertus, qui font l'ornement des Dames de son rang; mais encore, lorsqu'il est besoin, les qualitez qui font le plus d'honneur aux plus
grands

grands Princes. Sa conduite à la dernière bataille, quel'Empereur de Moscovie donna aux Turcs, où elle se trouva, fit voir sa présence d'esprit; puis qu'elle évita la fureur des Musulmans, en donnant une somme d'argent au Grand Vizir, dont elle obtint qu'il se retirât, & laissât l'Armée Moscovite, à qui les vivres commençoient à manquer, s'en retourner, sans être inquiétée; malgré les plaintes, qu'en fit le Roi de Suede. Mais on verra cela plus au long, dans la Vie de *Pierre le Grand*, Empereur de Moscovie, qui s'imprime en Hollande.

Pour revenir à l'Ouvrage, dont on vient de mettre le titre, on dira que ce Prince, dans le Voyage qu'il fit à Paris, se trouva à une Assemblée de l'*Academie des Sciences*, qui fit quelques Experiences devant lui. Ce qu'il vit lui plut si fort, qu'il voulut être Membre de l'Academie, & résolut de faire un semblable établissement chez lui. Il commença à le vouloir executer à Petersbourg; mais cela n'a pu se faire, que par l'Imperatrice sa Veuve, qui s'est faite une Loi de remplir les Projets de ce grand Prince.

Entre

Entre les réglemens de cette nouvelle Academie, il y en a un, qui porte que ses Membres doivent s'assembler deux fois la semaine, pour s'entrecommuniquer leurs desseins, & leurs Ecrits; afin d'examiner ces desseins, pour suppléer ce qui pourra y manquer pour les rendre plus complets, pour les corriger, ou pour les confirmer. Les Règlemens portent encore que l'Academie s'assemblera trois fois l'Année publiquement, afin que l'on voye ce à quoi elle s'occupe.

On avoit résolu de commencer ces Assemblées, le jour de la Fête de Sainte Catherine, dont l'Imperatrice porte le nom; mais quelques empêchemens étant survenus, l'Assemblée fut différée au 27. de Decembre de l'année MDCCXXV.

S. A. S. *Charles Frideric* Duc d'Holstein & Prince Royal en Suede, s'y trouva, avec les principaux Seigneurs de Russie, les Sénateurs, les Ecclesiastiques, & les Courtisans, les premiers Membres des Conseils de l'Empire, les Ambassadeurs des Puissances Etrangères à la Cour de l'Imperatrice, & quantité d'autres Auditeurs; qui se félici-

licitoient de ce nouvel établissement, & qui faisoient des vœux, en faveur de l'Academie.

Mr. *George Bernard Bulffinguer*, Professeur en Physique Experimentale, y lut une Dissertation des Longitudes; & Mr. *Jaques Herman*, Professeur en Mathematique, lui répondit pour lui, en particulier & pour toute la Societé. Il fut trouvé bon de publier cette Dissertation, comme des Premices des travaux, qu'elle pourra donner à l'Avenir, & l'on résolut de la faire paroître. On la voit ici, en beaux caracteres. Quoique Mr. *Bulffinger* ne dise point, en quelle Langue cela se fit, il y a apparence que ce fut en Latin; quoi qu'apparemment tout le monde ne l'entendît pas. Il y traite de la maniere de trouver les degrez de longitude, sur la Mer, qui est encore une chose inconnue. Je ne sai s'il y eut beaucoup de gens à Petersbourg, qui entendissent ce qu'il dit; car enfin c'est une chose très-obscuré, en elle même, & le style de l'Auteur n'est pas des plus clairs.

Il fait d'abord un discours concernant les plus anciens Philosophes,
&

& les commencemens de la Philosophie depuis *Thalès* de Milet. Après cela, il parle des *Académies Modernes*, & des Savans Hommes, qui ont donné lieu à leur établissement. Cela ne regarde proprement que la Physique, & en particulier l'Astronomie. L'Auteur ne manque pas de louer les Princes, qui l'ont établi de ces Académies; par le moyen desquelles, si l'on n'a pas découvert des principes Mathématiques, par le moyen desquels on pût rendre raison de tout; on n'a pas laissé de découvrir une infinité de Phénomènes, qui étoient inconnus à l'Antiquité.

Mr. *Bulfinger* fait ensuite une énumération & une petite histoire de toutes les Académies; qui se sont heureusement établies en ces derniers tems, en divers Etats de l'Europe. Il fait aussi une description générale de ce que c'est qu'une *Académie des Sciences*; qui étoit en effet un nouveau Phénomène dans le Nord, & fait voir ce qu'on peut attendre de bon, d'un semblable établissement.

Il fait aussi une énumération de diverses choses inconnues à l'Antiquité

quité & même il y a peu de siècles, comme de l'invention des Lunetes à longue vuë, par le moyen desquelles *Galileo Galilei* vit de nouvelles Planetes dans le Ciel, autour de Jupiter, que l'on n'avoit jamais vues. La même chose est arrivée par rapport à Saturne, autour duquel *Jean Dominique Cassini* a non seulement vû des Satellites, que personne n'y avoit vûs, mais même trouvé le moyen d'observer leurs Eclipses, & d'en faire des Ephemerides; ce qu'il a même aussi fait, à l'égard des Satellites de Jupiter.

Nôtre Auteur, qui a voulu étaler à ses Auditeurs les principales découvertes des Physiciens Modernes a tant amassé de matiere, qu'on ne feroit faire autre chose ici, que les indiquer.

Il y a des gens, qui, par mépris pour les Physiciens, disent que le hazard a fait trouver des choses, que les Philosophes n'auroient jamais pû découvrir, par tous leurs raisonnements. C'en'est, disent les ennemis de la Physique, que par hazard qu'un Moine trouva la Poudre à Canon; qu'un faiseur de lunettes à porter sur le nez découvrit l'art de faire des Lunettes à longue vuë; qu'on a sù de même qu'un côté

côté de l'Aiman se tourne de lui même vers l'un des Poles, & l'autre vers l'autre, quand on met cet Aiman sur une petite planche de bois sur l'eau, afin qu'il la fasse tourner; qu'on a appris d'un homme qui tiroit à la pompe, sans penser à autre chose, l'usage des Barometres; qu'enfin les principes de la Navigation ont été trouvez, avant l'Hydrostatique. On ne peut pas ne point convenir de cela, mais il faut aussi reconnoître que l'art a sù appliquer ces inventions à leurs usages. Par exemple, on s'est servi de la poudre, en l'enfermant en des tuyaux de fer des Canons ou des Mousquets; par le moyen du raisonnement. Otez aux Lunettes ce que *Galilei* & *Huygens* y ont ajoûté, vous ne sauriez pas que les verres, taillez d'une certaine maniere & placez à une certaine distance l'un de l'autre, grossissent les objets les plus éloignez; & qu'ils en distinguent d'autres, qui ne paroissent que confus à nos yeux; comme on le reconnoit, quand on regarde *la Voie lactée*, qui est non une seule lumiere, comme on le croyoit sur le rapport des yeux, mais un amas d'étoiles distinctes. Si on ne savoit autre chose, sinon que l'eau, qu'on tire par une pompe, ne suit le piston qu'à

qu'à une certaine hauteur ; on ne sauroit pas que c'est le poids de l'air, qui pousse l'eau dans la pompe, & qui ne la soutient qu'à la hauteur, où il se trouve en équilibre avec elle.

L'Auteur remarque fort bien que, si le hazard a fait découvrir la propriété de l'Aiman ; ce n'est pas le hazard, qui a fait qu'on l'ait employé à faire des Bouffoles, qui sont si nécessaires à la navigation. Ce ne sont pas les Matelots, qui ont remarqué la déclinaison de la Bouffole, à l'Ouëst, ou à l'Est, & son inclinaison vers la terre, plus grande, ou moindre, selon les lieux où elle se trouve ; sans qu'il soit possible qu'on en rende des raisons, qui satisfassent.

Nôtre Auteur s'étend davantage, sur ces matieres & sur les inventions de M. *Cassini*. Il remarque qu'entre autres choses il a fait ce dont personne n'auroit pû s'aviser. C'est que par les Ephemerides des Eclipses des Satellites, il a donné le moyen de marquer plus sûrement la situation des lieux de nôtre Terre ; en remarquant les differences des tems, auxquels ces Eclipses arrivent, selon la situation des lieux. Mr. *Bulffinger* montre encore, en termes un peu mystérieux, com-

comment ceux, qui cherchent les secrets de la Nature, doivent favoir l'interroger & entendre ses réponses.

De là il passe à un nouveau Panegyrique de l'Empereur & de l'Impératrice de la Russie. Le premier a eu soin d'amasser une Bibliothèque, & faire un Cabinet de Curiositez de la Nature. La seconde a établi une Academie composée de gens habiles dans les secrets de la Nature, & propres à pousser plus loin les connoissances, qu'ils en avoient déjà.

Il y a ensuite diverses remarques sur l'Aiman, & sur la maniere, dont on pourroit l'employer, pour découvrir les Longitudes. C'est une chose, qui est encore très-obscur, & il n'est pas facile de l'éclaircir; mais on ne doit pas pour cela desespérer de trouver ce que l'on cherche. Il faut de la patience & de la pénétration, pour en venir à bout. *Platon & Aristote* ont connu l'Aiman & su qu'il attiroit le fer; mais ses autres propriétés leur ont été inconnues & sa direction, par laquelle un de ses Poles se tourne au Nord & l'autre au Sud, sont demeurées cachées bien des siècles après eux. L'Auteur pouvoit remonter encore, plus haut, puisque *Tbalès* avoit eu quel-

quelque connoissance de l'Aiman avant eux, comme le témoigne *Aristote*, dans son *Traité de l'Ame*, Liv. I. c. 2. où il dit que *Thalès* avoit cru que l'Aiman a une Ame; puis qu'il assuroit qu'il y avoit *une pierre qui mouvoit le Fer*. Il avoit vécu six six cens ans avant *Jesus-Christ*, & l'on n'a eu, pour le moins en Europe, aucune connoissance de la direction de l'Aiman aux Poles qu'au XIII. siecle depuis *Jesus-Christ*. Après cela, on trouva la maniere d'aimanter une aiguille d'acier. Ainsi on peut voir combien tardifs sont les progrès des Sciences parmi les hommes, & en recuevillir qu'il ne faut pas desespérer de trouver des choses, que nos Peres ont entierement ignorées & que nous ignorons encore. Mais pour cela, il ne font pas nous laisser de tâtonner, pour ainsi dire, autour de nous, ni plaindre les dépenses, qu'il faut faire, pour cela; quand même on en a fait, plusieurs fois, en vain. Si l'on pouvoit trouver un moyen sûr & facile de savoir, non seulement le degré de Latitude, mais encore celui de Longitude, ce seroit une invention, qui recompenseroit abondamment les faux frais, qu'on

Tom. XXVII. P. 1. K pour-

pourroit avoir faits auparavant pour cela.

ARTICLE XI.

Avis sur quelques livres, qui doivent paroître.

- I. HISTORIA EUTYCHIANA, in qua origo & progressus HAERESIOS EUTYCHIANAE, per totum ferè Orientem divulgatae, ex Scriptoribus coevis ac fide dignis, Actis Conciliorum & Variorum Epistolis, qui his tumultibus implicati fuerunt, enarrantur; multis annotationibus Criticis, Chronologicis & Historicis locupletata; vitas Imperatorum, Patriarcharum, Episcoporum & Archimandritarum, quorum aetas in illa tempora incidit, illustrans; Acta denique Synodorum multarum, tam oecumenicarum, quàm particularium involvens; ab initio horum tumultuum, usque ad finem turbarum Monothelitarum, per tria ferè secula, secundùm Leges Historicae Veritatis conscripta. In IV. Tomos distributa Auctore CHRISTIANO AUGUSTO SALIG. A
Ut

Utrecht & à Duisbourg, chez
Croon & Boetticher MDCCXX
VII.

ON vit déjà en MDCCXXIII.
paroître un avant-coureur de
cet Ouvrage, en un livre intitulé *de*
Eutychiânismo ante Eutychem, avec
une Histoire abrégée du Nestorianif-
me. Ces deux opinions firent autre-
fois beaucoup de bruit, dans l'Orient,
& attirerent beaucoup de mal à ces
Sectaires; selon que les uns, ou les
autres, eurent le dessus, ou le dessous;
quoi que, si l'on examine bien cette
Controverse, on trouvera peut-être
qu'il y avoit plus de disputes de mots,
entre les uns & les autres, que de
choses. Dès que les Chrétiens eurent
le dessus, quoi que l'Évangile leur
eût recommandé, avant toutes cho-
ses, la charité; ils commencerent à
se quereller & à se mal-traiter, non
seulement sur les choses mêmes,
dont ils n'étoient pas d'accord, mais
encore sur des mots. C'est dequoi
on tire des preuves des Nestoriens
& des Eutychiens. Comme je n'ai
pas lu l'Ouvrage de Mr. Salig, de
l'Eutychiânisme avant Eutychés, je
ne puis rien dire de ce livre. L'Au-
teur

teur se propose de donner , en quatre Tomes in 4. sur du papier semblable à la feuille qu'il publie, pour instruire le Public de son dessein; en sorte que l'on pourra les relier commodément en deux Volumes qui contiendront, en tout, 12. Alphabets.

Le premier commence à la naissance des Controverses Eutychiennes & finit avec l'Histoire du Concile de Calcedoine. On y trouve plusieurs difficultez, qui concernent l'assemblée, qu'on nomme le *Brigandage d'Ephese*, de quelques Actions du Concile de Calcedoine, que l'on regarde, comme supposées, les défauts de ce Concile, & enfin les véritables sentimens d'Eutychès. Le second renferme la controverse, que les Moines Scythes exciterent alors, les Conciles, les Lettres des Papes, les Vies des Empereurs & des Patriarches & sur tout de Zenon; dont l'*Henoticon*, ou l'arrêt de se réunir causa bien des troubles; la Vie de l'Empereur Anastase, que l'Auteur défend contre diverses médisances; celle de Severe, Evêque d'Antioche, dont l'Auteur défend l'honneur, & éclaircit d'autres choses de cette sorte. Le troisième commence par l'Empereur
Justi-

Justinien, sous lequel les affaires des Eutychiens prirent une toute autre face. On y explique principalement les controverses, qui furent l'occasion, pour laquelle on assemble le V. Concile Ecumenique, & que le Cardinal Norris, le P. Garnier, & l'Archevêque De Marca, ont expliquées en diverses Dissertations; sans avoir néanmoins pû parvenir à la connoissance de la Verité. L'Auteur dit qu'il a fait voir les variations de ce Concile, sa corruption, sa légereté, & la maniere, dont il s'opposa au Concile de Calcedoine; quoi qu'on ait voulu faire passer ce Cinquième Concile pour Ecumenique. On décrit les artifices, que l'Imperatrice Theodora, l'Empereur Justinien, le Pape Vigile, Anthemius & d'autres, qui se mêlerent de ces brouilleries, employerent. Le quatrième Tome enfin renferme toute l'Histoire du Monothélisme, qui est une suite de celle l'Eutychianisme. Elle avoit bien été faite par le P. Combefis, & par Jean Baptiste Tamagnini; mais ils n'ont pas assez examiné la liaison des démêlez & des Controverses. L'Auteur dit qu'il développera le Monothélisme du Pape Honorius, si c'est une Hérésie, &

qu'il répondra aux raisons, qu'on pourroit lui opposer.

L'Auteur joindra à cela son *Traité de l'Eutychnisme, avant Eutychés*. Il y joindra les Index nécessaires, & tout ce qui sera propre, pour rendre cette Histoire plus fructueuse, & l'appuyera de tout ce qui sera nécessaire pour la confirmer.

Il fait ensuite des propositions à ceux qui voudront signer par avance, pour favoriser l'Édition de cet Ouvrage, dont le pris ne sera que de treize florins monnaie de Hollande.

II. LE Sr. *Jean van der Linden*, Marchand Libraire de Leide se propose aussi de rimprimer fort bien les Oeuvres du plus grand Jurisconsulte, en matieres de l'Ancien Droit Romain, qu'il y ait eu en ces derniers tems; c'est à dire, de *Jaques Cujas*; dont chaque exemplaire coûtera 100. Francs Monnaie de Hollande, & payables en plusieurs Termes.

III. LE Sr. *Pierre Humbert*, Libraire à Amsterdam, vient d'achever de rimprimer l'*Histoire du Concile de Constance*, par Mr. *Lenfant*, en 2. Volumes in 4. enrichie de nouveaux Portaits. Cette Édition est considerable

ablement augmentée, puis qu'elle a près de 500 pages, plus que la précédente; si l'on y comprend quatre Pièces Nouvelles, qui sont ajoutées en cette Edition.

La première est une Dissertation Historique, sur la première Edition des Actes du Concile de Constance; la seconde une autre Dissertation Historique & Apologetique pour *Jean Gerson*, & pour le Concile de Constance, contre le P. *Desirant*, & le P. *Petit-Didier*; la troisième une liste des Membres du Concile, & d'autres Etrangers, qui se trouverent alors à Constance, par *Gebhard Dacher*; la quatrième, est une Apologie, pour l'Auteur de l'Histoire du Concile de Constance, contre les Journalistes de Trevoux. Outre cela il y a quatre nouveaux Portraits. On en a fait tirer quelques Exemplaires en grand papier, qui est très-beau, & dont les Portraits sont choisis & du premier tirage.

Le même Libraire a achevé une nouvelle Edition du *Mentor Moderne*, traduit de l'Anglois de Mrs. *Addison*, *Steele* & autres des Auteurs du *Spéctateur*, en quatre Volumes. Cette Edition a été revue & aug-

mentée d'une Table des Matieres.

IV. PIERRE HUSSON ,
qui a acheté le *Droit de la Copie* ,
de cette *Bibliothèque Ancienne & Mo-*
derne continuera à la faire paroître
exactement tous les trois Mois. On
trouvera chez lui quelque peu d'E-
xemplaires complets de cet Ouvra-
ge en 26. Volumes ; aussi bien que
de la *Bibliothèque Universelle & de la*
Choisie , en 54. Volumes. Il en pour-
ra aussi fournir des Volumes sépa-
rez.

*Livres qui se trouvent chez
le même.*

Les Oeuvres Diverses de Mr. PIER-
RE BAYLE, Professeur en Philoso-
phie & en Histoire à Rotterdam, en
4. volumes in folio , qui contiennent
tout ce que cet Auteur a publié, sur
des matieres des Théologie, de Phi-
losophie, de Critique, d'Histoire &
de Litterature, excepté son Dictio-
naire.

On peut trouver à part le III. & le
IV. Volumes, pour ceux, qui ont eu
ci-devant les deux premiers Volumes,
tant en grand, qu'en petit papier.

Dic-

Ancienne & Moderne. 225

Dictionnaire Universel de FURE-
TIERE, contenant généralement
tous les mots François, tant vieux,
que modernes, & des Sciences & des
Arts. 4. Volumes in folio. Edition
considérablement augmentée d'addi-
tions, de corrections & d'articles
nouveaux; le tout, par les soins de
Mr. BRUTEL DE LA RIVIERE.
*On ne doit néanmoins pas mettre, en
ce nombre, les articles obscènes, qui y
ont été mis malgré lui, comme il l'a
protesté, dans une Préface*

P. OVIDII NASONIS Opera
omnia, IV. Voluminibus comprehensa,
cum integris Jac. Micylli, Herc. Ciofani
& Danielis ac Nicolai Heinsiorum notis
& aliorum in singulas partes, partim in-
tegris, partim excerptis adnotationibus.
Curâ & studio Petri Burmanni, qui
& suas in omne opus notas adjecit.

Principia Philosophiæ Naturalis,
in usum Scholarum privatarum, con-
scripta & captui Studiosæ Juventutis
accommodata, à Jacobo Ode A. L. M.
& Philosophiæ Doctore, ejus deni-
que Facultatis in Academia Trajectina
Professore ordinario in 4. 2. vol.

*Adrianus VI. sive Analec̃ta Histo-
rica de Hadriano VI. Trajectino Papa*
Ro-

226 *Bibliothèque Anc. & Mod.*

*Romano. Collegit, edidit & notas
adjecit Casparus Burmannus in 4.
cum figuris.*

*Horapollinis Hieroglyphica, Græcè
& Latinè, cum integris observationi-
bus & Notis Joan Merceri & David.
Hoeschelii & selectis N. Cassini,
curante Joan Cornelio de Pauw in 4.*

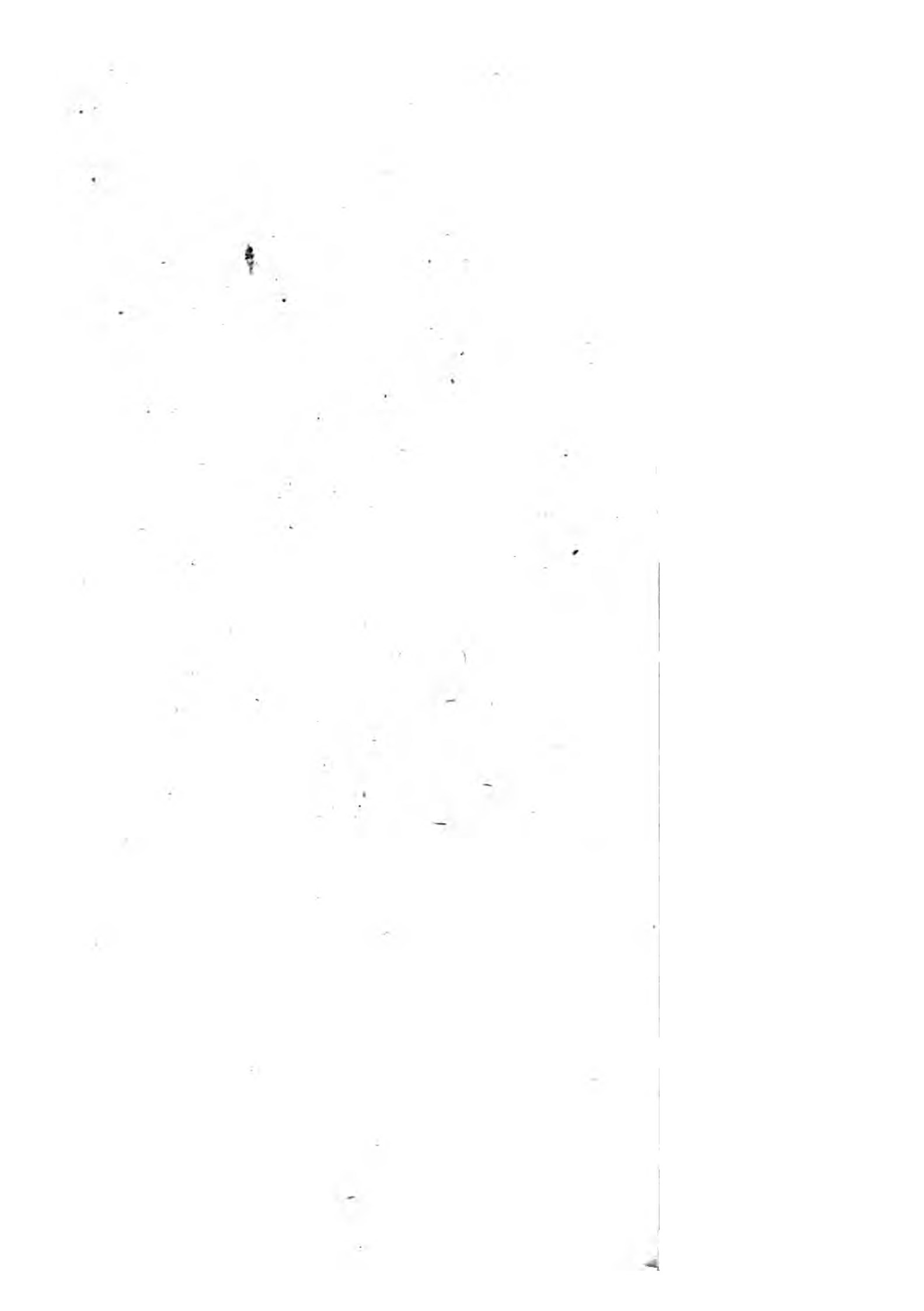
La cinquième Brochure de Mr.
Jaques Saurin, sur l'état du Christia-
nisme, dans laquelle il y a VI. Let-
tres de l'Eucharistie, in 8.

Sermons sur divers textes de l'Ecrite-
ture, par feu Mr. *de la Treille*, in 8.

F I N

*De la I. Partie du Volume XXVII.
de la Bibliothèque Ancienne
& Moderne.*





BIBLIOTHEQUE
ANCIENNE

ET
MODERNE,

· Pour servir de suite aux

BIBLIOTHEQUES
UNIVERSELLE ET CHOISIE.

Par JEAN LE CLERC.

TOME XXVII.

POUR L'ANNE'E MDCCXXVII.

Seconde Partie.



A LA HAYE
Chez PIERRE HUSSON.

MDCCXXVII.

LIVRES NOUVEAUX,

*Qui se trouvent chez P. Hufson
Libraire à la Haye.*

Ouvres diverses de M. Bayle Professeur en
Philosophie & en Histoire. 4. Vol. in Folio.
Dictionnaire de Furetiere augmenté considéra-
blement par Mr. de la Riviere, en 4. Vol.
in Fol.

L'Existence de Dieu démontrée par les mer-
veilles de la Nature, par B. Nieuwentyt. 40
avec des figures.

Essais de Montaigne, publicz & commentez
par Mr. Coste. 5. Voll. in 12.

Etat du Christianisme en France, par Mr. Saurin.
in 8.

Terentius cum notis Bentleyi 40.

Phadrus cum notis Burmanni. 40.

Inscriptio Sigae Edmonds Chiffiull. 80.

F. A. Lampe Theologix activa. 4.

Vespera Vadenses Gerdesii. 40.

Essais sur la santé & sur les moyens de la con-
server, in 8.

Oeuvres Poëtiques de Mr. Tyffot de Pitot.
8. en 3. v.

T A B L E
D E S L I V R E S
E T D E S
A R T I C L E S

*Dont il est parlé dans la II. Partie
du XXVII. Tome de la Biblio-
theque Ancienne & Moderne.*

- I. **F**ORTUITA SACRA, ou Ré-
marques sur divers passages du
Nouveau Testament, avec une Dis-
sertation sur les Cymbales des
Anciens. 229
- II. *Dissertation sur le Dialogue de Phi-
lopatris, dans Lucien, par Mr.*
MOYLE. 278
- III. *Les Essais de* MICHEL de MON-
TAGNE. 286
- IV. *Extrait d'une Description de la
Bibliotheque de sa M. le Roi de
Sardagne, à Turin.* 325
* 2 V.

TABLE DES LIVRES.

- V. *Commentarius in Evangelium Jo-*
ANNIS, auctore FRIDERICO
ADOLFO LAMPE. 335
- VI. THE CREDIBILITY of the
GOSPELS *History by* NATHA-
NAEL LARDNER. 376
- VII. *Réponse à la Censure, que Mr.*
FREIND a faite d'une Addition
faite à l'Histoire de la Médecine de
Mr. LE CLERC. 388

BIBLIOTHEQUE
ANCIENNE
ET
MODERNE.

ARTICLE I.

FORTUITA SACRA, *quibus subjicitur Commentarius DE CYMBALIS.* A Rotterdam, chez Hofhout MDCCXXVI. in 8. pagg. 798.



N n'a pas mis le nom de l'Auteur, à la tête de ce Livre, ni même de Préface, qui paroisse venir de lui. Ce n'est pas qu'il y ait rien, qui puisse choquer personne, ou qui ne meritât pas de voir le jour. C'est seulement parce que l'Auteur, qui est Anglois, ou Ecossois, comme on le peut voir par la pag. 55. où
Tom. XXVII. P 2 L il

il parle de divers savans Anglois , comme de ses Compatriotes , est à présent Conseiller. Il a plusieurs remarques semblables à celles-ci , qu'il avoit faites , pour se divertir , & non pour aquerir de la Réputation par-là. Quoi qu'il en soit , cet Ouvrage ne laisse pas d'être fort travaillé & digne d'être lu , par ceux qui s'appliquent à l'étude de l'Écriture Sainte & sur tout du Nouveau Testament. L'Auteur se propose d'éclaircir , par des remarques de Critique , divers Endroits du Nouveau Testament , qui ont fait de la peine aux Savants. Il appelle , comme il semble , ces Remarques *fortuita* ; parce qu'en lisant le Nouveau Testament il les a faites , comme par hazard. Nous mettrons ici , en peu de mots , les matieres de chaque Chapitre ; que les curieux de cette sorte de choses feront bien de lire , dans l'Original.

1. L'Auteur traite du mot *βαρτολογεῖν* , qui se trouve Matth. VI, 7. où Jesus-Christ , en enseignant ses Disciples à prier Dieu , leur dit qu'il ne faut pas remplir leurs prieres de *babel* & de *redites* , comme faisoient les Payens. C'est sans doute la signification du mot Grec. Je croirois que ce mot a été

été formé originairement de la syllabe *Bat*, qui ne signifioit rien; en sorte que *Βατταρίζειν* & *Βαττολογεῖν* signifioient répéter les mêmes paroles: répétition qui n'est pas plus énergique, que si on disoit *Bat*, *bat*, *bat* &c. D'autres tirent ce mot d'un Verbe Syriacque *Bata*, qui signifie la même chose. NÔtre Seigneur dit qu'il ne faut pas faire *comme les Payens*, qui avoient accoûtumé de répéter plusieurs fois les mêmes paroles, dans leurs prieres. On cite néanmoins un Ms. de la Bibliothèque Barberine, où il y a *comme les Hypocrites*, ce qui se rapporteroit aux Juifs. Mais on peut dire que les Juifs, eux-mêmes, quoiqu'ennemis des Payens, ne laissoient pas d'avoir imité les Payens en cela. On voit encore de ces répétitions, dans leurs Recueils de Prieres, qu'ils nomment *Siddoure Thephilloth*, suites de prieres. L'Auteur en cite un imprimé à Amsterdam, où cela se trouve. J'en ai un en Hebreu & en Espagnol, imprimé à Venise, où l'on voit aussi beaucoup de répétitions.

2. Sur Matth. VI, 6. où Jesus-Christ nous apprend comment il faut prier Dieu, l'Auteur montre que de sages Payens ont avoué qu'ils ne sa-

voient pas ce qu'on doit demander à la Divinité, & que la plus sûre manière de lui demander ce qui nous manque est de lui dire : *Donne-nous ce qui nous est bon, soit que nous le demandions, soit que nous ne le demandions pas; Et détourne de nous le mal, quand même nous le demanderions.* Il dit aussi à Alcibiade, qu'on ne pouvoit rien demander à la Divinité, qu'en termes généraux, jusqu'à ce qu'il fût venu quelcun; qui instruisît les Hommes comment il faut la prier. Divers Peres ont cru que Socrate étoit éclairé de Dieu & ne l'ont pas exclus du salut.

3. Matth. VI, 16, 17. il est dit que lors que les Hypocrites jeûnent, ils *font disparoître leur visage*, où il y a dans le Grec ἀφανίζουσι, ce qui veut dire *font disparoître.* Les Hypocrites faisoient en effet *disparoître* l'air, qu'ils avoient ordinairement; parce qu'ils vouloient qu'on s'apperçût qu'ils jeûnoient. C'est là le vrai sens de ce mot, que nôtre Auteur examine fort bien ici. Voyez aussi ce que nous avons remarqué, sur ce passage, dans nos Additions aux remarques de Hammond, sur le Nouveau Testament. Dans le verset suivant, l'Auteur
ex.

explique très-bien ces paroles de Jesus-Christ : *Quand vous jeûnez, oignez votre tête & lavez votre visage.* C'étoit la coûtume de s'oindre les cheveux de quelque huile de bonne odeur, & de se laver le visage aux jours de fête. Mais Jesus-Christ parle d'un jour, où l'on jeûne. Il ne dit pas ceci, en forme de précepte; comme s'il vouloit qu'on l'observât régulièrement quand on jeûnoit, ce qui auroit choqué les Juifs, sans nécessité. Mais il veut dire qu'il ne faut pas, par ostentation, jeûner, surtout lors que ce n'est pas un Jeûne public; mais qu'on jeûne, pour quelque raison particuliere & qui ne regarde point le Public.

4. Sur Matth. VIII, 28. l'Auteur fait de bonnes remarques, sur les noms de *Gergesa & Gadara*. S. Matthieu C. VIII, 28. appelle dans nos Exemplaires, les habitans de cette ville *Gergeseniens*, & S. Marc. V, 1. *Gadareniens*. S. Luc VIII, 26. les nomme de même. Elle étoit située sur les bords Orientaux de la mer de Galilée, ou de Tiberiade. *Eusebe*, dans ses lieux de la Palestine, lui donne le nom de *Gergesa*. D'autres en ont parlé, comme d'une ville de l'Arabie;

mais il ne s'en suit pas de là que c'étoit une autre ville; parce qu'on a souvent appelé tout le país, qui est à l'Orient du Jourdain, *l'Arabie*. Nôtre Auteur rapporte d'autres passages, où *Gadara* est nommée, dans *Josepb*, la Capitale de la *Perée*. *Origene*, dans son Commentaire sur *S. Jean* p. 131. dit fort bien que *l'exactitude dans les noms ne doit pas être négligée, par ceux qui veulent bien entendre les saintes Lettres; parce que les Copistes Grecs, comme on peut s'en persuader par les Evangiles, ont souvent commis des fautes, dans les noms, dans les Evangiles. Ce qui est dit des pourceaux, qui se précipiterent d'un rocher & qui furent étouffez dans la mer, par les Démons, est dit être arrivé dans le territoire des Geraseniens. Gerasa est une ville d'Arabie, qui n'est voisine d'aucun lac, ni d'aucune mer. Les Evangelistes, qui connoissoient fort bien la Judée, ne pouvoient pas dire un mensonge si manifeste, & qui auroit pu être relevé. Mais comme on trouve dans peu d'Exemplaires, dans le país des Gadareniens; il faut dire là dessus que Gadara étoit bien une ville de la Judée, autour de laquelle il y avoit des bains chauds célèbres, mais il n'y a point là de lac,*

on de mer au dessous de quelques précipices. Mais Gergesa, d'où l'on a formé le nom des Gergeseniens, est une ville ancienne, qui est près du lac, que nous appellons aujourd'hui de Tiberiade; au bord duquel il y a un rocher, que l'on montre comme celui, duquel les Démons précipiterent les Porcs. Notre Auteur soutient, que *Gerasa* étoit à plus de quarante milles Romains, à l'Orient du Jourdain; & il a raison, comme on le pourroit montrer.

5. On voit après l'explication du nom de certaines gens, qui sont nommez Matth. XXII, 16. *Hérodiens*. On voit bien que ce mot est relatif à celui d'*Hérode* & signifie des gens, qui appartenoient, en quelque sorte, à *Hérode*. Mais on fait que ni *Hérode le Grand*, ni *Hérode Antipas*, n'ont pas été des Hérésiarques; mais des Rois, ou des Princes. Il y a eu des gens, qui ont cru que l'on nommoit ainsi des Juifs, qui croyoient qu'*Hérode le Grand* avoit été le Messie & qui de plus étoient Sadducéens, ou nioient l'immortalité de l'Ame. On peut en effet, selon l'Analogie, expliquer le mot d'*Hérodiens* de gens qui avoient quelque relation avec *Hérode*. Il se peut fort bien faire que

quelques-uns des Saducéens eussent été nommez *Hérodiens*; parce qu'en se moquant de ce qu'on croyoit alors du Messie, parmi les Juifs, ils disoient que la Nation Juive n'avoit pas de raison d'attendre aucun Roi, ou *Messie* (ce mot signifioit *Oint*) plus grand que n'avoit été *Hérode*, fils d'Antipater. Ces gens-là devoient n'avoir eu guère de Religion, mais ils pouvoient être de bons sujets des Romains; à qui Herode devoit la Couronne, comme on le fait. Ce pouvoient être ceux, qui avoient bien fait leur Cour à *Hérode le Grand*, pendant sa vie, qui en avoient eu des Bien-faits, & qui après sa mort célébroient encore sa mémoire, dans Rome même; certains jours, que *Perse* appelle, dans sa V. Satire, sur la fin, *Hérodides*, comme nôtre Auteur l'a remarqué. Il ne s'explique pas assez clairement, sur toute cette matiere. Mais il croit que les *Herodiens* étoient des Courtisans d'Herode, & des libertins, connus ce Prince, plutôt qu'une espece particuliere d'Héretiques. Ils étoient d'ailleurs Saducéens, comme Herode lui-même, & attachez à l'Empire des Romains, dont la puissance leur inspiroit de la crainte.

Pour

Pour les jours d'Herode, nôtre Auteur remarque, avec bien de la vraisemblance, que c'étoient les jours auxquels *Herode* fut déclaré Roi de Judée, & auxquels il acheva le bâtiment du Temple de Jerusalem; ce qui se fit au même tems de l'année, comme *Joseph* l'a remarqué.

6. Nôtre Seigneur reproche aux Juifs Marc VII, 9. qu'ils abolissoient les commandemens de Dieu, pour observer la tradition. L'Auteur le prouve, par divers endroits du Thalmud; qui sert par là, non seulement à savoir les Traditions Judaïques, mais encore à verifïer ce que Jesus-Christ leur reproche; à l'égard de certaines Traditions, qui sont contraires à la Raison & à la Révelation. Il y a là-dedans des doctrines également absurdes & contraires à la Loi même de Moïse, & à la Droite Raison. Cet Article de nôtre Auteur mérite d'être lû. Il est étrange qu'après les censures, que Jesus-Christ a faites des *Traditions* des Juifs, la plûpart des Chrétiens soient tombez dans la même faute, & soutiennent des *Traditions*, comme ils les nomment eux-mêmes, qui sont aussi contraires aux commandemens du Législateur des Chrétiens, que

celles des Juifs étoient opposées à la doctrine de Moïse.

7. L'Auteur explique la force du mot παρακολουθεῖν, qui se trouve Luc I. 3. où l'Evangeliste dit qu'il avoit cru, après s'être informé de tout exactement, depuis l'origine, de voir l'écrire par ordre. Il explique cette expression παρακολουθεῖν πράγμασι, *singula examinando seriè inque rerum, ut quæque nata fuerit, propius inspiciendo, adeò omnia penitus adsequitur, ut nihil prorsus insciens prætermiserit.* Il apporte des exemples de Polybe & de Demosthene; qui se servent de ce mot, dans le même sens. Mais il est difficile de rien assurer, touchant l'énergie, pour ainsi dire, d'un mot, dont un Auteur se sert; parce qu'on ne peut guere savoir s'il s'en est servi, dans toute l'étendue de sa signification. Pour ne parler, que de S. Luc on pourroit dire qu'il n'a pas prétendu dire exactement tout ce qu'il avoit pu apprendre de la vie de Jesus-Christ; parce qu'encore qu'il en dise bien des choses, qu'on ne trouve pas, dans les autres Evangelistes, il y en a d'autres aussi, dont il n'a presque rien dit; comme on peut le voir, en jettant l'œil sur l'Harmonie Evangelique, que nous.

nous avons publiée, en MDCXCIX.

Il prétend aussi que le mot ἀνωθεν, que nous avons traduit : depuis leur origine, faute de trouver une meilleure expression en François, signifie exactement. Ἄνω signifie proprement en Grec en haut & Ἀνωθεν de plus haut. en parlant des choses passées; car ce sont des adverbes de tems, aussi bien que de lieu. Dans *Demosthene* par exemple, οἱ ἀνω χρόνοι sont les tems passez, comme en Latin *superiora tempora*. Nôtre Auteur cite encore un passage du même Orateur, où l'on trouve la particule Greque ἀνωθεν dans le même sens. Il n'approuve pas que l'on traduise καθεξῆς, ordinairement, selon sa signification ordinaire; mais prétend qu'il faut tourner *singillatim, distinctè*.

8. Il explique χάρις ἀπὸ χάριτος, une grace, qui succede à une autre grace Jean I, 16. Le sens est vrai, mais on en peut trouver un autre aussi commode, qui néanmoins revient pour le sens, à la même chose.

9. L'Auteur passe à Act. XVII, 11. où il est parlé d'un autel, que S. Paul vit à Athenes, qui étoit consacré à un Dieu inconnu. On dressoit de semblables Autels, lors qu'on ne savoit pas à quel Dieu on étoit redeva-

ble d'un certain Bienfait de peur que, si, on s'adressoit à un Dieu, que l'on nommeroit, ce Dieu inconnu ne s'en offensât. On verra ici de bonnes remarques, sur cette matière.

10. On trouvera ensuite de doctes remarques sur l'Histoire, qu'on trouve Act. XIX, 24. & suiv. où S. Luc raconte ce qui arriva à Ephèse, à l'occasion de la sédition qu'y excita un nommé *Demetrius*; qui gagnoit beaucoup, en vendant de petits Temples de Diane d'argent. Ces remarques méritent d'être luës.

11. L'Auteur explique, après cela, les paroles de S. Paul 1. Cor. V, 29. où il dit : *Que feront ceux qui sont baptizez, pour ceux, qui sont morts, si les morts ne ressuscitent point du tout? Pourquoi les baptize-t on, en la place de ceux qui sont morts?* Il y a ici dans le Grec: ὑπὲρ τῶν νεκρῶν, que nous traduisons : *en la place de ceux qui sont morts.* Nous avons rapporté un passage de *Denys d'Halicarnasse*, où il y a que les Romains avoient enrollé d'autres Soldats, en la place de ceux qui étoient morts, dans la guerre contre les *Antiates*, en Grec ὑπὲρ ἀποθανόντων, pour marquer

quer que l'on avoit levé des Soldats, pour remplir les places vacantes de ceux qui étoient morts. De même les Chrétiens, pour ne pas laisser éteindre les Eglises, baptizoient ceux qui vouloient l'être ; pour remplir la place de ceux, qui avoient souffert la mort. Si elles avoient crû qu'il n'y avoit point de résurrection, cela auroit été très-inutile ; parce qu'il vaut mieux éviter une mort prématurée, que de s'exposer à perdre sa vie, sans en tirer aucun avantage. Voyez les Notes Latines ajoutées à celles de *Hammond* & celles, qui sont sur la Version Françoisse du Nouveau Testament.

12. NÔtre Auteur explique ces mots de la 2 Cor. II, 16. *καὶ πρὸς ταῦτα τίς ἰκανός* ; qui est propre pour cela ? qu'il entend de même que, s'il avoit dit qu'il n'y avoit personne qui y fût aussi propre que les Apôtres. Voyez les Notes Françoises sur le N. T.

13. Dans le verset suivant, il est parlé de Prédicateurs, que S. Paul accuse de faire une chose scandaleuse, qu'il appelle *καπηλεύειν καυρονάρι* ; c'est à dire, d'abuser de ce saint emploi, pour y gagner. C'est ainsi que Pyrrhus disoit aux Romains : *non cauponantes*

bellum, sed belligerantes. Voyez l'Édition des Fragmens d'Ennius p. 61. de l'Ed. in 4. d'Amsterdam. Comme les Cabaretiers ne cherchent qu'à gagner, de quelque maniere que ce soit, *καπηλεύειν* & *cauponari* signifient très-souvent chercher un gain fardide, en quelque chose. Voyez les *Exercitationes* de feu Mr. Bos, sur cet endroit, p. 154. de la 2. Ed. Ainsi nous avons crû devoir traduire de la maniere, dont nous l'avons dit. Mais si quelcun aime mieux, avec nôtre Auteur, entendre ce mot, comme s'il signifioit *falsifier*, je n'en serai point surpris; puis que cela produit un sens, qui est aussi propre à cet endroit de S. Paul. On voit là un exemple de la dépravation des mœurs, dans les premiers Chrétiens, ou qui prétendoient l'être; mais ces gens-là n'étoient que des apprentifs, en matieres Ecclesiastiques, en comparaison de ceux qui sont venus depuis; qui n'ont introduit mille faux dogmes, que pour le profit, qui leur en revient. Aussi ont-ils si fort augmenté leurs Terres qu'ils emportent plus de la moitié des revenus des Terres, en bien des Païs; tant il y a de profit à travailler au salut des autres! Mais bien des

solitaires, aussi bien que d'Ecclesiastiques Séculars, vivent en maniere, qu'il est difficile de croire que Dieu en veuille peupler son Paradis.

14. Nôtre Auteur explique le passage de S. Paul Philip. II, 1. & suiv. comme on fait communément, & prend *la forme de Dieu, pour la nature divine*; mais il ne donne aucun exemple de cette maniere de parler, tiré de l'Ecriture Sainte. Je ne saurois me persuader que cette expression signifie autre chose, que la gloire des Miracles; que Jesus-Christ, en qualité d'homme, avoit reçue de son Pere. La suite du discours le montre, ce me semble, évidemment; car il s'y agit de l'Humanité de Jesus-Christ, puis que la Divinité de Jesus-Christ, qui est la même que celle de son Pere, ne peut pas s'humilier, & qu'on ne peut dire, sans blasphême, que la Divinité *s'est humiliée & qu'elle se soit rendue obeissante jusqu'à la mort de la Croix*. La Divinité est immuable & jouit d'une gloire immortelle. Cette même gloire ne peut pas être séparée de la Divinité, ni la Divinité ne peut pas se dire s'être rendue obeissante, en obeissant jusqu'à la mort. La Divinité, à parler proprement,

ment, ne peut ni obeïr, ni mourir; mais la seule humanité. La Divinité ne peut pas être élevée dans un degré de gloire, plus grand que celui qu'elle a eu de toute éternité; mais il est vrai que l'Humanité de Jesus-Christ a été élevée à un nouveau degré de gloire. C'est à la même nature, à qui Dieu a donné un nom, qui est au dessus de tous les noms, & non à la Divine, qui l'a euë de toute éternité. Il faut nécessairement reconnoître que *le nom de Jesus, auquel tout ce qui étoit au Ciel, sur la Terre & sous la Terre a fléchi le genouil,* marque la gloire de Jesus-Christ, qu'il a euë après sa résurrection & son ascension dans le Ciel, & qui a été une recompense de l'humilité, qu'il avoit témoignée. S. Paul parle clairement de la recompense de Jesus homme; qui, en cette qualité seulement, peut s'humilier, & recevoir une nouvelle gloire. S. Paul se sert de cet exemple, pour porter les Philippiens à l'Humilité, en leur proposant ce que Jesus-Christ homme a fait pour nous. On ne sauroit louer les Théologiens, qui ne cherchent pas dans l'Écriture ce qui y est, mais ce qu'ils voudroient qui y fût; pour terrasser les Hérétiques,

ques , à ce qu'ils croient. Il faut remarquer , outre cela , que pour trouver ici le sens , que l'on y cherche , il faudroit que S. Paul eût parlé ainsi : *ὅς ἐν μορφῇ Θεῆ ὑπάρχων καὶ ἔχ ἄρπαγμα ἡγούμενος τὸ εἶναι ἴσα Θεῷ ἑαυτὸν ἐκένωτε* : *qui étant en la forme de Dieu, & ne jugeant pas (pour lui) que ce fût une chose qu'il ravît, que de s'égalier à Dieu, il s'humilia soi même &c.* Dans ces paroles de S. Paul, il est difficile de voir ce qu'on y cherche. Il oppose clairement *être en forme de Dieu*, ou faire des choses toutes divines, à *être égal à Dieu*. Qu'on y prenne garde & l'on en conviendra. Pour moi je n'ai aucun intérêt à combattre l'explication commune, étant persuadé que *toute la plénitude de la Divinité, qui habite en Jesus-Christ*, nous doit faire comprendre qu'il n'est pas un simple homme; mais que la Divinité & l'Humanité, toutes distinctes qu'elles sont, sont unies en lui, quoi que sans confusion, en sorte qu'elles ne forment qu'un seul Messie, ou un seul Sauveur; quoi que les Natures demeurent distinctes & sans mélange. Si l'on me demande si j'ai une idée claire de la maniere, dont la Divinité & l'Humanité sont unies en lui

lui ; je répondrai que non , parce que l'Écriture ne nous l'a pas révélé. Je suis persuadé que les Écrivains Sacrez n'ont pas parlé de Jésus-Christ , de la manière qu'ils l'ont fait , sans raison ; mais personne ne peut se vanter sincèrement de savoir & de comprendre distinctement ce qu'ils en ont dit. Il s'agit d'une chose si sublime, qu'elle surpasse tout entendement humain. Ainsi content de ce que l'Écriture Sainte en dit , je ne cherche pas ce que je ne saurois comprendre. On ne doit pas s'imaginer qu'aucun homme puisse donner une idée complete de l'union de la Divinité & de l'Humanité. Je ne laisse pas d'être persuadé que la chose est vraie , comme je suis convaincu que mon Ame & mon Corps ne font en moi qu'un seul Homme ; quoi que j'avouë que je ne fais point comment cela se fait. Dans la personne d'un seul Homme , il y a de si grands mysteres, qu'il n'y a qui que ce soit au monde, qui les puisse expliquer. Il en est de même de tous les Phénomènes de la Nature , desquels nous sommes assurez ; quoi que la manière, dont ils s'exécutent , nous soit tout à fait inconnue.

Mais pour revenir à notre Auteur,
les

les remarques qu'il a faites sur le passage de S. Paul, dont nous venons de parler, sont très-dignes d'être luës, avec soin.

15. Il explique, après cela, ces mots de S. Paul, à Tite Ch. III, 8. *καλῶν ἔργων προϊσάσαι*, que nous avons traduites : *s'appliquer à d'bonnêtes professions.* „ Il n'y a presque personne, „ selon nôtre Auteur, qui ne se soit „ plaint de l'obscurité de cette expression, & il a raison.“ Pour lui, il traduit les mots, qu'on a citez : *défendre, ou proteger les bonnes Oeuvres* & voici à quoi cela revient. L'Auteur croit que c'est une maniere de s'exprimer métaphorique, qui signifie *défendre*, parce que ceux, qui commandent des troupes, se mettent à la tête; ce qu'on appelle *προϊσάσαι*. On ne peut pas nier que ce mot n'ait souvent cette signification, comme il le fait voir. Mais il propose une autre signification de cette maniere de parler; qui pourra plaire davantage à bien des gens. C'est que *τέχνης προϊσάσαι* signifie être maître d'un métier, & *προσάτης τέχνης un maître d'un art.*

Ainsi S. Paul veut, que les Chrétiens, qui, en ce tems-là, n'étoient guère, que des gens de métier, S. Paul, dis-

dis-je, vouloit que les Chrétiens s'appliquassent à faire quelque ouvrage honnête. Il me semble que cette signification convient assez bien ici ; car il n'y a rien, qui soit plus dangereux que la fainéantise , parmi le petit peuple. C'est ce que ce verset 14. confirme : *que nos freres apprennent à s'appliquer à de bons ouvrages , pour les besoins necessaires , afin qu'ils ne soient pas sans revenu.* Voyez les fragmens de la Comedie de *Menandre* intitulée *Hymnis*.

16. Ce Chapitre est sur Tit. III, 11, 10. *Evitez ceux qui font des sectes , après un ou deux avertissemens , sachant que les gens de cette sorte sont pervertis & qu'ils pechent, en sorte qu'ils se condamnent eux-mêmes.* L'Auteur remarque que l'*Héretique* est celui qui choisit, pour lui-même, un sentiment particulier. Pour le mot *Hæresis*, il ne signifie qu'une *Secte*, qui suit un sentiment particulier, soit qu'il soit vrai, ou faux. On appelloit ainsi communément les Sectes des Philosophes; sans les condamner, ni les approuver, par là. Pour le mot d'*Héretique*, je ne me souviens pas si les Payens l'employoient. Les Chrétiens ont depuis employé ces deux mots
en

en mauvaise part , en sorte que le mot d'*Héresie* ne se dit que d'une erreur capitale, & ceux , qui en sont infectez, *Héretiques*. L'Apôtre n'entend pas néanmoins, par ce mot, des gens qui sont simplement dans l'erreur, mais ceux, *qui se condamnoient eux-mêmes*; c'est à dire, des gens, qui savoient bien qu'ils se séparoient volontairement des Eglises Chrétiennes, enseignant d'avoir des Révelations, qu'ils savoient bien qu'ils n'avoient point; pour être Chefs de nouveaux partis. Nôtre Auteur dit, avec raison „ qu'il ne peut tenir pour héretique tout homme *qui n'est pas orthodoxe*, comme on parle ordinairement; & encore moins le massacrer & le bruler, comme plusieurs le prétendent. Il ajoûte encore qu'il faut éviter le commerce d'un Héretique, qui se condamne lui-même; qui pour aquerir de la réputation, ou pour gagner de l'argent, est prêt à détendre des choses, qu'il fait bien être fausses; comme S. Paul le dit, au Ch. I. de cette Epitre. Tels étoient encore ces Maitres trompeurs, dont parle S. Pierre Ep. II. Ch. II, 2. On peut employer, en cette occasion, ce „ que

„ que dit S. *Augustin*, dans son livre
 „ de l'Utilité de croire : *errare pos-*
 „ *sum, hæreticus esse nolo*; comme s'il
 „ disoit: *pour que je devienne héréti-*
 „ *que, il faut que mon esprit & ma*
 „ *volonté y consentent.* Celui qui se
 „ trompe ne donne pas proprement
 „ son consentement, comme l'en-
 „ seignent les Jurisconsultes. *Er-*
 „ *rantis nulla voluntas, nullus consen-*
 „ *sus*; ou : *non consentiunt qui errant.*
 „ Ce sont des Axiomes, qui sont fon-
 „ dez sur l'Equité naturelle; que l'on
 „ trouve souvent plutôt dans les Li-
 „ vres des Jurisconsultes, que dans
 „ ceux des Théologiens. Mais pour-
 „ quoi citerois-je les Peres, dit nô-
 „ tre Auteur? Nous avons ici un
 „ Auteur, qui est au dessus des Pe-
 „ res, qui ne tenoit pas pour Hére-
 „ tique celui, que nous avons décrit.
 „ Celui-là seul est Hérétique *qui pe-*
 „ *che, en maniere qu'il se condamne*
 „ *lui-même.* Supposons que quelcun
 „ croye que le Baptême des Enfans
 „ non seulement n'est point ordonné,
 „ mais même est illicite; faudra-t-
 „ il, à cause de cela, tenir pour hé-
 „ retique, un homme, qui ne bapti-
 „ ze pas son enfant, parce qu'il est
 „ persuadé, qu'il ne le faut pas faire?

„ On

„ On appelleroit, avec plus de rai-
„ son, hérétique celui, qui le baptize-
„ roit, quoi qu'il crût qu'il ne le faut
„ pas faire. Dans cette occasion, S.
„ Paul ne charge Timothée d'autre
„ chose, que d'avertir une fois ou
„ deux, ceux qui font des Sectes, &
„ s'ils n'y ont point d'égard, de les
„ éviter. Ils doivent être avertis, par-
„ ce qu'ils péchent volontairement,
„ sachants bien qu'ils font mal.

„ Ainsi on ne doit pas tenir, pour
„ Hérétique, un homme, *qui n'est*
„ *pas Orthodoxe*, comme on parle
„ communément; bien loin de le
„ massacrer, ou le brûler. Il faut
„ de plus éviter celui, qui est veri-
„ tablement hérétique, & *qui se con-*
„ *damne lui même*; celui qui, pour
„ acquérir de la réputation, ou pour
„ gagner, ou pour quelque autre
„ chose que ce soit, est prêt à défen-
„ dre ce qu'il fait bien être faux.

L'Auteur caractérise plus en détail
ceux, qu'on peut nommer Héréti-
ques. Ce sont, non des gens qui se
trompent en quelque chose, qu'ils
croient de bonne foi; mais ceux, qui
trompent les autres, qui se fient en
eux, dans le dessein d'en profiter.

17. Il explique, dans l'Article sui-
vant,

vant, cette maniere de parler ; être assis à la droite de Dieu , & fait voir après d'autres savans Hommes , qu'il cite, que les Payens mêmes se sont servis d'une semblable expression.

18. On trouve en suite quelques remarques, sur ce passage de S. Jaques, Ch. IV, 5. *Croyez-vous que l'Écriture dise en vain : l'Esprit, qui habite en nous, souhaite jusqu'à avoir de l'envie?* Mais il faut avouer de bonne foi, que je n'entends pas bien ce que l'Auteur dit ici, non plus qu'en plusieurs autres endroits, soit qu'il y ait des fautes du Copiste, ou du Compositeur de l'Imprimerie; soit que cela vienne du style particulier de l'Auteur. Mais ce dernier m'a donné occasion de découvrir un endroit, dans les LXX. Interpretes, d'où S. Jaques a tiré, comme il me semble, les paroles qu'il cite. C'est dans le Pseaume CXIX, 20. ou, selon la maniere de compter des Grecs, le CXVIII, 20. où les LXX. comme on les nomme, s'expriment ainsi *ἐπεπόθησεν ἡ ψυχή μου τὸ ἀποθυμῆσαι*, *mon ame a souhaité jusqu'à convoiter.* Je ne rechercherai pas le sens précis de ces paroles ; mais je ne doute pas que S. Jaques n'en ait tiré celles-ci : *πρὸς φθόνον ἐπιποθεῖ τὸ πνεῦμα*
ὄκα

ὁ κατῴχησεν ἐν ὑμῖν. *L'esprit, qui a habité en vous, souhaite jusqu'à l'envie.*

L'Occasion que j'ai trouvée de découvrir, où étoit la citation de S. Jacques, en faisant cet Extrait, m'a récompensé abondamment de la peine, que j'ai eue à la faire ; car il faut avouër que la maniere, dont l'Auteur, qui est d'ailleurs un très-savant homme, s'exprime & range ses pensées, m'a donné de la peine. Il pourra rendre de très-bons services au Public, s'il s'applique plus à l'ordre naturel des choses & à suivre le style des bons Critiques. Je me persuade qu'il ne sera point fâché que j'aye parlé, comme j'ai fait ; puisque cela pourra faire que le Public tire beaucoup plus de fruit de ses Ecrits.

Enfin il y a, à la fin du Volume, une très-bonne Dissertation des *Cymbales* des Anciens, qui ont été très-peu connues à de très-habiles gens, comme nous l'avions montré sur 1. Cor. XIII, 1. Mais on en trouvera ici beaucoup plus de preuves. *Grotius* & *Hammond*, & sur tout le premier, n'étoient pas des gens, qui fussent ignorans, dans les Antiquitez Grecques & Romaines. Cependant ils ne savoient ce que c'étoit un *Cymbale*, com-

Tom. XXVII. P. 2. M me

me il paroît, par ce que nous avons dit sur 1. Cor. XIII, 1. Ce n'étoit pas un article de foi, que ni l'un, ni l'autre n'auroit pas dû ignorer. *Bochart* avoit confondu le Sifre & le Cymbale; comme on le remarque sur 2. Sam, VI, 5. Cependant c'étoit une recherche de l'Antiquité, qui n'étoit pas difficile à faire; comme on le peut voir, par *Pignorio* & par *Spon*.

Nôtre Auteur a 1. montré quelle est l'origine du nom de *Cymbale*: 2. pourquoi les Anciens ont comparé cet instrument à l'herbe qu'on appelle *Cotyledon*: 3. que l'on comparoit les cymbales à deux coquilles: 4. qu'on avoit inventé les cymbales, en remarquant le bruit que faisoient deux pots de terre, quand on frapoit l'un contre l'autre: 5. que deux vases creux faisoient le même effet, que le Cymbale & que les Initiez se servoient de ces vaisseaux creux, pour le bruit: 6. qu'il ressembloit en quelque chose à un Crane: 7. que les toits des maisons ressembloient quelquefois à un Cymbale: 8. que ce que les Anciens nommoient *tholus*, étoit ce que les Italiens appellent *Cupola*, qui vient de Cymbale; à quoi il auroit peut-être du ajouter que de là est venu le mot

mot François de *Comble*; sur quoi on peut consulter *Ottavio Ferrari*, dans ses *Origines de la Langue Italienne*: 9. que *Hammond & Gifanius* se sont trompez, en disant que le Cymbale étoit un instrument, que le souffle faisoit rendre du son: 10. que l'on se servoit de Cymbales dans les Fêtes de Cybele: 11. que l'on s'en servoit aussi, dans les fêtes de Bacchus, & que la Déesse de Syrie, Cybele, Cerès & Isis étoient une seule Déesse; qui se plaisoit, comme on croyoit, au bruit des Cymbales: 12. que les Prêtres de Cybele étoient aussi des Cymbalistes: 13. que l'on joignoit toujours les Cymbales & les Tambours: 14. que les femmes principalement se servoient de Cymbales, en leurs sacrifices, & qu'elles jouïoient des Cymbales, pour se réjouir, comme les vieux reliefs le font voir: 15. qu'on adoucissoit les Dieux par des Cymbales; & qu'on y employoit aussi des *Rhombes*, ou figures quarrées; mais non pas équilateres: 16. que les Cymbales attiroient, comme on croyoit, les Dieux par leur bruit, à ce que disoient les Payens, & que les *Magodes*, qui étoient une espece de Magiciens,

s'en servoient : 17. que les sacrificateurs de Cybele, ou de la Déesse de Syrie étoient des mutilez, qu'on appelloit *Galli*; qu'il ne faut pas confondre avec les peuples des Gaules : 18. que les Cymbales étoient le plus souvent de cuivre, parce que c'est le métal, qui resonance le plus, quand on le frappe : 19. que l'on frappoit les Cymbales les uns avec les autres, pour faire plus de bruit, & qu'on les comparoit aux levres des hommes : 20. que les Cymbales n'avoient aucun archet, qui leur fit rendre du son, mais qu'on frappoit les deux Hémispheres, l'un contre l'autre, du côté creux; comme on le voit en effet dans les anciennes figures des *Cymbalistes*, qui nous restent : 21. que l'on disoit βαλλίζειν, pour dire danser, au son des Cymbales, parce qu'on faisoit un mouvement particulier des bras, ce qu'on appelloit *jacitare brachia* : 22. qu'on jouoit des cymbales, en frappant les deux hémispheres l'un contre l'autre; dont on pouvoit rendre le son plus clair, ou plus grave, selon qu'on les tenoit, ou frappoit les uns contre les autres : 23. que dans les Orgies, on employoit les Cymbales seulement, pour faire
du

du bruit, sans une Harmonie réglée & artificielle: 24. que l'on avoit des Cymbales, qui rendoient divers sons, ce que l'on prouve, par divers exemples: 25. que les levres des Cymbales n'étoient pas toutes de même, mais qu'on ne trouve aucunes croix, dans leurs manches: 26. que ce qu'on voit, dans la main de cuivre de Pignorius, & qui ressemble à des cymbales, étoit une sorte de bonnet, que les Corybantes portoient: 27. qu'il y avoit au dessus de ces bonnets une croix, mais qu'on ne pouvoit pas assurer ce qu'elle vouloit dire: 28. que Pignorius avoit pris pour un Cymbale une figure, qui est figure d'une autre chose: 29. que les Hebreux avoient une espece de Cymbales, & que toute la musique étoit venue de l'Orient: 30. que le son des Cymbales étoit assez agréable, & 31. ce que veut dire *S. Augustin*, par *cymbalis Deum laudare*: 32. qu'on a sujet de conjecturer que les Cymbales des Anciens avoient quelque chose, qui étoit travaillé avec plus d'art, que ceux, dont on a parlé; quoique l'on ne puisse pas savoir en quoi cela consistoit.

Ce sont là en gros les sujets de

châque Chapitre de cette Dissertation, qui est pleine de recherches curieuses, sur cette matiere; dont il est nécessaire d'avoir quelque idée, pour entendre une infinité de passages des Anciens, où il est fait mention de cet instrument. La mal est que l'on a donné diverses significations aux mêmes noms, & peut-être corrompu les vieux mots, en les imposant à des choses modernes. On fait qu'on apelle *timbales* (mot qui vient de *cymbale*) une sorte de Tambour, qu'on employe dans la Cavalerie. Il a sa caisse de cuivre, dont les ouvertures sont couvertes de peaux de Bouc. Cet instrument est tout différent des Cymbales des Anciens; quoique son nom soit tiré du nom Grec, en y changeant seulement une Lettre.

ARTICLE II.

Dissertation sur le Dialogue de PHILOPATRIS dans LUCIEN, par Mr. MOYLE, au 1. Tome de ses Lettres, pag. 285. & suiv.

NOUS avons déjà donné des Extraits de quelques Lettres de cet
Au-

Auteur, dans les Tomes précédents, qui n'ont pas déplu aux Connoisseurs. Voyez T. XXVI. p. 178. Cela fera que nous mettrons ici encore un Extrait d'une Dissertation de Critique sur ce Dialogue, attribué à *Lucien* qui est pour diffamer les Chrétiens. On l'avoit crû de cet Auteur, jusqu'à présent. Nous réduisons à certains articles les remarques principales de l'Auteur, contenues en diverses Lettres, contre ce sentiment.

I. Ce Dialogue est entre *Critias & Triéphon*, dont le premier est un Payen de profession, & le second un Epicurien, qui fait seulement semblant d'être Chrétien. Le dessein de cet Entretien est en partie de représenter les Chrétiens, comme une Secte peu affectionnée pour le Gouvernement, & nuisible à la Société Civile; & en partie pour tourner en ridicule les sentimens des Chrétiens, sur la Trinité, sur la Création du Monde, & sur d'autres Articles de nôtre Foi: ce qui est une preuve claire que la Trinité, dont on s'y moque, est bien celle que les Chrétiens croient, & non la Trinité des Platoniciens, comme se l'étoit imaginé un Socinien, qui a écrit contre Mr. *Bull.*

II. Vers la fin de l'Entretien, *Cleolaüs* entre, avec une bonne nouvelle d'une grande Victoire, que les Romains avoient remportée sur les Perses. *Triéphon* prend occasion de là de louer l'Empereur, qui vivoit alors & de parler du bonheur des Romains, sous son regne. Entre ses autres victoires, il met la réduction de l'Egypte, la défaite des Perses, & le bonheur d'avoir arrêté les courses des Scythes. Ces trois événemens seuls peuvent nous aider à fixer le tems, auquel ce Dialogue a été écrit.

III. *Marcilius* croit que cet Ecrit fut fait du tems de *Neron*; mais rien de semblable n'arriva, du tems de cet Empereur. Il se fonde uniquement sur ce que *Triéphon* dit avoir été baptisé, par un Vieillard Galiléen, qui avoit été ravi jusqu'au troisième Ciel; ce qui ne peut être entendu que de *S. Paul*, qui vivoit du tems de *Neron*, & qui avoit été en effet ravi au troisième Ciel. Mais ce raisonnement n'est d'aucune force, parce qu'on sait que les Payens appelloient les Chrétiens, par mépris, Galiléens. Ce que l'Auteur ajoûte du troisième Ciel,

Ciel, qu'on a pû, parmi les Payens, en parler de la sorte, pour se moquer d'eux; comme on le montre en effet, par ce Dialogue, où ils sont appelés *αιδέριοι*, *ἀροβατῶνες*, *δαίμονοι*, comme si ç'avoit été une troupe de Fanatiques, qui prétendoient avoir droit de monter au Ciel, quand il leur plaisoit.

IV. *Micylle*, dans l'Argument de ce Dialogue, prétend que cette Piece a été faite sous Trajan; mais cela ne peut être, parce qu'il y est fait mention des *Onirocritiques d'Artemidore*, ouvrage que nous avons eucore, & dont l'Auteur, qui est plus digne de foi que personne, dit qu'il avoit écrit vint ans après la mort de Trajan. Ainsi il n'a pu être fait ni du tems de Trajan, ni encore moins du tems de Neron.

V. Je suis du sentiment du Dr. *Bull*, par rapport à ceci; c'est que ce Dialogue a été écrit avant le Concile de Nicée, & sous les Empereurs Payens. Mais je ne saurois croire, avec le même Docteur, que *Lucien* en a été l'Auteur. Il est infiniment au dessous de l'Esprit, & de la Politesse de style de *Lucien*; & il est surprenant qu'un Critique aussi habile,

que l'étoit ce Docteur, l'ait pû faire l'Auteur de cet Ouvrage. Mais je n'aurai pas besoin d'un raisonnement tiré du style; si je puis prouver, par des raisons de Chronologie, que ce Dialogue a été écrit long-tems, après le regne d'Antonin, il s'ensuivra que *Lucien* n'en est pas l'Auteur.

VI. J'avouë que le *Dr. Bull*, en fixant le tems, auquel ce Dialogue a été écrit, à celui d'Antonin, s'est plus aproché de la Verité, que les autres Critiques; car il faut reconnoître que les circonstances, dont on a parlé, se trouvent rassemblées sous ce Regne; puis que cet Empereur défit les Scythes, & réduisit l'Egypte. Mais, avec tout cela, cet Entretien ne peut pas avoir été fait, sous son Regne.

VII. Je prends, comme accordé, que ce Dialogue fut composé d'abord après une mémorable victoire remportée sur les Perses; comme il paroît par la fin, où il est parlé de la réduction de l'Egypte, comme d'une action d'une plus ancienne date; ce qui est une preuve que la victoire, dont il est parlé ici, n'est pas celle qu'Antonin gagna; car la guerre, qu'il fit aux Perses, fut finie, plusieurs années après la révolte de
l'Egyp-

l'Egypte; d'où il paroît que cet Entretien ne peut pas avoir été fait, de ce tems-là. C'est ce qu'on peut prouver, par l'autorité de tous les Ecrivains d'alors.

VIII. *Entropius, Pœnius, Aurelius Victor & Orosius* représentent unanimement la guerre de Perse, comme la première action memorable d'Antonin. *Xiphilin*, Auteur digne de foi, & qui suit exactement l'ordre du tems, la met au commencement de son regne, avant la Révolte d'Egypte. *Eusebe* place la prise de Seleucie à la cinquième année de son regne, le triomphe des deux Empereurs à l'année suivante &c.

„ Je ne continue pas à copier ici
„ Mr. *Moyle*, si tant est que toute
„ cette Lettre soit de lui; parce que
„ l'Auteur cite ici quatre Auteurs, qui
„ ne disent rien de ce qu'il leur fait
„ dire. J'ai bien de la peine à croire
„ qu'un homme de sens & de savoir,
„ comme lui, ait été capable d'une
„ semblable bevue; ou d'une super-
„ cherie tout à fait indigne d'un ho-
„ nête homme. Si cette Lettre est
„ de lui, il faut avouër qu'il auroit
„ beaucoup mieux fait de s'appuyer
„ sur le mauvais style seul de ce Dia-

„ logue & tout à fait différent de
 „ celui des autres Ouvrages, qu'on
 „ regarde comme de véritables pro-
 „ ductions de *Lucien*, qui n'étoit
 „ pas capable d'écrire si mal. On
 „ verra, dans la suite, des choses
 „ plus dignes de l'Auteur, qu'on
 „ pourra lire.

IX. Si *Lucien* n'a pas écrit cette piece sous Antonin, on ne la peut pas supposer, selon Mr. *Moyle*, avoir été écrite sous aucun des Empereurs suivans. Les victoires rapportées, dans le *Philopatris*, peuvent-elles être rapportées à l'un de ses quatre successeurs ? *Commode*, *Pertinax*, ou *Julien*, ont-ils subjugué les Perses ? ou l'*Egypte* a-t-elle été subjuguée par *Severe* ? Sans la concurrence de ces circonstances, peut-on rapporter ce Dialogue à leurs regnes ? Si *Lucien* ne l'a pas écrit, du tems d'Antonin ; il est clair qu'il ne l'a point écrit.

X. Si l'on dit que cela ne peut pas être rapporté sous le regne de *Diocletien*; parce que la victoire, remportée sur les *Scythes*, est nommée la dernière, dans le *Philopatris*, & est par conséquent arrivée après les deux autres, on peut nier la conséquen-
 ce.

ce. Il n'y a rien de plus certain que ce Dialogue ne peut avoir été écrit, qu'au tems auquel cette nouvelle arriva. Cleolaüs vient, à perte d'haleine, pour faire part d'une bonne nouvelle à ses Amis. Si la victoire sur les Scythes étoit arrivée après, comment en auroit-on fait mention auparavant?

X. *Cleolaüs* dit à *Triepbon* & à *Critias*, comme une prophétie: *L'orgueil ancien des Perses, dont on a tant fait de bruit, est tombé, avec Susse, cette ville célèbre; toute l'Arabie tombera aussi, par la main de l'Empereur & par son extrême puissance.* L'Auteur ne se croit pas obligé de répondre, pour cette prétendue Prophétie.

XI. C'est une pensée, qu'on ne sauroit soutenir, que l'on doit regarder comme une vérité historique ce qui est proposé comme une Prophétie; de la vérité de laquelle on n'a aucune preuve.

XII. *Mr. Dodwel*, qui étoit, comme l'on fait, un très savant homme, mais qui étoit trop fertile en conjectures; sur lesquelles il bâtissoit de nouveaux Systemes, à force de les multiplier; se mêla aussi de

cette controverse. Il fit quelques leçons à Oxford, dans lesquelles il rapporta le Philopatris au regne de Severe, à l'an CC. de Jesus-Christ; quoi que, dans sa Dissertation de *fortitudine Martyrum*, il l'eût rapporté au regne d'Antonin; sans dire les raisons, qu'il pouvoit avoir depuis de changer de sentiment.

1. XIII. On voit ici, pag. 312. & suiv. une longue Lettre de Mr. *Dodwel* à Mr. K. dans laquelle il témoigne qu'il avoit du penchant à croire ce Dialogue postérieur au tems de *Lucien*; mais qu'il ne pouvoit pas le renvoyer à celui de Diocletien. Cette Lettre de Mr. *Dodwel*, est inserée dans le I. Tome des Lettres de Mr. *Moyle*, où on pourra la lire, avec les réflexions, que le dernier a faites là-dessus. Mr. *Dodwel* plaçoit le Dialogue, dont il s'agit, à l'an CCLXI. sur des indices fort legers. Son Antagoniste lui répond, dans la VII. Lettre écrite sur cette matiere. Il seroit trop long de rapporter le sentiment de cet habile homme, qui est tout fondé sur de très-legeres conjectures. Par exemple, il soutient que le *Chlenocharmus* & un autre Ami du Triéphon, qui n'est pas nommé, étoient *Origene*
&

& *Heraclas*. Il fixe la Date de l'Entretien à l'an. 161. de Jesus-Christ & le 8. de Gallien ; année à laquelle Odenat remporta une grande victoire sur les Perfes.

Il est clair, par toute la suite du *Philopatris*, que *Critias* est de cette conférence avec *Chleuocharmus*, & étoit fort alarmé des terribles Propheties des Chrétiens ; qui menaçoient de grands malheurs l'Empire Romain, le jour même auquel vint la nouvelle de la victoire, que l'on avoit remportée sur les Perfes (que *M. Dodwel* rapporte à la 7. année de Gallien) & par consequent que *Chleuocharmus*, & son Ami étoient en vie, en cetems-la ; d'où il s'ensuit clairement qu'*Origene* & *Heraclas* n'étoient pas ceux, que l'Auteur avoit en vue ; car *Origene* étoit mort la 1. année de Gallien, sept ou huit ans auparavant.

Pour l'Etymologie du nom d'*Origene*, *Mr. Dodwel* la reconnoit pour fausse ; ce qui n'étoit pas moins connu à cet Auteur, qui étoit un Grec d'Alexandrie, qu'à *Origene*. Mais pour ce qui est des lettres du mot d'*Herodes*, selon que ces lettres signifient divers noms en Grec, & les con-

féquences que l'on en tire, ce font de pures chimères.

En second lieu, l'Auteur accorde l'antiquité de la *Couronne Sacerdotale*, quoi qu'il fût fort éloigné de la croire nécessaire. Il y a plusieurs autres marques, qui ne sauroient être attribuées à *Origene*, ni à *Heraclas*; ou à quelque ordre, ou secte que ce soit, excepté aux Hermites d'Egypte; comme il promettoit de le montrer, dans son *Article des Moines* & de leur *Origine* &c. Ce livre ne m'est pas connu.

Après cela, l'Auteur examine si ce qu'on trouve de Chronologique, dans le *Philopatris*, s'accorde avec les victoires d'Odenatus & la révolte de l'Egypte. Pour cela, il demande qu'on lui accorde ces *Postulata*, comme parlent les Mathématiciens. I. Que la Scene du *Philopatris* soit censée être en Egypte, & que tous les Personnages soient censez des Egyptiens. Mr. Dodwel en tomboit d'accord: II. Que l'on suppose que ce Dialogue se fit aux premières nouvelles d'une grande victoire gagnée sur les Perfes: III. Qu'il fut en effet publié & composé au même tems, parce que ces sortes d'Ecrits sont faits,
pour

pour les conjonctures présentes des choses, & qu'ils perdroient la grace de la nouveauté; s'ils paroissent lors que les choses ne sont plus fraîches, dans la mémoire des hommes: IV. Que si l'on accordoit qu'ils auroient été publiez quelque tems après; néanmoins lors que l'Auteur a fixé la Date d'un Entretien, comme celui dont il s'agit, par une circonstance, telle qu'étoit la nouvelle de la victoire; qu'on avoit gagnée, sur les Perses; on n'a plus la liberté d'y ajouter quelque chose, qui soit d'une plus fraîche Date. Ainsi on ne peut pas supposer que *Critias & Triéphon* y font mention d'une chose, qui soit arrivée après les nouvelles de la victoire gagnée sur les Perses.

Mr. *Dodwel* rapporte la Date des Victoires d'Odenat à l'an. CCLXIV. de Jesus-Christ, & place celle de l'Entretien, dont il s'agit, à l'année suivante. Mais comment est-il arrivé qu'il y ait eu un an de différence, entre ces Dates? Les nouvelles de la Victoire demeurèrent-elles un an, en chemin? Un Courrier, du tems de Théodose le Jeune, apporta à Constantinople la nouvelle d'une victoire gagnée, sur les frontières de la Perse,
en

en trois jours , comme il paroît par *Socrate Liv. VII. c. 18.* L'Égypte étoit bien moins éloignée de la Perse.

Si nous accordions que cette Victoire auroit été gagnée , en Décembre 260 ; ce qui n'est pas probable ; parce que les Perses fuyoient toujours la bataille , & n'étoient jamais en campagne , pendant l'hiver ; il seroit néanmoins incroyable , que la nouvelle n'en fût venue en Égypte , que l'Été suivant ; car on suppose qu'au tems que l'Entretien , dont il s'agit , se tint , les Hirondelles chantoient , & qu'il faisoit chaud. Tout cela est dit , dans le *Philopatris* , & contredit le second *Postulatum*.

Mais on peut faire une objection plus forte. Si ce Dialogue avoit été écrit la huitième année de Gallien , comment y auroit-on pu faire mention de la révolte de l'Égypte (que Mr. Dodwel suppose y avoir été faite , par Emilien) puis qu'elle n'éclata , qu'un an après ? Cela est contraire au quatrième *Postulatum*. Il est clair , par la Lettre de *Denys* à *Hermammon* (*Euseb. Eccl. Lib. VII. c. 22.*) que l'Égypte étoit soumise à Gallien , l'an neuvième de son règne. Il est aussi évident , par *Trebellius*

bellius Pollion (ch. 7, 8, 9.) que l'Égypte s'étoit rebellée, la dixième année d'Emilien; par où il paroît que la rébellion commença, entre le commencement de la neuvième & la dixième de Gallien. On le peut prouver clairement, par le passage de *Trebellius*; où il dit que Gallien, ayant gagné quelque léger avantage sur les ennemis, résolut de célébrer ses *decennalia*; c'est à dire, son entrée dans la dixième année de son regne, avec beaucoup de magnificence. Dans cette vuë, & pour mieux persuader au peuple les victoires, qu'il disoit avoir remportées sur les ennemis; il entra dans Rome, comme un Conquerant, avec plusieurs prisonniers, qui marchaient devant son Char. Mais les Romains s'en moquerent, & les uns favorisoient *Postumius*, d'autres *Regillien*, d'autres *Aureole*, d'autres *Emilien*, & d'autres *Saturnin*, qu'on disoit avoir déjà commencé à regner. Ce passage montre qu'Emilien étoit maître de l'Égypte, la dixième année de Gallien. On peut recueillir de tout cela que l'Égypte ne se rebella, que vers la fin de la neuvième année de *Gallien*, & que par conséquent, l'Entretien, dont il s'agit,

s'agit, n'a pu être écrit un an auparavant.

M. *Dodwel* suppose que les victoires, dont parle *Triéphon*, doivent s'entendre de victoires, qui devoient arriver, mais qui n'étoient pas encore arrivées; d'où il s'ensuit que l'Égypte, quand cet Entretien se fit, étoit dans la rebellion; car il auroit été ridicule d'espérer qu'une Province obéissante rentreroit dans son devoir. Ainsi si l'on peut prouver que l'Égypte étoit alors soumise à l'Empereur, la supposition de M. *Dodwel* tombera à terre. „C'est ce que je puis, dit Mr. „*Moyle*, prouver très-facilement, si „l'on m'accorde ma première De- „mande, après dix passages de ce Dia- „logue; mais je me contenterai d'un, „qui ne souffre point de réplique. „Après que *Critias & Cleolaus* ont „fini l'éloge de l'Empereur regnant, „*Triéphon* y met fin par ces mots: „Nous rendrons graces au Dieu in- „connu, pour nous avoir accordé l'hon- „neur d'être sujets d'un tel Empereur. Si l'Égypte n'avoit pas été soulevée, quand on écrivit cet Entretien, c'est une preuve invincible de la raison, que l'on vient d'alléguer, que les victoires, dont parle *Triéphon*, étoient déjà

déjà gagnées , & non simplement esperées , comme Mr. *Dodwel* se l'est imaginé. Cela étant posé , on ne les pouvoit chercher , que sous le regne de *Diocletien*.

Mais quand on accorderoit que ces victoires étoient encore à venir & réservées pour un tems plus éloigné , on n'auroit pas pu les rapporter au tems de *Gallien* ; à moins que Mr. *Dodwel* n'eût été en état de prouver que ces victoires seules rétablirent le repos de l'Empire & assurèrent le bonheur du siècle à venir. Mais c'étoit ce que Mr. *Dodwel* ne pouvoit pas faire , car *Gallien* avoit bien d'autres ennemis , que les Chrétiens ; la moitié de l'Empire étant soulevée contre lui. En ce tems-là *Posthume* étoit maître de la Gaule , de la Bretagne & de l'Espagne ; *Aureolus* de la Mysie ; *Balista* & *Quiet* de tout l'Orient ; pour ne pas nommer plusieurs autres , qui étoient en armes contre l'Empereur. A moins que de calmer les mouvemens , qui se faisoient en divers lieux de l'Empire , il y avoit peu d'apparence de pouvoir rétablir le repos dans un an de-là , ou le suivant.

„Mr. *Dodwel* a été si malheureux à
„choisir son Hypothese , que , si je
„lui

„lui nie ses suppositions , il lui estim-
 „possible de les prouver ; & que si je
 „les lui accorde , elles ne laisseront
 „pas de retomber sur lui.

Le peu d'affection , que les Chrétiens avoient pour ceux , qui gouvernoient l'Empire , est une circonstance , qu'on ne sauroit concilier avec le gouvernement de Gallien. On fait qu'il n'étoit pas persecuteur, qu'il avoit révoqué les Edits sangui- naires de ses Prédecesseurs, & rétabli le libre exercice de leur Religion ; en sorte que les Chrétiens avoient toutes les raisons possibles d'être contents de lui. Aussi l'étoient-ils & particulièrement les Egyptiens. Nous en avons une preuve , contre laquelle on ne peut faire aucune exception ; qui est la *Lettre Paschale de Denys*, qui étoit alors Evêque d'Alexandrie. Si on lit, dans *Eusebe Liv. VII. c. 23.* de son Histoire Ecclesiastique, les louanges, que *Denys* donne à Gallien, on croira facilement que le peuple Chrétien avoit sujet de se louer de cet Empereur. Dans l'Entretien, dont il est question, l'Empire est représenté, comme étant en un état florissant, où tout le monde étoit plein de joie. Un peu après, on y prophéti-

phetize qu'il seroit troublé par des dissensions civiles ; ce qui fait comprendre qu'il n'y en avoit point alors. Plusieurs autres endroits confirment la même chose , de sorte qu'on ne pouvoit pas s'assurer d'aucun bonheur, sous Gallien. En effet il n'y eut que Claude & Aurelien, qui, par leur courage, rétablirent l'Empire.

D'ailleurs, c'étoit se moquer de Gallien, que de lui attribuer la conquête de l'Arabie , qui fut faite par Odenat. Tout cela fait bien voir, que l'Hypothese de Mr. *Dodwel* se contredit elle-même. En effet cet habile homme étoit si fertile en conjectures, qu'à force de dire trop de choses incertaines, il faisoit souvent des Romains. Il faut en cela ménager extrêmement les conjectures & n'en point tirer de conséquences ; sans quoi on mêle si fort le Vrai & le Faux, ou l'Incertain, qu'on diffame l'Histoire Ecclesiastique ; où l'on ne dit pas ce qui est arrivé, mais ce qu'on souhaiteroit qui fût arrivé. Tous nos desirs ne sauroient changer la moindre chose dans le passé.

Mr. *Moyle* finit sa Lettre, par deux Remarques sur la Dissertation de Mr. *Dodwel*. Ce dernier appuye beaucoup
sur

sur ce que les Chrétiens sont appel-
lez *Galiléens*, dans le *Philopatris*, pour
montrer qu'il a été fait après le tems
de *Lucien*. Il dit que Mr. *Dodwel*
avoit oublié, qu'il avoit dit lui-mê-
me, dans sa *Dissertation de fortitudi-
ne Martyrum*, que *Celsus*, contempo-
rain de *Lucien*, les avoit appellez
Galiléens. Nôtre Auteur dit encore
qu'on y peut ajoûter *Suidas*, sur les
mots *Ναζηραῖοι* & *Χριστιανοὶ*. Il auroit
pu y ajoûter le mot *Γαλιλαῖοι*.

Il paroît, par cette Lettre, que
Mr. *Moyle* avoit fait une sorte de *Chro-
nologie* des écrits de *Lucien*, duquel
il semble qu'il avoit fait un *Traité*.
Si l'on imprimoit quelque autre cho-
se du même Auteur, il faudroit avoir
soin des citations, dont les chiffres sont
très-souvent fautifs; car la plupart
des Lecteurs ne sont pas en état de
redresser cette sorte de fautes, & ceux,
qui le pourroient faire, n'en ont sou-
vent pas le loisir. J'ajoûterai enco-
re ici l'Extrait d'une Lettre, que l'on
trouve à la pag. 378. du même *Volu-
me*, touchant l'Antiquité des Tem-
ples, parmi les Chrétiens; que *Baro-
nius* & d'autres, même Protestans,
ont cru avoir été plus anciens qu'ils
ne l'ont été en effet; quoi qu'assuré-
ment

ment il n'y ait point d'apparence, qu'ils en aient eu, avant le milieu du II. siècle; auquel tems, leur nombre étoit devenu très-considerable.

PAR une *Eglise*, dit l'Auteur (qui prend ici ce mot, pour le nom d'un Bâtiment, où l'on s'assemble publiquement, pour le culte divin) j'entends une Maison consacrée particulièrement à Dieu; pour lui rendre un culte public, & non faite pour quelque autre usage. Je crois qu'il n'y a eu aucuns bâtimens semblables, au tems des Apôtres, ni avant le milieu du III. Siècle.

Le Cardinal *Baronius*, sur l'an de J. C. LVII. n. 30. & *Fuller*, dans ses *Miscellanea Sacra* Liv. II. c. 9. sont les défenseurs de l'autre opinion. Ils citent pour leur Hypothese (car en effet ce n'est qu'une pure supposition) 1. Cor. XI, 22. où S. Paul dit, en parlant de l'Eucharistie, que les Chrétiens célébroient ensemble dans un lieu, où ils s'assembloient: *N'avez-vous pas des maisons, pour boire & pour manger? Méprisez-vous l'Eglise de Dieu, & voulez-vous faire honte à ceux qui n'ont rien?* Ils prétendent que l'Eglise est un bâtiment, & *Fuller*, en particulier, croit que l'Antithese, qui

Tom. XXVII. P. 2. N est

est en ce passage, n'y est point, si l'on entend le mot d'Eglise, en un autre sens. Mais, selon nôtre Auteur, le sens n'est pas moins bon & est aussi net, si l'on suppose que l'opposition est entre manger & boire chez soi, en particulier, & manger en public, avec toute une Eglise.

Le but de l'Apôtre est de blâmer les riches d'apporter leurs soupez, avec eux, pour boire & pour manger avec excès dans leurs Agapes; pendant que les pauvres, qui n'avoient rien pû apporter pour manger, jeunoient. *Faites vous cela, leur dit S. Paul, par mépris pour l'assemblée de Dieu & pour causer de la confusion à ceux qui n'ont rien apporté du leur, pour manger? L'Eglise de Dieu ne signifie autre chose, que l'assemblée des Chrétiens, & non le lieu où ils étoient assemblez; dont il y a assez d'exemples dans le Nouveau Testament, au lieu qu'il n'y en a point, où cette expression signifie un bâtiment consacré à Dieu.*

Fuller produit néanmoins un autre exemple tiré de S. Jaques Ch. II, 2. où le mot *ἱερουναγωγη* signifie, comme il dit, un bâtiment. Mais la Version Angloise & plusieurs autres ont

traduit

traduit *une Assemblée*; & il y en a en effet des exemples dans *Ensebe* & ailleurs; mais pas un, pour signifier *un Temple*. Quand on accorderoit que les mots, dont on a parlé, signifient les lieux où les Chrétiens s'assembloient, seroient-ce des lieux, tels que ceux qu'on a décrits? Jesus-Christ & ses Apôtres s'assembloient en des chambres hautes, qu'on appelloit *αὐαίρες*, Marc. XIV, 15. Luc. XXII, 12. Après l'ascension de nôtre Seigneur, les Apôtres continuerent à s'assembler en de semblables lieux, comme on le voit Act. I, 13. IX, 39. XX, 8, 9. Il est d'ailleurs sûr qu'ils communiquoient de maison, en maison, par Act. II. c'est à dire, en des maisons particulières. On peut s'en assurer par Rom. XVI, 5. & 1. Cor. XVI, 19. Par où & par d'autres passages, il paroît que les Chrétiens n'avoient aucunes Eglises publiques, pour s'y assembler, & que toutes les Assemblées se faisoient en des Maisons particulières.

L'Auteur examine, après cela, les raisons de *Baronius*, pour prouver le contraire. Comme ce Cardinal avoit cité les Epîtres falsifiées de *S. Ignace*, parce que les véritables n'avoient pas

encore vû le jour ; Mr. *Moyle* ne s'est pas attaché à examiner ses citations. Il ne dit au^{si} rien des citations tirées des Martyrologes, qui, ayant été forgez par des Modernes, ne sont d'aucune autorité. Il ne s'est pas non plus fort arrêté aux preuves tirées de *Tertullien*, parce qu'elles ne prouvent autre chose ; si non que de son tems on avoit commencé à appeller *Eglises* les lieux des Assemblées des Chrétiens.

Le second témoin de *Baronius* est le *Philopatris* de *Lucien*, qu'il croit avoir vécu sous Trajan ; en quoi il a été suivi par l'Evêque *Beverege*, qui l'a copié aveuglément, dans sa défense des Canons Apostoliques p. 111. Mais il y a une étrange complication de Bevuës, en cela. Premièrement Trajan étoit mort plusieurs années, avant que *Lucien* nâquit, comme Mr. *Dodwel* l'a prouvé, dans sa Dissertation sur *Isidore de Charax* c. V. Outre cela il n'a pas été l'Auteur du *Philopatris*, comme tous les Critiques en conviennent à présent. Mr. *Dodwel* croyoit, en un certain tems, que *Lucien* avoit écrit sous M. Antonin ; comme on le peut voir, dans ses Dissertations du petit nombre des
Mar-

Martyrs, & de leur constance. Mais dans les Leçons, qu'il a faites à Oxford, & dans celle qu'il a publiée sur *Isidore de Charax*, il suppose qu'il a écrit sous Sévere. Cinq ans depuis, on lui envoya la Dissertation de Mr. Moyle, pour montrer que le Dialogue, intitulé *Philopatriis*, n'étoit pas une production de *Lucien*; mais avoit été écrit long-tems après, sous *Dioletien*. Mr. *Dodwel* ne s'y rendit pas, mais il avoua, qu'il avoit été écrit long-tems après *Lucien*, & le fixa à l'an CCLXI, ou CCLXII, sous Gallien, plus tard que Mr. Moyle ne l'avoit placé.

Mais il y a sur le *Philopatriis* une faute plus grossiere, que tout cela: c'est de croire qu'il y a une description d'une *Eglise*, telle qu'ils la conçoivent; comme on le reconnoitra facilement, en lisant la fin de cet *Eutretien*. *Critias*, qui est le premier acteur de la Fable, dit à *Triepbon*, que comme il se promenoit sur le grand chemin, il avoit vu un bon nombre de gens assemblez, & lui donne une rélation ridicule du Sermon, ou du Discours, qui s'étoit fait, dans leur Assemblée, par un Prêtre. Cette Assemblée se tenoit,

non en un Bâtiment fermé, mais en rase Campagne, & étoit exposée aux yeux de tout le Monde, qui passoit sur un grand Chemin du voisinage. Mr. *Moyle* avoit du penchant à croire que c'étoit en un Cimetière, qui étoit près d'un grand Chemin, comme on le peut voir dans la *Roma subterranea*. Les Chrétiens s'assembloient souvent en cette sorte de lieux, comme on le verra dans la suite. Ni *Baronius*, ni *Beverege* ne prétendoient point que ce fût un Cimetière.

Critias y dit qu'un de la Compagnie l'avoit engagé d'aller en une Maison, dans laquelle il devoit s'assembler quelques Catechistes, pour instruire les Payens des principes du Christianisme. En suite, il fait une magnifique description d'une Maison, par une Parodie tirée de l'Iliade d'Homere Liv. VIII. vers 15. & suiv. quoique l'Evêque la prenne pour une Description sérieuse. Ce n'étoit, comme le remarque bien nôtre Auteur, que pour se moquer; puis qu'il falloit passer par un long degré à vis, pour aller à un bel Appartement, s'il y en eut jamais un si magnifique dans un Galetas. Il décrit aussi l'Assemblée, comme une troupe de Mendians, qui ne pouvoient pas
avoir

avoir un Appartement de cette beauté.

Il y a encore une autre chose, par où on conçoit que ce n'étoit nullement une Eglise; c'est qu'il y avoit un lit. Qui a jamais lû, ou ouï parler d'un lit, placé dans une Eglise Chrétienne? *Baronius* n'auroit jamais pû en produire un exemple; mais en cet endroit, comme en mille autres, il a été l'esclave de sa supposition, selon l'expression Greque, ὑποθέσει ἐδάλευσε.

Cela faisoit que *Mr. Moyle* jugeoit que c'étoit une chambre haute, qu'on appelloit *Triclinium*, ou *Cœnaculum*, comme c'étoit l'usage du peuple. L'Auteur de ce Dialogue a voulu décrire, comme le croit *M. Moyle*, l'Ecole, où l'on catechisoit les Catechumenes d'Alexandrie; car on ne le faisoit pas dans une Eglise publique, mais dans une maison particuliere, comme l'a remarqué *Henri Valois*, sur *Eusebe* Liv. VI. c. 19. en parlant d'*Origene*.

Le dernier argument de *Baronius*, pour prouver que les Chrétiens avoient des Temples, est tiré de la Vie d'Alexandre Severe, par *Lampridius* (c. 49) qui dit que les Chrétiens s'étant saisis d'un lieu appartenant au Public, & que les Cabaretiers disoient leur appartenir, Alexandre Severe donna cause gagnée

aux Chrétiens par un *Rescript*: *Cum Christiani quemdam locum, qui publicus fuerat, occupassent, contra popinarii dicerent, sibi eum deberi, rescripsit melius esse, ut quomodocumque illic Deus colatur, quam popinariis dedatur.* Mr. *Moyle* ne croit pas qu'il y eût là un Temple, ou un Bâtiment public, que les Chrétiens eussent changé en une Eglise; parce que *Lampridius* auroit nommé cet endroit non *quemdam locum*, mais *domum, templum, ou edificium*, ou de quelque nom semblable. Cela lui fait croire que c'étoit plutôt un Cimetiere, parce que les Chrétiens avoient pour coûtume de s'assembler en ces lieux-là; comme il paroît par *Eusebe* Liv. VIII. c. 11. & Liv. IX. c. 1, 2. Pour les passages, qu'on pourroit citer au delà du milieu du III. Siècle, on ne peut pas les lui objecter; parce qu'il avouë que les Chrétiens pouvoient avoir alors des Temples.

Ce sont là les réponses, que Mr. *Moyle* faisoit à *Baronius*, & à ceux, qui étoient dans le même sentiment. Voici comment il prouve directement son opinion

I. Les Eglises, telles qu'on les décrit ordinairement, n'étoient pas compatibles avec la pauvreté & la simplicité

cité des premiers tems ; non plus qu'avec les fréquentes persecutions, aux-quelles ils étoient exposez, depuis le regne de Neron, jusqu'à la fin du Siècle. Des Bâtimens, qui auroient été comme les Temples, les auroient trop exposez à la malice de leurs ennemis.

II. Il faut ajoûter à cela le silence des Ecrits de ce tems-là ; où l'on ne trouve aucune mention de cette sorte d'Eglises. En effet sous les huit premières persecutions, on ne trouve aucun exemple d'Eglises saisies, ou démolies, par autorité publique. Depuis ce Periode de tems, on voit au contraire que la première chose, qui étoit attaquée, furent les Eglises, ou Bâtimens Publics des Chrétiens. Elles furent renversées par Diocletien, comme nous l'apprenons d'Eusebe Liv. VIII. c. 2. & de *Lactance* des Morts des Persecuteurs c. XII. La même chose arriva sous la persecution de Licinien, comme le dit *Eusebe*, dans la Vie de Constantin, Liv. II, c. 5. Julien ne les détruisit pas, mais il en ôta tous les ornemens, comme le témoigne *Sozomene* Liv. V, c. 5. Outre cela, on trouve dans *Eusebe*, Liv. VII, c. 11. que les Cimetières des Chrétiens, furent saisis, par Valerien.

en Egypte ; mais il n'est pas parlé d'Eglises. Gallien rendit aux Chrétiens leurs Cimetières, mais il n'est rien dit des Eglises, dans *Eusebe* Liv. VII, c. 13. ce qui fait croire qu'elles ne furent pas saisies. Elles n'auroient pas échappé, s'il y en avoit eu.

L'Auteur fait aussi cette remarque, que *S. Barnabé* ne dit rien des Bâtimens, qu'on appelle des *Eglises*, quoi qu'il ne reçoive pas son Epître ; parce qu'elle a été citée, par *Clement d'Alexandrie*, au commencement du II. Siècle ; ce qui marque l'Antiquité de cette Lettre. *Cæcilius* reproche à *Octavius*, que les Chrétiens n'avoient point de Temples, Ch. X. & le second n'en disconvient point au Ch. XXXII. sur quoi il faut consulter les notes de *Mr. Davies*. Nous ne nous arrêterons pas davantage, sur cette matière.

A R T I C L E III.

LES ESSAYS DE MICHEL, Seigneur de MONTAGNE, donnez sur les Editions les plus anciennes & les plus correctes ; augmentez de plusieurs Lettres de l'Auteur ; & où les Passages Grecs, Latins & Italiens sont

Ancienne & moderne. 287

font traduits plus fidelement & citez plus exactement, que dans aucune des precedentes. Avec des Notes & une Table generale des Matieres, plus utile que celles, qui avoient paru jusqu'ici.
Par PIERRE COSTE. Nouvelle Edition, plus ample & plus correcte, que les dernieres de Londres & de Paris. En cinq Volumes in 8: dont le premier à 690. pages, le second 600. le troisiéme 480. le quatriéme 588. le cinquiéme 426. A la Haye, chez Goffe & Néaulme.

L'AUTEUR des Essais est si célèbre, qu'il n'y a que peu de gens, qui aiment un peu à lire; qui ne l'aient lu tout, ou en partie, & qui n'aient trouvé dans ses Essais, de quoi se divertir & même de s'instruire, quoi qu'en disent ses Confeurs. Son style, quoi que vieilli & difficile, pour ceux qui n'entendent pas la Langue Françoise à fonds, ne laisse pas de divertir par ses tours naïfs en ce dont il parle, & par la hardiesse de ses pensées, lorsqu'elle n'est pas trop grande. Quand même elle paroît un peu trop outrée, elle ne peut pas faire grand mal, parce que tous ceux, qui sont capables de lire cette sorte de livres, savent bien,

N. 6. q'uils

qu'ils ne doivent pas y prendre les expressions à la rigueur, & que quantité de choses ne doivent s'entendre, qu'avec quelques limitations; quand elles sont trop générales & trop énergiques. On dira que, pour en juger solidement, il faut avoir des lumières sur les choses mêmes, dont il parle. Cela est vrai, & je suis persuadé que tous ceux, qui lisent ce livre, ont déjà une sorte de Système dans la tête, soit de la Religion en général, soit de la Morale en particulier; qui les met en état de distinguer ce qui n'est vrai, qu'à certain égard, de ce qui l'est à tous égards. On peut demander ces connoissances à tous ceux, qui se mêlent de lire indifféremment tous les livres des Anciens & des Modernes; sans quoi on ne liroit pas les meilleurs Livres de Morale, aussi bien que ceux de *Montagne*, sans s'exposer à se tromper. On outreroit une infinité de choses & on en énerveroit autant; tant dans les Anciens, que dans les Modernes. Aussi peut-on bien s'assurer que ceux, qui lisent *Montagne*, ont assez de discernement, pour ne pas s'y tromper.

Ainsi je ne parlerai pas davantage sur ces précautions, & donnerai encore moins

moins, un abrégé d'un Auteur aussi confus & varié, que celui-ci. Je m'arrêterai seulement au Tome V. qui est le dernier & qu'on peut regarder comme un recueil tout nouveau de ce qui regarde *Montagne* & quelques uns de ses Amis; avec un *Index* de ses Oeuvres, qui est beaucoup plus étendu, que tous ceux, qu'on a vus dans les autres Editions.

I. On trouve donc, en ce Tome, des Lettres de *Montagne*, qui n'ont point paru en corps, dans ses Ouvrages, mais ailleurs. La 1. avoit été imprimée, au devant de la *Ménagerie* de *Xenophon*, qui est un Entretien de *Xenophon* feint peut-être, entre *Socrate* & *Critobule*, où il introduit *Socrate* instruisant *Critobule* de la manière, dont il faut conduire sa Maison; soit que *Socrate* l'ait eu en effet avec cet homme, ou que *Xenophon* l'ait prêté à son Maître, comme *Platon* en avoit publié plusieurs sans doute, sous le même nom, desquels *Socrate* n'avoit jamais ouï parler. Cette pièce fut si estimée autre fois, que *Cicéron* l'avoit aussi traduite en Latin, comme on le voit par les Fragmens qu'on en a encore. *La Boétie*, un grand Ami de notre Auteur, l'avoit

traduite, & *Montagne* l'avoit dédiée à *Mr. de Lansac*, Surintendant des Finances, en ce tems-là; après la mort de son Ami.

La seconde est pour dédier les Règles du Mariage par *Plutarque*, à *Mr. de Mesme*, Conseiller Privé, le 30. d'Avril 1570.

La troisième Lettre est là encore une Dédicace d'une version d'une Lettre de Consolation de *Plutarque* à sa Femme, que *Montagne* dédia en 1570. à *Mademoiselle de Montagne* son Epouse.

La quatrième est une autre Dédicace au Chancelier de *l'Hospital*, de la même année. Elle étoit au devant des Poësies Latines de *la Boëtie*. On fait que l'Illustre Chancelier de *l'Hospital* faisoit des vers, qui étoient de très-bon sens, mais qui n'égalotent pas les Poësies de *Buchanan*, ni d'autres Illustres Poètes de ce tems-là.

La cinquième est un Extrait d'une Lettre, de *Mr. le Conseiller de Montagne* à son Pere, où il lui décrit les dernières heures de *la Boëtie*. Elle est pleine d'amitié, pour le Défunt, & le représente comme un homme constant & à qui la mort ne fit pas peur, mais qui avoit de la constance.

Après

Après que la Boétie se fut communiqué, selon l'usage de l'Eglise Romaine, il fit rappeler le Prêtre, afin de prier Dieu, pour lui, & dit ces paroles : *Encore veux je dire ceci, en vôtre présence. Je proteste que, comme j'ai été baptisé, & ai vécu; ainsi veux-je mourir, sous la foi & religion, que Moïse planta premièrement en Egypte, que les Peres reçurent depuis en Judée, & qui de main en main, par succession, a été apportée en France.* S'il étoit de race Juive, ces paroles pouvoient bien être soupçonnées de Judaïsme; il auroit autrement dû parler de Jesus-Christ, plutôt que de Moïse.

La sixième est pour accompagner un exemplaire de ses Effais, qu'il envoyoit à Mademoiselle *Paumier*, Demoiselle Normande.

La septième est une Lettre à son Pere, en faveur de *Raimond Sebonde* Théologien. Il avoit fait un Traité, en faveur de la *Théologie Naturelle*, & dont Mr. *Jean Albert Fabricius* parle au XIX. Chapitre de son Recueil de ceux, qui ont écrit en faveur de la *Religion Chrétienne*. Il dit que Sebonde enseignoit la Théologie, dans l'Université à Toulouse en 1436.

Il parle encore de deux Editions du Livre de *Sebonde*, dont l'une fut faite à Deventer l'an. 1487. & l'autre à Strasbourg en 1496.

La huitième & la neuvième Lettres ont été tirées de l'Edition de Paris de l'an MDCCXXV. où elles sont accompagnées d'un avertissement, que l'on y a joint, & que l'on voit aussi, en cette dernière édition.

Le huitième consiste en un avertissement de *Montagne*, qui étoit au devant des Poësies de la *Boëtie*, imprimées l'an MDLXXI. Notre Auteur hérita de la Bibliothèque, & publia tout ce qu'il en jugeoit être digne, comme il le témoigne dans cette Lettre.

Après cette huitième Lettre, il en vient une neuvième, qui est employée à dédier à Mr. de Foix, qui étoit Ambassadeur de France, à Venise, en MDLXXI, & XIX. Sonnets de son Ami, qui n'étoient pas mauvais en ce tems-là; mais la Langue & la Poësie Françaises, ont depuis si fort changé, qu'on espereroit en vain de les faire trouver bons, en l'honneur de *Montagne*.

On voit en suite un Discours du même de la *Boëtie* de la *Servitude*

Volonté

Volontaire, ou le contr' un; qui est une invective, contre la Tirannie que souffrent les peuples, qui aiment mieux être soumis à plusieurs Maitres, qu'à un seul; lors qu'il arrive que les Ministres d'un seul prennent trop d'autorité.

La piece suivante est une courte Dédicace, au Cardinal de Richelieu, à qui Mademoiselle de Gournai présente les Essais, & une plus grande Préface de cette même fille d'Alliance de Montagne; où elle parle de la peine qu'il lui avoit fallu avoir, pour faire imprimer correctement son Ouvrage. Comme la Langue Françoise avoit fort changé, depuis le tems de Montagne, on souhaiteroit qu'il eût vécu dans un tems, où l'on parloit mieux. Son livre auroit été plus agréable, s'il n'y avoit tant d'expressions, dont personne ne s'est plus servi, depuis long-tems; sur tout dans les lieux, où l'on parloit mieux qu'on ne faisoit en Gascogne, principalement en ce tems là. La méthode, dont on se sert aujourd'hui étant infiniment plus réguliere, & réglée sur la plus exacte Logique; on ne se trompe pas si souvent, & l'on préfere de beaucoup des termes propres à
se

se faire bien entendre , qu'à éblouir l'imagination ; qui, abandonnée à elle-même, est une source inépuisable d'erreurs & pour ceux , qui y tombent, & pour ceux qui se laissent gagner par ses images trompeuses.

Mais on a sujet de se féliciter d'être dans un siècle, où la Langue a été autant épurée qu'elle l'est. La bonne Mademoiselle de Gournai s'en chagrinoit , parce qu'elle s'étoit trop éloignée de son Pere, par alliance ; & a parlé peu civilement de ceux, qui ont contribué le plus à la politesse du langage. *C'est, disoit elle, à quelques jeunes discoureurs du Siècle, qu'il falloit donner de l'argent, pour ne s'en mêler plus, soit pour édifier, soit pour démolir : comme à cet antique fluteur, qui prenoit simple loyer, pour en sonner, & double pour se taire &c. Pour décrire le langage des Essais, il le faut transcrire ; il n'ennuie jamais le Lecteur, que quand il cesse ; & tout y seroit parfait, s'il n'avoit point de fin. Un si glorieux langage devoit être, par Edit, assigné particulièrement à proclamer les plus grandes victoires, absoudre l'Innocence, faire sonner les commandements des Lois, planter la Religion aux cœurs des hommes & à louer Dieu.*

Dieu. C'est là ce que l'affection aveugle de Mad. de Gournai, pour son Pere par alliance, lui inspiroit en sa faveur; car assurément aucun style ne seroit moins propre à cela. Il n'y a pas la gravité & la simplicité, qu'il faut employer, pour faire avec dignité ce qu'elle dit. Il n'est pas besoin que je copie davantage de cette Préface, qui est mal-à propos consacrée à faire un Panegyrique outré de Montagne.

On voit en suite un *Sommaire Recit sur la Vie de Michel Seigneur de Montagne, extrait de ses propres Ecrits.* Il étoit né en MDXXXIII. Ce fut le troisième, qui nâquit à son Pere, le troisième de ses enfans en rang de naissance. Il le donna à tenir sur les fonts à des personnes de la plus abjecte fortune; pour l'obliger & attacher plutôt à eux, qu'à ceux dont il pouvoit avoir besoin. En suite elle dit que son Pere l'envoya dans un pauvre village, qui dépendoit de lui, & l'y fit élever dans la sobriété, & le rendre plus robuste dès l'enfance. Il lui fit en suite apprendre le Latin, par l'usage, en lui donnant un Précepteur Allemand, qui avoit ordre de ne parler à son Eleve, qu'en Latin. Cela put un peu dégrossir.

dégrossir son Eleve; mais il falloit que cet Allemand fût bien dans l'indigence; pour s'aller mettre, dans un village du Perigord, avec un Enfant. Ces Gens-là n'ont guère d'habileté pour enseigner le Latin, par usage, puis que leur usage est très-mauvais. Il est vrai que cette vie de *Montagne* dit „ que cet Allemand, „ qui depuis est mort fameux Médecin en France, étoit du-tout „ ignorant de notre Langue, & très-bien versé en la Latine. Cettui-ci, „ continue le recit, que *Montagne* le Pere avoit fait venir exprès & „ qui étoit bien cherement gagé, l'avoit continuellement entre ses bras. „ Il en eut aussi, avec lui, deux autres moindres, en savoir; pour le „ suivre, & pour soulager le premier. „ Ceux-ci ne l'entrenoient non plus, en une autre Langue, que la Latine. „ Quant au reste de la Maison, c'étoit une Regle inviolable, que ni „ son pere même, ni sa mere, ni valet, ni chambrière ne parloient en „ sa compagnie; qu'autant qu'ils l'avoient pû apprendre, pour jargonner avec lui. Il y eut sujet d'être „ surpris du profit, que chacun y fit. „ Son Pere & sa Mere y apprirent
assez

„ assez de Latin, pour l'entendre,
„ & pour dire ce qui étoit nécessai-
„ re, quand il en étoit besoin; aussi
„ bien que les autres domestiques,
„ qui étoient attachez au jeune Mon-
„ tagne. Enfin ils apprirent si bien
„ le Latin, que de cela il étoit de-
„ meuré, dans les villages voisins,
„ plusieurs mots Latins, parmi les
„ païsans. Pour lui, *dit-on*, il avoit
„ plus de six ans, avant qu'il enten-
„ dît plus de François, ou de Peri-
„ gourdin, que d'Arabe, sans Art,
„ sans Livre, sans Grammaire, ou
„ précepteur, sans fouët & sans lar-
„ mes. Il avoit appris le Latin, tout
„ aussi pur, que son Maître le savoit,
„ car il ne le pouvoit avoir mêlé, ni
„ alteré. „ On pourroit demander
„ là-dessus, s'il n'alloit jamais à la
„ Messe, ou à Vepres, ou à quelque
„ autre service; où l'on dit des Offices
„ en Latin Ecclesiastique, qui est assez
„ mauvais. Il auroit été à souhaiter
„ qu'il eût écrit en Latin quelque cho-
„ se, par où l'on pourroit juger des pro-
„ grès, qu'il avoit faits en cette Langue.
„ Si par hazard on lui vouloit don-
„ ner un Thème, à la mode des
„ Colleges, il le falloit donner en
„ mauvais Latin, pour le tourner en
„ bon.

„ bon. *Nicolas Grouchi*, qui a écrit
 „ de *Comitiis Romanorum*, *Guillau-*
 „ *me Guerente*, qui a commenté *Ari-*
 „ *stote*, *George Buchanan*, ce grand
 „ Poëte Ecoſſois, & *M. Antoine Mu-*
 „ *ret* (que la France & l'Italie re-
 „ connoiſſent pour le meilleur Ora-
 „ teur du tems) ſes Précepteurs do-
 „ meſtiques, ont dit ſouvent, qu'il
 „ avoit ce langage ſi prêt, & ſi à la
 „ main, qu'ils craignoient de l'ac-
 „ coſter.

„ Pour le Grec, ſon Pere eut deſ-
 „ ſein de le lui faire apprendre par
 „ art; mais d'une maniere nouvelle,
 „ par forme d'ébat & d'exercice. Ils
 „ pelotoient leurs Déclinaifons, à
 „ la maniere de ceux qui, par cer-
 „ tains jeux de tablier, apprennent
 „ l'Arithmetique & la Géometrie;
 „ car, entre autres choſes, il avoit
 „ été conſeillé de lui faire goûter la
 „ Science & le Devoir; par une vo-
 „ lonté non forcée, & de ſon pro-
 „ pre deſir, & d'élever ſon Ame, en
 „ toute douceur & liberté, ſans ri-
 „ gueur ni contrainte; & cela, juſ-
 „ qu'à ne vouloir pas qu'on réveillât
 „ ſon fils, en ſurſaut & tout d'un
 „ coup; mais par le ſon de quelque
 „ instrument de Muſique, qu'il fai-
 „ ſoit

„ soit toucher , par quelcun. Il se
„ maria à l'âge de trente trois ans ;
„ quoi que , de son propre mouve-
„ ment , il n'eût pas voulu épouser
„ la Sageſſe même , ſi elle l'eût vou-
„ lu. Mais nous avons beau dire ,
„ la coûtume & l'usage de la vie com-
„ mune nous emportent. La plû-
„ part de nos actions ſe font par ex-
„ emple & non par choix. Néan-
„ moins il ne s'y convia pas propre-
„ ment , on l'y mena , & il y fut con-
„ duit par des occasions , qui ſe pré-
„ ſenterent. Tout licentieux , qu'on
„ le tenoit , il observa mieux les Loix
„ du Mariage , qu'il n'avoit ni pro-
„ mis , ni eſperé.

„ Son Pere lui laiffa Montagne ,
„ quoi qu'il crût qu'il ruinerait cette
„ terre ; vñ ſon humeur ſi peu *caſa-*
„ *niere* , dit ſa Vie. Il ſe trompa ,
„ il y a vécu , comme il y étoit en-
„ tré , & même , quoi que ſans char-
„ ge , & ſans aucun emploi lucratif.
„ S'il ne lui arriva rien de fort fâ-
„ cheux , il n'eut auſſi rien de fort
„ avantageux. Tout ce qu'il eut de
„ bien avoit été dans ſa Maifon ,
„ il y avoit plus de cent ans.
„ Il eut l'honneur d'avoir le Col-
„ lier de l'Ordre de S. Michel , ce
„ qui

„ qui étoit alors la plus grande mar-
 „ que d'honneur, que pût avoir la
 „ Noblesse Françoisé, & que l'on
 „ donnoit rarement; quoi que dans
 „ la fuite, on la prodigât si fort, qu'on
 „ l'appella *un Collier à toute bête.*
 „ Mais l'honneur, qu'il estima le
 „ plus fut la Bourgeoisie de Rome,
 „ dont on voit les Lettres au Tome
 „ IV. p. 336. de cette Edition, datées
 „ de 5. du Mars MDLXXI.

„ Pendant qu'il étoit à Rome, ceux
 „ de Bourdeaux l'eurent pour leur
 „ Maire. Il refusa d'abord cette char-
 „ ge, mais ses Amis lui représente-
 „ rent qu'il avoit tort; puis qu'il y a-
 „ voit des gens du premier rang, qui
 „ l'avoient bien acceptée. Outre
 „ cela, le Roi lui commanda de le
 „ faire.

„ La premiere Edition de ses Essais
 „ se fit en MDLXXIX. & fut reçue
 „ plus favorablement, qu'il ne s'at-
 „ tendoit. Depuis il les publia plus
 „ augmentez, mais il n'y corrigea
 „ rien, quoi qu'il y eût une infinité de
 „ choses à corriger dans son style; où il
 „ se sert de mots, & de constructions
 „ tout à fait contraires à l'usage, qu'il
 „ ne dépendoit pas de lui d'introduire.
 „ Outre cela, ils sont pleins d'expres-
 „ sions

sions, dont personne ne s'est jamais servi, que lui. Aussi n'a-t-il été suivi de personne, quelque effort que Mademoiselle de *Gournai* fît, pour les introduire. On les lit, on les trouve burlesques & l'on en rit; mais il n'y a que peu qui les aient suivies, avec l'approbation du Public. Ainsi ceux qui écrivoient bien Latin, parmi les Chrétiens, du tems de *Tertullien*, qui avoit fait en Latin ce que *Montagne* a fait en François, louerent le style Africain de cét Auteur & admirerent souvent l'énergie de son style; sans néanmoins vouloir l'imiter, pas même en des siècles barbares.

Il y a eu néanmoins *Charron*, qui l'a voulu imiter, & qui l'a même copié, dans son livre *de la Sagesse*; mais il n'égale pas la vivacité de *Montagne*. Plusieurs Auteurs ont aussi écrit alors conformément au style de ce tems-là, sans se piquer de faire parade de beaucoup d'éloquence, mais seulement de se faire bien entendre. Tel a été *Etienne Pâquier*, contemporain & ami même de *Montagne*, qui a écrit ses *Recherches de France & ses Lettres*, dans un style à moitié Latin, mais qui d'ailleurs s'étoit formé un style conforme au tems & à sa Pro-

feffion de Jurisconsulte. Il n'y a point de nouveautez mais du Bon-Sens; sans parler de la matiere de ce Livre, qui n'est guère susceptible d'ornemens, & encore moins d'une élégance recherchée. Il y a un autre Auteur contemporain, qui est le Sr. d'*Aubigné*, dans son *Histoire Universelle*. Son style est bien plus recherché, que celui de *Pâquier*; mais l'affectation, qui regne par tout, fatigue le Lecteur en peu de tems, & enfin le dégoûte entièrement par la dureté des expressions qu'on y trouve.

Montagne plait infiniment plus, par son jargon Gascon & par la liberté qu'il prend de fabriquer de nouveaux mots, qui quelquefois sont assez heureusement inventez; quoi qu'on prétendit alors, comme aujourd'hui, que des mots nouveaux, avant que d'avoir reçu le sceau de l'approbation publique, ne doivent pas plus être reçus que de la monnoie, batue par des particuliers; qui est toujours fausse, quand même elle seroit d'un meilleur alloi, que celle du Souverain, à qui seul il appartient de battre de la monnoie. Cependant sa légereté Gasconne & la singularité de ses raisonnemens, quoi que pleins de Sophismes & de liberti-

nage,

nage, ne laisserent pas de le faire passer, pour un grand homme; non seulement parmi le peuple, mais encore parmi les personnes, qui passoient pour éclairées; témoin *Juste Lipse*, qui avoit un style aussi affecté, en Latin, que *Montagne* l'avoit en François. Ce grand Critique, cet homme rompu dans les Antiquitez Greques & Romaines, cet admirateur de la Philosophie Stoïque donne à *Montagne* le titre de *Thalès François* & lui écrit même, aussi bien qu'à sa Fille adoptive de *Gournai*; pour leur marquer la haute estime, qu'il avoit pour le *Thalès Gascon*, comme il l'auroit dû appeller. On pourra voir ces Lettres, en cette Edition. Le peu de sentences de *Thalès*, qui nous restent dans *Diogene Laërce*, sont beaucoup plus belles, à proportion des lumieres, qu'il avoit, que celles du *Thalès Gascon*, qui vivoit en un tems; où son Pyrrhonisme, & ses Manieres Libertines n'étoient guère supportables. Mais *Lipse* étoit un Flateur, & qui d'ailleurs étoit bien-aise de s'attirer de semblables loüanges.

„ Il avoit, dit le *Precis de la Vie de*
„ ce nouveau *Thalès*, la taille forte
„ & ramassée, le visage non pas gros,

„ mais plein, la complexion, en-
 „ tre le jovial & le mélancholi-
 „ que; moyennement sanguine &
 „ chaude; sa santé forte & alégre,
 „ rarement troublée par les maladies,
 „ jusque bien avant, en son âge; lors
 „ qu'il commença à être affligé de la
 „ Pierre & de la Colique fort opi-
 „ niatre; au reste, dans la haine &
 „ dans le mépris de la doctrine des
 „ Médecins; antipathie, qui lui étoit
 „ héréditaire. En effet son Pere, son
 „ Ayeul & son Bis-ayeul ont vécû af-
 „ sez long-tems, sans avoir pris au-
 „ cune médecine. Il mourut l'an
 „ MDXCII. le 13. de Septembre
 „ âgé de cinquante neuf ans & fût en-
 „ seveli à Bourdeaux, dans l'Eglise
 „ d'une Commanderie de S. Antoi-
 „ ne, qui avoit été donnée aux Feuil-
 „ lans, où sa femme *Françoise de la*
 „ *Chassagne* fit mettre son éloge, en
 une Latinité plus ancienne que celle
 du siècle d'Auguste, & qu'on pourra
 voir à la fin de sa vie.

Après cela, on voit non seulement
 les Eloges, que l'on a donnez à Mon-
 tagne, mais encore les Censures, qu'on
 a faites de ses Ecrits, tant par rapport
 au style, qu'aux matieres, dont il a
 traité. Il y en a une partie en Latin,
 mais

mais la plûpart sont en François. Ils tombent sur les matieres, dont il a parlé dans ses Effais, & sur le style de l'Auteur. On dit du bien & du mal, tant de l'Auteur, que du Livre. On ne peut pas nier en effet qu'on ne trouve, dans cet Ouvrage, de fort bonnes choses, & qu'il n'y en ait peut-être encore plus de mauvaises. Son Apologie de *Raimond de Sebonde*, qui est à la Fin du II. Livre des *Essais*, & du II. Tome de cette Edition, contient des raisons de croire la Religion Chrétienne, qui sont très-fortes; quoi qu'elles ne soient pas rangées comme il falloit, & qu'il y ait ajouté d'autres raisons, qui ne sont pas si solides. Comme il n'avoit pas assez étudié la matière, & qu'il se laissoit emporter à son Imagination, qu'on peut comparer aux vents variables; il n'est pas assez constant en ses Principes, ce qui fait qu'il n'est pas facile de savoir ce qu'il a crû constamment, jusqu'à la fin. Je croirois néanmoins que les bonnes choses qu'il dit, quoi qu'en un nombre peut-être moindre, que les mauvaises, doivent contrebalancer ces dernieres. Il est certain, qu'il avoit du penchant, pour le Pyrrhonisme,

O 3

qui

qui rendoit ses jugemens chancellans. Mais comme il faut avoir l'équité de peser les raisons pour & contre; on lui doit tenir compte de ce qu'il dit de solide, & lui pardonner le reste. Comme il n'examinait pas assez ce qu'il disoit, mais se laissoit fraper par des lueurs; il ne faut pas s'étonner s'il les suivoit, quoi qu'il n'ignorât pas la Verité. Enfin j'aurois du penchant à lui pardonner ce qu'il a dit de moins solide, & même de faux; en faveur des bonnes choses, qu'on trouve dans ses Ouvrages.

Pour dire quelque chose des jugemens, qu'on en a faits, il faut tomber d'accord que *Pâquier* lui a reproché plusieurs Solecismes, dans les genres des Noms, & dans le régime des Verbes; mais il faut aussi pardonner ces fautes à un Gascon, qui ne lisoit pas beaucoup les livres des Modernes, qui écrivoient plus correctement que lui.

Le même *Pâquier* a recueilli quelques unes de ses Sentences, qu'il égale, ou préfère même à celles de l'Antiquité; mais il faut avouër que les Anciens ont mieux exprimé leurs, parce qu'ils entendoient mieux
les

les langues, dont ils se servoient, & les parloient mieux.

Lipse a beaucoup loué *Montagne*, comme je l'ai déjà dit. Je doute néanmoins s'il l'entendoit bien, car le François, qu'il parle, ne s'entend guère par les étrangers; à cause des expressions, qui étoient hors d'usage, qu'il employoit. Il se pourroit faire que sachant que *Montagne* étoit un grand admirateur de *Senèque* & de la Philosophie Stoïcienne, il conçut une si grande idée d'un homme, qui lui ressembloit à divers égards. On a accusé, avec raison, *Senèque* de n'avoir point d'ordre, d'où vient qu'on a appelé ses pensées, entassées sans ordre, *arena sine calce* (voyez *Suétone* dans la Vie de *Caligula* c. LIII.) du sable sans chaux; ce qu'on peut dire de la manière d'écrire du Philosophe Périgourdin. *Balzac* s'est parfaitement bien exprimé là dessus, dans un jugement que l'on rapporte dans le Tome V. p. 218. „ L'Au-
 „ teur, dit-il, qui veut imiter *Senèque*
 „ que, commence par tout & finit
 „ par tout. Son Discours n'est pas
 „ un corps entier; c'est un corps,
 „ en pièces; ce sont des membres
 „ coupez; & quoi que les parties

„ soient proches les unes des autres,
 „ elles ne laissent pas d'être séparées
 „ &c. Ma pensée est que Monta-
 „ gne fait bien ce qu'il dit ; mais je
 „ pense aussi qu'il ne fait pas tou-
 „ jours ce qu'il va dire.

En effet il ne se proposoit pas distinctement ce qu'il vouloit traiter dans un Chapitre , pour ne s'en écarter point. Il ne divise nullement sa matiere, pour commencer par les idées les plus simples , & faire succéder les plus composées ; en sorte que les premières étant établies, elles servent de fondement pour les suivantes ; comme font ceux, qui entendent la Géométrie, & qui ont réfléchi sur la Méthode, qu'on nomme *Synthétique*, & qu'on employe, pour démontrer les vérités, que l'on a trouvées ; & encore moins *l'Analytique*, qui sert à trouver ce qu'on ne fait pas. Son Imagination déréglée lui fait dire la première chose, qui lui vient dans l'esprit, sans se faire aucun plan de ce qu'il doit dire. Si on lit le jugement, que *Quintilien* a fait de *Senèque*, dans son *Institution Oratoire* Liv. X. Ch. 1. sur la fin, on verra qu'il quadre parfaitement à *Montagne*: *In Philosophia parum diligens* ;

diligens; egregius tamen vitiorum insectator fuit. Multæ in eo claræque sententiæ; multa etiam, morum gratiâ, legenda. Sed in eloquendo corrupta pleraque, atque eò perniciosissima, quòd abundant dulcibus vitiis. Velles eum suo ingenio dixisse, alieno iudicio. Nam si aliqua contempsisset, si parum concepisset, si non omnia sua amasset, si rerum pondera minutissimis sententiis non fregisset; consensu potiùs eruditorum, quàm puerorum amore comprobaretur. Verùm sic quoque jam robustis & severiore genere satis firmatis legendus, vel eò quòd exercere potest utrumque iudicium. Multa enim, ut dixi, probanda in eo, multa etiam admiranda sunt; eligere modò curæ sit; quod utinam ipse fecisset! Digna enim fuit ei natura, quæ meliora vellet, quæ quod voluit, effecit.

Dont voici le sens, car il ne seroit guère possible de le traduire à la lettre: „ Il n'avoit „ pas assez étudié la Philosophie; il „ étoit néanmoins un excellent censeur des vices. Il y a, dans ses „ Ecrits de très-belles Sentences; „ bien des choses qui regardent les „ mœurs, & qui méritent d'être „ luës. Mais la plupart ont été gâtées, par le tour que l'Auteur leur

„ a donné , & font d'autant plus
„ pernicieuses (à l'égard de ceux , qui
„ s'étudient à l'Eloquence) qu'elles
„ sont pleines d'agreables défauts.
„ On souhaiteroit qu'il eût suivi son
„ genie , pour le style ; mais que ,
„ pour les choses mêmes , il eût
„ suivi le jugement d'un autre. Car
„ s'il avoit méprisé certaines choses ,
„ s'il n'avoit souhaité que de parler
„ peu , s'il n'avoit pas trop aimé ce
„ qui étoit de son invention , s'il
„ n'avoit pas diminué le poids des
„ choses mêmes , en coupant tout
„ son style ; il auroit gagné l'appro-
„ bation du Public , plutôt par le
„ consentement des Savans , que
„ par l'amour, que les Enfans ont
„ pour ses Ecrits. Mais tel qu'il
„ est , il doit aussi être lû de ceux
„ qui sont avancez , & affermis par
„ une maniere plus sévere d'étudier ;
„ car il peut exercer le jugement des
„ uns & des autres. Il y a quantité de
„ choses qui méritent d'être aprouvées,
„ dans ses Ecrits , comme je l'ai dit ;
„ il y en a plusieurs, qui sont admira-
„ bles. Il faut seulement choisir ce
„ qui est bon , avec soin ; & je vou-
„ drois qu'il l'eût fait lui même. Un
„ aussi

„ auffi beau naturel , que le sien, mé-
„ ritoit qu'il ne l'employât, qu'à ce
„ qui étoit le meilleur; puis qu'il
„ a executé ce qu'il a voulu.

Il me semble qu'on peut bien ap-
pliquer à *Montagne* le jugement, que
Quintilien a fait de *Senèque*; à cause
de la ressemblance, qui est entre eux.
La plus grande c'est que le premier
avoit un stile peu poli, & peu con-
forme à l'usage de ceux, qui par-
loient de son tems avec soin, & con-
formément au bon-usage de la Lan-
gue Françoisé; au lieu que *Senèque*
parloit élégamment, en Latin, &
selon le bel usage de son tems. Il
avoit passé sa tendre jeunesse à Ro-
me, & son Pere, qui faisoit profes-
sion d'éloquence, l'y avoit élevé avec
soin, comme on le verra dans sa vie
écrite par *Lipse*. S'il n'avoit passé
pour habile homme, on ne lui au-
roit pas confié l'éducation de *Néron*.
Montagne, au contraire, aprit un
mauvais François, des *Perigourdens*
& des *Gascons*, & sans se mettre en
peine de quelle maniere on parloit
à la Cour, ou dans les Provinces, où
l'on parle mieux François; il s'aban-
donna à son imagination & à l'usa-
ge de son Pais. Il hazarda mille ex-
pres-

pressions, sans se mettre en peine, si elles avoient été employées avant lui & par des gens, dont le style fût approuvé.

Balzac a dit encore, dans une autre Dissertation, que *Montagne* vivoit sous le regne des Valois, & que de plus il étoit Gascon. „ Par conséquent, ajoute-t-il, il ne se peut pas que son langage ne se sente des défauts de son Siècle & de son País. Il faut avouër avec tout cela, que son Ame étoit éloquente, qu'elle se faisoit entendre par des expressions courageuses; que dans son stile il y a des graces & des beautés, bien au dessus de la portée de son Siècle. *Balzac* lui-même imite ici, en quelque façon, le mauvais langage de *Montagne*, en lui donnant une ame éloquente & des expressions courageuses; au lieu de dire qu'il avoit l'imagination forte & qu'il employoit des expressions hardies.

„ Lors que *Montagne* écrivoit, „ continue le même Auteur, la Cour étoit aussi indulgente, qu'elle est aujourd'hui rigoureuse. Sa délicatesse va jusqu'au dégoût & jusqu'à la maladie. De la plus part des viandes qu'elle rejette, on eut fait des

„ des festins sous le Regne d'Henri
„ III. Aujourd'hui même *Balzac*,
le modelle de la bonne maniere d'é-
crire de son tems, paroît souvent af-
fecté & peu naturel. „ L'incom-
„ parable *Malherbe*, continue-t-il,
„ n'étoit point encore venu corri-
„ ger & *dégasconner la Cour*, com-
„ me il disoit, faire des leçons aux
„ Princes & aux Princesses; & dire
„ *cela est bon*, & *cela ne l'est pas*.
„ On ne savoit point qu'il y eût deux
„ Usages, dont l'un s'appelloit le Beau.
„ Il ne se parloit point ni de *Vaugelas*,
„ ni de *l'Academie*. Cette Compa-
„ gnie, qui juge souverainement
„ des compositions Françoises, n'é-
„ toit encore qu'en idée &c. De
„ ce tems-là, il n'y avoit rien de dé-
„ cidé, en nôtre Langue. Par toutes
„ ces raisons il me semble que *Mon-*
„ *tagne* est excusable. De son tems,
„ il n'étoit pas défendu de faillir, &
„ les fautes sont innocentes, qui
„ sont plus anciennes que les Lois.
On ne peut pas douter que *Balzac*
n'ait raison, au moins pour le gros.
Mais il faut avouer néanmoins, qu'il
y eut plusieurs Auteurs, de son tems,
qui écrivoient mieux, parce qu'ils
avoient vécu en des lieux où l'on par-

loit mieux François, & parce qu'ils ne faisoient que suivre l'usage; sans se piquer d'inventer de nouvelles expressions, & sans mêler dans leurs discours des traits des autres Langues, ou même de leur propre invention, comme fait Montagne. *Brantôme*, si on en ôte quelques termes burlesques, & si l'on met à part la matière, dont il parle, s'exprime beaucoup mieux que lui; & ne laisse pas de plaisanter, pour le moins, aussi bien que lui.

On verra encore ici les Censures de Montagne, qui ont été faites par l'Auteur de *l'Art de penser*, que l'on dit être principalement de Mr. Arnaud Docteur de Sorbonne: 2. par Mr. *Nicole* au VI. Tome des *Essais de Morale*: 3. par Mr. *Pascal*, dans ses *Pensées*: 4. par le P. *Malebranche*, dans sa *Recherche de la Vérité*: 5. par Mr. *Huet* dans les *Huëtiana*: 6. de *Sorel*, dans sa *Bibliothèque Française*. Il y a encore les sentimens d'autres Auteurs, touchant les *Essais*, mais ce sont là les principaux; dont quelques uns en disent le bien & le mal, assez impartialement. A cause de ce que l'on peut blâmer, dans lui & dans son Livre; il ne faut pas

pas mépriser ce qu'il y a de bon. On ne doit par non plus, à cause des bons endroits, que l'on y trouve, nier qu'il n'y ait rien de mauvais. Il parle assurément, en Pyrrhonien, de quelques veritez des plus capitales de la Religion; & ailleurs il semble favoriser la Religion. On a recueilli de-là qu'il étoit Pyrrhonien, & l'on ne peut guère s'empêcher de croire qu'en lui le bassin de la balance, où étoient ses doutes, ne trebuchât beaucoup, comparé à celui, où étoient les raisons de croire.

Il manque si fort de méthode, dans l'arrangement de ses pensées, qu'on voit bien qu'il ne savoit pas suivre un raisonnement un peu long; tels que sont ceux qui nous persuadent de la Verité de la Religion. Sans cette capacité, & avec une imagination aussi vive, que l'étoit la sienne; il lui étoit difficile de ne pas tomber dans un Pyrrhonisme incurable. On sentira bien qu'il en étoit logé-là, par la lecture du Chapitre 12. du II. Livre de les Essais, qui est plein de contradictions. Il l'a intitulé: *Apolo-
gie de Raimond de Sebonde*, sans dire grande chose de cet Auteur, ni de ceux qui lui avoient donné sujet
de

de le défendre. Ce n'est qu'un amas de pensées confuses de Morale, de Théologie, & de Pyrrhonisme; auquel on ne pouvoit donner d'autre titre, que celui de *Pensées Diverses*. Il faut néanmoins reconnoître qu'il y a une infinité de bonnes choses; quoi que son Pyrrhonisme s'y trouve mêlé. On ne sauroit dire ce qu'il s'est proposé de dire, on voit seulement qu'il y a dit tout ce qui lui est venu dans l'esprit, à propos, ou non, sans se mettre en peine de se former un plan, comme si c'étoit assez de dire quelque chose, à propos, ou non; vrai, ou faux; pourvu que l'on y donne un air de capacité, qu'on entasse pensée, sur pensée; qui est d'autant meilleure, qu'elle embrouille plus l'esprit du lecteur. Il se faisoit un plaisir d'embarasser les autres, comme il l'étoit lui même, sans se mettre en peine des suites. Cependant il divertit son Lecteur, quoi qu'il ne le ménage pas beaucoup. Il est bon, pour en lire quelques pages, de tems en tems, quand on a n'aura rien de meilleur à faire.

Mr. Coste a fort bien fait d'y faire un bon Index, car il n'est guère possible de se souvenir du lieu, où on a

lu quelque chose. Je me souvenois d'avoir lu, il y a plusieurs années dans Montagne que la Vie de l'homme étoit *une bluette dans une éternelle nuit*, mais je ne pouvois trouver l'endroit. Mais en cherchant quelque autre chose, dans l'Index; je trouvai que ce que je voulois savoir se trouvoit au Liv. II. c. 12. p. 419 du 2. Tome de cette Edition. Après avoir cité ce passage d'*Euripide*; qui sait si ce que nous appellons mourir n'est pas vivre, & si vivre n'est pas mourir? Montagne explique la pensée du Poëte: *Et non sans apparence; car pourquoi prenons-nous titre d'être, de cet instant qui n'est qu'une éclipse, dans le cours infini d'une nuit éternelle & une interruption si briefue de nôtre perpétuelle & naturelle condition? La mort occupant tout le devant & tout le derrière de ce moment, & encore une bonne partie de ce moment.* Euripide a mieux parlé que Montagne de la vie des hommes, sur la terre; car il a dit, dans les ténèbres du Paganisme, que l'on ne pouvoit pas savoir si après la mort du Corps nôtre Ame ne vivoit pas, dans un état beaucoup plus avantageux, que celui où elle est, pendant la vie de son Corps. Il soupçonnoit que ce que

Socra-

Socrate avoit enseigné, de l'immortalité de l'Ame des gens de bien, étoit au moins aussi vrai-semblable, que le sentiment de ceux, qui ne reconnoissoient pas l'immortalité de l'Ame. Il n'est pas besoin de le prouver à ceux, qui savent un peu de Philosophie; & qui sont convaincus que *notre Corps* ne pense point, mais une Substance immatérielle, que nous appellons *notre Ame*, selon le sentiment de Socrate & de ses Disciples. Je ne cite pas ici l'Écriture Sainte, contre Montagne, quoi qu'il fût profession de croire l'immortalité de l'Ame, comme Chrétien, sur la révélation de Jesus-Christ & de ses Apôtres. Les Pyrrhoniens, qui sont cachez parmi les Chrétiens, n'en croient pas davantage, que les Anciens Sceptiques. S'il avoit su aussi bien raisonner, que s'exprimer agréablement, à la Gasconne; il n'auroit jamais dit ce qu'il met ici des *Ames Humaines*: „ Pourquoi, *dit-il*, prenons-nous titre d'être de cet instant, qui n'est qu'une étoile (*un Eclair*) dans le cours infini d'une nuit éternelle, & une interruption si briefve de notre perpetuelle & naturelle condition? La Mort occupant

„ cupant tout le devant & tout le
„ derrière de ce moment & encore
„ une bonne partie de ce moment.
On voit bien qu'il veut dire qu'avant
que d'être conçu, dans le sein de nos
Meres, nous étions dans le néant,
& que nous y rentrons, par la mort
de nôtre Corps, avec lequel l'Ame
naît & meurt. Autrement ce qu'il
dit n'auroit aucun sens. Il parle là
de l'Ame des Hommes, non seule-
ment comme n'ayant pas été avant
son corps, mais aussi comme n'étant
plus après la mort de ce même corps.
Il dit que nôtre *condition naturelle*,
comme il parle, est de nôtre point,
non seulement avant que d'être né,
mais de cesser d'être après la mort.
On dira que s'il avoit été dans ces
sentimens, on ne l'auroit pas souf-
fert, comme étant Héretique, ou
pour le moins suspect d'Hérésie. Il
n'étoit nullement suspect, parce qu'il
avoit toujours été fort opposé aux
Huguenots de son tems, & qu'il
s'acquitoit au moins exterieurement,
comme les Catholiques Romains les
plus zelez, des dévotions de l'Eglise
Romaine. Cela étant, on n'avoit
rien à craindre en France, en faisant
profession d'être soumis d'ailleurs à
l'Egli-

l'Eglise, si sa maniere de philosopher venoit à lui déplaire. Mr. Bayle dans un des Eclaircissements, qu'il a donné, sur divers endroits de son Dictionnaire, pag. 2986. qui avoient choqué bien des gens & sur tout Mr. Jurieu, se couvre du manteau, pour ainsi dire, de *Montagne*.

„ Après avoir dit que, si un homme
 „ tout-à-fait Laique, comme lui
 „ (*Mr. Bayle*) & sans caractère dé-
 „ bitoit, parmi de vastes recueils
 „ Historiques & de Litterature, quel-
 „ que erreur de Religion, ou de Mo-
 „ rale; on ne voit point qu'il fallût
 „ s'en mettre en peine. Ce n'est
 „ point, *dit il*, dans de tels Ouvra-
 „ ges qu'un Lecteur cherche la ré-
 „ formation de sa Foi. On ne
 „ prend point pour guide, dans cet-
 „ te matiere, un Auteur, qui n'en
 „ parle qu'en passant & par occasion;
 „ & qui, par cela même, qu'il jet-
 „ te ses sentimens comme une épin-
 „ gle, dans une prairie, fait assez
 „ connoître qu'il ne souhaite point
 „ d'être suivi. Les Erreurs d'un tel
 „ Ecrivain sont sans conséquence &
 „ ne méritent point, qu'on s'en in-
 „ quiete. C'est ainsi que se com-
 „ portent, en France, les Facul-

„ tez de Théologie , par rapport au
„ Livre de *Michel de Montagne*. El-
„ les laisserent passer toutes les Ma-
„ ximes de cet Auteur , qui , sans
„ suivre aucun Syllême , aucune Mé-
„ thode , aucun ordre , entassoit &
„ fauiloit tout ce qui lui étoit pré-
„ senté par sa Mémoire. Mais lors
„ que Pierre Charron Prêtre & Théo-
„ logien s'avisa de débiter quelques uns
„ des sentimens de Montagne , dans
„ un *Traité Méthodique & Systema-*
„ *tique de Morale* , les Théo-
„ giens ne se tinrent pas en repos.

C'est une plaisante maniere d'ex-
cuser les discours libertins de ceux,
qui ne sont pas Théologiens ; com-
me si l'on ne devoit pas être scan-
dalizé des Discours d'un Laïque ; qui
peuvent porter à l'Atheïsme , parce
qu'il n'est pas Théologien. Sur ce
beau principe, les Laïques ne pour-
roient point être repris d'avancer
mille impietez contre la Religion ;
ce qui va même à renverser la So-
cieté Civile , qui suppose nécessaire-
ment une Religion. Dire qu'on ne
sauroit prouver que Dieu soit bon ,
ni réfuter les principes des Mani-
chéens sur le Principe Mauvais, qu'il
faut renoncer aux Notions Commu-
nes,

nes, qui sont les fondemens de toutes nos connoissances, & de toute nôtre conduite; dire qu'on ne sauroit prouver que Dieu est bien-faisant, & défier tous les Théologiens Chrétiens de le faire; tout cela ne sont que des *peccadilles*, en un Laïque, comme Mr. *Bayle*; mais un crime capital dans un Théologien. Les pensées libertines de *Montagne* ne sont rien, dans ses livres; mais les mêmes choses sont scandaleuses & punissables dans *Charron*. Ceux qui avancent cette étrange doctrine détruisent visiblement les Notions Communes; c'est à dire, qu'elle est incompatible avec le Sens Commun. Avec tout cela, on s'imagine de terrasser ceux, qui soutiennent la Religion, par les plus sûres idées du Sens Commun. Assurément il faut être en même tems bien présomptueux, & bien misérable raisonneur.

Cela étant, on ne sauroit approuver la conduite de ceux qui pardonnerent à *Montagne*, & qui censurèrent àprement *Charron*, qui n'étoit que son Echo. Mais en voilà assez sur cette matiere. Nous ne sommes plus en danger de nous infecter du Pyrrhonisme de *Montagne*, & de *Char-*

ron. Ce dernier n'est guère lû, & l'autre ne l'est que parce qu'on trouve je ne sai quoi de divertissant dans le stile de *Montagne*, sans être en danger de nous laisser séduire.

Tout ce qui faisoit, en quelque sorte, excuser *Montagne*, en France, c'est qu'on regardoit ses discours, plutôt comme des rêveries d'une Imagination déreglée, où l'on voyoit des faillies exprimées d'une manière si vive; que je ne sai s'il y a jamais eu d'Auteur qui l'ait égalé. On a vu ce qu'il dit de la Vie Humaine, qu'il dit n'être *qu'un éclair dans une éternelle nuit*. A la rigueur cela signifieroit que, comme avant que nôtre Ame fût créée, elle étoit, pour ainsi dire, dans le Néant: quand nous mourons, nôtre Ame rentre dans le Néant. La Nuit, l'éternelle Nuit, devant & après nôtre Vie, sont, selon lui, le pur Néant. *Nôtre Religion*, dit-il au Livre I. Ch. 19. pag. 127. de cette Edition, *n'a point eu de plus assuré fondement humain, que le mépris de la vie*. Mais c'étoit parce que la Religion des Chrétiens leur fait esperer une Vie, après la Mort, infiniment plus heureuse, que celle dont nous jouissons sur la Terre, & qui même durera toujours.

toûjours. Mais si la Religion Chrétienne avoit supposé qu'il falloit mourir pour elle, parce qu'étant une fois morts, nous ne serons plus rien; ç'auroit été un moyen assuré, pour empêcher qu'on ne voulût souffrir la Mort pour elle. Pourquoi auroit-on voulu perdre la Vie, où il y a toûjours beaucoup de Douceurs, pour les perdre pour toûjours? On aime naturellement le bien & sa perte fait infailliblement de la peine; soit qu'on n'ait rien à craindre après, soit qu'on doive craindre des maux qui durent toûjours. La seule chose, qui peut faire qu'on l'envisage sans peur & sans chagrin, est l'espérance qu'on a d'être dans un meilleur état, que l'on est sur la terre. *Charron* soutient le contraire dans sa *Sageſſe* Liv. II. c. 11. parce qu'il regarde la Mort, comme un anéantissement, dans lequel si on ne jouit d'aucun bien, on ne souffre aucun mal; ce que ni *Montagne*, ni son *Disciple*, n'ont nullement sù. Ces gens ne pouvoient prouver ni par des raisons, ni par autorité, que la mort soit un anéantissement; & le Christianisme, qui a enseigné l'immortalité de l'Âme, est appuyé sur des
preu-

preuves si fortes, qu'on n'y peut rien opposer de solide. *Socrate & ses Disciples* l'ont soutenue, par des raisons, qui n'ont rien d'absurde; quoi qu'ils en parlaient quelquefois en doutant; parce qu'ils n'avoient vû aucuns exemples de la résurrection: comme les premiers Chrétiens, qui n'auroient jamais montré tant de constance pour leur Religion, sans cela; & qui avoient appris cette grande vérité, par un Docteur, qui en fut lui même un exemple. Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter de cette grande Vérité.

ARTICLE IV.

Extrait d'une Relation de la Belle Bibliothèque de Turin, appartenante à S. M. le ROI DE SARDAGNE, Prince de Piedmont, Duc de Savoye &c. &c.

LA découverte, que Mr. *Pfaff* fit en 1711. dans la belle Bibliothèque de Turin, d'un Livre de *Lactance* complet, qui n'étoit qu'imparfait dans les Bibliothèques, du tems de *S. Jérôme*, excita tout le monde à

Tom. XXVII. P. 2. P. sou-

souhaiter qu'on examinât, avec soin, tous les MSS. qui se trouvent dans les Bibliothèques ; pour voir si l'on n'y trouveroit rien de ce qu'on a jugé, jusqu'à présent, comme perdu. Ayant eu l'occasion d'écrire à Turin à un homme de qualité & de savoir ; j'ai crû pouvoir le prier de m'instruire de l'état de la Bibliothèque de S. M. le Roi de Sardagne. Il m'a fait le grace de m'envoyer une Relation Italienne de cette Bibliothèque, faite pour un homme de condition. J'ai cru en pouvoir donner ici un Extrait, en faveur de ceux qui sont curieux de cette sorte choses. Rien ne convient mieux à cette Bibliothèque que *Ancienne & Moderne*, que cette Relation.

Lettre de l'état de la Bibliothèque de Turin, à Mr. Apostolo Zeno, Noble Venitien, traduite de l'Italien.

JE croyois pouvoir Vous donner, en peu de mots, les Nouvelles Littéraires de ce Païs, que Vous me demandiez ; parce qu'on n'y parloit que de Troupes & d'entrer en Campagne. Mais j'ai trouvé que j'avois plus

plus de matière de vous écrire , que je ne le pourrois faire à présent , si je voulois l'épuiser. Il est vrai que ce , dont je puis Vous entretenir , ne regarde rien de nouveau , mais plutôt des choses antiques. Je m'affure néanmoins que plus elles sont anciennes , plus je Vous ferai plaisir de Vous en entretenir ; parce que Vous aurez ouï parler de toute autre chose , que de la Bibliothèque de Turin , & des MSS. qui s'y trouvent. On croit communément que cette extrémité de l'Italie est déstituée de ces précieuses raretez , dont la plupart de ses parties abondent.

Avant que de venir ici , je demandai à quelques Piémontois , s'il étoit possible que dans une Cour si considérable , & si ancienne , il n'y eût point de Bibliothèque. Ils me répondirent qu'il y en avoit eu une très-considérable ; mais que depuis un grand incendie , qui arriva , il y a cinquante ans , on avoit jetté par les fenêtres les livres , que l'on avoit pu sauver , & qu'on les avoit mis confusément dans une Chambre , où ils étoient.

Je demandai comment ils étoient reliez & par la description , qu'on

m'en fit, je compris très-bien, qu'il y avoit quantité de MSS. ou au moins d'anciennes Editions. Cela fit que l'on fut surpris que tant de Savans Ultramontains; qui sont venus exprès en Italie, pour l'avancement des Belles Lettres & qui avoient été introduits en cette Chambre, n'eussent pas pris la peine de feüilleter ces MSS. Je résolus donc de m'informer plus exactement de cette Bibliothèque. Etant venu à Turin, & ayant mis ordre à quelques affaires que j'y avois; j'allai voir cette Bibliothèque, & je vis d'abord que les Livres n'étoient plus en un monceau, mais rangez sur leurs tablettes. On est redevable de cela à Mr l'Abbé *Machet* Savoyard, & gentil-homme très-civil. Il y a peu d'années que son Prince l'a employé à Venise. C'est par ordre de S. M. qu'il prend le soin de mieux ranger sa Bibliothèque, afin qu'avec le tems & pendant la paix, on puisse exécuter les projets, qu'on a faits en faveur des Lettres; & par l'exécution desquels j'espère, que ce País deviendra aussi fameux, par les Lettres, que par les armes. Je remarquai bien-tôt que cette Bibliothèque, toute ancienne qu'elle est, avoit été long-tems

tems négligée , & qu'il y a peu de livres modernes ; excepté de ceux qui concernent le Droit Public & particulièrement l'Empire Romain-Germanique ; qui sont fort rares en Italie.

En prenant , parmi ces livres , divers Volumes , je rencontraï plusieurs de ces belles éditions anciennes de Venise , de Florence & de Rome. J'y trouvai plusieurs petits Ouvrages du XV. Siecle , ou du commencement du suivant , & qui sont à présent fort recherchés. Quelques uns même renaissent , comme de véritables Phénix , (excepté qu'ils changent de nom) en des Pais éloignés , & mieux imprimez qu'ils ne l'avoient été , soit pour le papier , soit pour la beauté du Caractere , comme des Oiseaux couverts de plumes dorées.

On y voit plusieurs Livres imprimez sur du Parchemin , & entre autres la Grande Bible , en plusieurs Langues , imprimée chez *Plantin* à Anvers , sous la direction de *B. Arias Montanus*. Sur la couverture du I. Tome on voit ces mots : *Emanueli Sabaud. Duci exemplar purum XI. Tom. in membr. Philippus II. Hispan. Rex Cognato ac Fratri cariss.*

sacrum munus MDLXXIII. J'ai parcouru le *Theatrum Statuum*, ou l'Atlas de Savoie, que je n'avois jamais vû, & dont on imprima peu d'exemplaires, avec une magnificence royale à Amsterdam, chez les Héritiers de Jean Blau en MDCLXXXII. in fol. 2. voll. Le premier contient le Piémont, & le second la Savoie, & les autres Etats; avec plusieurs Cartes, où l'on voit le plan & le prospect de toutes les Villes & les Fortereffes. Ailleurs on voit de beaux desseins des chemins des Alpes, & de tous les Bâtimens considerables. On y trouve exactement dessignez les Arcs Triomphaux de Suse & d'Aoste, entre lesquels est un Arc de marbre à Aix, en Savoye, lieu fort fréquenté, par les Romains; à cause des Bains fameux, qui y sont. Cet Arc n'a pas été fait en mémoire de quelque victoire, mais pour l'ornement d'un Sépulcre, où il y a ces mots gravez: L. POMPEIUS CAMPANVS VIVVS FECIT. On voit au haut huit niches, où étoient les Urnes, avec les cendres des parens de cet homme-là. Dans la description du Comté de Nice, on voit les mesures de *Turbia*. On croit que

que c'étoit là où étoit la fameuse In-
scription, où l'on voyoit les noms
des Nations, qu'Auguste avoit sub-
juguées, dans les Alpes. Le dessein
fut fait sur les précieuses avances de
ce grand Mole, & l'on estimera
d'autant plus ce dessein, que ce Mo-
le a été détruit misérablement & avec
beaucoup de peine. *Il semble que l'on
devoit regarder comme sacrés les res-
tes des Monuments antiques. Mais
la Guerre n'a égard à rien.*

Vous attendez, avec impatience,
que je vous parle des Manuscrits,
qui sont votre passion dominante.
Je ne pourrai néanmoins pas vous en
entretenir, qu'en peu de mots, &
confusément; parce que pour vous
en donner une idée complète, j'au-
rois besoin de plusieurs Mois, au
lieu que je n'ai que peu de Jours; &
vous voudriez que je le fisses avec
beaucoup de savoir, au lieu que je
n'en ai que peu. Il y en a tant, qu'ils
se monteroient, sans doute, à quel-
ques milliers. La plus part sont de
grand Papier & d'importance & il n'y
en a pas peu de cette grandeur extraor-
dinaire. La plupart de ces grands
Livres, & de quelque importance,
sont d'une grandeur si considérable,

qu'il est assez difficile de les tirer des lieux, où ils sont.

Jugez en par un Volume écrit en grosse Lettre (& peut être, qu'il y a d'autres) qui contient les Pseaumes, avec des explications perpetuelles à l'entour, qui sont aussi en Lettres capitales, quoi que plus petites. *C'est apparemment une Chaine, comme on l'appelle, ou des remarques de divers Peres; comme est celle que le P. Balsasar Cordier, Jesuite publia à Anvers, chez Moret, en MDCXLIII. en trois volumes in folio, sur les MSS. de la Bibliothèque Imperiale & de celle de l'Electeur de Bavière, avec une version Latine. Les MSS. de cette sorte semblent avoir été les premiers Modeles de ce que nous appellons aujourd'hui: cum notis variorum.*

Dans le MS. de Turin, on voit des accents par tout, de la même ancre. J'en ai remarqué, qui ont été écrits assurément avant l'an M, ou qui en approchent. Quelques uns de ces grands volumes contiennent le Metaphraste. Il y a quantité d'autres vies des Saints, de Chaines sur divers Livres de l'Ecriture, & divers Actes des Conciles. Je croi qu'on y pourroit faire une bonne recolte d'Homilies des Peres, lesquelles

quelles n'ont pas encore paru, & plusieurs de ces Homilies portent le nom de *S. Chrysofome*.

Il y a encore plusieurs pieces Théologiques, qui n'ont pas encore vû le jour, entre les quelles on voit les *questions d'Amphilochius*, que *Photius* a résolues; ce qui les a fait nommer *Ἀμφιλοχεία*, suplées *ζητήματα*. Il y a aussi la *Panoplie Dogmatique d'Enthymius Zigabenus*, publié seulement en Latin, sur la version de *François Zeno*, mon Compatriote. On me dit néanmoins à Venise, que le texte Grec avoit aussi paru en Valachie, où il avoit été imprimé.

Que vous dirai-je des Auteurs Profanes, comme *Æschyle*, *Théocrite*, *Diodore de Sicile*, & de quantité d'autres? Que pourroit-on vous dire, d'un grand nombre d'Auteurs Anonymes. & de tant de volumes qui contiennent quantité de choses & toutes diverses? Un seul qui est intitulé *Syn-tagma Canonum Photii*, fourniroit de quoi étudier plusieurs mois. Il y a la *Geographie de Nicephore Blemmidas*; un fragment de celle d'*Agathemerus*. Je ne sai si on a mis cette dernière, parmi les *Geographi Minores*; (Elle est en effet parmi les *Géographes recueillis*

lils par feu Mr. Hudson, dans le II. Tome, Il y a un traité de la Poétique d'un certain Arsenius.

Il n'y manque pas d'Ouvrages des Grecs des derniers tems, après la ruine de l'Empire d'Orient, qui les ont apportez en Italie. On y voit *la Somme de S. Thomas d'Aquin.*

Un des MSS. qui a excité maccuriosité, est un volume in 4. C'est dommage, qu'on en ait ôté plusieurs endroits, pour y couper des Miniatures, qui y étoient. Par malheur, il ne tomba en mes mains, que les derniers jours que j'ai été dans cette Bibliothèque. Il y a un recueil de Bulles des Empereurs, avec leurs Privileges, & d'Actes concernant le Monastere, que l'on nomme *Νέας πόρτας*. Je croi néanmoins que c'est un Index de ce Monastere, semblable à celui que *Lambecius* a fait imprimer, parmi les Livres Grecs Historiques & qu'il a mis parmi les Historiens Grecs Ecclesiastiques de la Bibliothèque Impériale. Mais cet Exemplaire est d'autant plus précieux, qu'il y a une souscription de l'Empereur; à la fin du Livre, en gros Caracteres & bien faits, d'une liqueur rouge, si vive, que ces Lettres éblouissent encore les yeux.

γεωχ. Voici cette signature: Ἀνδρόνικος ἐν Χριστῷ τῷ Θεῷ πιστὸς βασιλεὺς καὶ Ἀυτοκράτωρ Ῥωμαίων, Λέκας Ἀγγελοσ Κομνηνὸς ὁ Παλαιολόγος. Je ne doute point que ces paroles ne soient écrites de la main de l'Empereur. Vous savez que souscrire des Lettres, ou des Actes Publics, avec le Cinnabre, étoit une chose réservée à l'Empereur Regnant. Il s'est pu faire, que ce Livre se gardât dans une Chancellerie, ou dans l'Archive de quelque Monastère, & que les Moines l'aient gardé, comme une piece Authentique. Après la signature de l'Empereur, on en voit une autre, écrite avec de l'encre ordinaire, entre deux croix, & où on lit: Ἰωάννης ἐλέω Θεῷ Ἀρχιεπίσκοπος Κωνσταντινουπόλεως Νέας Ῥώμης, καὶ Οἰκουμενικὸς πατριάρχης.

J'ai remarqué qu'en deux lieux l'Acte finit ainsi: ἀπολυθεὶς κατὰ μῆνα Σεπτέμβριον τῆς νῦν τρεχούσης τρίτης Ἰνδικτιῶνος τῆς ἑξακισχιλίας ἑπτακοσιασῆς τρίτης ἔτους ἐν ᾧδῃ καὶ τὸ ἡμέτερον εὐσεβὲς τε καὶ θεοπροβλητὸν ὑπεσημνήατο κράτος: c'est à dire, *relâché au mois de Septembre de la troisième indiction courante, l'an 6783, auquel fut manifesté notre dignité pieuse & élue de Dieu.* Voila un formulaire en mauvais Grec &

dont le sens n'étoit pas meilleur. On trouve cette même formule, dans la Patente, publiée par *Jaques Grandis*, en un petit livre plein de savoir. L'année de cet Acte revient à l'an MCCLXXI. selon nôtre maniere de compter. Dans ce MS. on voit toujours deux points sur l'*Iota*, lors qu'il est seul, & l'on voit la même chose sur l'*Hypsilon*. Les Bulles sont nommées quelquefois *Bulles d'Or* & quelque fois *Bulles d'Argent*.

Ce que je viens de dire de ces MSS. peut suffire à vous inviter à les venir examiner vous mêmes. &c.

L'Auteur de la Lettre, dont nous venons de tirer ce qu'on a lu, dit qu'un de ses Amis sâchant qu'il faisoit la revue de la Bibliothèque de Turin, lui envoya une longue liste des Ecrits des Peres ou égarez, ou tronquez, ou rares, ou contettez; afin qu'il cherchât dans les MSS. de cette Bibliothèque, s'il en pourroit trouver quelques uns; parce que ces Peres sont des premiers siecles, ou de conséquence, & ainsi dignes de nôtre curiosité. Mais il n'y put rien trouver de semblable, si ce n'est quelque chose de *S. Irenée*.

Il crut qu'il devoit entretenir, son Ami des Oeuvres de *Pyrrhus Ligorius*;

parce que les Ouvrages Manuscrits sont les seuls, dont les Etrangers, qui ont vu cette Bibliotheque, aient parlé & aient donné occasion de parler de lui. Il y en a, en effet, trente volumes *in folio*, sur du Papier Imperial.

L'Auteur, qui les a tous écrits de sa main, assure, dans la Préface, qu'il y avoit travaillé, pendant trente-cinq ans, à Rome. Il y traite de diverses choses, qui regardent les Antiquitez Romaines. On pourroit appeller ce recueil un *Dictionnaire d'Antiquitez*. Il est en effet rangé en ordre alphabetique, comme les Dictionnaires, qui sont si fort à la mode.

La principale chose, à quoi il a fait attention, est la Géographie Antique. On y trouve les noms anciens des Peuples, des Provinces, des Villes, des Colonies, des Montagnes, des Rivieres, des Chemins Publics, & d'autres choses semblables. Il y a aussi quantité de choses, qui concernent les Familles Romaines, des hommes illustres, & d'anciens Bâtimens. Il s'est appliqué particulièrement à écrire correctement les Noms Latins & Grecs, & sans les gâter, comme il dit que l'on faisoit communément de son tems.

On a néanmoins répandu dans le Monde que Ligorio avoit fabriqué de fausses Antiquitez & cité des Inscriptions, que lui seul a vuës ; ce qui les rend suspectes, & fait qu'on n'ose pas se fier en lui. Si cela est vrai, on fait bien de ne point publier les trente volumes de Ligorio. Mais si cela est faux, le Public profiteroit volontiers de ce grand travail. Mais il vaut mieux entendre ici ce que l'Auteur de cette Lettre dit du volume, où l'on a trouvé l'Abregé des Institutions de Lactance.

Je conçus, dit il, une bonne opinion de ce MS. en le voyant quarré, je m'assurai qu'il le méritoit en l'ouvrant & voyant qu'il étoit écrit en Lettres Capitales bien formées. (Mr. Pfaff en a donné un échantillon.) Ce volume qui est de parchemin, a été mutilé à la fin, & est réduit à présent à 122. feuillets. Il a appartenu autrefois au Monastere de Bobio, & il y a la tête: *Liber Sancti Columbani de Bobio*. Je ne vous envoie pas un Alphabeth, parce qu'on a assez publié d'échantillons tirez des anciens Manuscrits. Comme vous avez l'automne passé vu le Lactance de S. Sauveur à Bologne, je vous dirai que
celui

celui-ci est plus gros, autant que je m'en souviens, & plus approchant du quarré. A propos de ce Manuscrit-là, je vous dirai en passant que le savant *P. Montfaucon* se trompe, lorsqu'il dit au Ch. XXVII, de son *Diarium Italicum*, que jusqu'à présent, il n'a été d'aucun usage; puis que l'édition de *Lactance*, qui a été faite à Cefene, (j'ai oublié quelle année) a été corrigée principalement sur ce Manuscrit & que c'est par cette Edition, que j'en ai en quelque connoissance & que j'eus la curiosité de le voir.

Mais pour venir à que nôtre MS. contient, vous serez, sans doute, surpris; lorsque je vous dirai, qu'on y voit, en premier lieu, l'Abregé des *Institutions de Lactance*, beau & entier; au lieu qu'on n'en avoit que le tiers, qui commence seulement au Livre V. des *Institutions*, & qu'on auroit cru en vain de ne voir jamais cet Abregé entier; puis que *S. Jerome*, dans son livre de *viris Illustribus*, le nomme *un Livre sans tête*, ἀκέφαλον. Je commençai avidement à le lire, & en suite à le copier, mais que je ne pus arriver qu'à la moitié, ou peu au de là. Mais cela ne vous doit pas chagriner, puisque nous avons cela &

le

le reste imprimé, par les soins de Mr. *Pfaff*, qui, pour le bien de la République des Lettres, a envoyé sa copie à Paris, pour y être imprimée. (*Cela a été fait en 1712.*) C'est un homme fort savant aux Langues Hebraïque & Greque; & quoi qu'il n'ait pas plus de vingt quatre ans, il avoit publié une Dissertation Critique, sur quelques varietez de leçons du N. Testament. Il y a quelques années, qu'il est Gouverneur du Prince Héritaire & unique de la Maison de Wirtemberg, qui demeure ici. Il a eu moyen de faire plusieurs Recueils, & particulièrement de recueillir un Catalogue exact des MSS. Grecs, & de faire là-dessus des remarques Critiques, qu'il est à souhaiter qu'il publie au plutôt. *Il seroit en effet à souhaiter qu'on fit, sur toutes les Bibliothèques de cette sorte, ce que Lambecius a fait sur la Bibliothèque Imperiale.*

Mais pour vous satisfaire davantage, voici un échantillon de ce Livre, pris du commencement, qu'il ne vous fera pas inutile de voir, quoi que vous l'ayez imprimé; parce que je n'y ai rien corrigé, ni réduit à la manière ordinaire l'écrire, sans y ajouter, ni ôter aucune Lettre; sachant que vô-

tre

tre curiosité, aussi bien que celle des plus doctes Critiques, est de voir l'ancienne manière d'écrire, telle qu'elle est, soit pour savoir l'Orthographe, & rechercher l'ancienne Prononciation; soit pour voir les fautes qu'on manifestes; parce qu'en en tire des lumières, pour corriger d'autres fautes, qui ne sont pas si manifestes. Je n'y mets donc rien du mien, que la ponctuation, & l'intervalle qui est entre les mots; outre les corrections les plus nécessaires à la marge, pour suppléer à ce qui manque à la diversité, non de l'écriture, mais de la prononciation & du sentiment. Lisez avec soin ces paroles, que S. Jérôme, lui même, n'a pas pu voir, & que depuis son tems on regardoit comme perdues. 1. QUAMQUAM Divinarum Institutionum Libri, quosdam pridem ad 2. inlustrandam veritatem, regionemque (lisez religionemque) 3. conscripsimus, ita legentium mentes instruant, ita ut nec prolixitas pariat fastidium, nec oneret ubertas; tamen horum tibi Epitomen fieri, Pentadifrater, desideras; credo ut ad te aliquid scribam, tuumque nomen in nostro qualicumque opere celebretur. Faciam quod postulas, etsi difficile videtur, ea que
septem

septem maximis voluminibus explicata sunt, in unum conferre; fit enim totum & minus plenum, cum tanta rerum multitudo 4. coartanda sit, ut 5. brebilitate ipsa minus clarum, maxime cum argumenta plurima & exempla, in quibus lumen est probationum, necesse sit preteriri: quoniam tanta eorum copia est, ut vel sola librum conficere possint; quibus sublatis quid poterit 6. - -
- - quid apertum videri? sed enitar, quantum res sinit & diffusa substringere, & proluxa brebiare; sic tamen ut neque res ad copiam, neque claritas ad intelligentiam deesse videatur.

Je ferai ici quelques petites remarques sur l'orthographe des mots, qui sont ici orthographiez à l'antique, & sur un mot, qui manque, selon cette Copie; parce que Mr. Pfaff a négligé d'en informer ses Lecteurs 1. *Quamquam* non *quanquam*, comme on le peut voir dans les meilleures Editions des Auteurs Latins faites sur les MSS. 2. *Inlustrandam*. On conservoit ainsi les prépositions, dont les verbes étoient composez, toutes entieres & sans y rien changer. Ainsi il ne falloit pas écrire *illustrandam*, comme a fait le premier Editeur de cet endroit de *Laëtance*. 3. *Conscribimus*. Si on écrivoit
scri-

scripo, il faudroit former le préterit *scripsi* ; mais de *scribo* on ne peut faire que *scripsi*. 4. *Coartanda* est pour *coarcanda*, puis que nous écrivons *arctus*, & que ce mot vient d'*arceo*. 4. Après *poterit*, il y a un trou dans le papier. Mr. *Pfaff* a suppléé *utile* & a de plus mis *potest*, pour *poterit*. 5. *Brebitate*, comme il y a *brebiare*. Il y a dans le MS. *brebiarem*. Le B. & l'V. conforme se mêlent très-souvent dans les Anciens MSS. comme on l'a remarqué, en particulier, du fameux MS. des Pandectes, qui appartient au Grand Duc de Florence.

In hoc opere, quo in lucem veritas protrahenda est, prima incidit questio sitne aliqua Providentia, quæ aus fecerit, aut regat mundum. Mr. *Pfaff* après *protrahenda est* commence un premier chapitre par les mots : *Prima incidit questio* &c. On pourroit le commencer aussi bien, par *in hoc opere*. Il a bien fait d'ailleurs, changer *questio* en *questio*.

Il est dit, au Ch. I. selon la distinction de Mr. *Pfaff*, que l'Auteur après avoir prouvé qu'il y a une Providence, par le soin de laquelle Dieu a fait non seulement tout ce qui étoit nécessaire à la beauté de tout l'Univers, mais

mais aussi des autres animaux, *ceterorumque animalium*. Il ne falloit pas mettre *cæterorumque*, parce ce mot vient d'*εταποι*; ce qui a fait que ceux, qui orthographient le mieux, écrivent par un E. *Esse nemini dubium est, siquidem omnium fere Filosofoꝝ (pour Philosophoꝝ) præter Scholam Epicuri, una vox, una sententia est, nec fieri sine artifice Deo potuisse mundum. nec sine rectore constare; itaque non solum à doctissimis viris, sed & omnium mortalium testimoniis, ac sensibus coarquitur Epicurus. Quis enim de Providentia dubitet, cum videat cælos terramque sic disposita, sic temperata esse universa (ut) non modò ad pulchritudinem, ornatumque mirabilem, sed ad usum quoque hominum, ceterorumque viventium commoditates aptissime convenirent? Non potest igitur quod ratione constat sine ratione cœpisse. C'est un raisonnement auquel les Epicuriens n'avoient rien de raisonnable à repliquer. Comme les Animaux Raisonnables & ceux qui sont destituez de Raison trouvent sur la Terre, sur laquelle ils naissent, de quoi y subsister, & que tout se fait par un ordre constant; Lactance avoit droit*

de

de conclurre de cet ordre , que l'on y voit , que puis que cette grande machine est conservée dans un ordre constant ; cela ne se fait que par une Raison supérieure , qui , dès le commencement , a tout formé ce que nous voyons. Comme le Monde a besoin d'un ordre , pour subsister à présent , dans l'état ou il est ; ce n'est que par l'Auteur Intelligent de toutes choses , qu'il subsiste comme il est. Ceux qui ne reconnoissent pas la force de ce raisonnement sont assurément destituez de tout jugement , & ne méritent que d'être méprisez. Après cela *Lactance* traite d'un autre question ; savoir , s'il y a un Dieu , ou plusieurs.

*Quoniam certum est , dit-il , esse Providentiam , sequitur alia quæstio , utrum Deus unus an plures , quæ quidem multum habet ambiguitas ; (il faut lire ambiguitatis) dissentiunt enim non modo singuli inter se , verum etiam populi atque gentes. Le mot ambiguitas n'est pas ici la même chose que l'ambiguité en François ; mais ambigendi , hoc est , dubitandi ratio. On ne doit pas être surpris que *Lactance* écrive *adque* , pour *atque*. C'est ainsi que les Anciens écrivoient , & en*

en effet cette conjonction vient d'*ad*, qui marque une addition, & de *que* qui veut dire *Et*. Voyez *Becman* dans ses *Origines de la Langue Latine* p. 523.

Sed qui Rationem sequetur, intelleget, (ancienne maniere d'écrire) nec Dominum esse posse, nisi unum. Dissentiunt enim non modò singuli; verùm etiam populi, adque Gentes; sed qui Rationem sequetur, intelleget nec Dominum esse posse, nisi unum; nec patrem, nisi unum. Nam si Deus, qui omnia condidit, Et idem pater est, unus sit necesse est, ut idem sit caput, idèmq; fons rerum. Nec potest aliter Summa consistere, nisi ad unum cuncta referantur; nisi unus teneat gubernaculum, nisi unus frena moderetur, regatque universa membra, tamquam mens una. Si multi sint in examine apum Reges, peribunt aut dissipabuntur, dum

*Regibus incessit magno discordia
motu.*

*Si plures in armento duces, tam diu proeliabuntur, donec unus optineat; si multi in exercitu Imperatores, nec pareri poterit à milite, cum diversa jubeantur, nec ab iis ipsis unitas optineri, cum sibi quique pro moribus
consu-*

consulat. Sic in hac mundi Republica, nisi unus fuisset moderator, qui & conditor, aut soluta fuisset hæc moles, aut nec condi quidem potuisset. Præterea in multis non potest esse totum, cum singula sua officia, suas optineant potestates. Nullus igitur eorum poterit omnipotens nuncupari, quod est verum cognomentum Dei, quoniam id totum poterit, quod in ipso est; quod autem in aliis, non audebit attingere. Non Vulcanus sibi aquam vindicabit, aut Neptunus ignem, non Ceres artium peritiam, nec Minerva frugum, non arma Mercurius, nec Mars lyram, non Jupiter medicinam, nec Asclepius fulmen. Facilius illud ab alio jactum suscipiet, quam ipse torquet. Si ergo singuli non possunt omnia, minus habent virium, minus potestatis; is autem Deus habendus, qui potest totum, quam qui de toto minimum.

Unus igitur Deus est, est perfectus, æternus, incorruptibilis, impassibilis, nulli rei potestative subjectus, ipse omnia possidens, omnia regens, quem nec æstimare sensu valet humana mens, nec loqui lingua mortalis. Sublimior enim, ac major est, quam ut possit aut cogitatione hominis, aut sermone comprehendi.

De-

Denique ut taceam de Prophetis, unius Dei prædicatoribus, Poëta quoque & Philosophi testimonium singulari Deo perhibent. Orpheus principalem Deum dicit, qui Cœlum, Solemque cum ceteris astris, qui terram, qui maria condiderit. Item noster Maro summum Deum modo spiritum, modo mentem nuncupat, eamque velut membris infusam totius mundi corpus agitare; item Deum per profunda cœli, per tractus maris, terrarumque discurrere, atque ab eo trahere vitam. Ne Ovidius quidem ignoravit à Deo instructum esse mundum; quem interdum opificem rerum, interdum mundi fabricatorem vocat.

Sed veniamus ad Philosophos, quorum certior habetur auctoritas, quam Poëtarum. (Plato) monarchiam adserit, unum Deum dicens à quo mundus sit instructus & mirabili ratione perfectus; Aristoteles, auditor ejus, unam esse Mentem, quæ Mundo præsideat, confitetur, Antisthenes unum esse dicit naturalem Deum, totius summæ gubernatorem. Longum est recensere, quæ de summo Deo vel Thales, vel Pythagoras & Anaximenes antea, vel postmodum Stoïci Cleanthes & Chrysippus & Zeno, vel nostrorum

trorum Seneca Stoicos sequutus, & ipse Tullius prædicaverint; cum hi omnes & quid sit Deus definire tentaverint, & ab eo solo regi Mundum adfirmaverint, nec ulli subjectum naturæ, cum ab ipso sit omnis natura liberata. Hermes, qui, ob virtutem multarumque artium scientiam, Trismegistus meruit nominari, qui & doctrine vetustate Philosophos antecessit, qui que apud Ægyptios ut Deus colitur, majestatem Dei singularis infinitis adserens laudibus, Dominum & Patrem nuncupat, eumque esse sine nomine, quod proprio vocabulo non indigeat, quia solus sit. Hujus ad filium scribentis exordium tale est: Deum quidem intelligere difficile est, eloqui vero impossibile, etiam cui intelligere possibile est; perfectum ab imperfecto, invisibile à visibili non potest comprehendi.

Supereſt de Vatribus dicere. Varro decem Sibyllas fuiſſe prodiſt; primam de Perſis, ſecundam Libyſſam, tertiam Delphida, quartam Cymæam, (c'eſt comme il faut lire, au lieu de Cimmeam) quintam Erythræam, ſextam Samiam, ſeptimam Cumanam, octavam Hellespontiam, nonam Phrygiam, decimam Tiburtem, cui eſt
Tom. XXVII. P. 2. Q nomen

nomen *Albunæ*. Ex his omnibus *Cumanæ* solius tres esse libros, qui Romanorum fata contineant & habeantur arcani; ceterarum autem ferè omnium singulos exstare, haberique vulgò, sed eos Sibyllinos velut nomine inscribi; nisi quod *Erythræa*, quæ Troici belli temporibus fuisse perhibetur, nomen suum verum posuit in Libro, aliarum confusa sunt. Hæ omnes, de quibus dixi, Sibyllæ, præter *Cumanæ* (il faut lire ainsi & non *Cymææ*) quam legi nisi à Quindecim Viris non licet, unum Deum esse testantur, principem, conditorem, parentem, non ab ullo generatum; sed à se ipso factum, qui & fuerit à sæculis, & futurus sit in sæcula, & idcirco solus coli debeat, solus timeri, solus à cunctis viventibus honorari. Quarum testimonia, quia brebiare pour breviare (selon la coutume de confondre le B & l'V. confonne) non poteram, prætermisi (il y a dans le MS. proetermisi, ici & ailleurs; mais præter vient assurément de præ auquel on a ajouté ter, comme de sub on a fait subter) quæ si desideras ad ipsos tibi libros recurrendum est. Nunc reliqua persequamur.

Après cela, dit l'Auteur de la Lettre, il entre dans le Ch. 8. du I. Li-

vre & certainement il n'est pas mal à propos de lire cet Abregé, comme une pièce qui n'est pas inutile, après avoir lu les Institutions; puis qu'après avoir lu ces Livres, on ne laisse pas de lire les Extraits, qui en ont été faits par les habiles Journalistes. Autrement il n'est pas inutile de lire l'Extrait d'un livre, fait par un habile Journaliste, quoi qu'on ait lu le Livre même. D'ailleurs c'est une chose assez rare, que l'Auteur même d'un Livre, en fasse lui même un Abregé. Peut-être que *Lactance* fit l'Abregé de ses *Institutions Divines*, en faveur de *Crispe*, fils de *Constantin*, dont il étoit Précepteur. Le MS. de cet Abregé, que nous avons, considéré dans son entier, & dans ses parties, est assez correct, & assez bien conservé, sinon que d'abord, là où l'encre s'est presque évanouie, il faut se servir des traces, qui en restent sur le papier.

Il est écrit à la maniere ancienne, selon laquelle il n'y a point d'espace entre les mots, particulièrement entre ceux d'une même période; mais il y en a néanmoins souvent, entre ses membres. Dans le morceau, que je vous ai transcrit, on a laissé assez

d'espace après *videatur*, qui est le dernier mot de la Préface, après quoi je suis venu à un *A capite*. (*Mr. Pfaff ne l'a pas fait.*) Je ne l'ai pas pu faire après *cœpisse*, qui est dans la dernière Période, où le Ch. II. finit. D'ailleurs cette règle n'a pas été gardée par tout, & il ne se faut pas trop fier aux espaces, qui ont été laissez, par hazard, ni aux Lettres plus grandes que les autres, ni aux *A capite*, que l'on y voit en quelques endroits; parce que cela a été fait souvent, sans raison.

Pour la ponctuation, il n'y en aucune, sinon des points, de tems en tems, qui même ressemblent à des Virgules renversées, & mises comme en courant. Il y en a souvent, pour distinguer un son, d'un autre; mais non pas toujours, où il falloit. Quelquefois on voit un point après chaque petit membre de la Période, comme au Ch. V. selon la distinction de *Mr. Pfaff*, où *Lactance* dit les noms des Sibylles, & ces points sont mal marquez. Quelquefois il y a des points, après chaque mot, comme au commencement du Ch. IV. *æternus. incorruptibilis. impassibilis.*

Pour marquer, qu'il faut effacer
quel-

quelque chose , il y a un point au dessus, ou quelque trait fort-subtil. J'ai remarqué que quand la Diphthongue AE se trouve à la fin de la ligne, on joint ces deux lettres, comme on fait aujourd'hui, avec les lettres d'Imprimerie; ce qui n'est pas un caractère barbare, puis que les Anciens s'en sont servis, dans le besoin. Pour la même raison, on a mis quelquefois un petit trait horizontal, sous l'E; qui ressemble en quelque sorte à la figure, dont nous servons quelquefois dans l'Écriture courante. Autrement en écrivant distinctement les deux lettres, on n'empêchoit pas les fautes, par l'ignorance des Copistes; puis que l'on trouve dans un vers de Lucrece: *Depressosque præmunt.*

Pour ce qui regarde la maniere d'écrire de ce Livre, on en peut juger, par ce qu'on en a publié, parce que l'Orthographe en est assez constante. Il y a presque toujours *adque*, pour *atque*; *Scribtor scribit, imperator, conprehendi.* On y voit *juvebat*, pour *jubebat*, *tavernaculum* pour *tabernaculum*. Il y a souvent pour *aliquid*, *aliquit*, *set* pour *sed*. Il y a une fois *exacra*, pour *ex sacra*; &

au contraire *uxfor* pour *uxor*. Il y a *libore*, pour *livore*, & *formonsum*, ce que l'on trouve aussi dans le *Virgile* de Florence, en ce vers *formonsum pastor Corydon ardebat Alexin*, quoi qu'un Consul l'ait corrigé de sa main. On lit *Agellius* là, où l'on ne trouve pas d'ailleurs des abbreviations. On écrit *bas omnis ineptias*, selon le bon usage, comme l'a remarqué le Cardinal *Noris*, sur les *Cenotaphes* de *Pise*. Dans les vers de *Lucile*, qui sont citez dans les *Institutions* de *Lactance* Liv. I. c. 22. où ce Poëte reprochoit à la populace Romaine d'avoir crû que les Statues des Dieux étoient animées, en ces termes : *credunt signis cor inesse abenis*, au lieu qu'il y a dans le MS. de Turin : *cor inesse in banis*, où celui, de qui nous tenons ces remarques, si nous ne nous trompons pas, croit qu'à l'égard de la préposition *IN* la maniere de lire de ce MS. est meilleure.

Je ne copierai pas davantage de cette Lettre; il suffit de dire que si l'on publoit quelques MSS. comme celui-ci, qui est sans doute des plus anciens, tout comme ils sont, on pourroit, par ce moyen-là, découvrir la source de bien des fautes dans nos Editions.

ARTI-

ARTICLE V.

Commentarius Analytico-Exegeticus, tam literalis, quam realis EVANGELII secundum JOANNEM, quo non tantum singulis vocibus ac phrasibus lux affunditur, veritatesque in iis latentes eruuntur atque vindicantur; sed etiam ordo ac scopus omnium & singularum partium ejus accuratè ostenditur. Authore FRID. ADOLFO LAMPE, SS. Theol. in Acad. Ultrajectina D. & P. Ordinario. En trois Tomes in 4. dont le I. a 830. pagg. le II. 920. & le III. 810. A. Amsterdam chez Antoine Schoonenburg.

ON n'avoit pas, que je sâche, vu un Commentaire aussi étendu sur l'Évangile de S. Jean, que celui-ci; puis qu'il remplit trois Volumes in 4. d'un format assez grand & assez gros, comme on le peut voir, par le nombre des pages. Outre le texte du Commentaire, qui est d'un caractère un peu plus gros, il y a encore des Notes, qui sont au dessous des pages, en un caractère plus petit. Cependant le texte de l'Évangéliste n'y est

Q 4 point,

point, ni en Grec, ni en Latin; qui auroit pû faire un autre petit volume. Mais comme ceux qui se servent de cette sorte de Livres sont tous fournis de Nouveaux Testaments, il leur est facile d'y suppléer. Outre cela, l'Auteur a eu soin de donner une Analyse du Texte, dont il distingue les parties, & montre l'ordre, selon qu'il le conçoit. C'est une Méthode, qu'on a employée en Allemagne & en ces Provinces, depuis long-tems; sans que les autres Protestans, deçà & delà la Mer, se soient mis en peine de s'en servir. En effet, il n'est pas apparent que les Ecrivains Sacrez aient été inspirez à écrire, selon la méthode de *Pierre la Ramée*, qui a été l'un des grands Analystes, que l'on connoisse. Les meilleurs Auteurs même de l'Antiquité Payenne, & qui ont écrit le plus exactement, y ont fait le moins d'attention; & n'ont pas laissé de se faire parfaitement bien entendre. Après avoir formé une idée de leur matiere & l'avoir divisée en gros, dans leurs esprits; ils ont mis leurs pensées sur le papier, sans se gêner trop, & sans se lier à un certain ordre trop servilement. Les plus habiles Interpretes

pretres de l'Antiquité, parmi les Modernes, ne se sont pas non plus appliquez à analyser leurs Auteurs, Mais il est juste, que chacun suive sa méthode, dans cette sorte de travail, comme il le trouve à propos.

Ce n'est pas ici un Ouvrage, dont on puisse donner un Extrait exact, à cause de l'étendue & de la variété des matieres. On se contentera d'indiquer les choses, selon l'ordre où on les trouve, & de faire quelques petites remarques, sur des endroits, où l'on est en quelque maniere intéressé; parce que Mr. *Lampe* n'a pas été content de ce qu'on a dit, sur divers endroits de S. Jean. Comme l'on est d'accord avec lui, & avec les autres Interpretes, pour le gros & l'essentiel; on n'a garde de se choquer de ce que, dans quelques particularitez, ils pensent autrement. C'est un droit, dont les uns & les autres doivent jouir également; car ici on ne doit gêner personne.

I. La premiere pièce de ce Volume sont des Prolégomenes sur l'Evangile de S. Jean, qui sont divisez en deux Livres; dont le premier regarde la Vie de S. Jean, & dont le second concerne son Evangile.

Liv. I. Ch. I. l'Auteur donne une liste des Anciens & des Modernes, qui ont écrit la Vie de S. Jean, & indique ce que l'on en peut savoir, ou conjecturer, sans absurdité. Son Pere a été, comme les Evangelistes l'assurent formellement, *Zebedée*, & sa mere *Salomé*, comme on le peut recueillir probablement, selon la remarque de l'Auteur, en comparant Matth. XXVII, 56. avec Marc XV, 40. XVI, 1. On soupçonne qu'il étoit Galiléen, parce qu'il demouroit près de la mer de Galilée. Mais on n'a pas de preuve qui puisse faire soupçonner, avec quelque fondement, qu'il étoit de Bethsaïde, seulement parce qu'il y demouroit, quoi qu'on ne puisse pas assurer qu'il n'en étoit pas. On ne peut point aussi savoir de quelle Tribu il étoit; parce qu'après le retour de la Captivité de Babylone, chaque Tribu n'a pas demeuré dans le même territoire qui lui avoit autrefois appartenu. La Mere de nôtre Seigneur, qui étoit de la Tribu de Juda, comme ses Parens, demouroit à Nazareth, avec eux. Ainsi on ne le peut pas recueillir de ce que les Parens du S. Jean demouroient en Galilée. Si l'on suivoit
l'an-

L'ancienne Tradition , on diroit que **la Mere** de cet Apôtre étoit cousine **de Nôtre Seigneur** , ce qui fit qu'il **la lui recommanda**. On cite quelques **passages** du Vieux Testament , pour **apuyer** cela; mais on ne sauroit **assurer** que ces passages signifient nécessairement rien de semblable. Voyez **Ps. LXVIII, 28. & Deut. XXXII, 5. Zachar. IX, 13.** Sur de simples **possibilités**, on ne peut rien soutenir **positivement**. On pourroit débiter, **comme cela**, pour des veritez , des **choses**, qui ne le seroient point.

On cite **S. Jérôme & S. Chrysostome**, qui ont cru que **Zebedée**, quoi que **Pêcheur**, étoit de la race de **David**. Mais cette opinion n'est fondée sur rien. On ne peut guère **assurer positivement** que **Zebedée** n'a pas été pauvre , parce qu'il avoit des gens à gage, dans son bateau , qui l'aideroient à pêcher. Mais on ne peut pas aussi dire qu'il n'avoit rien, à cause de cela.

Il est vrai que la mere des **Enfans** de **Zebedée** est mise entre les femmes pieuses, qui de **Galilée** suivirent **Jesus** à **Jerusalem** , & qui lui fournissoient de quoi subsister; mais il y en avoit plusieurs autres , qui l'ai-

Q 6 doient,

doient, sur quoi l'on peut voir Luc VIII, 2, 3. & les autres passages parallèles. On fait que les Orientaux étoient fort sobres, comme ils le sont encore à présent. Jesus & sa compagnie ne dépensoient pas ce qu'un petit Gentil-homme dépense aujourd'hui, parmi nous.

Il est vrai, selon la remarque de Mr. *Lampe*, que Nôtre Seigneur recommanda sa Mere à S. Jean, & que cet Apôtre avoit une Maison en propre, en laquelle il la reçut. Voyez Jean XIX, 17. mais un homme qui a une petite maison, en une ville de Province, pour parler ainsi, n'est pas riche pour cela.

Dans le même Ch. I. du Liv. I. §. 10. nôtre Auteur ne trouve pas mal que j'aye dit que Nôtre Seigneur choisit des Apôtres tels qu'ils étoient, afin qu'on ne les crût pas les Inventeurs de la Doctrine qu'ils prêchoient. Mais il dit qu'il ne croit pas que ce fût la plus forte raison, & que je suis à blâmer de n'en avoir pas dit d'autres qu'il rapporte. Il ne me semble pas & j'en prends pour juges ceux qui liront la p. 253. & 254. pages de l'Histoire Ecclesiastique, du I. Siecle. S'ils comparent ce que j'ai dit avec ce qu'il dit

dit des raisons , pour lesquelles Jesus-Christ choisit des Apôtres tels , qu'étoient les Apôtres , ils reconnoîtront que j'ai touché ce qu'il croit que j'ai oublié.

Nôtre Auteur fait au Chap. II. l'Histoire de l'Apostolat de S. Jean , où il fait beaucoup de bonnes remarques , que nous ne pouvons pas mettre ici.

Le Chapitre III. contient ce qui arriva à S. Jean , avant qu'il se retirât dans l'Asie Mineure.

Dans le IV. il parle des autres voyages , qu'on attribue à S. Jean & entre autres à Rome ; où l'on a encore feint qu'il avoit été jetté dans une chaudiere pleine d'huile bouillante , d'où il étoit sorti , sans en souffrir aucun mal , & enfin de son exil dans l'île de Patmos , & d'autres choses peu fondées , que l'on y pourra voir. Il est certain qu'on a voulu suppléer , par des fables , à ce qui manque à l'Histoire Apostolique.

Mr. *Lampe* a soin de distinguer les Fables de la Verité , & il le fait encore dans le Chapitre V. où il rapporte ce qu'on dit de S. Jean , dès qu'il fut sorti de l'île de Patmos , jusqu'à sa mort. Il est parlé du recueuil

des Livres Canoniques du Nouveau Testament, que l'on a attribué à cet Apôtre.

Dans le Ch. VI. où il est parlé de la Mort de S. Jean, & des honneurs, qu'on lui rendit, après sa mort, notre Auteur prend grand soin de distinguer la vérité des Fables. C'est en effet ce qu'il faut faire, dans les choses de ce tems-là, que l'on a débitées, avec une hardiesse insupportable, sans en rapporter aucun témoin digne de foi.

Le VII. Chap. contient l'Histoire critique des Ouvrages de S. Jean, outre son Evangile, c'est à dire, de ses Epîtres & de son Apocalypse. On y parle aussi des Livres Apocryphes, qu'on a autrefois attribuez à S. Jean. On ne peut pas n'être point scandalizé, de l'imposture de ceux, qui ont supposé des Livres aux Apôtres, & qui ne ressemblent en rien à leurs véritables productions.

Le II. Livre des Prolegomenes de M. *Lampe* regarde l'Evangile de cet Apôtre, & l'on montre au Ch. I. que S. Jean en est véritablement l'Auteur, & que les plus anciens Héretiques n'en doutoient point; mais que quelques uns d'entre eux prétendoient.

doient qu'il avoit été corrompu. Ni *Cerintbe*, ni *Ebion*, ni *Cerdon*, ni *Marcion* ne l'ont nullement supposé, mais seulement falsifié, en quelques endroits. On a aussi un témoignage d'*Origene*, qui éclaircit ce que *S. Irénée* en a dit. C'est dans son ouvrage contre *Celse* Liv. II. p. 77. de l'Édition de Cambridge, où *Origene* dit que *Celse* avoit objecté aux Chrétiens que quelques uns d'entre eux, comme s'ils sortoient d'une yvresse, prenoient la liberté de changer l'Évangile en trois, ou quatre & même en plusieurs façons, pour pouvoir nier ce qu'on leur reprochoit. Sur quoi *Origene* lui répond qu'il ne savoit pas que personne eût changé l'Évangile, que *Marcion*, *Valentin* & peut-être les disciples de *Lucain*; ce qu'il ne falloit pas objecter à l'Évangile. Il paroît par là que la véritable Église Chrétienne n'étoit pas coupable de ces falsifications, & de forger, ou retoucher un Évangile, comme celui de *S. Jean*. Nôtre Auteur le soutient, avec raison, contre quelques Libertins anciens & modernes, qui ont entrepris de détruire l'autorité de *S. Jean*, & qui y ont très-mal réussi.

Dans

Dans le Ch. II. il a ramassé & examiné ce qu'on trouve du tems, auquel l'Évangile de S. Jean fut publié, avec les autres circonstances, qui sont venues jusqu'à nous. Il croit que cet Apôtre l'a écrit, avant la ruine de Jerusalem, parce que Jésus Christ lui promit qu'il vivroit *jusqu'à ce qu'il vint*; ce qui marque le tems auquel cette ville fut ruinée. *Hammond* est le premier, que je sâche, qui ait expliqué ainsi *la venue* de Jésus Christ, dont il est parlé. Voyez ce qu'il a dit là-dessus, dans ses Notes sur Jean XXI. 22. Je ne vois pas qu'il y ait aucune raison de rejeter cette explication, qui ne contient rien que de conforme à l'usage de l'Écriture Sainte, comme on le peut voir dans ses remarques sur Matth. XVI. 25. & XXIV. 3. Mr. *Lampe*, qui cite non seulement une infinité d'Anciens Auteurs, mais aussi de Modernes, l'auroit pu citer; mais apparemment il ne s'en est pas souvenu.

Il fait aussi diverses remarques sur Jean XXI, 24. où on lit ces paroles: *C'est ce Disciple (S. Jean) qui rend témoignage de ces choses & nous savons que son témoignage est véritable.* Notre Auteur dit en ce même Ch. II. du

II. Livre de ses Prolegomenes, qu'il ne faut pas trop differer la publication de l'Evangile de S. Jean; parce qu'il paroît, par ces mots, qu'en ce tems-là il y avoit encore plusieurs personnes, qui avoient été témoins des miracles de Nôtre Seigneur; puis qu'elles rendent ici témoignage à ce que S. Jean en a dit.

Mr. *Lampe* a raison de dire qu'on ne peut pas douter, que les paroles, que l'on a rapportées, n'aient été dès le commencement à la fin de l'Evangile de S. Jean; puis qu'elles se trouvent dans tous les Anciens MSS. & dans toutes les Anciennes Versions; outre qu'on ne trouve aucune variété sur ce verset, dans les Peres. Il est vrai que S. *Chrysofome* & *Théopbylaçte*, qui le suit ordinairement, au lieu de *οἰδαμεν*, au pluriel, ont mis *οἶδα* au singulier; parce qu'ils ont cru que c'étoit la même chose, puis qu'une seule personne se sert souvent du Pluriel.

Nôtre Auteur croit que c'est S. Jean, qui écrit lui-même ces mots, à la fin de son Evangile; parce qu'il ne les écrit pas, en son propre nom, mais au nom du Consistoire du lieu où il étoit. Ce fut

fut apparemment celui de l'Eglise d'Epheſe, où S. Jean fut, pendant plufieurs années. Il paroît encore que cet Evangile a été écrit, pendant que Jeruſalem ſubſiſtoit, parce qu'au Ch. V. 2. il eſt parlé de la *Piſcine de Bethesda*, comme ſubſiſtante encore, en cette Ville-là. Nôtre Auteur dit diverſes autres choſes dignes d'être luës, dans ce Chapitre, mais nous ne pouvons pas nous y arrêter.

Dans le Ch. III. il examine ce que l'on a dit, touchant les raiſons, que divers Interpretes ont dites que l'Apôtre a euës d'écrire ſon Evangile, quoi qu'il y en eût déjà eu deux ou trois, avant que le ſien parût. Un des endroits de cet Evangile, qui a donné le plus d'exercice aux Savans, a été le commencement, où il eſt parlé de la *Parole*, ou de la *Raiſon*, parce que le mot Grec *λόγος* ſignifie l'un & l'autre. L'Auteur examine les différens ſentimens, qui ont été publiez ſur le commencement de l'Evangile de S. Jean; & comme je propoſai une penſée, qui m'étoit venu ſur ce mot, & que je publiai ce qui m'étoit venu dans l'eſprit en MDCXC V. & enſuite en MDCCXII. Je prouvai, avant toutes choſes, que l'Evangile de S. Jean étoit bien

bien de lui, contre certaines gens, qui sembloient en douter & sur la question, pourquoi S. Jean avoit commencé son Evangile, en parlant du *λόγος*, mot qui signifie deux choses, dans la Langue Greque, la *Parole* & la *Raison*, comme tout le monde le fait. Il me tomba dans l'esprit que S. Jean pourroit bien avoir fait allusion à *Philon* d'Alexandrie, qui s'est souvent servi de ce mot; pour signifier non Dieu simplement, mais un Etre aussi près de Dieu, qu'il le peut être, selon les Platoniciciens de ce tems là.

Philon n'étoit pas un homme du commun, soit qu'on considère son érudition, soit qu'on ait égard à l'estime, qu'on faisoit de sa personne; ce qui fit qu'on le députa, au nom des Juifs, à Caligula pour le porter à ménager plus qu'il ne faisoit la Nation. Il a lui-même fait l'Histoire de cette Ambassade, où il ne réussit pas, à cause de la brutalité de cet Empereur. *Philon* écrivoit si bien en Grec, qu'on disoit que *Platon* écrivoit comme *Philon*, ou *Philon* comme *Platon*: ἢ Πλάτων φιλωνίζει ἢ Φίλων πλατωνίζει. Il n'étoit pas donc étrange que les Chrétiens de l'Asie voulussent lire les Ecrits de ce célèbre Juif, sur tout parce qu'il y avoit
bien

bien des choses & des expressions, qui ressembloient aux Principes de la Religion Chrétienne; dont nous avons donné des exemples remarquables, dans la Dissertation sur les 18. premiers versets du I. Chapitre de S. Jean. *Grotius* en a aussi donné plusieurs exemples, dans son commentaire sur l'Épître aux Hébreux.

Après quoi, on ne doit pas trouver étrange que S. Jean, averti de cela, ait voulu marquer en quel sens on pouvoit se servir, parmi les Chrétiens, des mêmes expressions que lui. Cela étoit d'autant plus nécessaire, qu'on auroit aussi pu se servir d'expressions, que d'autres Philosophes avoient aussi employées. J'ai rapporté plusieurs exemples de Philosophes, qui ont dit que le Monde a été fait, non par le Hazard, mais par la RAISON, c'est à dire, par une Intelligence Divine; contre le sentiment des Epicuriens, qui soutenoient que le Monde avoit été fait, par le Hazard. Ainsi on ne doit pas être surpris si S. Jean dit, qu'il avoit été fait par LA RAISON, on par la Sagesse Divine, comme *Philon* l'avoit dit; d'une manière, qui donnoit lieu de croire que la Raison, étoit un Être, qui étoit inférieur
à la

à la suprême Divinité. S. Jean s'y est opposé & a appris aux Chrétiens que l'Être, qui avoit créé le Monde, étoit au commencement en Dieu, *qu'il étoit Dieu*, & que rien n'a été fait sans lui. Il dit ensuite que cette Raison a été faite chair, c'est à dire, qu'elle a été si étroitement unie avec l'Humanité de Jesus-Christ; que qui le voyoit devoit être censé avoir vû la Raison éternelle, qui a fait toutes choses. En même tems, S. Jean a réfuté les erreurs de *Philon* & d'autres Philosophes, qui n'avoient connu la Verité, qu'imparfaitement. Ni les Juifs, ni les Philosophes n'avoient qu'une idée très-imparfaite de la Raison, qui étoit en Dieu & qui étoit la Divinité même. Si ni *Philon*, ni les Philosophes Payens, qui avoient parlé de la suprême Raison; en avoient parlé, comme il falloit, il n'auroit pas eu besoin de commencer son Evangile, comme il a fait. Il auroit supposé une verité connue telle qu'elle étoit. Mais comme ces gens là, mêloient les ténèbres à la lumière, il étoit de son devoir d'enseigner ce qu'on en devoit croire.

Si l'on n'avoit rien dit de la *Raison Divine*, avant lui, & si on ne s'étoit

s'étoit pas trompé, il n'auroit pas employé un mot, qu'on n'auroit point entendu. Mais il se trouva obligé de dire en quel sens ce mot devoit être pris, afin qu'on ne s'y trompât pas. On ne voit pas que ç'ait été la coutume parmi les Juifs avant *Philon*, de parler de *la Raison*, comme il l'a fait. Comme il disoit plusieurs choses, qui sembloient être les mêmes, que l'on disoit parmi les Chrétiens, & qu'il y en avoit d'autres, qui ne s'accordoient pas avec leurs Principes: il étoit à propos de toucher cette matière, & de dire, au moins en peu de mots, comme S. Jean l'a fait, ce qui étoit vrai. Je ne fais pas pourquoi les Chrétiens de l'Asie, n'auroient pas lu *Philon*, qui n'étoit pas un homme du commun, dont l'érudition n'étoit pas vulgaire, & qui même sembloit s'approcher des Chrétiens. Outre cela, j'ai, ce me semble, montré clairement que des Philosophes, Payens, plus anciens que *Philon*, avoient enseigné qu'une *Raison*, plus ancienne que ce Monde matériel, l'avoit disposé de la manière, dont nous le voyons. Il y a eu des gens de Lettres, à qui j'avois envoyé ma Dissertation sur le commencement de S. Jean,

Jean, qui m'ont assuré qu'ils regardoient ce, que j'avois entrepris d'y prouver, comme démontré, & entre autres feu Mr. *Locke*, homme judicieux, s'il en fût jamais. Pour moi je n'ai rien à ajouter à cette *Dissertation*, telle qu'elle est imprimée dans l'Édition des remarques de *Hammond* sur le Nouveau Testament, qui a paru à *Leipfig*. Mais en cette sorte de choses, il faut que chacun suive ses lumières, & l'on ne peut pas m'imposer la nécessité de suivre celles des autres, pendant que je ne suis pas persuadé de la clarté qu'on leur attribue. Je suis d'ailleurs obligé à Mr. *Lampe*, de ce qu'il prend ici mon parti, contre Mr. *Benoît*, qui m'attribuoit une absurdité, à laquelle je n'ai jamais pensé; qui est que S. Jean n'a écrit son Évangile, que pour réfuter *Philon*. S. Jean l'a écrit, pour instruire les Chrétiens de tout ce qu'il y a mis; sur quoi il ne faut que consulter Mr. *Lampe*, dans son II. Livre. Dans le IV. Chapitre de ce même Livre, il montre très-bien, le dessein particulier de S. Jean, en écrivant cet Évangile. I. Il s'est proposé en général de montrer que *Jésus est le Messie*, ce qui est le but général de tout l'Évan-

vangile, II. que Jesus Christ est le *Fils de Dieu*, III. d'affermir dans la foi ceux d'entre les Juifs, qui avoient embrassé l'Evangile; ce qui étoit de grande conséquence aux Chrétiens, qui étoient exposez à de grandes agitations, après la ruine totale du Judaïsme, comme nôtre Auteur le croit. V. Dans ce Chapitre, l'Auteur traite de l'inspiration, & de l'autorité de l'Evangile de S. Jean, & les prouve très-bien. Quoi qu'il ne dise point qu'il avoit reçu son Evangile, par inspiration divine, néanmoins il y a des choses, qui font comprendre qu'il ne pouvoit pas se tromper, en racontant l'Histoire & les Discours de son Maître. On peut prouver la verité de son Evangile, parce qu'il ne pouvoit pas se tromper en ce qu'il racontoit, qu'il n'étoit pas capable de tromper, & qu'il ne le vouloit pas. L'Empereur *Julien* ne laissa pas de faire des difficultez contre son Evangile, que nôtre Auteur réfute. Ce Prince, entêté du Paganisme, étoit superstitieux comme la Populace, & si honteusement engagé dans le Paganisme; qu'il admettoit les fables des Poëtes, sur lesquelles le culte payen étoit fondé. Il sacrifioit à des Dieux qu'il sa-
voit

voit bien n'être que des fictions d'*Homere*, ou d'autres, qui n'étoient pas plus éclairés que *Platon*, qu'il estimoit beaucoup, lui auroit pû inspirer du mépris pour les Divinitez Poëtiques. Je croirois qu'il n'étoit devenu ennemi de la Religion Chrétienne, que par la haine, qu'il portoit à *Constantin* & à sa famille, qui avoient fait perir, quelques uns de la sienne. Il se pourroit néanmoins aussi faire que la grandeur de l'Empire Romain, sous le Paganisme, lui fit tourner la tête, & qu'il se persuadât qu'il pourroit le rendre aussi florissant; s'il servoit les mêmes Dieux, que les anciens Romains avoient adorez.

Quoi que *S. Jean* ne dise point formellement qu'il avoit écrit son *Evangile*, par inspiration divine; il paroît assez, par ses *Ecrits*, qu'il en étoit persuadé, à cause de la promesse, que *Jesus Christ* avoit faite à ses fideles, Disciples de leur donner le *S. Esprit*, Ch. XIV, 25. XV, 26, 27. XVI, 13. &c. En effet il s'agit de choses, dans lesquelles il ne pouvoit pas se tromper, ni vouloir tromper les autres. Ce fut en vain que *Julien* voulut rendre la sincerité des Apôtres suspecte & de *S. Jean*, en par-

ticulier, comme l'Auteur le montre au long, & même par le témoignage des Payens.

VI. On fait, après cela, une Histoire Critique des Interpretes de cet Evangile. Entre ces Interpretes, fut un certain *Heracleon*, disciple de *Valentin*, qui avoit expliqué d'une maniere fort étrange l'Evangile de S. Jean. On a recueilli les fragmens, qui en restent, à la fin de S. *Irenée* de l'Edition de Paris pag. 362. & suiv. J'ai dit sur l'année CXLVIII. de l'*Histoire Ecclesiastique*, de cet *Heracleon*, qu'il n'y avoit dans ses Commentaires, que des rêveries Valentiniennes, & des explications forcées. Mr. *Lampe* trouve que c'est parler un peu rudement, en Latin, *duriusculè*. Je ne suis nullement choqué de voir un Théologien témoigner de l'équité, pour les Héretiques, tant Anciens, que Modernes; & il vaut mieux, comme je croi, être trop indulgent, envers ceux qui sont dans l'erreur, que trop severe envers des erreurs jointes avec de bonnes mœurs. Mais j'ai bien de la peine à croire qu'*Heracleon* fût un homme de bonne foi, s'il expliquoit ces paroles de S. Jean: *par elle (la Parole, ou la Raison,) toutes choses ont été*

été faites, en exceptant, selon que son Hypothese le portoit, les choses, qui sont dans le monde & qui sont plus excellentes, que celles qui y sont. Ni le Monde, ni ce qui y est, n'ont été faits, par la Raison, il les croit avoir été avant la Raison; Il presse même sans honte les mots: sans lui, rien n'a été fait &c. Qu'on lise la suite, dans les Fragmens de S. Irenée, & l'on verra qu'il n'y a rien de plus ridicule, que ce que dit Heracléon. On ne trouvera pas, que j'en aye parlé d'une maniere un peu dure, & l'on jugera que j'aurois pu parler beaucoup plus fortement de cet Héretique, sans lui faire tort. On n'a qu'à lire ce que S. Epiphane dit de l'Herésie des Heracléonites.

Le I. Tome sur S. Jean ne va que jusqu'à la fin du Chap. IV. Mais nous n'irons, pour le présent, pas plus loin. On doit rendre cette justice à Mr. Lampe, que de reconnoître qu'il a une très-grande lecture d'Auteurs anciens & modernes, tant Payens, que Chrétiens, dont il se sert, pour éclaircir l'Évangile de S. Jean. Il pourroit quelquefois avoir un peu plus d'équité pour ceux, qui ne sont pas dans tous les sentimens des Réformez

Hollandois & Allemands. Je ne prétends nullement diminuer le mérite de ces derniers ; je ferois feulement, qu'ils ne s'attirassent pas la mauvaise humeur des Anglois & de ceux de la Confession d'Augsbourg, & qu'ils ne donnassent plus d'occasion aux Catholiques Romains de nous reprocher des divisions entre nous, parce que nous n'avons point de Chef commun. Il ne nous sied pas bien de nous vanter que nous demeurons unis ensemble, en ce que nous reconnoissons tous l'Écriture Sainte, pour l'unique Règle infallible de la foi ; puis que nous ne laissons pas de demeurer séparés, & de nous maltraiter les uns les autres, lors que l'occasion s'en présente.

ARTICLE VI.

THE CREDIBILITY of the GOSPEL HISTORY, of the facts occasionally mention'd in the New Testament, confirmed by passages of Ancien Auteurs, who were contemporary with our Savior, or his Apostles ; or lived near their Time. With an Appendix concerning the
Time

Ancienne & Moderne. 377

Time of Herod's Death. By NATHANIEL LARDNER. A Londres en MDCCXXVII. en deux Volumes in 8. dont le premier a 586. pages, & le second 616.

IL y a déjà plusieurs années, qu'on a commencé à écrire de la Verité de la Religion Chrétienne, plus souvent qu'on ne faisoit auparavant; non seulement en Latin, mais encore dans les Langues modernes. Cela semble marquer qu'il y a des gens, qui travaillent à la détruire, & qu'on croit qu'il est important de s'opposer à ces gens-là. On peut voir que je suis de ceux, qui croient que la Foi Chrétienne est en danger, ou pourroit l'être; par les efforts que j'ai fait, dans les Prolegomenes de l'*Histoire Ecclesiastique*, dans le livre de l'*Incredulité*, & en divers endroits des *Bibliothèques Choisie*, & *Ancienne & Moderne*, pour la soutenir contre les objections des Libertins. Cela, comme je le vois, a excité plusieurs gens de Lettres à s'employer à de semblables Ouvrages, pour lesquels le Public leur doit être obligé; quoi qu'il n'ait pas accoutumé de recom-

penfer cette efpece de travail. Cela vient en partie de ce qu'on penfe peu à la Religion en général, telle qu'elle eft contenue, dans le Nouveau Testament; mais feulement telle qu'elle s'enseigne, dans la Société Chrétienne, dans laquelle on vit; parce qu'on eft engagé d'honneur, ou d'intérêt à la défendre. Quand la Religion ne meine à rien ici bas, on ne la professe, que par forme; fans se mettre en peine, si elle est vraie, ou fauffe; & c'est ce qui fait que les petits troupeaux, quels que que foient les foins de leurs Pasteurs, se diminuent continuellement en s'unissant à ceux, de qui on peut attendre quelque avantage temporel. C'est ce qui a engagé tant de gens à écrire pour la verité de la Religion Chrétienne, afin de prévenir ces defordres.

Bien des choses traversent les pieux efforts, que font les Défenseurs de la Religion Chrétienne; mais il y en a deux, qui empêchent principalement, qu'on n'avance pas beaucoup, en attaquant l'Incredulité. La premiere est qu'on se met peu en peine de s'informer des preuves sur les quelles la Verité de la Religion Chrétienne est fondée; parce que cette

connoissance ne sert de rien, pour s'avancer dans le monde; où l'on se met en peine seulement de la supériorité de Parti, que l'on choisit. L'autre est le peu de capacité de raisonner juste, que l'on trouve dans les prétendus Esprits forts, qui ne se sont jamais appliquez à apprendre les Principes du bon raisonnement. Qu'on y prenne garde & l'on verra bien-tôt qu'ils n'en savent point les Regles. S'ils les savoient, ils y feroient quelque attention, & ils s'appercevraient bien-tôt de leurs erreurs. Il n'y a point de raisonnemens plus communs parmi ces gens là, que le sont ceux qu'on peut appeller *argumenta ab ignorantia ducta*; par lesquels on suppose qu'on fait ce qu'on ne fait point, & que l'on peut dire, qu'une chose est fautive, parce qu'on ne comprend point comment elle peut être. Cependant il y a une infinité de choses, dont on ne sauroit rendre raison, & dont on ne peut pas néanmoins douter. Sans sortir de nous-mêmes, nous sentons que nous sommes composez, de deux choses, dont l'une est doüée de la faculté de connoître & de raisonner, que nous appellons nôtre Ame. Nous sentons que cette Intelligence est at-

tachée à un Corps, auquel elle commande, & duquel elle est obeïe, sans que nous sâchions comment. Nous voulons, par exemple, parler, & dès que nous le voulons, nôtre corps, quoi que sans intelligence, obeit à nôtre Ame ponctuellement, & rend divers sons, en plusieurs Langues, quë nous avons apprises. Cependant nous ne savons point comment les volontez de nôtre Ame sont exécutées, par un Corps destitué d'intelligence, sans que nous sâchions comment cela se fait.

Nous ne comprenons pas, non plus, comment les mouvemens qui se font dans les organes des Sens, peuvent exciter en nôtre Ame une si grande variété de sensations; sans qu'il nous soit possible de voir aucune liaison, entre les mouvemens de quelques nerfs & les sensations, qui les suivent, pendant que nos Corps sont bien disposez. Quand les rayons de la lumiere peuvent passer au travers des tuniques de nos yeux & ébranler nos Nerfs Optiques, nous voyons une infinité d'objets devant nous; qui ont diverses figures & des couleurs différentes, avec plus ou moins d'éclat, qui nous plaisent, ou nous déplai-
lent,

sent, sans que nous les puissions confondre, pendant que nos Organes sont bien disposez. Ce qui n'est pas moins admirable, c'est que nous voyons des Objets, qui sont infiniment plus grands non seulement que nos yeux, mais que tout nôtre Corps, & des millions de Corps comme le nôtre. Qui peut dire quelle liaison il y a entre les mouvemens de nos nerfs optiques & la variété infinie d'objets, que nous avons devant les yeux? Qui peut concevoir comment la même lumière du Soleil, ou d'un Flambeau, passant au travers d'un Prisme nous représente cinq ou six couleurs les plus vives & les plus agréables du monde? Les phénomènes de la Nature ne sont pas plus assurez, qu'il n'est sûr que nous ne pouvons pas en rendre raison, de quelque côté que nous nous tournions. On peut dire le même chose de tous les phénomènes, qui frappent nos sens, & de tous les Objets qui nous environnent. Leurs propriétés & leurs effets sont incontestables, quoi que nous ne puissions pas deviner comment ils agissent sur nous. Pour s'imaginer que nous pouvons rendre raison de tout cela, en maniere que l'on conçoive clai-

rement, comment les Objets agissent sur nous; il faut être insensé. Si quelcun disoit qu'il ne peut convenir de rien, que ce dont il a des idées claires & distinctes; en sorte qu'il n'y ait pas plus de difficulté, qu'il n'y en a dans les Démonstrations d'Arithmétique, ou de Géométrie; il lui faudroit douter de tout. Il seroit contraint de donner pour une bonne raison de ne pas admettre une chose, qu'il ne pourroit pas comprendre clairement & évidemment comment elle se feroit. Il faudroit nier la plus grande partie des Phénomènes de la Nature, sous prétexte qu'on ne comprend pas comment ces Phénomènes se produisent. Ils faudroit, par exemple, que les hommes niaissent qu'ils aient divers sens, parce qu'il ne leur est pas possible de montrer comment le Corps agit sur l'Ame, ni l'Ame sur le Corps. Ils seroient encore obligez de nier que leur Ame agisse sur le Corps, qu'elle imagine, qu'elle ait de la Mémoire, & en un mot tout ce qu'ils font & tout ce qu'ils sentent; parce qu'il ne leur est pas possible d'en rendre raison. Il faudroit qu'ils établissent, pour le plus grand Principe de toutes leurs

connoissances , qu'on ne peut rien admettre , comme vrai , que ce dont on comprend les causes & les effets , avec la dernière évidence. Il faudroit qu'ils niaissent de savoir ce qu'ils sont eux-mêmes , s'ils ont une Ame , qui commande dans leur corps , & qui s'en sert en une infinité de manières ; aussi bien que l'existence de leur propre corps , quoi que joint à leur ame , en maniere qu'elle sent tout le bien , qui lui arrive , aussi bien que tous les maux qu'il souffre. Le seul principe de leurs connoissances , seroit cet étrange Axiome : *Tout ce dont nous pouvons donner des raisons claires & évidentes est ; & au contraire , ce dont nous ne pouvons pas rendre raison n'est point.* Il faudroit nier tous les phénomènes de la Nature , dont les raisons nous sont inconnues. Je sai que les Philosophes tâchent d'en rendre quelques raisons ; mais ce ne sont que des conjectures , qui peuvent être fausses , & sur lesquelles on ne peut , par conséquent , faire aucun fonds. Nous avons voulu dire cela ici , pour faire comprendre que certains Libertins , qui regardent ceux qui croient la Verité de la Religion Chrétienne , comme des gens , qui ne savent pas raisonner ;

pour montrer, dis-je, que ce sont eux, qui ne savent pas raisonner. Tout l'Univers est plein d'objets, dont nous ne connoissons que le dehors, par les Phénomènes, qu'ils présentent à nos yeux; mais desquels il ne nous est pas possible de rendre des raisons, qui puissent satisfaire ceux, qui ne reconnoissent point de sciences, que celles qui peuvent se démontrer.

Pour venir présentement à l'Ouvrage Anglois, dont on a mis le titre au commencement de cet Article; le but général de ces deux Volumes, est de faire voir que l'Histoire contenue dans les Evangiles & dans le reste du Nouveau Testament, est digne de foi, & doit paroître croyable; parce que les Faits, qui y sont, se trouvent confirmés, par des témoignages d'Anciens Auteurs, & sont conformes à ce que l'Histoire nous apprend de ce tems-là, soit pour la forme du Gouvernement des Juifs, soit pour celle des Romains.

On pourra voir dans le Chapitre I. du I. Livre, ce que l'on trouve dans l'Histoire d'*Herode de Grand*, d'*Archelaüs*; d'*Herode le Tetrarque* & d'*Herodiade*; de *Lysanias* Tetrarque de l'Abilene, d'*Herode Agrippa*, de
Felix

Felix & de Festus, & de Drusille, d'Agrippa le jeune, de Berenice, de Sergius Paulus, Gouverneur de l'Achaïe. L'Auteur le prouve principalement, par l'Histoire de Joseph; auquel il ne laisse pas de joindre quelques Historiens Payens.

Au Chapitre II. on représente l'état des Juifs, dans la Judée, du tems de Notre Seigneur & de ses Apôtres; par où il paroît qui n'y a rien là dessus, qui ne s'accorde très-bien avec ce que *Joseph*, & les Historiens Payens en ont dit.

Dans le Chapitre III. il est traité de l'Etat des Juifs, hors de la Palestine, non seulement dans les Provinces Romaines, mais encore dans le voisinage, où les XII. Tribus s'étoient repandues; des Proseuques, ou lieux de prieres, hors des Villes, où l'on permettoit aux Juifs de s'assembler, pour y faire leurs prieres, comme à Philippes, en Macedoine Act. Ch. XVI, 13. Dans Rome ils étoient soufferts, comme on le peut voir dans la Rélation de l'Ambassade de Philon à Caligula, & dans Juvenal, Sat. III. 295. *in qua te quero Proseucha.* En cela, on voyoit les Payens, observer mieux les regles de l'humanité,

que ne faisoient les Juifs. On verra encore ici, dans l'Auteur, qu'en plusieurs autres lieux, cette Nation étoit soufferte, quoi qu'elle fît assez connoître qu'elle n'auroit pas souffert ceux, qui les souffroient si généreusement.

Le Chap. IV. traite de diverses sectes, qu'il y avoit parmi les Juifs, & sur tout des Pharisiens & des Saducéens; dont il est si souvent parlé, dans les Evangiles & dans les Actes. On y ajoûte les *Scribes*, qui n'étoient proprement, que des Docteurs de la Loi, mais qui ne formoient pas ce qu'on appelle une Secte, mais seulement une Profession. Pour les *Esséniens* dont *Philon* a parlé, aussi bien que *Joséph*, il ne paroît pas qu'ils se soient beaucoup intriguez, dans les choses du Monde, & c'est pour cela qu'il n'en est point parlé dans les Evangiles & dans les Actes. Il y en eut d'autres moins considérables. Les *Samaritains* n'étoient pas tant une secte de Juifs, qu'une faction d'une autre Nation, qui s'étoit établie en Judée. Dans le Chap. V. il est traité des Juifs & des Samaritains, par rapport à l'idée qu'ils avoient du Messie, 1. Il est sûr que les Juifs attendoient un Messie, ou un Roi temporel, qui les délivre-

délivreroit du joug des Romains. 2. Pour le recevoir, ils demandoient de lui, qu'il fît quelque miracle. 3. Les Samaritains s'attendoient aussi à un Libérateur, qu'ils nommoient aussi *Messie*, 4. Les uns & les autres croyoient non seulement qu'il seroit Roi, mais encore Prophete; comme on le montre par des passages formels. L'Auteur fait de bonnes remarques sur l'état des Juifs, en ce tems là.

Le Chapitre VI. est employé à montrer l'horrible dépravation, dans la Doctrine & dans les Mœurs, qu'il y avoit alors parmi les Juifs, & qui paroît non seulement, par les reproches que Jesus Christ fait aux Juifs, mais aussi par ce que *Josepb*, Juif zélé, en dit.

Le VII. contient les circonstances des dernières souffrances de Jesus-Christ, où il n'y a rien, qui ne convienne également à la dépravation des Juifs; & qui blesse le moins du monde les usages des Romains, aussi bien qu'au caractère des Juifs d'alors.

Dans le VIII. on montre les mauvais traitemens, que les Disciples de Jesus-Christ eurent à essuyer, de la part des Juifs & des Payens.

L'Au-

L'Auteur explique, dans le Chap. IX. diverses opinions & pratiques des Juifs, qu'on trouve dans leurs propres Livres, & qui servent à éclaircir & à confirmer ce qui en est dit, dans le Nouveau Testament.

Au X. il parcourt les coutumes des Romains, dont il est parlé en passant, en ces mêmes Livres.

Enfin dans le Chap. XI. on fait voir, qu'à l'égard de trois faits remarquables de cetems-là il n'y a rien dans le N. T. qui ne soit conforme à l'Histoire. On parlera du Second Tome dans le volume suivant de cette Bibliothèque.

ARTICLE VIII.

Réponse à ce qu'a écrit Mr. FREIND concernant diverses fautes, qu'il prétend avoir trouvées dans un petit Ouvrage de Mr. le Clerc, intitulé . Essai d'un Plan, &c.

MR. Freind, ayant commencé son *Histoire de la Médecine*, où celle de Mr. le Clerc finit, il s'est cru obligé de dire un mot, de celle-ci; & il en parle d'abord fort avantageusement.

sement. Il témoigne qu'il a toujours eu une haute opinion de la Science & du Jugement, que cet Auteur a fait paroître dans les trois Parties qu'on a déjà publiées de cette Histoire. Mr. le Clerc, continue-t-il, fait descendre la même Histoire jusqu'à la fin de la Vie de Galien; & après avoir fait des Recherches exactes, tant dans les Ouvrages de cet Ancien, que dans les Ecrits de ceux qui l'ont précédé, pendant l'Espace de plus de 600 Ans, il rassembra ses Mémoires, non seulement avec un travail infatigable, mais encore avec un Art, tout à fait délicat. &c. (a) Mais il s'en faut beaucoup qu'il n'ait la même opinion du Supplément, qui a été joint à cet Ouvrage; dans la Nouvelle Edition, qui s'en est faite, en 1723.

I. Dans cette Edition, dit Mr. Freind, (b) Mr. le Clerc nous présente un Plan contenant 66. pages; & son dessein est qu'il puisse servir à la Continuation de l'Histoire, jusque vers le milieu du 16. Siècle, (le Titre, par méprise, porte 17) ce qui est un espace de 1200. Ans, & par conséquent trop long, pour pouvoir être renfermé dans un
si

(a) Hist. de la Médecine, par Mr. le Docteur Freind, Part. 1. pag. 1. & 2.

(b) Part. 1. pag. 3.

si petit Plan, quand même il n'en auroit pas employé la moitié à rapporter, comme il a fait, tout le Galimatias & le Jargon inintelligible, de cet ignorant d'Enthoufiaste de Paracelse. Vous voulez que je vous mande, quelle est mon opinion sur cet Ouvrage; & il faut que je vous avoüe que je souhaiterois en pouvoir parler aussi avantageusement, que j'ai fait, avec justice, de celui qui l'a précédé. Mais en verité, celui-ci me paroît non seulement superficiel, mais même, à l'égard de plusieurs circonstances, sans aucune exactitude, & plein d'erreurs. Il est important d'examiner, article par article, ce que dit ici Mr. Freind.

Après les éloges, qu'il venoit de donner, pour ainsi dire, à pleines mains, à l'Histoire de la Médecine de Mr. le Clerc; on ne se seroit pas attendu qu'il parlât, comme il l'a fait, de ce qu'il apelle le Supplément de cet Ouvrage, quoi que composé par le même Auteur. Mais il ne sera pas difficile de faire voir qu'il n'a pas eu une juste idée du petit Ecrit qu'il condamne, avec tant de précipitation. Mr. Freind s'est trompé, à divers égards. Premièrement, il n'a pas compris ce que Mr. le Clerc a voulu dire

dire, par ces mots, *Essai d'un Plan : pour servir à la Continuation de l'Hist. de la Médecine*; il a cru que c'étoit la même chose que si Mr. le Clerc avoit dit, *que ce Plan étoit une Continuation, ou une Suite, de l'Hist. de la Médecine*; au lieu que ce dernier ne s'est proposé autre chose, si ce n'est de présenter un Plan, ou une espece de *Canevas*; qui pourroit être de quelque usage à ceux, qui voudroient entreprendre de continuer cette Histoire jusqu'au temps, qu'il a marqué. Il ne donne pas cet *Essai*, pour plus qu'il ne vaut, ni même pour un *Ouvrage* achevé. Il déclare, dans l'*Avertissement*, qui est à la tête de son *Hist. de la Médecine*, qu'il est hors d'état de penser à un aussi grand travail, que seroit la *Continuation* des trois premiers *Livres* de cette Histoire. Cependant, ajoute-t-il, pour satisfaire en quelque sorte au désir de ceux qui voudroient encore voir cette *Suite*, j'essayerai d'en tracer ici une espece de *Plan*, pour donner une *Idée* générale de la maniere, dont je crois qu'on pourroit s'y prendre pour réussir le mieux, dans l'exécution d'un pareil dessein.

Voilà

Voilà quel a été le but de Mr. le Clerc, il n'a nullement prétendu donner une suite de ce qu'il avoit écrit auparavant & établit lui même, en divers endroits de son Plan, la distinction, qu'il faut faire de ce petit Ouvrage d'avec la Suite de l'Hist. de la Médecine; à laquelle il suppose, que personne n'a encore travaillé. Pour s'en convaincre, il ne faut que jeter les yeux, sur le paragraphe second de ce même Plan, où Mr. le Clerc, après avoir dit un mot des Recueils d'Oribase, continue de cette manière; *Aëtius a fait la même chose; il a pareillement recueilli tout ce qu'il a trouvé de meilleur, dans les Livres des Médecins qui l'avoient précédé.* - - - On peut, dans la Suite de cette Histoire, dire à quelle occasion ces Médecins sont nommez par Aëtius, & chercher s'il n'en est point fait mention ailleurs. Il est clair, qu'il parle de cette Suite comme d'un Ouvrage différent du Plan, & qui étoit encore à faire. On voit aussi que Mr. le Clerc s'adresse en divers endroits, à ceux qui travailleront à la Continuation de l'Hist. de la Médecine; à l'occasion de certaines choses, qu'il croit importantes, à cette Histoire, auxquelles il
n'a

n'a pas le temps de travailler lui-même, indiquant les lieux, où on les doit placer. C'est ainsi qu'il avertit, (*dans la Page marquée 767, qui n'est que la troisième du Plan*) que comme il a donné ci-devant une liste de toutes les Maladies décrites par Hippocrate; on pourroit aussi en faire une de celles dont Oribase, Aëtius, Alexandre de Tralles, & Paul d'Egine, ont traité, dont le nombre est beaucoup plus grand; & il fait voir quel seroit l'usage de cette dernière liste.

Mr. Freind ajoute, comme on l'a vu, ci dessus, que le *Plan* de Mr. le Clerc ne contenant que 66 pages, ne sauroit servir à la Continuation de l'histoire, jusque vers le milieu, du 16. Siècle, ce qui est un espace de 1200. Ans, & par conséquent trop long, pour pouvoir être renfermé dans un si petit *Plan*. Mais il n'a pas pris garde que ce *Plan* n'est pas complet; Mr. le Clerc, n'ayant poussé cet *Essai* que jusqu'au temps de Paracelse inclusivement; des incommoditez, qui lui sont survenues, l'ayant empêché de l'achever; ce sont les propres termes des Libraires, dans l'*Avis*, qu'ils ont mis à la fin. S'il l'avoit continué jusqu'au 16. Siècle, ou même jusqu'au dix-septième; comme

comme il en avoit eu le dessein, ces deux derniers Siècles, lui auroient seuls fourni, plus de matière, que les douze cens ans, dont parle Mr. Freind; & en ce cas les pages, ou les feuilles, auroient été en beaucoup plus grand nombre. Mr. Freind trouve encore mauvais que Mr. le Clerc ait employé la moitié des 66. Pages, dont on vient de parler, à rapporter tout le Galimatias, & le jargon inintelligible de Paracelse; mais tout le monde ne fera peut-être pas de cet avis. Il importoit trop à l'Histoire de la Médecine de faire connoître Paracelse, pour qu'on pût le laisser arriere, ou n'en dire qu'un mot, en passant. Tout extravagant qu'il étoit, on ne sauroit nier, que parmi les rêveries dont ses Ecrits sont pleins, & qu'on a rapportées, pour faire voir à fond, quel étoit le caractère de cet homme; afin qu'on apprît à ne pas croire d'abord, sur sa parole, tout ce qu'il dit, lors même qu'il semble, parler le plus de sang froid; on ne sauroit, dis-je, nier, qu'il n'y ait des choses très-utiles. Bien des gens trouveront même qu'on n'en a pas assez dit de ce *Novateur*, le plus fameux qu'il y ait jamais eu dans la Médecine.

Mr.

Mr. Freind dit enfin *que le Plan de Mr. le Clerc lui paroît non seulement fort imparfait, & fort superficiel, mais même, à l'égard de plusieurs circonstances, sans aucune exactitude, & plein d'erreurs.* Ce Plan est véritablement imparfait, en ce que, comme on vient de le remarquer, il n'a pas été achevé. Il peut d'ailleurs passer pour superficiel; l'Auteur n'ayant touché que légèrement les matières, qu'il y traite; mais il a pu, à cet égard, en user comme il a voulu, son dessein ne demandant pas qu'il s'étendît davantage. Il n'en est pas de même des fautes; il en faut nécessairement répondre.

II. *Mr. le Clerc*, dit Mr. Freind, (a) place Orobafius, Ætius, Alexandre, & Paulus, sans aucune distinction dans le quatrième Siècle; au lieu qu'il n'y a que le premier qui ait vécu en ce Siècle-là; & que les autres ne sont venus que dans le cinquième & le fixième, & même dans le septième. Mr. Freind, ayant placé chacun de ces quatre Médecin au rang, qu'il croit lui convenir, après avoir marqué cette faute de Chronologie à Mr. le Clerc, ajoute ce qui suit; *J'avouërai bien*, dit-il, *que*

(a) *Part. I. pag. 5. & suiv.*

que tous nos Historiens, sans même en excepter les meilleurs, ne nous ont donné qu'une Relation très confuse du Temps auquel ces Auteurs ont vécu, & qu'ils sont même si peu exacts, qu'il semble leur importer peu, pourvu qu'ils ne s'éloignent de la vérité que d'un ou deux siècles. Il vient en suite à Panderlinden, lequel, ajoute-t-il, a cru qu'il étoit fort incertain si Alexandre vivoit en 600, en 413, ou en 360. De là il passe à l'Auteur de la Bibliothèque Littéraire, qui place Oribase en l'An 350. de J. C. Alexandre en 360. Aetius en 400. Paulus en 420 & qui enfin, par une erreur d'environ 800. ans fait vivre Diocles Carystius, en l'An 1150. Le même Mr. Freind, après avoir fait ces remarques, apuye beaucoup sur la nécessité qu'il y a d'éclaircir ces points de Chronologie, conclut de cette manière; Peut être, dit-il, que ceci paroîtra d'abord à quelques personnes de simples Délicatesses sur la Chronologie; mais je crois que si on veut bien y faire quelque attention, on reconnoitra aisément qu'à moins que cet Article du Temps, que chaque Auteur a vécu, ne soit éclairci, il est impossible qu'aucun Détail Historique, touchant l'Etat de la Médecine, soit dégagé de toute

toute Erreur, &c. Ce que dit ici Mr. Freind du désordre, que causent dans l'Histoire les erreurs de Chronologie, est vrai en général; mais il y a quelques distinctions à faire, à cet égard. L'erreur, qui concerne le tems où vivoit Dioclès, est des plus capitales & renverse effectivement tout l'ordre Chronologique de l'Histoire de la Médecine. Il ne faut donc pas la mettre en parallele, comme il semble que Mr. Freind a voulu le faire, avec celle, par laquelle les quatre Médecins, dont on vient de parler, a été mal placée par René Moreau (b) que Mr. Le Clerc a suivi. La différence est fort grande; & il se trouve même ici une circonstance assez particulière, qui fait que cette dernière erreur ne cause presque aucune confusion dans l'Histoire

(b) Ces Auteurs, que Mr. le Clerc cite comme son garant, du qu'Oribase florissoit environ l'An de Christ 330, Aëtius en l'An 350, Alexandre en 360, & Paulus en 380. Après une pareille précision, Mr. le Clerc n'au it pas cru devoir se flatter d'un homme aussi sivan, & aussi versé dans l'étude de l'Antiquité, que l'étoit Moreau. C'est cette confiance, qui l'a empêché d'examiner la chose de plus près, & qui est cause qu'il s'est trompé.

toire de la Médecine ; c'est que ces quatre Médecins , qui sont les seuls de leur temps , dont nous ayons les Ecrits , se trouvent d'ailleurs comme *isolez* , s'il est permis de parler ainsi ; je veux dire qu'ils ne tiennent ni à aucun de ceux qui les ont précédé , ni à aucun de ceux qui sont venus après. Pour entendre ceci , il faut savoir qu'Oribase , qui est le premier , a vécu , comme tous les Auteurs en conviennent , dans le quatrieme Siècle , & qu'il n'y a point eu de Médecin dans le troisieme , qui nous soit connu , ni par ses Ecrits , ni autrement ; si ce n'est peut-être le seul Stephanus Athenien , que l'on compte pour le dernier des *Anciens* Médecins Grecs. Si Oribase n'a donc rien pu avoir à démêler , pour le temps , ou pour le rang , avec ce Médecin , qui l'a incontestablement précédé ; Paulus , le dernier des quatre dont il est question , a eu encore moins à disputer , au même égard , avec les Médecins , qui lui ont succédé. La raison de cela est le grand vuide , qu'on sait qu'il y a eu en cet endroit , dans l'Histoire de la Médecine ; *Nonus* , qui n'est venu que dans le dixième Siècle , étant le premier des Médecins Grecs , connus

par

par leurs Ouvrages, qui ait paru après Paulus ; lequel a aussi devancé de quelque temps, les plus anciens des Auteurs Arabes qui ont traité de la Médecine.

Au reste il semble, à entendre Mr. Freind, que tout le monde, avant lui, avoit entièrement ignoré le temps, auquel on doit placer Oribase, & les trois autres, dont il a été parlé ; il ne nomme du moins aucun Auteur de qu'il ait pris ce qu'il en dit. Cependant il est aisé de voir, qu'il l'a tiré du Savant Monsieur *Fabricius*, qui a traité au long cette question, dans le 8^{eme} & dans le 12^{eme} Volume de la Bibliothèque Grèque ; quoi que Mr. Freind n'ait pas trouvé à propos de le citer, pour lui faire honneur de cette découverte. A la vérité, le même Mr. Freind a pu y ajoûter quelque petit éclaircissement, mais cela n'empêche pas que le fonds de la découverte n'appartienne tout entier à Mr. *Fabricius* ; ou du moins que celui-ci n'ait développé cette affaire, avant Mr. Freind.

III. Ce dernier ajoute (a) que Mr. le Clerc n'a employé que trois pages sur le sujet des quatre Médecins dont on

S 2

viens

(a) Part. I. pag. 14.

vient de parler ; & qu'il a cru en donner une raison suffisante, lors qu'il a dit qu'ils n'étoient tous, que des Compilateurs. Ce n'est point, par cette raison, qu'il a renfermé en trois pages ce qu'il avoit à dire de ces Auteurs ; c'est parce que son dessein n'a été, que de marquer en général ce que contiennent leurs Ecrits ; laissant aux Continuateurs de l'Histoire de la Médecine à faire ce qu'il indique d'ailleurs, pour donner une plus grande connoissance de ces Anciens Médecins. Entre les choses qu'il a jugé nécessaires à cet égard, il infinue qu'il faudroit donner une Liste des noms de toutes les Maladies dont ils parlent, afin de pouvoir la mettre en parallele, avec celle qu'il a donnée des maladies mentionnées dans les Ecrits d'Hippocrate ; pour voir de combien celle, qu'il propose de faire, seroit plus longue que la premiere. Il semble, continue Mr. le Clerc, qu'il faudroit joindre en même temps à ce Catalogue une Description de ces Maladies, de leurs Signes, Causes &c. Mais ce seroit un Ouvrage long & ennuyeux, que peu de gens liroient. Il vaut mieux, à mon avis, renvoyer à nos Auteurs eux-mêmes ceux, qui seront curieux d'être instruits à fonds

sur

sur tout cela. Alexandre Trallien pourra même, si l'on veut, suffire seul pour donner une juste idée de la Pratique de ces temps là; & son Livre ne sera pas d'une si longue lecture, que ceux des autres. Si Mr. le Clerc avoit été en état de travailler lui même à ce Catalogue, il auroit eu par là occasion d'entrer dans quelque détail de ce que ces quatre Médecins disent, sur quelques-unes des maladies, dont ils ont traité; & n'auroit pas manqué de faire remarquer ce qu'ils ont avancé de particulier, comme Mr. Freind a entrepris de le faire. Au reste Mr. le Clerc n'a dit nulle part, de ces mêmes Médecins, qu'ils n'étoient tous que des Compilateurs. Il est vrai que, parlant en général, il les a mis au rang des Compilateurs; aussi l'étoient-ils, comme Mr. Freind en convient lui même, avouant que les deux premiers, & le dernier, ont été à peine autre chose. Mr. le Clerc avoit déjà distingué des autres le troisième, qui est Alexandre de Tralles, & remarqué qu'il avoit plus l'air Original qu'Oribase, & Aëtius, ce que Mr. Freind n'a fait que répéter après lui. Le même Mr. Freind avoue encore qu'ils ont peu de choses, si on considère la

grosseur de leurs Ouvrages, (b) qu'on ne puisse trouver dans Galien, & dans d'autres Auteurs; mais cependant, ajoute-t-il, il y en a quelques unes & nouvelles & particulières, qu'on ne trouve pas ailleurs, & qui peuvent être d'un très-grand avantage à la Médecine. Mr. le Clerc convient de tout cela. On peut chercher, dit-il, à la même page, dans les Ecrits de ces Médecins, outre la plus grande partie de ce qui étoit dans les Livres des précédens, diverses choses qui ne s'y trouvent plus; sans compter, ajoute-t-il, ce que les derniers Auteurs peuvent avoir fourni du leur.

IV. Mr. Freind, (c) continuant sa Critique, accuse Mr. le Clerc d'avoir dit qu'Oribase, & Aëtius, parlent de tout ce qui est essentiel, soit pour la Théorie, soit pour la Pratique, particulièrement dans l'Anatomie, & la Chirurgie. Mais, poursuit Mr. Freind, je suis obligé de remarquer ici qu'Aëtius,

(b) Les Oeuvres d'Oribase & celles d'Aëtius, contiennent ensemble 760. pages, in folio, dans l'Edition d'Henri Estienne, dont les caractères sont assez menus. Alexandre de Tralles, & Paul Eginete, sont aussi environ 300. pages, entr'eux deux. (c) Part. I. pag. 17.

nius, dans tout son grand Ouvrage, ne dit pas un mot de l'Anatomie, ni de l'Usage des Parties du Corps; & que ce qu'on lit dans ses Ecrits, de purement Chirurgique, y est dispersé çà, & là, confusément, imparfait, &c. Il faut comparer ce qu'a dit Mr. le Clerc, avec ce qu'on vient de lire; voici les propres termes. On trouvera, dit-il, (a) en parlant d'Oribase & d'Aetius, dans ces deux Auteurs, tout ce qu'il y a de plus essentiel dans la Théorie & la Pratique de la Médecine, en général, & dans celle de la Chirurgie en particulier; & de plus, ce qui regarde l'Anatomie, la Botanique, la connoissance des Drogues, les qualitez de l'Air, des Eaux, des Alimens, des Bains, les Exercices utiles pour la Conservation de la Santé, &c. Mr. le Clerc n'a pas dit, comme le voudroit insinuer Mr. Freind, qui ne raporte qu'une partie de son discours, que chacun de ces deux Auteurs avoit parlé de tout ce qui regarde la Médecine en général & l'Anatomie & la Chirurgie en particulier, aussi bien que des autres Articles, que l'on vient de désigner. Il a dit qu'on trouveroit toutes ces choses dans ces deux Auteurs; en

(a) Pag. 766.

elles s'y trouvent, si on joint ces Auteurs ensemble. Au reste, je ne sais pourquoi Mr. Freind, ou son Traducteur (car je n'ai pas vu l'Original) écrivent toujours *Æius*, par un *e*, au lieu de *Aëtius*, par un *a* & un *e* séparés.

Mr. Freind est encore plus mal fondé, dans ce qu'il avance, (a) que Mr. le Clerc, dans son Supplément, suppose que la Vena Medinensis n'est autre chose qu'une autre sorte de Maladie décrite par les Arabes, qu'ils appellent *Affectio Bovina*, & qui est un petit Ver, qu'on trouve souvent dans les Vaches. Mais Aëtius distingue clairement les deux sortes, le grand, & le petit. Albucasis fait aussi deux Chapitres différens de ces deux sortes de Maladies, &c. Voici les propres termes dont Mr. le Clerc s'est servi, (b) après avoir parlé de quelques maladies, telles que sont la petite Vérole, & la Rougeole, que les Grecs n'ont pas connues; Albucasis, Avenzoar, & Alabaravices, font aussi mention d'une maladie inconnue aux Grecs, causée par un petit Ver, qui naît entre chair & cuir, & qui s'y promène, parcourant toutes les parties du corps. Ils ont appelé

cette

(a) Part. I. pag. 79. (b) pag. 777.

cette maladie *Affectio Bovina*. Il s'en trouvera encore quelques autres, dont je laisse la Recherche au Continuateur de cette Histoire. Mr. le Clerc n'a dit nulle part que la maladie apellée *Vena Medinensis* étoit la même que celle qui est nommée *Affectio Bovina*. Il ne parle que de la dernière, dans l'endroit cité par Mr. Freind; ne disant rien de la première, parce que celle-ci avoit été connue des Grecs & décrite sous le nom de *Dracunculi* par Aëtius, après *Leonidas*; & qu'il ne devoit faire mention, en cet endroit, que des maladies dont les Arabes avoient parlé les premiers. Il n'avoit garde de confondre deux maladies qu'il avoit clairement distinguées, sept ou huit ans auparavant, dans son *Traité des Vers*. (a) C'est Mr. Freind lui même, qui s'est grossièrement trompé, en voulant faire deux sortes de Vers d'une seule. Le passage d'Aëtius, qu'il cite, ne regarde que la *Vena Medinensis* seule, & non l'*Affectio Bovina*. Cet Auteur n'a point parlé de cette dernière; & voici ce qu'il dit de la première: Les Vers apellez *Dracunculi* ressemblent aux Vers ordinaires (similes sunt humbricis)

S 5

(a) Chap. 13.

bricis) Et il s'en trouve quelquefois de
 grands, Et quelquefois de petits, (&
 aliquando magni, aliquando parvi re-
 periantur) Ils se tiennent le plus sou-
 vent dans les jambes, Et quelquefois
 aussi dans les parties musculuses des
 bras. Ils naissent en Eethiopia, Et aux
 Indes, &c. (2) Cet ancien Médecin
 fait remarquer ici que les *Dracuncu-
 li* ne sont pas tous d'une même gran-
 deur, que les uns sont plus grands,
 les autres plus petits; mais il n'en
 fait pas pour cela, deux especes diffé-
 rentes; comme le croit Mr. Freind.
 Ce passage d'Aëtius se trouve expli-
 qué par un autre, tiré d'Albucasis;
 où il dit que ce *Ver* est, en quelques
 per-

(2) Aëtius, *Tetrabibl.* 3. *Sermone* 2. *Cap.*
 8. On cite la traduction Latine d'Aëtius,
 faite d'avoir l'Original Grec. Le *Ver*
 est ici appelé *Dracunculus*, petit Dragon,
 parce qu'à proportion de sa petitesse il est
 quelquefois d'une longueur surprenante.
 Les Arabes l'ont nommé *Vena Medinen-
 sis*, c'est à dire, Veine de Medine; parce
 qu'ils ont cru que c'étoit plutôt une *Veine*,
 ou une especie de *Nerf*, qu'un *Ver*; &
 parce que les habitans de la ville de Mé-
 dine, en Arabie, y étoient sujets. Ce
Ver est aussi fort commun dans les Côtes
 de Guinée, & autres pays chauds.

personnes, de la longueur de cinq paumes, en d'autres de six; & même qu'un homme en avoit eu un long de vingt paumes. Tous les Auteurs modernes, qui ont écrit de ce Vers, pour l'avoir vu, conviennent qu'il y en a de courts & de longs, & que la mesure des uns n'est pas la même, que celle des autres; mais il ne s'ensuit pas de là qu'il y en ait de deux différentes sortes. Après cela c'est inutilement que Mr. Freind, pour prouver ce qu'il avance, qu'Aëtius avoit reconnu deux especes de *Dracunculi*, ajoute qu'Albucasis fait deux Chapitres differens de ces deux sortes de maladies; & que la description qu'il donne de l'une est entierement differente de celle qu'il fait de l'autre. Les deux maladies, dont cet Auteur Arabe traite, sont d'un côté la *Vena Medinensis*, ou les *Dracunculi* d'Aëtius, & de l'autre, celle qui est apellée *Affectio Booina*; qui sont en effet deux maladies réellement differentes, causées par des Vers de differente nature, & qui demandent chacune une cure particuliere. Il falloit donc bien qu'il les distingât. (a) Mais Aëtius, qui n'a parlé

(a) Il les a effectivement distinguées, & que
S 6 en

que de la première, n'avoit aucune distinction à faire, aussi n'en a-t-il point fait.

Mr. Freind, passant à une autre matière; & parlant de la *Rubarbe*, cit (a) qu'il croit qu'*Alexandre de Tralles* est le premier qui ait parlé de la *Rubarbe*, malgré le sentiment de Mr. le Clerc, qui prétend que les Arabes en ont introduit l'usage. Il avoie néanmoins qu'*Alexandre* étoit dans l'erreur, en ce qu'il ne parle de ce médicament, que comme d'un *Astringent*, tel que les anciens Grecs représentoient le *Rhaponticum*, sans dire le moindre mot de sa vertu *Purgative*. Mr. Freind ajoute que *Paulus* semble avoir été le premier, qui ait pris garde à la propriété *Laxative* du *Rheum*, qui est simplement le nom qu'il lui donne; & il nous enseigne à rendre nos remèdes plus laxatifs, en y ajoutant ce *Simple*. Voilà quelle est la Remarque de Mr. Freind, & il est vrai qu'*Alexandre* est le premier, qui ait fait mention de *Rheum*, qu'il appelle *Barbaricum*, ap-

par-
en a fait, comme le dit Mr. Freind, deux differens Chapitres, ayant traité de la première dans le Chap. 93. de son second Livre, & de l'autre dans le 94.

(a) Part. I. pag. 179.

paremment pour le distinguer du *Rheum*, ou *Rha Ponticum* de Dioscoride. Il en conseille l'usage pour la débilité du Foye, & pour la Dysenterie; mais il semble, comme le dit ici Mr. Freind, qu'il le propose plutôt comme un astringent, que comme un purgatif. Paul Eginète parle aussi du *Rheum*, sans en désigner l'espece. Pour rendre, dit-il, le ventre libre on donne gros comme une olive de Terébinthe; & si l'on veut, un peu plus relâcher, on y mêle un peu de *Rheum*. Voilà ce qu'ont dit de la *Rubarbe* ces deux Auteurs Grecs, en deux mots seulement, & comme en passant.

Voyons maintenant de quelle maniere les Arabes en ont parlé. Je ne trouve pas non plus grand' chose sur ce sujet, dans les Ecrits des plus anciens Auteurs de cette nation. Serapion n'a parlé, que du *Rha Pontic*, *Rhasès* dit en premier lieu (a) de la *Rubarbe*, qu'il nomme *Reubarbarum*, qu'elle est chaude, & bonne pour l'estomac; & le foye. Il ajoûte que si l'on en prend en boisson, c'est un remède pour les chutes, & pour les meurtrissures. Ailleurs (b) il parle du *Rheum*

S 7

sous

(a) *Traité 3. Chap. 4.* (b) *Traité 9. Ch. 67.*

sous le nom de *Ravet Semé*, (a) qu'il fait entrer dans les *Trochisques de Berberis*; mais il ne paroît pas qu'il compte beaucoup, en cet endroit, sur la propriété laxative de cette racine. Il donne aussi (b) une description de *Pilules*, qu'il appelle *Pilule de Ravet*, propres pour guérir l'*Hydropisie*, qui, à la vérité, sont purgatives; mais c'est plutôt par un effet de l'*Agaric*, & du *Mezereon*, qu'il joint au *Ravet*, en assez grande dose; que par celui que peut produire le *Ravet* lui-même, qui n'entre dans ces pilules qu'en très-petite quantité. *Avicenne* parle aussi en quelques endroits de la *Rubarbe*; mais plutôt comme d'un astringent que comme d'un purgatif; & si, en quelques occasions, (c) il la fait entrer dans des Compositions de médicaments qui servent à purger, il lui associe, selon la méthode de *Rhasès*, des drogues qui, seules, purgent très-fortement; en sorte que c'est à ces drogues plutôt qu'à la *Rubarbe*, qu'il faut attribuer cet effet. *Avicenne*, dans l'endroit qu'on vient de citer,

appelle
 (a) On verra dans le Paragraphe suivant ce que ces deux mots signifient. (b) *Traité 9. Chap. 69.* (c) *Liv. 3. Fen. 14.*

Ancienne & Moderne. 418

apelle la Rubarbe *Reubarbarum de Seni*, comme Rhafès l'a nommée *Rubar Seni*, ce qui est la même chose. Ce qui vient d'être dit fait voir que ces deux Chefs des Médecins Arabes n'avoient pas encore, ce semble, une suffisante connoissance des qualitez de la Rubarbe; quoi qu'ils en fussent, à cet égard, plus que les Grecs, & qu'ils en ayent même connu une nouvelle espece, la meilleure de toutes; dont les premiers n'avoient point ouï parler, comme nous le dirons tout à l'heure.

Mais ce qui leur manque sur ce sujet est abondamment suppléé par *Mésué*, l'un des derniers Auteurs de cette même nation; duquel nous aprenons presque tout ce qu'on peut souhaiter de savoir, touchant la Rubarbe, dont il commence à parler de cette maniere. *La Rubarbe, dit-il, (a) est un remede doux, & excellent, qui possède toutes les qualitez, que l'on doit le plus estimer dans un Purgatif. Il ajoute que la Rubarbe évacue la bile, & la pituite, qu'elle purifie le sang, qu'elle ôte les obstructions, & guérit les maladies qui en naissent, comme la*

(a) *Lib. de Medicam. Purgantibus.*

Jaunisse, l'Hydropisie, &c. Il indique aussi les usages qu'on en peut faire pour le dehors, disant que l'Huile où l'on a fait infuser, ou cuire cette racine, est bonne pour les Contusions, & les Contractions des muscles, si l'on s'en oint extérieurement. La poudre de la Rubarbe rôtie guérit la Dysenterie, prise avec du Suc de Plantain & du Vin rouge. A l'égard du choix, que l'on doit faire de cette Drogue, on apprend de nôtre Auteur qu'il y a de trois sortes de Rubarbe, dont la première naît aux Indes, & s'appelle Ravet Sceni; la seconde est le Ravet Barbarum; la troisième le Ravet Turcicum. Il ajoute que la meilleure de ces trois especes est le Ravet Sceni; la seconde en bonté est le Ravet Barbarum; la moindre de toutes est le Ravet Turcicum. Un ancien Commentateur de Mésué (a) dit que le Ravet Sceni, ou Ravend Sini, est ainsi appelé parce qu'il naît dans le pais des Sinaë, c'est à dire à la Chine; & c'est d'où l'on apporte encore aujourd'hui la meilleure Rubarbe. Ce Commentateur ajoute que la seconde sorte venoit du pais des Troglodytes, qui est situé sur la Mer rouge, ou le Golfe Arabique;

(a) André Marinus.

bique; & que la troisième, savoir le Rha Pontic, croissoit dans le Pontique du temps de Mésué étoit déjà possédé par les Turcs. Mésué ajoute qu'on ne connoit aucune mauvaise qualité en cette racine; qu'on la peut donner en tout temps, & à des personnes de tout âge, aux petits enfans, & aux femmes grosses. Il dit que la bonne Rubarbe doit être de couleur brune, tirant sur le rouge, qu'encore que cette racine soit poreuse, elle doit avoir de la pesanteur; qu'étant rompue les morceaux doivent être rougeâtres & mêlez de jaune; enfin que la teinture en doit être safranée. Il remarque qu'on en use soit en la faisant infuser dans de l'eau, ou dans quelqu'autre liqueur, soit en la prenant en poudre. La dose de l'une & de l'autre est, selon le même Auteur, depuis une dragme, ou une dragme & demie, jusqu'à trois. J'oubliois de parler d'une tromperie, que faisoient, à ce que dit Mésué, les habitans du païs où croit la bonne Rubarbe. Ils en faisoient infuser une grande quantité de racines entières, dans de l'eau, pendant cinq jours; & ayant fait évaporer cette eau, ils formoient des Trochisques de ce qui en restoit, qui sont, dit-il, un médicament précieux. Ils ven-

doient

dorent en suite ces racines, & après les avoir fait secher, mais, ajoute-t-il, elles ont perdu ce qu'elles avoient de meilleur. Il enseigne enfu à discerner cette mauvaise Rubarbe, d'avec la bonne. On peut voir ce qu'il dit encore de cette même drogue, que je n'ai pas tout rapporté, de peur d'être trop long. J'aurois même été beaucoup plus court, n'étoit que je me suis cru obligé d'entrer ici dans quelque détail; pour faire mieux sentir la difference qu'il y a entre ce que les Grecs ont dit de la Rubarbe, comme on l'a vu ci dessus, & ce qu'on trouve sur ce sujet dans les Arabes, particulièrement dans Méfue. Mr. le Clerc a dit, dans son Plan, que ces mêmes Arabes nous ont communiqué la connoissance qu'ils ont eue de plusieurs Médicamens simples dont les Grecs n'ont point parlé, tels que sont divers *Purgatifs* tirez des Plantes, comme la *Manne*, le *Séné*, la *Rubarbe*, &c. En effet on peut dire, à l'égard de cette dernière drogue, premierement qu'il est certain que les Grecs n'ont point fait mention de la vraie Rubarbe, qui est celle qui vient de la Chine; & qui, à ce que je crois, est aujourdui la seule dont on se sert

dans la plus grande partie de l'Europe. On peut ajoûter à cela que, s'ils en ont connu une autre espece, qui approche de la veritable, il vaudroit presque autant qu'ils n'en eussent point parlé, que de n'en avoir dit que les deux mots, qui ont été raportez. Il n'en est pas de même de ce qu'on lit sur ce sujet dans les Ecrits du Médecin Arabe, que je viens de citer; qui ne laisse rien échapper de tout ce qu'on peut souhaiter de savoir, touchant cette racine, & ses différentes especes; le choix qu'il en faut faire, les diverses manieres de s'en servir, & les effets qu'elle produit. Concluons de tout ceci que c'est des Arabes, & non pas des Grecs, que nous tenons ce que nous savons de la Rubarbe & de ses proprietéz, qui est ce que Mr. le Clerc a posé en fait.

VII. Mr. Freind, parlant de l'Introduction de l'Art des Chimistes dans la Médecine, (a) dit que Mr. le Clerc en fixe l'Epoque au temps d'Avicenne, qui, selon qu'il le suppose, fut le premier qui introduisit l'usage de cette sorte de Science dans la Pratique de la Médecine. Mr. Freind ajoûte que si cette Science vient des Arabes, *comme*

(a) Part. I. pag. 440.

en effet elle en peut venir,
 un de l'Invention doit bien
 être restitué à Rhasès. Car,
 pour ne rien dire du Mercure é-
 teipt, & sublimé, dont cet Auteur
 parle aussi, (b) il décrit encore l'Huile
 d'Oeufs, qui est la seule préparation
 Chimique, que je puisse trouver dans
 Avicenne. Outre cela Rhasès donne la
 première Description, qui ait jamais été
 faite de l'Oleum Benedictum, ou
 Philosophorum, & pour répondre à
 Mr. Freind, on dira premièrement
 que l'Huile d'Oeufs, telle qu'elle
 est décrite par Rhasès, ne doit nulle-
 ment être mise entre les préparations
 Chimiques; puis qu'il ne faut, pour
 préparer cette Huile, que faire cuire
 des Oeufs jusqu'à ce qu'ils soient
 durs; en tirer les jaunes, les frite
 dans une poêle, & enfin les presser
 dans un linge, pour en faire sortir
 l'Huile, ce que le moindre Apoticaire
 n'ignore pas. Sérapion, qui ne pro-
 pose d'ailleurs aucun remède Chimi-
 que, en aucun endroit, que jaye pu
 découvrir, avoit déjà enseigné long
 temps auparavant la même manière
 de faire cette Huile. Si Rhasès parle
 aussi, comme le remarque Mr. Freind,
 du

(b) *Ad Almenforem* 8. 42.

du *Mercur*e éteint, & *Sublimé*, ce n'est que pour en marquer les qualitez nuisibles, & pour indiquer les remèdes, que l'on peut faire à ceux qui en sentent les mauvais effets; & non pas pour conseiller à personne, d'en faire usage, comme d'un médicament. Reste la seule Huile de *Briques*, appelée *l'Huile des Philosophes*, qui est effectivement une *Préparation Chimique*, proposée par *Rhasès* comme un remède à diverses maladies; & c'est à quoi *Mr. le Clerc* n'avoit pas pris garde, quand il a dit qu'il n'est fait mention d'aucun remède tiré de la *Chimie*, dans tous les *Ecrits des Médecins*, qui ont précédé *Avicenne*. Voilà un médicament *Chimique*, décrit par un *Auteur*, plus ancien que ce dernier. Mais si *Mr. le Clerc* s'est trompé à cet égard, il ne s'en suit pas de là que l'honneur de l'*Invention de la Chimie Médicinale* appartient à *Rhasès*, comme le prétend *Mr. Freind*; puis que ce *Médecin Arabe* ne dit pas qu'il ait lui même inventé, ou découvert le premier la manière de préparer le remède dont il s'agit, & qu'il se peut qu'il l'eût apprise de quelque autre *Médecin Chimiste*. Tout ce qu'on peut donc conclure de ce qui vient d'être

d'être dit, c'est que Rhafès est le premier des Auteurs en Médecine, dont les Ecrits nous sont restez, qui ait parlé de Remedes Chimiques; car rien n'empêche qu'il n'y en ait eu de tels plus anciens que lui, quoi que ce ne puisse pas être de plusieurs Siecles, comme Mr. le Clerc l'a fait voir, dans son Plan; & par conséquent que l'Epoque de l'Introduction des Remedes de cette sorte, autant qu'elle peut être connue, doit du moins être avancée jusqu'au temps où ce Médecin a vécu. Or ce temps n'a précédé celui d'Avicenne, que d'environ 50. ans, Rhafès étant mort, selon le calcul de Mr. Freind, en 932, & Avicenne n'étant né qu'en 980, en sorte qu'ils se trouvent tous deux avoir vécu dans le même Siecle, qui est le dixième de N. S. J. C. quoi que plusieurs années l'un après l'autre.

Cela supposé, Rhafès, & Avicenne sont donc les plus anciens de ceux, que nous conoissions, qui soient entrez dans cette carrière; & comme il se peut que les experiences, sur ce sujet, n'avoient pas encore été fort multipliées, au temps du premier; c'est peut être par cette raison, qu'il n'est fait mention, dans ses Ouvrages, que d'un
seul

seul remede Chimique. Quoi qu'il en soit, Avicenne, qui est venu le dernier, s'est un peu plus étendu que lui à cet égard; & c'est à quoi Mr. le Clerc, a aussi manqué de faire attention, quand il a dit, dans son Plan, qu'Avicenne ne parle nulle part d'aucun médicament Chimique, si ce n'est de la seule *Eau-rose*. Cela lui a échappé, pour avoir parcouru avec un peu trop de précipitation les Ouvrages de cet Auteur, qui, outre qu'ils sont fort longs, sont si mal traduits que la lecture n'en peut qu'être fort ennuyeuse. (a) Voici ce qu'une seconde recherche, un peu plus exacte que la première, a découvert à Mr. le Clerc, concernant deux ou trois endroits, autres que ceux qu'il avoit citez, dans les quels il se trouve quelque choses, qui a du rapport, avec la Chimie Médicinale. Le premier, qu'il

(a) Mr. Freind auroit pu, avec plus de justice, marquer cette faute à Mr. le Clerc, que toutes les autres qu'il lui a marquées sans aucune raison; mais par malheur il se trouve lui-même coupable d'une semblable négligence, si elle n'est encore plus grande & plus blâmable. Quoi que j'aye, dit-il, (Part. 2. pag. 118.) souvent parcouru plu-

qu'il avoit omis, & que l'on raporterà dans le Paragraphe suivant, regarde encore l'Eau rose. Le second est celui, où Avicenne, après avoir parlé des diverses qualitez des Eaux, propose un moyen de les rendre meilleures, par la *Distillation*, celles qui sont mauvaises; ajoutant qu'on peut au si, en quelque maniere, les corriger par la *Cocction*. (b) Ces passages

provenant de plusieurs endroits des Ouvrages d'Avicenne, selon les différentes occasions où cela me pouvoit être utile, car je ne crois pas que vous ayez la pensée que je l'aye lu d'un bout à l'autre, avec aucune suite; je n'y ai jamais pu trouver quoi que ce soit, qui ne fut tiré de Galien. Si Mr. Freind, écrivant son Histoire de la Médecine, & traitant en particulier de ce que les Arabes ont contribué, de leur côté, à l'avancement de cet Art, semble se faire une espece de mérite de n'avoir jamais lu d'un bout à l'autre, avec quelque suite, les Ouvrages d'un Auteur qui a passé pour le Prince, ou le Chef, de tous les Médecins de cette Nation, oseroit-il trouver mauvais que Mr. le Clerc, qui n'a donné qu'un petit Essai d'un Plan, pour servir à ceux qui voudroient traiter le même sujet, n'en ait pas fait plus que lui.

(c) Sublimatio præterea, & Distillatio
 Aquas rectificat malas: & si istud non fuerit,

prouve premierement qu'il entendoit *l'Art de Distiller*, qui fait une des principales parties de la Chimie. Un troisieme passage du même Auteur fait voir, qu'il savoit s'en servir, pour la préparation de quelques remedes, & entr'autres pour faire une espece d'Huile d'Oeufs, fort différente de celle que Rhafès a décrite. Avicenne a affecté ici une brieveté, qui rend ce qu'il dit obscur. On y entrevoit cependant qu'il propose au commencement une maniere fort simple de faire l'Huile d'Oeufs, telle à peu près que celle qu'on trouve dans Rhazès; mais il y en joint encore une, ou deux autres. Méfucé, qui vivoit vers la fin du douzieme Siecle, marque trois manieres de préparer cette Huile, mais qui paroissent un peu différentes de celles qu'Avicenne décrit. (c) *Prenez, dit-il, les jaunes de trente Oeufs, ou environ, que vous aurez fait cuire jusqu'à ce qu'ils soyent durs. Après les avoir broyez avec les mains, faites les cuire à petit feu dans une poële de fer,*

jus-
fuerit; decoctio rectificat. *Canonis Lib.*
I. Fen, 2. (c) *Oleum de Ovis, dit-il,*
fit aut molendo vitellos elixatorum, aut
distillando in vase vitreo composito; aut
cum distillatione sublimata.

jusqu'à ce qu'ils rongissent, & que
 l'Huile s'en sépare. Il faut enfin les
 presser avec la cuiller, pour en faire
 sortir cette Huile plus abondamment.
 Une seconde maniere de faire la même
 Huile, c'est de broyer à la meule les
 jaunes d'oeufs durcis, & de les mettre
 à la presse, comme quand on fait l'Hui-
 le d'Amandes. La troisième maniere
 c'est de les distiller dans une Cucurbite,
 garnie de son Alembic, comme on dis-
 tille l'Huile des Philosophes. Voilà
 ce que dit Mésué. On tire aujourd'hui
 cette dernière sorte d'Huile, par le
 moyen de la Cornue; mais je ne sache
 pas que personne s'avise plus de pré-
 parer l'Huile d'Oeufs, par la *Distilla-
 tion*, comme le faisoient Avicenne, &
 Mésué. Il semble même que le premier
 indique deux manieres de s'y prendre,
 l'une par le moyen de ce qu'il appelle
 la *Distillation Sublimée*; l'autre en se
 servant du *vas vitreum compositum*.
 Quoi qu'on ne puisse pas savoir, au
 juste, ce qu'étoient les deux sortes de
 vaisseaux, dont Avicenne se servoit en
 cette occasion; on ne laisse pas d'en
 recueillir qu'il connoissoit plus d'une
 maniere de distiller. Pour finir ce qui le
 regarde, il faut encore remarquer que
 ce n'est pas seulement de ce qu'il a
 dit

dit de quelques Médicamens tirez de la Chimie, dans les endroits qu'on a citez, qu'il faut conclure qu'il s'étoit attaché à l'étude de cet Art. Il avoit d'ailleurs fait un Livre exprès, où il en traitoit, comme l'un de ses Disciples l'a témoigné. *Voyez la Vie d'Avicenne par Sorsanus, Arabe, & les deux mots que Mr. le Clerc, a dit là dessus, dans son Plan.*

VIII. Mais j'oubliois que j'avois encore à repondre à une difficulté, que fait naitre Mr. Freind, touchant la nature de l'Eau-rose, dont Avicenne a parlé. Il s'agit de savoir si dans les passages de cet Auteur, où l'on trouve ces deux mots *Aqua Rosarum*, il faut entendre l'Eau-rose distillée; ou la simple décoction de Roses, faite dans de l'eau. Mr. Freind est de ce dernier sentiment. *Si Mr. le Clerc, dit-il, (a) veut bien prendre la peine d'examiner Avicenne, avec un peu plus d'attention, il trouvera qu'il n'y a pas un seul mot qu'on puisse entendre de la Distillation; mais seulement une explication fort simple de la maniere de faire bouillir des Roses dans de l'Eau; la même dont se servoient les Grecs pour*
faire

(a) *Part. 1. pag 443. & suiv.*

faire leur Rodostacton , ou leur Hydrovosaton. On peut , continue Mr. Freind , croire ce que dit Gesner des Anciens Arabes , que par tout , où l'on trouve dans leurs Écrits l'Eau de quelque Plante , on ne doit entendre autre chose qu'une simple Décoction.

Mr. le Clerc convient avec Gesner , & avec Mr. Freind , que ce qui est appelé , dans les Traductions que nous avons des Écrits des Arabes , l'Eau d'une Plante n'est souvent que la Décoction de cette plante faite dans de l'Eau. Ainsi l'Eau d'Orge , *Aqua Hordei* , est une simple décoction , ou Ptisane d'Orge. Mais il ne s'ensuit pas de là , qu'il faille toujours interpréter de la même manière le mot *Aqua* , ni qu' *Aqua Rosarum* , dans Avicenne , ne signifie autre chose que la Décoction des Roses. On ne peut pas en douter , après ce qui a été dit ci dessus , que cet Ancien Médecin , n'eût connoissance de la *Distillation* ; & quoi que , dans les endroits qu'on a citez , il ne s'explique pas sur la nature de l'Eau de Roses , dont il parle ; savoir , si cette Eau est *distillée* , ou non ; il est aisé de voir , par l'usage qu'il vouloit qu'on en fît , qu'elle devoit être tirée par la
distilla-

distillation, & que c'étoit la même chose, que nôtre Eau-rose d'aujourd'hui. Dans le petit Livre de *viribus Cordis*, il emploie l'Eau de Roses, comme un cordial; mais on peut encore mieux juger des propriétés qu'il attribuoit à son Eau-rose, par un passage tiré du second Livre de son Canon, Chap. 575, où il traite des Roses, & où l'on trouve ces mots; *Cum Aqua Rosarum bibitur, confert syncope*, c'est à dire: Il faut faire boire de l'Eau-rose à ceux, qui tombent en syncope. Mr. le Clerc avoit oublié de joindre ce dernier passage aux deux autres qu'il a citez dans son Plan. Qu'il s'agisse là de l'Eau-rose distillée, je ne crois pas que personne le puisse nier; moins encore M. Freind, qu'aucun autre. Pour en être convaincu, il ne faut que lire ce qu'il raporte (Part. I. pag. 444. de son Hist. de la Médecine.) *Nous trouvons, dit-il en cet endroit, dans l'Histoire écrite par Anne Comnene un passage fort particulier, touchant l'Eau-rose distillée. L'Empereur Alexis Comnene se trouvant mal, & étant prêt à s'évanouir, on lui versa de cette liqueur dans la Gorge, & il revint aussi tôt à*

lui. Les paroles de ce passage sont τῆ τῶν
 ῥόδων σαλάγγματος. Je ne croi pas que cet-
 te expression se puisse entendre, ou être
 appropriée, ni à Sirop, ni à la Décoc-
 tion, ni au Suc de Roses exprimé; du
 moins si l'on veut s'en tenir, aux ter-
 mes propres & naturels à la Langue
 Greque - - Outre cela, on ne peut
 guère s'imaginer que dans le Cas, dont
 cette Histoire fait mention, le simple
 suc de Roses ait jamais pû passer pour
 un Cordial, dans une pareille extré-
 mité. Si le remède, dont on se ser-
 vit, pour empêcher cet Empéreur de
 s'évanouir, ne pouvoit être autre cho-
 se que de l'Eau tirée des Roses par
 distillation, comme Mr. Freind le
 soutient avec raison; je ne vois pas
 pourquoi l'Eau de Roses, qu'Avi-
 cenne ordonne, pour prévenir, ou pour
 guérir la Syncope, ne seroit pas plutôt
 de l'Eau de Roses distillée, qu'une
 simple décoction de Roses. Si cette
 décoction ne fut jamais regardée com-
 me un Cordial, ainsi que Mr. Freind
 en convient, pourquoi voudroit-il
 qu'un Médecin, tel qu'étoit Avicenne,
 en eût conseillé l'usage à ceux qui
 tomboient en syncope, qui est la même
 maladie dont l'Empéreur de Grèce
 fut attaqué, & dont il fut guéri, non
 pas

pas par une décoction de roses, mais par l'Eau-rose distillée.

Il y a de l'apparence que, du tems d'Avicenne, la manière de faire l'*Eau-rose* étoit tenuë secrette; aussi n'a-t-il point enseigné comment on la faisoit. Il est certain, ajoute Mr. Freind, au même endroit, que de tous les *Ecrivains Arabes*, Jean Damascène, surnommé Mésué, qui vivoit vers la fin du douzième Siecle, sous le Regne de Frédéric Barberousse, est le premier qui ait décrit la manière de faire cette Eau, par une *Opération Chimique*. A la vérité je trouve bien que Mésué (de *simplicibus Cap. 10.*) parle de l'*Eau rose* qui se fait, par la distillation, *Aqua sublimando ex Rosis educta*, & qu'il attribue à cette Eau la propriété de fortifier le Cœur, l'Estomac, & le Foye; mais je ne vois pas qu'il décrive la manière, de la faire, ni dans ce Chapitre, ni ailleurs. Le premier que je sâche, qui ait donné cette description, c'est l'Auteur Arabe d'un Ouvrage, que le Traducteur intitule *Liber Servitoris*, & qu'il dit être le 28. Livre de *Bulcasim*. Le but de l'Auteur, comme il le dit lui même, est d'enseigner à préparer divers *simples*, qui ont besoin de préparation,

avant qu'on les emploie, telle qu'est l'ablution, l'ustion &c. Il y propose aussi plus d'une manière de faire l'Eau-rose, par distillation, & il commence de cette sorte le Chapitre où il en traite; *Aque Rosarum operatio scita est apud multas gentes*, c'est à dire, on sait aujourd'hui, en plusieurs pais, comment se fait l'Eau-rose. Cela est une preuve qu'en ce tems-là manière de faire cette Eau n'étoit pas encore connuë par tout. Mr. le Clerc, (dans son Plan,) soupçonne que ce *Bulcasim*, pouvoit être le même qu'*Albucafis*, dont le véritable nom est *Abûlcasim*, & il rend raison de sa conjecture, mais il ne décide point la question. Mr. Freind (Part. 2. pag. 204) dit qu'il ne trouve aucune certitude, touchant le tems où a vécu *Albucafis*. Il ajoûte que c'est l'opinion générale que cet Auteur vivoit environ l'an 1085. mais il ne le croit pas tout à fait si ancien, & semble le vouloir placer après le milieu du douzième Siècle. Le même Mr. Freind parle, en un autre endroit, (Part. 2. pag. 324.) d'un Médecin qu'il appelle *Bulcasem*, & qu'il dit avoir écrit en Espagne dans les derniers tems, & parle de quelques Prépara-

parations Chimiques. A ce compte, si ce *Bulcasem*, qui, à ce que pense *Mr. le Clerc*, n'est pas différent de *Bulcasim*, dont on vient de faire mention, n'étoit pas le même qu'*Albucalis*; ils se trouveroient du moins à peu près contemporains.

IX. Mais il est tems de passer à un autre Article. *Mr. le Clerc*, dit *Mr. Freind*, (*Part. 1. pag. 439.*) suppose qu'*Actuarius* avoit été élevé dans les *Ecoles des Arabes*, & qu'il y avoit appris quelque chose de la *Chimie*; mais ceci ne paroît qu'une simple conjecture, qui n'est fondée sur aucune *Autorité*, bonne, ou mauvaise. Car quoi qu'il soit hors de doute qu'*Actuarius* connoissoit quelques uns des *Médicamens*, qu'ils avoient introduits, ce qu'on pourroit attribuer à quelque commerce accidentel, ou à quelque fréquentation casuelle entre les *Grecs* & les *Arabes*, en ce tems là: Cependant il ne paroît pas qu'il eût la moindre connoissance de leurs *Ouvrages en Médecine*; de même qu'on peut connoître une *Drogue*, qui vient des *Indes Orientales*, ou *Occidentales*; & savoir son usage, sans néanmoins savoir rien de plus touchant, la *Théorie*, ou la *Pratique de la Médecine de ce Pais* là. *Mr. le Clerc*, ré-

pond que sa conjecture ne sauroit être guères mieux fondée. Premièrement on ne peut nier qu'Actuarius n'ait eu connoissance de quelques médicamens Chimiques, & en particulier des *Eaux distillées*, comme *Langius* l'a remarqué; à l'occasion des mots *Rodostagma*, & *Intybo stigma*, qui se trouvent dans les *Ecrits* de ce Médecin Grec, & qui signifient de l'*Eau-rose*, & de l'*Eau distillée d'Enaive*. Mr. le Clerc suppose que ce même Médecin avoit tiré des Arabes, qui sont les premiers qui ont fait entrer la Chimie dans la Médecine, qu'il en avoit, dis-je, tiré la connoissance qu'il avoit de ces Eaux. Il n'est pas moins probable qu'il avoit pareillement appris d'eux la manière de faire le *Fulep rosat*, qu'il décrit, & dont la composition est aussi rapportée, dans *Mésué*. Il faut remarquer en second lieu, qu'on ne sauroit accorder ce que dit ici Mr. Freind, qu'il ne paroît pas qu'Actuarius eût la moindre connoissance des *Ouvrages des Médecins Arabes*; avec ce qu'Actuarius dit lui-même (*Method. Med. Lib. 5. Cap. 6.*) dans l'endroit que je viens de citer où, après avoir parlé de la *Tbériaque d'Andromachus*, il continué
de

de cette manière ; Je traiterai, dans la suite, des autres Antidotes, composés par plusieurs Auteurs Anciens & Modernes, tant Grecs que Barbares. On ne peut pas douter que sous le nom de Barbares, il n'ait voulu désigner les Arabes. Il décrit, au même endroit, deux sortes d'Antidotes, dont le Musc est la base, & où il entre, avec divers Aromates, comme le claud de girofle, le gingembre, le cardamome, le poivre long &c, des perles, de l'ambre jaune, du corail : & même on trouve dans la dernière description, l'or en limaille. Si jamais compositions parurent sortir de la boutique des Arabes, ce sont ces deux ; aussi sont-elles décrites par Mésué, qui y fait seulement quelques petits changemens, & qui, entr'autres choses, en retranche l'Or, que les Médecins de cette nation font d'ailleurs entrer dans quelques uns de leurs médicaments. Je ne croi pas, après cela, qu'on puisse dire, avec Mr. Freind, qu'Actuarius n'avoit jamais lû les Ouvrages en Médecine, que nous ont laissés les Arabes. Ce qui acheve de prouver qu'Actuarius étoit versé dans la lecture de ces mêmes Auteurs, c'est qu'il s'attache à des principes qui leur

sont propres. On en sera convaincu, en jettant les yeux sur les deux Livres, qui sont à la tête de ses Ouvrages, où il traite de la nature des *Esprits*, des moyens, qui servent à les conserver, à les réparer, & à remédier aux désordres qui y arrivent; matière qu'Avicenne avoit traitée avant lui, & à laquelle il semble que les Grecs n'aient touché qu'assez légèrement. Cette preuve ne vient pas après coup; Mr. le Clerc l'avoit déjà apportée, dans son *Plan*, pour appuyer, à l'égard d'Actuarius, le même sentiment qu'il soutient ici, & il semble que Mr. Freind n'auroit pas dû la supprimer.

X. Voila ce qu'on trouve, dans la *Première Partie de l'Histoire de la Médecine* de Mr. Freind; touchant les fautes qu'il prétend que Mr. le Clerc a faites, dans son *Plan*. Le même Mr. Freind (*Part. 2. pag. 96.*) revient à ce qu'il a dit (*Part. 1. pag. 440.*) que *Rhasès* est le premier qui fasse mention de quelques Préparations Chimiques, & il croit l'avoir assez clairement démontré, *quoi que Mr. le Clerc, ajoûte-t'il, attribue à Avicenne la gloire de les avoir introduites dans la Médecine.* On peut voir
ci

ci-dessus , dans les remarques faites sur l'endroit cité , ce qui a été répondu à cela.

XI. Mr. Freind (*Part. 2. pag. 333.*) continuant à attaquer Mr. le Clerc , parle de cette manière ; *Actuarius* , dit-il , (*Methodi medendi Lib. 5. Cap. 6.*) cite un Antidote d'Hippocrate , qui étoit composé de plusieurs Drogues , & pour lequel les Athéniens lui firent présent d'une Couronne : il ajoute même que c'est un excellent remède dans bien des cas. Mr. le Clerc (*Hist. de la Med. Part. 1. Liv. 1. Chap. 24.*) s'imagine que cet Auteur Grec nous a donné ici un échantillon de l'orgueil , dont sa Nation est toujours pleine , & qu'il a inventé lui-même ce conte , & s'est servi du nom de ce grand Homme , seulement pour faire passer sous son ombre le remède qu'il proposoit , & lui donner un plus grand poids. Mais je ne saurois m'imaginer , sur quel fondement valable Mr. le Clerc appuie cette Réflexion. Car , outre ce que nous avons dit ci dessus (pour ne rien dire d'un Antidote de la même Espece rapporté sous le même titre , par Myrepus) si nous lisons Celse , qui entendoit très - bien Hippocrate ; & qui a

constamment copié ses Ouvrages, nous trouverons parmi ses Antidotes, l'Acopa, & la Catapotia, qui sont des Médicamens du moins autant composez, que ceux dont j'ai parlé, ou même qu'aucun de ceux dont les Arabes nous ont donné la Description.

Pour être au fait de ce, dont il s'agit ici, il faut nécessairement voir ce que Mr. le Clerc a dit dans l'endroit que l'on vient de citer. Voici ses propres paroles : *Il ne faut pas, dit-il, oublier de faire ici une réflexion très-importante sur la Pharmacie d'Hippocrate ; c'est que les médicamens composez, dont il se servoit, étoient en très-petit nombre, & qu'il y entroit aussi très-peu de simples, deux ou trois pour l'ordinaire, quatre ou cinq pour le plus, rarement davantage. A la vérité on trouve dans Aëtarius la description d'un Antidote fort composé, qu'il appelle l'Antidote d'Hippocrate, pour lequel, ajoute cet Auteur, il reçut une couronne des Athéniens. Mais il est aisé de voir que c'est un conte fait à plaisir, & qu'Aëtarius donne à l'Antidote, dont il s'agit, un de ces titres spécieux que les Grecs savoient si bien donner à leurs Médicamens, pour les pouvoir mieux débiter, comme on en verra*

verra divers exemples dans la suite. Les exemples, que Mr. le Clerc raporte ailleurs, & qui prouvent ce qu'il vient de dire, sont ceux ci, Antidote Divin, Antidote Immortel, Egal à Dieu, Antidote apellé Panacée, c'est à dire, qui guérit de tous maux &c. Rien n'étoit plus commun, chez les Médecins Grecs, que des noms de cette sorte; qui font voir que ce n'est pas d'aujourd'hui, qu'il y a des Charlatans. Il y avoit aussi des médicamens qui portoient les noms des Dieux, & des Déeses, comme d'Isis; & l'on trouve diverses compositions sous ce nom dans Galien, aussi bien que sous celui de Platon; que les Auteurs de ces Compositions avoient emprunté, pour les faire valoir davantage. C'est dans ce même esprit que l'Antidote, que propose Actuarius, avoit été attribué à Hippocrate, comme on avoit publié sous le nom de ce Père de la Médecine plusieurs Livres, qui ne furent jamais de lui. Voila le fondement sur lequel Mr. le Clerc apuie la réflexion qu'il fait sur l'Antidote décrit par Actuarius; à quoi l'on peut ajouter une raison, qui suffiroit seule, quand il n'y en auroit point d'autres.

Si

Si l'Antidote, dont il s'agit, étoit véritablement d'Hippocrate, seroit-il possible que *Celse*, qui a copié les Ouvrages d'Hippocrate, comme le dit ici Mr. Freind; seroit-il, dis-je, possible qu'il eût omis cette Composition, & qu'il ne l'eût pas jointe à tant d'autres, qu'il a décrites dans ses Livres? Se pourroit-il que Galien, qui avoit aussi une estime infinie pour Hippocrate, eût manqué de lui faire honneur de ce fameux Antidote, si ce qu'en dit Actuarius étoit véritable? Cela n'entrera dans l'esprit de personne. Où étoit demeurée cachée la *Recette* de ce Médicament, pendant quatre ou cinq cens ans, qui se sont écoulés, entre Hippocrate & Celse, ou pendant six ou sept cens, si l'on descend jusqu'au tems de Galien? L'avoit-on tenuë si secrète, que ces deux derniers Médecins n'en eussent pu avoir aucune connoissance; n'étoit-ce que peu de tems avant Actuarius, qui n'a écrit que neuf ou dix Siècles après Galien, qu'elle avoit été renduë publique? On ne peut rien dire là dessus qui ait la moindre apparence de certitude. Ce qui a été ajouté; qu'à l'occasion de cet Antidote *Hippocrate reçut à Athènes une Couronne*

ronne, n'est pas plus sûr. Il est même fort probable que c'est un conte, forgé, soit du tems d'Actuarius, soit auparavant, sur ce que portoit une vieille Tradition également suspecte, touchant un pareil présent fait au même, dans la même ville; pour y avoir servi les Malades, ou donné des conseils, pendant la peste. On peut voir ce qu'a écrit là dessus Mr. le Clerc (*Hist. de la Méd. Part. I. Liv. 3. Chap. 31.*)

Après ce qui vient d'être dit, il semble qu'on pourroit se dispenser d'examiner de plus près le motif, qui a porté Mr. le Clerc, à soutenir que l'Antidote en question n'est point d'Hippocrate, motif tiré de ce que *cet ancien Médecin ne faisoit entrer que très-peu de simples dans les Médicamens composez dont il se servoit; au lieu que dans l'Antidote décrit par Actuarius il y en a beaucoup.* Mais il faut répondre à l'objection, que fait là dessus Mr. Freind, insistant fort sur ce qu'on trouve parmi les Antidotes de Celse, des Médicamens autant, ou plus composez, que le prétendu Antidote d'Hippocrate. Si Celse, dit-il, qui entendoit très-bien Hippocrate, & qui a constamment copié ses Ouvra-
ges

ges, donne des descriptions de Médicamens, où il y a un grand nombre d'ingrédiens, pourquoy trouver étrange qu'Hippocrate lui même en ait donné de semblables? Mais afin que la conséquence fût juste, il faudroit que Celse eût toujours copié Hippocrate, ou, comme parle Mr. Freind, qu'il l'eût *constamment* copié, ce qui revient au même, & n'eût rien mis dans ses Livres, qui ne fût tiré de ceux de ce dernier. Mais la chose ne va pas ainsi, car ce que le Médecin Latin a pris du Médecin Grec ne fait qu'une fort petite partie de ses propres Oeuvres. Il faut même remarquer que ce qu'il en a traduit ne regarde en aucune manière les *Médicamens*. Ajoûtez à cela que la Médecine avoit beaucoup changé, pendant l'espace de quatre ou cinq cens ans, qui s'étoient écoulés entre le tems d'Hippocrate & celui de Celse, & que si les plus anciens Médecins n'avoient mis en usage que des Médicamens fort simples; il n'en fut pas de même de ceux, qui vinrent après eux. Il semble, au contraire, que ces derniers s'éforcèrent comme à l'envi, à qui en donneroit de plus composés. Le *Mithridat*, qui est un des premiers

miers Antidotes, & des plus fameux en même tems, en fournit un exemple. On en trouve une description, dans Celse, qui contient *trente-six* drogues, ce qui va peut-être beaucoup au delà de ce qu'il en faudroit; mais on ne s'en tint pas à ce nombre. Il y en a, si je ne me trompe, près de *cinquante* dans le Mithridat de Damocrate, dont la Composition, rapportée par Galien, est la même que celle, dont on se sert aujourd'hui; il y en avoit aussi eu une, du tems de *Pline*, dont il assure que les ingrédients alloient jusqu'à *cinquante cinq*. On dira que le prétendu Antidote d'Hippocrate ne contient que *vingt-quatre* simples; mais ce nombre ne laisse pas d'être trois ou quatre fois plus grand, que n'étoit celui des drogues, qui entroient dans les médicamens composez, que cet ancien Médecin décrit. Le même Antidote, à ce que dit Actuarius, avoit de grandes vertus, & servoit à bien des choses. Il guérissoit les douleurs de tête, les douleurs d'oreilles; il étoit bon pour la toux, pour le crachement de Sang, pour les douleurs de côté, pour les obstructions de la rate, & du

du foye, pour le calcul, pour la colique, pour la Sciatique, pour la fièvre quarte, & enfin pour ceux qui avoient les Démons, ou qui étoient inquiétez par des Spectres. Il est surprenant qu'un médicament, dont Hippocrate étoit l'inventeur, & qui avoit de si merveilleuses propriétés, soit tombé dans l'oubli; pendant que le Mithridat & la Thériaque, dont les Auteurs n'avoient pas une réputation approchante de celle du même Hippocrate, se sont soutenus, & se soutiennent encore aujourd'hui. Ceux qui seront curieux de savoir de quoi étoit composé ce médicament, pourront consulter Actuarius, à l'endroit marqué ci dessus.

Cet Article est déjà assez long; cependant on ne peut s'empêcher, avant que de le finir, de faire remarquer qu'il y a quelque chose qu'on ne comprend pas bien, dans ce que Mr. Freind ajoute, *qu'il se trouve parmi les Antidotes de Celse, l'Acopa & la Catapotia, qui sont des Médicaments du moins autant composez, que ceux dont lui Mr. Freind a parlé.* On suppose qu'en ces mots *l'Acopa & la Catapotia*, qui sont au lieu de ceux ci, les *Acopa & les Catapotia*, il y a une faute
d'im.

d'impression, qui ne doit pas être mise sur le compte de l'Auteur. Mais que faire du reste ? Les *Catapotia*, qui étoient ou des *Pilules*, ou des remèdes qui se donnoient en forme de *Bol*, pouvoient quelquefois avoir la même consistance que les Antidotes, quoique ce ne fût pas la même chose ; mais les *Acopa*, qui étoient des espèces d'*Onguens*, n'avoient rien de commun avec eux, je veux dire avec les Antidotes. Il y a de l'apparence que Mr. Freind, qui fait fort bien faire toutes ces distinctions, n'a pas été bien servi en cet endroit, par son Traducteur.

XII, Dans la Troisième Partie de l'Histoire de la Médecine de Mr. Freind, il est encore parlé de quelques fautes faites par Mr. le Clerc. On dit (*page 3.*) que la cause de l'introduction de la Médecine Arabe en Europe ne doit pas être seulement attribuée aux Croisades, comme Mr. le Clerc semble vouloir l'insinuer. Mr. le Clerc n'a dit nulle part qu'il n'y eût eu aucune autre cause de cette Introduction ; il suffit que ce soit aux Croisades, qu'on en ait la principale obligation.

XIII. Il semble, dit Mr. Freind (pag. 68) que le sentiment de Mr. le Clerc soit que P. d'Apono peut nous fournir quelques lumières, non seulement dans la Chimie, mais encore dans la Médecine. Mais je ne trouve pas qu'il mérite d'en avoir la réputation &c. Il est difficile de comprendre de quoi Mr. Freind se plaint ici. M. le Clerc, après avoir parlé de Thaddée Florentin & d'Albert le Grand, continuë de cette manière; On trouve aussi dans les Ecrits de Pierre de Apono, ou Abano, la description d'un excellent Baume, & de quelques autres médicamens Chimiques. Ce Médecin, qu'on appelle autrement le Conciliateur, & dont il y auroit bien d'autres choses à dire, que celui qui continuera cette Histoire pourra toucher en passant; ce Médecin, dis-je, a vécu depuis l'An 1250. jusqu'à l'An 1306. Mr. Freind ajoute; que ce que d'Apono a touché, comme en passant, dans ses Ouvrages, concernant la Chimie, est fort peu de chose. Il convient néanmoins que ce Médecin Italien a parlé de quelques remèdes Chimiques, & il en désigne même quelques uns, tels que sont des Esprits tirez des Métaux, desquels il dit qu'on

qu'on peut faire un Elixir, Mr. Freind fait encore mention d'un Baume distillé artificiel, que d'Apono a décrit, & qu'il recommandoit très-fort, pour la Paralyse. Mr. le Clerc n'en a pas tant dit, & n'a parlé nulle part des Lumières grandes, ou petites, que les Ecrits du Conciliateur nous pouvoient fournir pour la Chimie, & moins encore, de celles qu'on en pouvoit tirer pour la Médecine. Il est vrai qu'il a insinué, qu'il y auroit bien d'autres choses à dire sur le compte de cet Auteur; ce qui signifie seulement, que c'est un Auteur qui a fait grand bruit. En effet, il avoit, comme on l'apprend de Mr. Freind lui-même, la réputation d'être également grand Physionomiste, Chimiste, Mathématicien & Astrologue. & de se mêler beaucoup de Talismans. Cela fit, ajoute Mr. Freind, qu'on le soupçonna de Magie, & qu'il fut persécuté par l'Inquisition, qui s'empara même de sa personne; mais que comme il mourut, avant que l'on eût pu achever son Procès; il fut seulement brûlé en Effigie. Quelques Historiens prétendent même qu'il fut brûlé en propre personne; & d'autres veulent qu'il fut renvoyé absous. Ny en a-t'il pas là assez, pour
don.

donner un ample sujet de parler de cet homme ?

XIV. Mr. Freind (pag. 193.) revient encore à la charge, contre Mr. le Clerc. *Il est certain, dit-il, que la Médecine avoit, dès le commencement du Seizieme Siècle, une toute autre face; & que l'Histoire de ce tems-là étoit capable de nous fournir des Particularitez d'une toute autre conséquence, que le long détail, que nous donne Mr. le Clerc du vain & ridicule système de Paracelse.* Les particularitez dont Mr. Freind veut parler ici, regardent l'Origine de la *Maladie Venérienne*, qui commença à se répandre en Europe, dans ce tems là ; & ce qu'il ajoute, (pag. 196) est une suite de ce qu'on vient de lire ; *Mr. le Clerc, dit-il, nous donne à peine la moindre relation, soit des symptômes, soit de la cure de cette nouvelle Maladie.* On a répondu ci dessus à l'objection, concernant le système de Paracelse. Il faut maintenant répondre à ce qui est ajouté. Il est vrai que Mr. le Clerc ne s'est pas arrêté long tems à décrire, soit les symptômes, soit la cure de la *Vérole*. Mais il n'étoit pas nécessaire, pour le but qu'il s'étoit proposé, qu'il s'étendît davantage ; ce qu'il en a écrit é-

tant

fant fuffifant, pour donner une idée générale de l'un & de l'autre; fans compter, que cette matière a été comme épuifée, par le grand nombre de Livres, qui ont été faits là-deffus. Ce qu'il y avoit de moins connu, ou qui demandoit le plus, qu'on l'examinât de près, c'est l'origine de ce mal. La question, *fi les anciens Médecins Grecs, Latins, ou Arabes, avoient eu connoiffance de ce même mal, ou, s'il avoit feulement commencé à paroître en Europe, sur la fin du quinzisième Siècle, & d'où il étoit venu;* cette question, dis-je, est, fans contredit, ce qu'il y a de plus intéreffant pour l'Histoire de la Médecine. C'est auffi, par cette raifon, que Mr. le Clerc s'y est attaché plus particulièrement; & il a lieu de se féliciter d'y avoir réuffi, du moins, à quelques égards; puisque Mr. Freind, (*pag. 227.*) n'a pas fait difficulté de dire, qu'il trouve judicieufe une de fes Remarques sur ce fujet; par laquelle il tâche de prouver que cette Maladie n'est pas fi ancienne, que quelques uns l'ont prétendu.

Mais fi le même Mr. Freind a approuvé, en cette occasion, la remarque de Mr. le Clerc, il n'a pas tar-

dé de le blâmer, d'avoir dit sans fondement, que Jaques Carpe avoit tué bien du peuple. Voiez la page 241. Voici les paroles de Mr. le Clerc Jacques de Carpi, Chirurgien, fut un de ceux qui commencèrent à mettre en usage les Onguens Mercuriels, pour la cure de la Vérole; & il guérit avec ces Onguens plusieurs personnes atteintes de cette maladie. A la vérité il en tua d'autres, mais ceux-ci furent en beaucoup plus petit nombre, que les premiers. Voila, continuë Mr. le Clerc, ce qu'en dit Fallope, &c. Si Mr. Freind avoit eu la patience de lire jusqu'à la fin ce qu'on vient d'écrire; il auroit vû que M. le Clerc n'a fait que copier l'Auteur, qu'on a nommé, & que c'est à ce dernier qu'il s'en devoit prendre, & non pas au premier. Fallope s'est exprimé en ces termes: *Carpensis ille Chirurgus ex solâ curatione Gallici morbi cum his inunctionibus, lucratus est plus quàm quinquaginta millia ducatorum aureorum; & plures interfecit, quamvis majorem partem sanaverit; c'est à dire, ce Chirurgien de Carpi a gagné plus de cinquante mille ducats d'or, par les seules Cures, qu'il a faites du mal François, en se servant de ces Onguens.*

Onguens. Il est vrai qu'il a tué, par ce moien, plusieurs personnes; mais les autres qu'il a guéries sont en beaucoup plus grand nombre. M. le Clerc soutient d'ailleurs qu'il n'y a rien que de fort probable, en ce que dit Fallope. Si aujourd'hui ce n'est pas une chose rare, de voir encore mourir, entre les mains des Médecins & des Chirurgiens, quelques uns des malades auxquels ils donnent le flux de bouche, pour les guérir de la Vérole: Si après un nombre infini d'expériences faites sur ce sujet, par lesquelles on devroit être parfaitement instruit de la manière de se servir de ce remède, on ne laisse pas de voir arriver quelquefois des accidens mortels; à quoi ne devoit-on pas être exposé, du tems de Jaques de Carpi; qu'on en étoit aux premiers essais, qui sont dangereux. Heureux le Médecin qui n'a rien à se reprocher à cet égard!

XVII. Enfin Mr. Freind, après avoir remarqué que Fallope avoit fait des Lectures publiques sur quelques maladies, environ l'An 1555, à Padouë, en conclut que ces Lectures ont par conséquent été faites beaucoup plus tard, que le temps auquel Mr. le

V 2

Clerc

Clerc a placé ce Médecin. Il est difficile de deviner ce que veut dire ici Mr. Freind. Si Fallope n'est mort qu'en 1562, ou 1563, comme on le verra ci après, on ne comprend pas pourquoi il seroit impossible qu'il eût fait des Leçons, sur quelque matiere que ce fût, en l'An 1555, sept ou huit ans avant qu'il mourût. Mais cela n'empêche pas que Mr. le Clerc ne puisse s'être trompé, en avançant beaucoup plus qu'il ne falloit le temps de la naissance du même Fallope; c'est à dire, en la mettant, comme il a fait, en l'An 1490. Il est surprenant qu'il puisse encore rester quelque difficulté sur le temps, où est né un Médecin tel que celui là; qui s'est acquis, avec justice, une si grande réputation, & qui a vécu dans un Siecle si peu éloigné du nôtre. Voici quelques remarques que Mr. le Clerc a faites depuis, sur ce sujet.

On apprend de Jaques Auguste de Thou, que Gabriel Fallope, de Modene, étant Professeur à Padoüe, y mourut le VII. des Ides d'Octobre, de l'An 1562. d'une mort prématurée, ayant à peine achevé sa 39. année. Le même Auteur ajoute que Fallope étoit savant dans la Philosophie & dans les

les autres Sciences , mais principalement dans l'Anatomie , qu'il a enrichie de diverses Observations ; & par conséquent dans l'une & dans l'autre Médecine , qu'il a illustrées par ses doctes Ecrits. (a) Castellanus confirme ce qu'a dit de Thou , à l'égard de l'âge qu'avoit Fallope , lors qu'il mourut ; aussi bien qu'à l'égard de l'année , & du lieu , de sa mort ; ajoutant qu'on lui fit bâtir un Tombeau à l'entrée de l'Eglise de St. Antoine de Padoue. Il remarque enfin que ce Médecin étoit né en 1523 , ce qui revient au compte du même de Thou. (b) Ce que ces deux Auteurs disent , de la mort prématurée de Fallope , est conforme à ce qu'en a écrit *André Marcolini* , l'un des disciples de ce Médecin ; qu'il affectionnoit le plus , & auquel il avoit laissé ses Ouvrages Manuscrits. C'est ce qu'on recueille de quelques Lettres , ou Préfaces de ce dernier , mises au devant du Traité de Fallope de *Aquis Medicatis atque Fossilibus* , aussi bien que de la Réponse , que lui fit *Jérôme Mercurial* , à qui il avoit envoyé ce Traité. J'ai lu , dit celui-ci , les Leçons de *Gabriel Fal-*

V 3 lope,

(a) *Histor. Lib. 34.* (b) *Vit. Illustrorum Medicorum.*

lope, Médecin très-excellent, sur les Bains, & Eaux Minerales, & sur les Fossiles, que vous m'avez envoyées; & je n'ai pu le faire, sans me sentir en même temps fortement ému, tant par le souvenir que je conserve de ce cher Maître, que par la perte incroyable, que je ne doute nullement, que sa mort prématurée ne cause à toute la Faculté de Médecine. (a) On imprima le Traité, dont il s'agit, à Venise, en 1564, c'est à dire, deux ans après la mort de Fallope; & l'on trouve à la tête de cet Ouvrage, outre les Lettres, ou Préfaces de Marcolin, dont on a parlé, une Élégie Latine, composée par Denis Albanase; dans laquelle l'Auteur, après avoir exprimé les regrets de toute l'Italie, & de tous les Savans des autres pais, finit par deux

VERS

(a) *Gabrielis Fallopii, Medici Eminentissimi Lectiones de Balneis ac Fossilibus, à te missas ad me, perlegi; ex quibus vehementer commotus sum, tum ob jucundissimam, mihi que semper dulcissimam Præceptoris recordationem, tum ob incredibilem jacturam, quam ex immatura illius morte totam Medicinæ Facultatem passam esse certò scio.*

vers (a) qui marquent combien il étoit lui-même touché de ce que la vie d'un si grand homme avoit été terminée, si fort avant le temps. Jean Antoine, & Jaques de Franciscis, Libraires à Venise, qui ont imprimé les Oeuvres de Fallope, en 1606, confirment aussi, dans leur Préface, ce que les Auteurs précédens ont dit de sa mort inopinée & prématurée.

Après ce qui vient d'être dit, on ne voit pas qu'il y ait le moindre sujet de douter d'un fait comme celui là, attesté par des témoins dont une partie ont été contemporains de Fallope, ses disciples & ses amis particuliers; & qui, par conséquent, prenoient trop de part à ce funeste événement, pour que l'on puisse seulement soupçonner qu'ils n'ont pas été parfaitement instruits de toutes les principales circonstances. Cependant des Auteurs, qui ont écrit long temps après eux, disent tout le contraire. S'il en faut croire *Thomasini* (b), & *Ghilini* (c),

V 4 il
(a) *Nec minus ipse aliis doleo, aternúm-
que dolebo,*

*Immatura nimis stamina rupta
tibi.*

(b) *Elogia Doctorum Virorum.* (c) *Tea-
ro de' Letterati.*

il se trouvera que Fallope sera né trente-trois ans, plutôt qu'on ne l'a marqué, c'est à dire en 1490; & qu'au lieu d'être mort à la fleur de son âge, comme on le recueille de ce qui a été dit ci dessus, il sera parvenu à une vieillesse assez avancée, ayant vécu soixante & treize ans; ce qui est presque le double du temps qu'il a demeuré en ce monde; si de Thou, & Castellan, ont bien compté. Mais comme les deux autres, dont nous venons de parler, & dont le calcul est si différent du leur, ne nous disent point de qui ils ont appris ce qu'ils avancent, ni sur quoi ils peuvent se fonder; on ne doit pas, ce semble, hésiter à rejeter leur témoignage, & à s'en tenir à celui des premiers que l'on a ouïs, & qui peuvent difficilement s'être trompez, par les raisons qu'on en a aportées.

On le peut faire d'autant plus sûrement, qu'il est aisé de découvrir, par une autre voye, que Fallope ne doit pas être né si tôt, que ces nouveaux Auteurs le marquent. On fait que Vésale naquit en 1514. Cela supposé, il n'est nullement probable, que si notre Fallope étoit venu au monde en 1490. & eût vécu par conséquent
vint-

vint-quatre ans de plus que lui; il n'est pas probable, dis-je, que le même Fallope eût parlé de Vésale, comme un disciple parle de son Maître, toujours avec un grand respect, ainsi qu'il a coutume de le faire (a). Cette difficulté s'évanouira entièrement, si, en suivant le sentiment des premiers, l'on renvoie à l'An 1523 la naissance de Fallope; qui, sur ce pied là, se trouvera avoir eu neuf ans moins que Vésale. Quant à ce qu'ajoutent
les

(a) Fallope après avoir parlé, dès l'entrée de ses Observations Anatomiques, de l'Ouvrage de Vesale, intitulé de la Fabrique du Corps Humain, comme d'un Ouvrage Divin, comme d'un Monument qui dureroit toujours, & s'être beaucoup excusé de ce qu'il ose écrire d'Anatomie après ce grand homme, conclut de cette manière; *Magistri reverentiam & timorem, ipsius exemplo, lenivi. Quoniam uti Vesalius (non in Scholis quidem vivæ vocis Auditor, sed in Musæo quia Librorum ejus helleuo eximius fuerit) Galeni discipulus factus, non ipsius auctoritate deterritus est, quin plurima Arti adderet, quæ à Præceptore ejus prætermittæ erant; ita & ego in illius Schola, quia ejus Scripta diligenter legerim, versatus, alacrius in hoc pariter Artem juvare tentavi.*

les mêmes Thomafini, & Ghilini, que Fallope mourut l'An 1563, l'écart n'est pas si grand, que celui qui regarde le nombre des années de sa vie ; mais il y a de l'apparence qu'ils n'ont pas laissé de se tromper aussi ; ce Médecin étant mort une année auparavant, comme les autres l'ont posé en fait. C'est du moins ce qu'il semble qu'on peut inférer de ce que dit Antoine Riccoboni, (a) que *Bernardin Trévisan* succeda, en l'An 1563, à *Gabriel Fallope* ; qui avoit fait des leçons sur la Chirurgie, & sur les Simples, dès l'An 1555. En effet si Fallope n'étoit mort, que vers la fin de l'An 1562, ou le 8^{me} des Ides d'Octobre, comme on l'apprend de De Thou ; il est fort probable qu'on ne put guere pourvoir à sa place, que dans l'Année suivante. Ajoutons à cela que si l'Illustre Auteur, que nous venons de nommer, ne se contentant pas de marquer l'année, où ce célèbre Médecin mourut, marque encore jusqu'au jour précis de sa mort ; c'est une preuve, qu'il étoit parfaitement instruit de l'un & de l'autre.

Moreri, dans son Dictionnaire
Histo-

(a) *Gymnasii Patavini.*

Historique, dit que Jaques Philippe Thomafini, Evêque d'Emonia, ou Citta Nuova, en Istrie, publia, dans le dix-septieme Siecle, deux Volumes d'Eloges d'Hommes Illustres, dont la plûpart sont Italiens, avec le Catalogue de leurs Ouvrages. Il faut, ajoute Moreri, qu'on les ait beaucoup estimez, puis qu'ils lui firent donner cet Evêché. C'est apparemment cette grande estime, que le même Auteur suppose qu'on avoit pour l'Ouvrage de Thomafini, (a) qui a obligé Antoine Teiffier, qui a écrit dans le même Siecle, long temps après ce dernier, à l'en croire sur sa parole; plutôt que de Thou, en ce qui regarde la naissance & la mort de Fallope. Voici ce que dit Teiffier sur cette affaire. Après avoir fait l'Eloge de Fallope, il affirme premierement que ce Médecin mourut à Padoüe, en sa soixante & treizieme année, comme l'ont dit Thomafini, & Ghilini, qu'il cite en marge, & il conclut ensuite de cette maniere; Ainsi Mr. de Thou se trompe, qui dit que Fallope n'avoit que 39. ans

V 6

lors

(a) Je ne parle pas de l'Abbé Ghilini, parce qu'il semble n'avoir guère fait autre chose que copier Thomafini sur cet Article.

lors qu'il mourut. Il se trompe encore, en mettant sa mort en l'Année 1562, car, ajoute-t-il, *Ghilini & Thomafini* ont écrit qu'il étoit mort en 1563. (a) Voilà sur quoi Teiffier s'est fondé, sans avoir pris garde que les Auteurs qu'il cite, comme ses garants, n'en ont eux-mêmes aucun, autant du moins qu'il m'en paroît.

Deux autres Auteurs qui ont écrit à peu près en même temps, que Teiffier, favoit *Mercklin*, (b) & *Freherus*, (c) font à peu près de son sentiment. Le premier de ces deux, dans l'Article, de *Fallope*, dit que ce Médecin naquit à Modene en 1490, & qu'il mourut à Padouë, en 1563, âgé de 73 ans; comme on l'apprend, dit-il, de *Thomasinus*. Il est vrai que le même Mercklin avertit en suite que *Castellanus*, dans ses *Vies de Médecins*, compte autrement, & cela afin que le Lecteur choisisse des deux sentimens celui qu'il voudra. *Freherus*

(a) Voyez les *Additions de Teiffier*, aux *Eloges des Hommes Sçavans*, tirez de l'*Histoire de Mr. de Thou*. (b) Voyez *Mercklini Lindenius Renovatus*. (c) Voyez *Freheri Theatrum Virorum Eruditione Clariorum*.

rus débute aussi par rapporter ce que dit Thomafini, & finit en copiant Castellanus. Enfin le dernier Auteur, que je sâche, qui ait parlé du tems de la naissance & de celui de la mort de Fallope, c'est Mr. *Goëlicke*, savant Professeur en Médecine de l'Université de Hall. (a) Il le fait pareillement naître en 1490, & marque aussi sa mort en 1568; ajoutant que d'autres la mettent en 1552. Tous ceux-ci se sont trompez, & Mr. le Clerc a fait la même faute après eux. Mais il a cherché depuis à se mieux instruire sur le fait en question; & je ne doute nullement que les éclaircissens, qu'il donne maintenant à cet égard, ne paroissent suffisans à ceux qui liront ce qu'on vient de rapporter.

Voilà, si je ne me trompe, tous les endroits du *Plan* de Mr. le Clerc; que Mr. Freind a entrepris de critiquer. Ce Plan ne contenant que six ou sept-feuilles, s'il étoit vrai qu'il y eût autant de fautes que ce dernier le prétend, la petitesse de cet Ouvrage feroit qu'on en pourroit justement conclurre, comme a fait le même Mr.

V 7

Freind,

(a) Voyez son *Histoire de l'Anatomie*, imprimée en 1713.

Freind, qu'il est *plein d'erreurs*. (a) Mais je crois avoir suffisamment démontré ci-dessus que rien ne pouvoit être avancé, avec moins de fondement, pour ne pas dire avec plus de légèreté ; puisque, s'il y a quelques fautes, elles sont en très-petit nombre, & de peu d'importance. Cependant, telles qu'elles sont, si Mr. Freind, s'étoit contenté de les relever, cela lui étoit bien permis ; mais de chercher, comme il a fait, à en trouver d'autres, où il n'y en a point, c'est à quoi on ne se seroit par attendu, & ce qui donné lieu à cette Réponse.

(a) Ou, *qu'il y a quantité de bévues*. C'est ainsi que l'Auteur de la *Bibliothèque Angloise* a traduit, en cet endroit les paroles de Mr. Freind, ce qui revient à peu près à la même chose.

INDEX

DES

PRINCIPALES MATIERES

*Contenues dans le XXVII. Tome de la
Bibliothèque Anc. & Mod.*

A.

- A**lman connu seulement à demi , pendant
plusieurs Siccles. 217
A' ρανιζειν πρόσωπον, ce que c'est. 232
Arnohe coupable d'une Erreur abominable. 41
S. *Augustin*, qu'il a soutenu le Franc arbitre con-
tre les Manichéens. 49. 51
S. *Augustin*, peu méthodique, dans ses disputes
contre les Manichéens. 51. & suiv. qu'il leur
accorde trop. 54

B.

- B**aptizer pour les Morts, ce que c'est dans S.
Paul. 240
βαττολογειν, ce que c'est. 230
Biens d'Eglise, peuvent être sécularizez, pour le
bien public. 4, & suiv.
la Boëtie, ses dernieres paroles. 291

C.

- C**Almet, le Pere, faute Géographique, qu'il a
commise. 140
Cauponari en un sens figuré. 241
Charren, imitateur de Montagne. 301
Chretiens s'assembloient en tale campagne. 285
214. 284
Chrè-

INDEX

- Chrétiens ne s'assembloient en des Temples qu'après le milieu du troisiéme Siecle. 284. & suiv.
 Consentement des Hommes , qu'il y a une Religion; remarques la-dessus. 86
Cymbales ce que c'étoit. 233. & suiv.
Cyprien promis par Mr. Baluze. 39

D.

- D**ésinée incompatible avec la Religion. 48
 Dieu inconnu adoré à Athenes. 239
 Dictionnaires Geographiques. 128. & suiv.
 Divinité qu'elle ne peut pas s'humilier. 243
Dodwel donnoit trop dans les conjectures. 275

E.

- E**criture , comme on doit l'expliquer. 69
Eglise, que ce mot au commencement ne signifioit qu'une Assemblée, 277. & suiv.
 Eglise, si elle voit refuser de faire la Paix , pour des biens mal acquis. 18. & suiv.
 Epicuriens réfutez par *Plutarque*. 45
 Erreur rend nul tout accord. 250
Eusebe, commencement de ses Livres de la Démonstration Evangelique rétabli par un MS. de S. A. le Vaivode de Valachie. 28. 31
Evodius, Auteur d'un Livre contre les Manichéens. 50 & suiv.

F.

- F**atalistes en Allemagne. 46

G.

- G**Adara où elle étoit située. 233. & suiv.
 Gallien favorable aux Chrétiens. 274
Grotius, son Livre de la Verité de la R. Ch. 69
Grotius de la V. de la Verité de la Rel. Chr. détendu, contre quelques Allemands; 84. & suiv.
 H.

I N D E X.

- Latins , ceux qui ont défendu en Latin la Religion Chrétienne. 39. & suiv.
- la Légion Fulminante , fable que l'on en a débitée. 176. & suiv.
- Leibnitz rendu , par quelques uns de les Disciples, suspect du Spinofisme. 110
- Liberté, qu'elle ne doit pas être confondue avec la Spontanéité. 46
- Ligorio (*Pyrrho*) son Ouvrage , qui est dans la Bibliothèque de Turin. 336. & suiv.
- Limborch , ne s'est pas plus aproché des Supralatres, que les autres *Rémontrans*. 95

M.

- M**Al Moral , d'où venu. 45
- Manichéisme* moderne de quelques Théologiens. 105
- Manichéens*, s'ils ont cru le Franc-arbitre. 52
- Médecine, Histoire de la Médecine , par Mr. L. C. défendue. 388
- Melanchthon , qu'il s'est avec raison éloigné du sentiment de *Luther* , sur les questions de la Grace. 94
- Mensonges feints par de faux dévots 204 & suiv.
- Montagne (*Michel de*) diverses remarques sur sa personne & sur les sentimens. 28. & suiv.
- Montagne parle comme s'il n'y avoit point d'autre vie , que celle qui finit par la mort. 323
- Montagne, Abregé de sa Vie. 295. & suiv. apprend le Latin par l'Usage 292. & suiv.
- Munster , Paix faite en cette ville , par laquelle on seculariza divers biens d'Eglise, 4. & suiv.

N.

- N**ouveau Testament en François imprimé a Geneve. 165

P.

- Π**Αρακολοθεΐν , se bien informer. 238
- Parker. (*Samuel*) Evêque d'Oxford , homme peu

I N D E X.

peu judicieux , & incliné au Catholicisme.	153
P ayens n'ont favorisé la Religion Chrétienne qu'obliquement.	36 & suiv.
<i>S. Peters-Bourg</i> , discours lus dans une Assemblée de l'Academie des Sciences.	207. & suiv.
Philippiens . II. 11. & suiv. expliqué,	243
<i>Philon</i> , Sil a favorisé la Religion Chrétienne.	35
<i>Philopatris</i> , Dialogue attribué à <i>Lucien</i> , examiné.	78 & suiv.
Physique n'est presque que la connoissance des Phénomènes de la Nature.	145. & suiv.
Phénomènes connus , mais leurs raisons inconnues.	60. & suiv.
Prière , quelle elle doit être , selon <i>Socrate</i> .	232
<i>Προσάρτης τέχνης</i> maître d'un art.	247

R.

R éformateurs ont été <i>Thomistes</i> 94. qu'il leur faut passer cette opinion , sans l'approuver.	99 & suiv.
Religion , son importance	42
Religion Chrétienne , ceux qui l'ont défendue.	28. & suiv.
Révélation , règle de la Foi.	66.
Raison , qu'elle ne contredit point la Religion Chrétienne.	59. & suiv.
Rémontrans , qu'il est faux qu'ils aient chargé l'Auteur de Socinianisme.	96
Révélation comparée avec les Phénomènes de la Nature.	64
Réunion entre les Protestans.	93

S.

S ceptiques contraires à la Religion.	57 & suiv.
Supralapsarianisme , que quand les Réformateurs auroient	

INDEX.

auroient été de ce sentiment, on le leur de-
 vroit pardonner. 101. mais que les Lutheriens
 d'aujourd'hui font bien de ne pas les suivre en
 cela 101. Raisons des Lutheriens pour suivre
Mélancthon, sur la Prédestination & la Grace
 101. & suiv.
 Supralapsaires détruisent l'idée que l'Écriture
 nous donne de Dieu. 95 & suiv.

T.

Tite III., 8. expliqué. 250
Titus Evêque de Botfra. 32
 Traditions Judaiques. 237
 Trinité incompréhensible & néanmoins vraie.
 65 & suiv.
 Turin, Bibliothèque qui y est 235. & suiv.
 Livre de *Lactance* qu'on y trouve. 338
 Bulles des Empereurs de Constantinople. 314

Z.

Zele pour augmenter les Biens de l'Église
 suspect d'avarice. 5. S'il faut faire la guerre
 jusqu'à ce qu'on les ait reconquis. 9 & suiv.

FIN

*de la II. Partie du Tome XXVII. de la Bi-
 bliothèque Ancienne & Moderne.*

